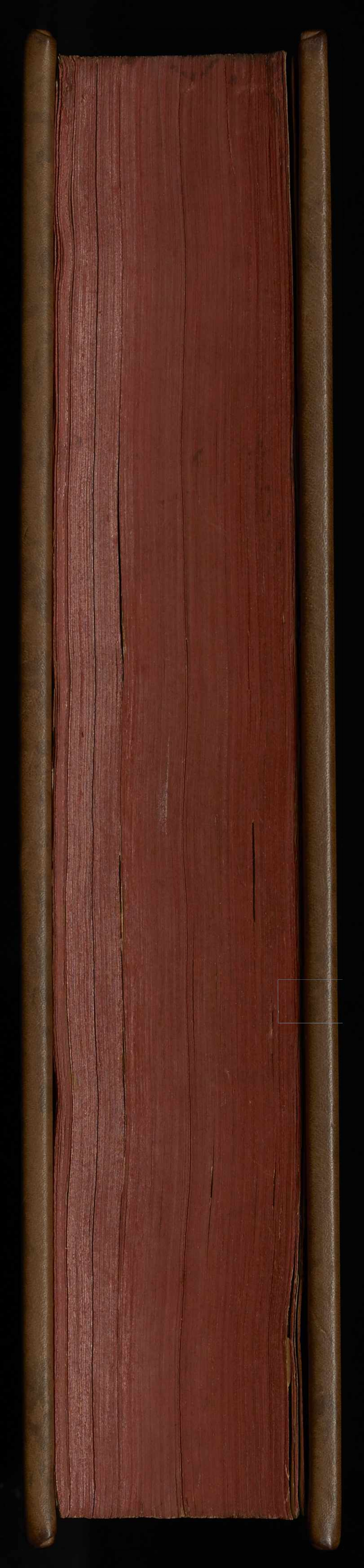
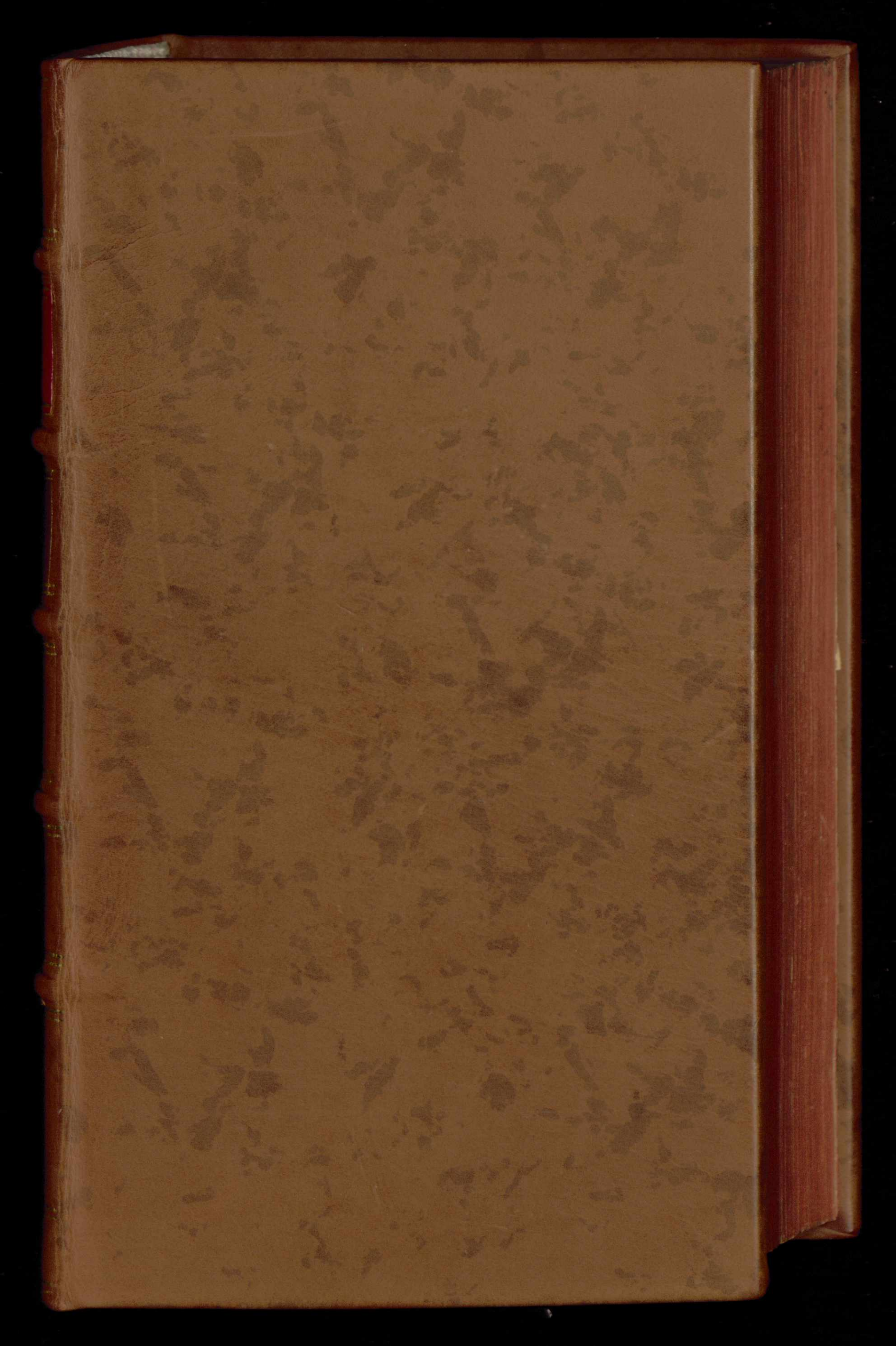
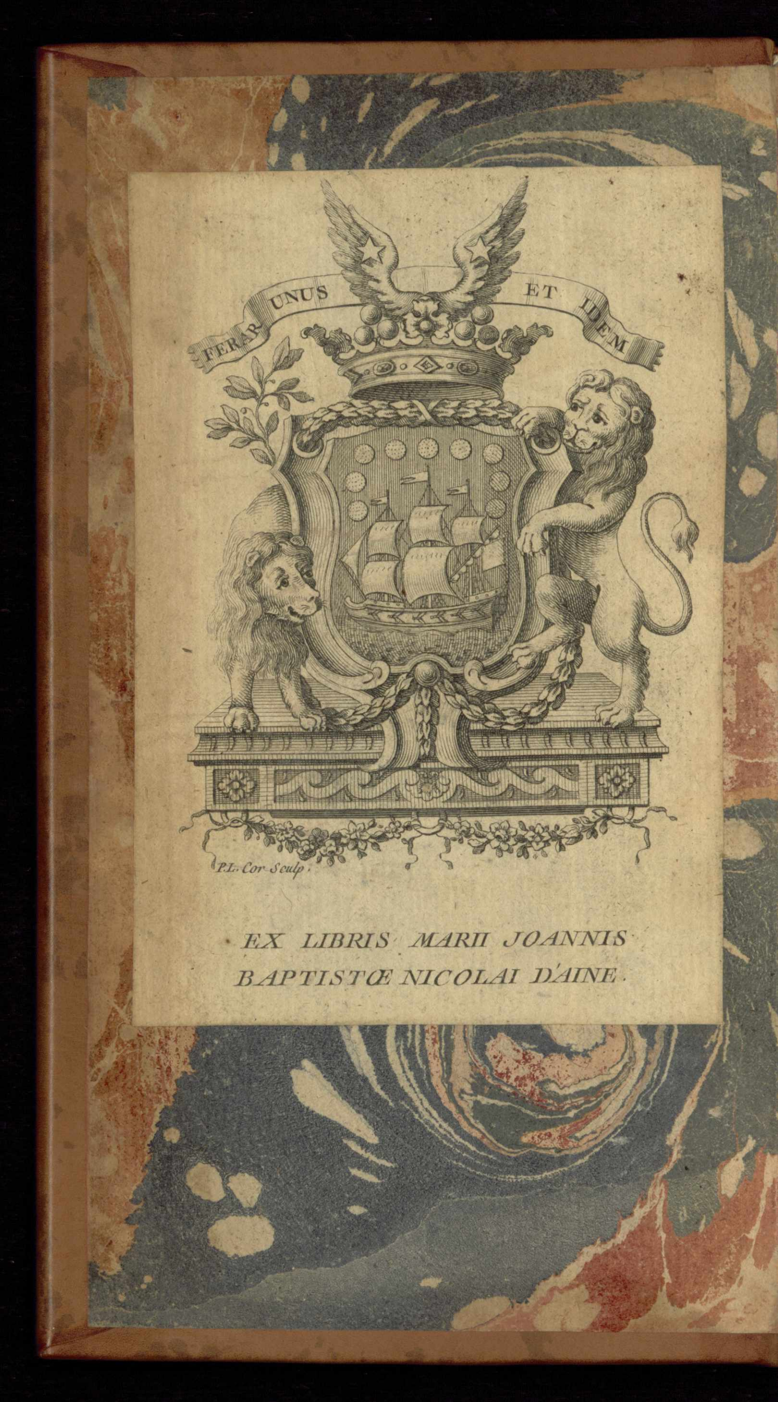
VOYAGE
DU T. DU
MONDE

TOM I






FERAR UNUS ET IDEM
P.L. Cor Sculp.
EX LIBRIS MARII JOANNIS
BAPTISTŒ NICOLAI D'AINE.



VOYAGE
DU TOUR
DU MONDE.

DE LA TURQUIE.

Voïage du Tour du Monde.



Tom. I.

VOYAGE
DU TOUR
DU MONDE,

Traduit de l'Italien

DE GEMELLI CARERI,

PAR M. L. N.

Nouvelle Edition augmentée ſur la derniere de l'Italien, & enrichie de nouvelles Figures.

TOME PREMIER.

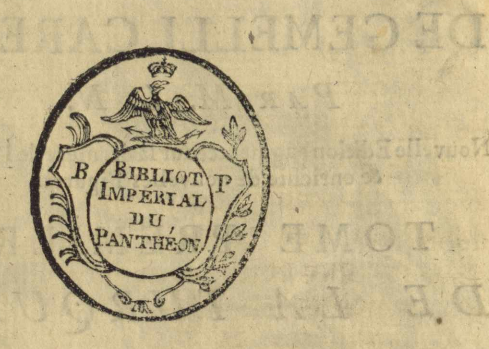
DE LA TURQUIE.

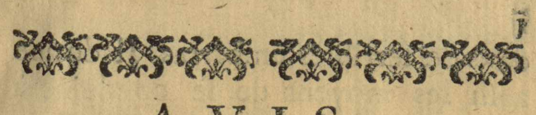


A PARIS,
Chez FROULLÉ, Libraire, Pont Notre-Dame, à Saint Jacques.

M. DCC. LXXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.





AVIS

Sur cette seconde Edition du Voyage du Tour du Monde.

QUOIQUE l'on donne une assez ample instruction dans la Préface suivante, de la premiere Edition de ce Voyage du Tour du Monde, que le Public paroît avoir reçue avec applaudissement, par le prompt débit qui s'en est fait, il est bon d'avertir que cette seconde Edition est augmentée considérablement par l'Auteur même, & corrigée en plusieurs endroits.

On y trouve la maniere dont il a fait ce pénible Voyage, en traversant des Pays où les Lettres de Change ont bien de la peine à pénétrer, & où l'on se trouve par-là exposé à la cherté du Change, & à l'absence des Banquiers, dont le manque de fonds suffisans, ou la mort peuvent mettre le Voyageur

dans de terribles embarras. Il donne aussi les moyens de se conduire à ceux qui prendroient une autre route que la sienne.

Il y a joint de nouvelles Estampes pour satisfaire la curiosité du Lecteur, & lui en présenter la description au premier coup d'œil.

L'Auteur a ajouté plusieurs morceaux historiques des lieux où il passoit, & de ceux qui se trouvoient à la droite & à la gauche de sa route, sur les relations d'excellens Auteurs approuvés, & sur la probité de ceux qui lui communiquoient des faits particuliers. Pour ne pas trop fatiguer les Lecteurs par de longs itinéraires, il a trouvé à propos de donner de temps en temps des morceaux d'histoire, qui sont non-seulement convenables, mais même néssceaires pour une plus ample connoissance des Pays. Il donne aussi une grande planche gravée de toutes les Monnoies des Indes.



PREFACE.

IL n'eſt gueres d'Auteurs qui ne deſtinent un Diſcours préliminaire à vanter leur Ouvrage, & à promettre au Lecteur en termes pompeux, qu'il y trouvera amplement de quoi ſe dédommager de la peine de le lire. L'aveu qu'ils y font ſouvent de quelques fautes, n'eſt au fond qu'une louange fine & détournée. Ils ne manquent jamais d'inſinuer que ces fautes ſont légeres, & comme enſevelies ſous le nombre des beautés. On a long tems été la dupe de ces magnifiques promeſſes. Mais depuis que l'étude & l'uſage de la critique ont aiguiſé la pénétration & formé le goût, on a enfin percé au-delà des dehors impoſans, & ſecoué le joug d'une crédulité doublement déſavantageuſe; aujourd'hui on veut tout voir par ſes yeux, examiner une piece d'un bout à l'autre avant que d'en juger, & n'en juger que ſur les regles d'une exacte & rigoureuſe critique.

Cette diſpoſition du Public auroit ſans doute de quoi alarmer l'Auteur de cet Ouvrage, s'il n'avoit de juſtes raiſons d'eſpérer qu'il y répondra. En effet, il oſe ſe flatter que la lecture de ſes voyages rem-

plira, je dis plus, surpassera l'attente de quiconque les voudra lire.

Ce n'est pas seulement un Ouvrage excellent, mais on peut assurer qu'il est unique dans son genre, & qu'il n'a encore rien paru jusqu'à présent qui lui puisse être comparé, soit pour la fidélité de la narration, soit pour la beauté & la justesse des descriptions, soit pour l'abondance & la variété des matieres, soit pour la singularité des détails, soit pour l'exactitude judicieuse avec laquelle il releve les fautes de ceux qui ont écrit avant lui, soit pour le mélange agréable de traits d'histoire, de morale, de politique & de critique; mais sur-tout pour la découverte d'une infinité de choses nouvelles dont personne n'avoit parlé jusqu'ici.

1°. Pour être convaincu de la fidélité de la narration, & s'assurer de la vérité des choses qu'on rapporte, il seroit inutile de recourir au témoignage de ceux qui ont parcouru les mêmes Pays; il ne faut que jetter les yeux sur l'Ouvrage, on y découvre par tout un caractere de bonne foi, qui se fait sentir aux esprits les plus circonspects, & emporte leur consentement. Comme l'Auteur est un des plus honnêtes hommes de l'Europe, & généralement reconnu pour tel, ce seroit lui faire injure que de le soupçonner d'avoir jamais eu

d'autre but dans tant de courses pénibles & dangereuses, que de s'instruire soi-même & les autres : rien n'est si éloigné de ses mœurs, que de vouloir imposer. Cette qualité si précieuse n'est guere moins rare que nécessaire. Il semble que la plûpart de ceux qui donnent des relations, n'ayent en vûe que de jetter du merveilleux dans leur discours, & de surprendre la crédulité des curieux. Un mensonge bien assaisonné a ses graces; mais il ne sçauroit plaire, lorsqu'il est déplacé, & il l'est toujours, quand il se présente où l'on cherche la verité seule. Je pourrois citer bien des exemple de ce défaut, si je n'avois plus d'égards pour le nom de certains Ecrivains, qu'ils n'en ont eu pour le Public.

2°. Comme les descriptions sont une des plus essentielles parties de la relation d'un voyage, c'est à quoi M. Gemelli s'est particulierement appliqué. Il seroit difficile de rien trouver de plus achevé, ou pour la juste étendue qu'il a sçû leur donner, ou pour la propriété des termes, ou pour le tour & l'agrément de l'élocution. Il développe tellement toutes choses aux yeux du Lecteur, qu'il ne lui laisse rien à désirer de ce qui peut flatter sa curiosité, mais il a soin en même tems de ne le point fatiguer d'un détail ennuyeux de minuties & de circonstances frivoles. Ce qui aug-

mente encore infiniment le plaiſir, c'eſt qu'il parle de tout en maître. Ce n'eſt pas un Juriſconſulte qui raconte, c'eſt un Architecte, un Peintre, un Sculpteur, un Botaniſte, un Naturaliſte, un Pilote qui inſtruit, tant il paroît verſé dans toutes les ſciences & tous les arts, tant les termes qu'il employe ſont juſtes & propres au ſujet; l'ordre & l'arrangement qu'il obſerve dans ſes deſcriptions, la maniere vive, mais naturelle dont il s'énonce, les réflexions ſenſées qu'il inſere par intervalles, les comparaiſons utiles qu'il fait de ce qu'il a vû avec les Ouvrages des anciens, ou ceux des modernes de l'Europe, ſont, à mon ſens, tout ce que peuvent ſouhaiter les eſprits les plus difficiles à ſatisfaire.

3°. Il n'eſt pas moins remarquable dans la variété & la multitude incroyable d'objets qu'il préſente de toutes parts. Il ne s'agit ici ni d'une Province, ni d'un Royaume, ni même d'une partie de l'Univers, mais de la vaſte étendue de la terre & de la mer. Quelle agréable occupation pour un curieux de pouvoir, ſans ſortir de ſon cabinet, ſe repaître du brillant ſpectacle de ce que le Monde entier a de plus beau & de plus digne de ſon admiration! de parcourir ſans danger ces Contrées, que la grandeur des Monarques, la fertilité du terroir, ou la forme du Gouvernement

rendent si fameuses ? d'y considérer le génie des peuples, leurs loix, leurs usages, leurs coutumes (car rien n'a échapé à l'exactitude de l'Auteur) de passer d'Europe en Afrique, de traverser les régions immenses de l'Orient, de pénétrer dans les puissans Empires qu'il renferme, de visiter toutes les Isles de la Méditerranée & de l'Ocean, & d'aboutir après de longues & diverses navigations à cette riche partie du monde, aussi grande elle est seule que toutes les autres, & dont la découverte n'a peut être pas moins apporté de maux que de biens aux Européens.

4°. Si l'Auteur borné aux choses communes s'étoit contenté de marcher sur les traces de ses prédecesseurs, & de n'offrir au public pour fruit de tant de différentes courses, que ce qu'on pourroit aisément trouver ailleurs, on n'auroit garde de lui donner hautement, comme on fait, la préférence sur tant de célebres Voyageurs qui étoient en possession du premier rang. L'esprit, le bon goût, le discernement, la science & l'éducation avoient, pour ainsi dire, ouvert à M. Gemelli de nouvelles routes. Il voyoit ce qu'avoient vû plusieurs avant lui, mais il le voyoit avec des yeux sçavans, & découvroit des raretés où d'autres n'avoient rien apperçû que de vulgaire. Une Province, un territoire, une mon-

tagne, une Ville, un bâtiment, un morceau d'architecture ou de ſculpture, tout eſt ſi bien repréſenté & détaillé avec ſes traits particuliers, qu'on ne s'imagine pas entendre un Voyageur, mais voir les choſes mêmes qu'il rapporte. Il n'en eſt pas de même d'une relation de voyage que d'un ouvrage d'eſprit; la diſpoſition du Lecteur eſt bien différente à l'égard de l'un & de l'autre. Dans un ouvrage d'eſprit on ne hait rien tant que les détails ſcrupuleux; on veut avoir le plaiſir de deviner, & ſur ce que dit l'Auteur, pénétrer ce qu'il ne dit point. On ſe dégoûte d'abord d'un Livre où il ſemble qu'un Ecrivain ſe défiant de nos lumieres, a voulu montrer juſqu'où alloient les ſiennes, ſans rien laiſſer à nos réflexions. Mais il en eſt tout autrement d'un voyage. Comme il n'eſt point queſtion d'y donner carriere à l'eſprit, mais de ſatisfaire une honnête curioſité, on n'eſt jamais plus charmé que de ſaiſir d'un coup d'œil dans une exacte relation, comme dans un vaſte tableau, une infinité d'objets nouveaux, dont la premiere vûe ne manque jamais de cauſer une agréable ſurpriſe.

5°. C'eſt dans le même deſſein de faire plaiſir que l'Auteur a pris la liberté de relever les fautes répandues en pluſieurs Ouvrages, & ſur-tout en ceux de Tavernier, ce n'eſt pas qu'il accuſe la bonne foi de ce

fameux Voyageur, mais il se plaint de sa crédulité. Il ne le taxe point d'avoir été menteur, mais d'avoir été dupe. Content de la sincerité avec laquelle il rapporte ce qu'il a vû, il blâme sa facilité à croire ce qu'il n'avoit pas pris la peine d'examiner, on verra de cette sorte de critique en plus de vingt endroits. En effet, Tavernier, riche Négociant de profession, plus occupé de ses bijoux & du gain présent qu'il en pouvoit tirer, que du plaisir qu'il pouvoit faire à la posterité, a adopté bien légérement quantité de faits non-seulement faux, mais ridicules, dont il lui eût été néanmoins fort facile de s'éclaircir. Souvent même étant à table, il s'informoit des singularités du Pays, sans passer outre, & persuadé par le discours frivole de quelque Persan qui donnoit essort à sa belle humeur au milieu des fumées du vin de Schiras, il marquoit sur son Journal comme une merveille de la nature, ce qui n'étoit que l'imagination d'un buveur. Il eût été à souhaiter que l'Ouvrage qu'on met aujourd'hui en lumiere eût paru avant le travail des derniers Editeurs de Tavernier, ils n'auroient pas sans doute manqué de rectifier sur de si bons Mémoires ces endroits défectueux, & de profiter de l'attention d'un homme de Lettres, qui loin de tout motif d'intérêt, n'a jamais eu d'autre paf-

ſion en voyageant, que le déſir d'apprendre & de communiquer aux autres ce qu'il ſçavoit.

6°. Une différence très-conſidérable qu'on trouvera encore de ces Voyages avec la plûpart des autres, c'eſt que M. Gemelli a varié les ſiens d'un judicieux & agréable mélange de Géographie, d'Hydrographie, d'Hiſtoire, de Chronologie, de Morale, de Politique & de Critique. Outre l'étendue & les limites des Provinces, les forces & la puiſſance des Etats, la ſituation des Villes, des Forteresſes & des Ports, le dénombrement des diverſes eſpeces d'animaux, les qualités des ſimples, des fruits & des fleurs : il a ajouté à la deſcription de chaque Pays, ſur-tout des principaux Royaumes, un abrégé ſuccint, mais exact & inſtructif des règnes des Souverains, avec les époques juſtes des ſucceſſions & des évenemens les plus remarquables. Les traits qui concernent, ou les mœurs, ou la forme du Gouvernement, ou d'autres matieres intéreſſantes, ſont diſpenſés avec tant d'art & de jugement dans tout le corps de l'Ouvrage, qu'ils ſemblent ſortir naturellement du ſujet.

7°. Mais l'article où triomphe principalement notre Auteur, c'eſt celui des nouveautés dont ſes voyages ſont remplis. Je parle ici non-ſeulement de cette exacti-

tude extraordinaire qu'il a obſervé mieux qu'aucun des plus célebres Voyageurs, de ces circonſtances curieuſes qu'il a rapportées, & dont le détail lui avoit échapé; mais ſur-tout des nouvelles découvertes dont il a enrichi ſes Relations. Quelle idée avantageuſe ne doit-on pas avoir d'un Ouvrage pour la perfection duquel l'Auteur n'a épargné ni ſoin, ni travaux, ni dépenſes? Qui pourra croire que dans la ſeule vûe de ſatisfaire une louable curioſité, & dans lui même, & dans ceux qui liront ſes Livres, il ait ſouvent haſardé ſa propre vie, & fait pluſieurs centaines de lieues dans des Pays ſtériles & barbares, au travers des plus épaiſſes forêts, au milieu des dangers continuels de la part des bêtes féroces, ou des habitans preſqu'auſſi redoutables qu'elles? Il ſe croyoit amplement récompenſé de ſes peines, lorſqu'il avoit découvert quelque rareté inconnue juſqu'alors. L'Egypte, la Perſe, l'Indoſtan, la Chine, la Tartarie, les Philippines, le Mexique fourniront des exemples de ce qu'on avance. On auroit rapporté ici, ou du moins indiqué les endroits dont il s'agit, ſi l'on n'avoit appréhendé d'ôter par-là au Lecteur l'agrément de la nouveauté.

Voilà à peu près l'idée qu'on doit ſe former des Voyages, en ſix Volumes, dont on fait préſent au Public. Je ſçai qu'il eſt quel-

ques Sçavans, qui généralement prévenus contre tous les Ouvrages de ce genre, les traitent hardiment de frivoles, qui prétendent qu'ils ne doivent servir tout au plus que d'amusement dans les intervalles des occupations sérieuses, & qui concluent enfin que le tems qu'on employe à les lire est un tems perdu; mais sans entrer dans l'examen de ces occupations qu'ils appellent sérieuses, & qui paroîtroient peut être à d'autres fort inutiles, on peut leur répondre que la lecture des Voyages n'est pas si infructueuse qu'ils se l'imaginent. Rien au contraire n'est à mon avis plus capable de former un esprit qui sçait réflechir. S'il est vrai, comme les Sages l'ont toujours pensé, que le Monde est un grand Livre où l'on peut tout apprendre, quel cas ne devons nous pas faire d'un homme qui en même-temps qu'il nous l'ouvre, nous montre à le lire, qui nous en développe toutes les beautés, qui nous en explique tous les mysteres? Quoi de plus propre à nous faire bien connoître & Dieu & les hommes, connoissances qui sont les points fondamentaux de la vraie Philosophie. Dieu, dans la variété admirable de ses productions, & les soins paternels de sa Providence, qui fournit différemment à tant de Nations des fonds certains de subsistance, selon la diversité des climats. Les hommes

dans la prodigieuse contrariété de leurs opinions, dans la bizarrerie de leurs Loix, dans le caprice de leurs humeurs, dans l'opposition de leur conduite & de leurs Voyages?

Oui, je l'ose dire, avoir parcouru le Monde en habile Voyageur, c'est avoir connu à fond le caractere de l'esprit humain, c'est avoir appris à juger sainement de toutes choses.

Que si ces avantages paroissent douteux aux Censeurs dont on a parlé, j'en appelle à l'expérience. S'ils leur semblent légers, qu'ils prennent donc la peine de nous marquer quels sont les fruits de ces études qu'ils nomment importantes, & de nous prouver par des raisons aussi-bien que par des effets, que l'examen contentieux de quelque vaine question de scholastique, est bien plus capable d'instruire & de former l'esprit, que la connoissance du monde.

Mais je m'apperçois qu'il est temps de terminer ce discours qui commence à passer les bornes que je m'étois prescrites. On prie seulement le Public d'être persuadé qu'on ne l'a point fait en vûe de surprendre, ou de solliciter ses suffrages, mais uniquement pour lui donner quelque connoissance anticipée & de l'Ouvrage & de l'Auteur.

SOMMAIRE

Des ſix Volumes du Voyage du Tour du Monde de Gemelli.

DAns le premier, l'Auteur parle des motifs de ſon voyage, puis le commençant à *Naples*, il va tout le long de la Côte de la *Calabre*, paſſe en *Sicile*, fait voile le long de cette Iſle juſqu'à *Malte*, dont il donne une deſcription fort exacte, il fait la même choſe de l'*Egypte*, où il arrive enſuite, & là il parle des *Pyramides*, des *Momies*, &c. d'où il paſſe en la *Terre Sainte*, à *Rhodes*, à *Smirne*, à pluſieurs petites Iſles de l'*Archipel*, à *Conſtantinople*, à *Andrinople*, *Bourſe*, *Trebiſonde* & pluſieurs autres Villes dans ſa route pour la *Perſe*; donnant toujours une petite deſcription de la Religion, des mœurs, des Antiquités, &c. des Turcs, & une Hiſtoire chronologique de leurs Empereurs.

Le ſecond Volume renferme une deſcription très curieuſe de l'Empire de *Perſe*, les diſtances d'un lieu à un autre, en commençant depuis les Frontieres juſqu'à *Iſpahan*, la Cour de cette nation; & de-là juſqu'à *Bander-Congo*, qui eſt un Port de mer ſur le Golfe Perſique. Il parle de leur

Religion, de leurs Antiquités, &c. mais particulierement des ruines du Palais de *Darius*, comme auſſi des Banians ou Idolâtres. Il donne les figures de pluſieurs choſes curieuſes. Il y découvre quelques fautes de M. *Tavernier*, comme il fait dans le Volume qui parle de la *Turquie*, & dans celui des *Indes*. Il va de-là à *Daman* qui eſt la premiere Ville des Indes où il arrive.

Le troiſieme Volume commence par *Damian*, qui appartient aux Portugais; l Auteur va le long de la Côte, où il parle de tout ce qui appartient à cette Nation-là, comme de *Goa*, *Bazaim*, *Diou* & autres places; comme auſſi de ce qui appartient aux Idolâtres & aux Princes Mahométans; il donne une très-vive deſcription de l'extraordinaire Pagode de l'Iſle de *Salzette*: non-ſeulement il décrit, mais il donne auſſi les deſſeins des fruits & des arbres qui les portent; il nous apprend à fond les ſuperſtitions & les coutumes de ces Gentils. De-là il ſe haſarde d'aller par terre au Champ du Grand *Mogol* pour nous donner une relation de la perſonne de ce Prince, de ſes enfans, de ſes manieres particulieres, de ſes vices, de ſes richeſſes, de ſes forces, & de pluſieurs autres particularités. Il continue ſon voyage par mer à la *Chine*, & il nous fait en même-temps d'excellentes deſcriptions de ces Pays où il a paſſé pendant un voyage de mille lieues, comme celles

de la riche Isle de *Ceylan*, de la *Chersonese d'or*, ou la *Presqu'Isle de Malaca*, de ces grandes Isles de *Sumatra*, & de *Borneo*, comme aussi de plusieurs autres petites, & des puissans Royaumes de *Bengale*, *Siam*, *Pegu*, *Cochinchine*, *Tunquin*, jusqu'à *Macao*, la premiere terre de la *Chine* où il arrive.

Le quatrieme Volume fait mention de toutes les Places grandes ou petites par où il a passé en traversant ce grand Empire, en met toutes les distances, décrit tout ce qu'il a vu sur les routes, & toutes les Villes selon qu'elles le méritent, comme aussi les Rivieres, Lacs & Montagnes, particulierement la grande muraille de *Tartarie*, la Ville Portugaise de *Macao*, & tout ce qui en dépend; & la maniere de voyager quand on va à la Cour de *Peking*. Il distingue fort bien entre ce qu'il a vu & ce qu'il sçait de science certaine, & ce qu'il a sçu d'autrui, qu'il n'a pourtant admis que sur de bonnes autorités, & dont il ne fait mention que pour la satisfaction du Lecteur. Ayant eu l'honneur de voir l'Empereur, il fait une relation de toute cette cérémonie, & de ce qu'il y a vu lui-même du Palais; quant à ce qu'il a de plus, il le tient d'autrui. La maniere dont l'Empereur sort est si singuliere, qu'un Lecteur curieux ne peut qu'en être satisfait. Il parle encore de la Religion des *Chinois*, de la derniere persécution des Chrétiens, des Antiquités de l'Empire, du

Gouvernement des Cours, &c. mais il a recueilli toutes ces dernieres choses sur de bons Mémoires.

Le cinquieme Volume traite très-particulierement de tout ce qui regarde les *Isles Philippines*, ensuite il donne un Journal exact de son long & terrible voyage à *Acapulco* dans la *Nouvelle-Espagne*, ce qui est entierement nouveau; il fait en chemin une description de la *Californie*; apportant les raisons qu'on a de croire que le continent Septentrional de l'*Amérique* est joint avec celui de l'*Asie*, ou de la grande *Tartarie*.

Le sixieme Volume nous apprend ce qu'il a vu dans la *Nouvelle-Espagne*; sa route depuis *Acapulco* jusqu'à *Mexico*, ce que l'on n'avoit pas encore vu, & depuis là jusqu'à la *Veracruz*. Il donne des particularités des Mines, de la réduction de la terre minérale, de l'affinement de l'argent de la séparation de ce métal d'avec l'or, des conditions auxquelles on tient les Mines les uns des autres, des Mines Royales, &c. Le tout dans un grand détail.

Il commença son voyage le 13 Juin 1693, & le finit le 3 Décembre 1699. On trouvera quelques latitudes & longitudes rectifiées par le moyen des Cartes de M. de l'Isle, parce que M. Gemelli ne s'est servi que des anciennes Cartes, les dernieres corrigées n'ayant paru que depuis son retour.

—

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monſeigneur le Chancelier la ſeconde Edition du *Voyage du Tour du Monde par Gemelli :* Traduction Françoiſe, corrigée & augmentée. J'aï cru qu'elle ſeroit encore plus inſtructive & plus intéreſſante que la premiere, n'y ayant rien trouvé d'ailleurs qui doive en empêcher l'impreſſion. Fait ce dernier Mai mil ſept cent vingt-un.

MOREAU DE MAUTOUR.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conſeil, Prévôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra : SALUT. Notre bien amé ETIENNE GANEAU, Libraire à Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il ſouhaiteroit faire imprimer un Livre intitulé, *Voyage du Tour du Monde, par le Docteur François Gemelly Carery, traduit de l'Italien*, lequel il deſireroit donner au Public, s'il Nous plaiſoit lui accorder nos Lettres de Privilege ſur ce néceſſaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Expoſant, Nous lui avons permis & permettons par ces Préſentes de faire imprimer ledit Livre en

telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément en un on plusieurs volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance, comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs, & autres, d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Livre en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce soit d'augmentation, correction, changement de titre ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit sieur Exposant, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant de l'exposer en vente, il en sera mis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Chancelier de France le sieur Daguesseau, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Exposant ou ses ayants-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes

qui ſera imprimée au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Secrétaires, foi ſoit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire, pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Chartre Normande, & Lettres à ce contraires. Car tel eſt notre plaiſir. Donné à Paris le vingt-neuvieme jour du mois d'Octobre l'an de grace mil ſept cent dix-ſept, & de notre Regne le troiſieme. Signé, Par le Roi en ſon Conſeil. DE SAINT-HILAIRE.

Regiſtré ſur le Regiſtre IV. de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, page 241. N°. 273 conformément aux Réglemens, & notamment à l'Arrêt du Conſeil du 13 Août 1703. A Paris, le 6 Novembre 1717.

Signé, DELAULNE, *Syndic.*

TABLE DES CHAPITRES

Contenus dans le premier Volume.

LIVRE PREMIER.

LIVRE II.

LIVRE III.

Fin de la Table des Chapitres.

VOYAGE


Le Sr. Jean François Gemelli Carreri
Iurisconsulte âgé de 48 ans en 1699.



VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

DE LA TURQUIE.

LIVRE PREMIER.

CHAPITRE PREMIER.

L'Auteur donne une idée générale des routes que l'on doit prendre pour faire le tour du Monde, & instruit outre cela des Monnoies & des Marchandises dont les Voyageurs se doivent fournir pour leur commodité & leur utilité : il parle aussi des dépenses que l'on fait pour passer d'un lieu à un autre, soit par terre ou par mer.



DANS le dessein que j'avois de faire réimprimer mon Voyage du Tour du Monde, dont les éxemplaires commençoient à devenir rares, il m'a paru qu'outre

les additions curieuſes que j'avois préparées pour cette ſeconde Edition, il étoit à propos d'y en joindre d'utiles en faveur des Voyageurs; en leur marquant les différentes routes qu'ils peuvent prendre pour faire ce voyage, les monnoies & les marchandiſes dont ils doivent ſe fournir, & les dépenſes qu'il leur faudra faire pour cet effet.

Il eſt bien certain que l'homme du monde le plus riche ne pourroit pas faire un ſi long voyage, ſans trafiquer ſur la route. S'il ſe charge de groſſes ſommes d'argent, il eſt à tout moment en riſque de les perdre avec la vie; s'il prend des lettres de change, il arrive ſouvent par la grande diſtance des lieux, qu'il trouve le correſpondant ou mort, ou hors d'état de payer: Mais celui qui emploie ſon argent en marchandiſes eſt éxemt de toutes ces craintes. Il y a plus. Le Voyageur ſe fournit par là un moyen naturel de converſer avec toutes les Nations; & il n'y en a pas de ſi barbares, qu'elles ne faſſent accueil à un Marchand qui leur aporte les commodités de la vie, & qui ne crût en le pillant ou l'outrageant, offenſer dans ſa perſonne le droit des gens, & s'expoſer au même traitement par voie de repreſailles.

Il y a donc non-ſeulement plus de ſûreté, mais plus d'agrément à voyager en qualité de Marchand, pourvû que l'amour du gain ne ſe rende pas maître de notre eſprit jusqu'à lui faire négliger le véritable profit que l'on doit recueillir de pareilles fatigues. J'entends par ce profit la connoiſſance des mœurs, des coutumes & de la Religion des différens Peuples, l'obſervation des choſes naturelles, des édifices & autres choſes ſemblables.

Premiérement, on peut s'embarquer ſur des vaiſſeaux François, Anglois, Hollandois ou Portugais qui vont aux Indes Orientales; mais il y a beaucoup de riſque pour la vie, ou du moins pour la ſanté, au milieu de ces tempêtes horribles & de ces calmes, ennuyeux qui tiennent l'eſprit dans une frayeur continuelle, pendant que le corps ne ſe nourrit que de viandes gâtées: l'on ne boit que de l'eau corrompue & pleine de vers, ce qui arrive du ſéjour que le Vaiſſeau eſt obligé de faire pendant 30. ou 40. jours ſous la Ligne Equinoctiale, qu'il faut néceſſairement paſſer deux fois en doublant le Cap de Bonne Eſpérance. Cette navigation peut coûter 100. juſqu'à 200. pieces de huit,

ſelon la place que l'on occupe dans le Navire. On peut revenir en Europe en paſſant à Ormuz, ou à quelque autre endroit du Golfe de Perſe, & de là ſe joindre à la Caravanne de Perſe, qui va à Alep ou à Smyrne. Mais pour faire le tour du Monde, il faut paſſer des Indes à la Chine, de là aux Iſles Philippines, enſuite en Amérique, & enfin en Eſpagne. La meilleure marchandiſe qu'on puiſſe porter aux Indes Orientales, c'eſt le tabac en poudre, tant celui de Seville, que celui du Breſil, parce que le vin & l'eau-de-vie ſont trop embaraſſans ; mais comme il eſt défendu ſous des peines très-rigoureuſes de paſſer ce tabac ſur les vaiſſeaux Portugais, je conſeille à ceux qui iront par cette voie, de ſe munir de piéces de huit, ſur leſquelles on ne laiſſe pas de gagner, pour acheter les marchandiſes précieuſes de ces pays-là.

La ſeconde route eſt par Livourne, ou même par Malte, pour paſſer à Alexandrie, & de là remonter par le Nil au Caire, pour s'embarquer enſuite ſur un des deux vaiſſeaux Mahométans qui partent tous les ans de la Mer Rouge pour la Mecque, & là ſe rembarquer pour les Indes Orientales, ce qui eſt beaucoup plus facile que par le Golfe de Perſe.

La troiſiéme & la plus ordinaire aux Européens, eſt de Livourne à Alexandrette, ou à Alep. Elle ſe fait pour 10. piéces de huit. D'Alep il y a cinq routes pour aller à Iſpahan. La premiére par le Diarbek & Tauris. La ſeconde par la Méſopotamie, en paſſant à Mouſul & Amadan. La troiſiéme par Bagdat & Kengavar. La quatriéme en traverſant le Petit Deſert vers le Midi, & paſſant par Anna-bagdat, & Baſſora. La cinquiéme eſt par le Grand Deſert. Mais cette derniére n'eſt pratiquée qu'une ſeule fois l'année par des Marchands de Turquie & d'Egypte, lorſqu'ils vont acheter des chameaux ; & ils ne la font que dans le mois de Décembre, lorſque les pluies ſont tombées, autrement ils ne trouveroient point d'eau dans ces deſerts arides. Sur toutes ces cinq routes on rencontre de nombreuſes troupes de voleurs, qui attaquent les Caravannes quelques fortes qu'elles ſoient : outre cela on languit des mois entiers à attendre cette compagnie neceſſaire de Caravannes.

La quatriéme route & la plus ſeure ſeroit celle de Conſtantinople par l'Allemagne & la Hongrie, en paſſant par Belgrade, Sophie & Andrinople ; il faudroit enſuite traverſer la Mer Noire, &

continuer le voyage comme je l'ai fait, & dont je parlerai particuliérement dans ce volume-ci. Quant à la route de Smyrne, il faut y attendre quelque forte Caravanne qui aille en Perse, parce qu'elle est aussi très-remplie de voleurs.

Ceux qui veulent faire un grand profit sur les monnoies, dans la route de la Turquie & de la Perse, n'ont qu'à se pourvoir de sequins de Venise, d'écus d'or d'Allemagne, d'écus d'argent de Hollande & de piéces de huit d'Espagne. Les lettres de change seront bonnes jusqu'en Turquie. A l'égard des marchandises les plus convenables, ce sont des colliers de corail rond, de toutes grosseurs, & de la couleur la plus vive: des draps d'Angleterre & de Hollande, de petites étoffes de Venise, des velours & des ras de Naples, mais qui ne soient point d'autres couleurs, que verds, bleus & rouges. On doit aussi porter de ces cristaux ronds & longs en forme d'olive, que l'on fait à Venise, parce que les Orientaux les achétent fort cher, pour s'en orner les bras & les jambes, qu'ils ont toûjours nuds: la thériaque de Venise est encore la plus estimée dans l'Orient, & à Ispahan; on la troquera facilement contre ce précieux baume de Perse, qu'on apelle

de la Momie : on y feroit une très-grande fortune en faiſant un pareil troc avec quelqu'un des Eunuques du Roi, pour lequel on le ramaſſe, & dont ils ont le meilleur.

Pour gagner encore très-conſidérablement avec un petit capital & moins d'incommodité, il faudra acheter à Malte de ces yeux & de ces langues de ſerpent pétrifiées, que l'on trouve dans l'endroit où S. Paul fit aſſembler & mourir tous les animaux venimeux de l'Iſle, ſelon la tradition commune. Elles reviendront en gros à un ſou la piece, & dans la Perſe & les Indes on les vend juſqu'à deux écus, & bien davantage à la Chine : l'expérience ayant fait voir que les ſerpens de ces pays-là, ſi venimeux qu'ils puiſſent être, ne font aucun mal à ceux qui portent une de ces langues pétrifiées, en dedans de la bague, en ſorte que la pierre touche la chair.

Les émeraudes ſe vendent très-bien, parce que leur couleur plaît extrêmement aux Mahométans ; les montres de bas prix y ſont recherchées.

Voici le conſeil que je donnerois à tout homme, qui faute de moyens ne pourroit trafiquer dans l'Orient. Il faut qu'il aprenne un peu de Chirurgie, qu'il ſa-

che ſaigner, qu'il ait une connoiſſance médiocre de la diverſité & des ſymptomes des fiévres, plus par la pratique que par la théorie ; outre cela, qu'il ſache compoſer quelque médicament avec des ſimples faciles à trouver. Quand on voyage avec une proviſion de tels médicamens & de quelque autre petite choſe, dans une boëte un peu propre, on eſt eſtimé & careſsé dans tous les pays ſujets au Grand Seigneur, au Roi de Perſe, & dans les Indes Orientales. Et certainement ne reſtant dans une Ville qu'autant de jours qu'il en faut pour répandre le bruit de ſon arrivée, on gagnera non-ſeulement de quoi vivre pour ſoi & ſes compagnons, mais pour continuer le voyage & revenir riche au logis. La cauſe de cela eſt l'ignorance profonde des Orientaux ſur ces ſortes de choſes, & la fauſſe opinion que les Européens ſont tous des Medecins parfaits.

Celui qui ſait ôter les taies des yeux, gagne extraordinairement, & eſt fort honoré dans la Perſe, où cette maladie eſt très-commune. Il y avoit à Iſpahan un Carme déchauſsé Européen, qui vouloit venir avec moi en Europe pour aprendre cet art, avec lequel il eſperoit acquérir bien des richeſſes & la faveur des Grands.

Il faut avertir celui qui veut passer dans la Perse & dans les Indes, de ne vendre en Turquie que le corail le plus petit, & qu'autant qu'il en faut pour la dépense du voyage, parce qu'en allant plus avant, on y gagne beaucoup davantage.

Quant aux Douannes, l'on paie peu de chose dans les Etats du Grand Seigneur, & celui qui veut risquer à frauder les droits, n'est taxé qu'au double, lorsqu'il est surpris, & ne perd point sa marchandise : les Turcs disant que ce n'est qu'un jeu, ou l'on perd, ou l'on gagne le double de ce qu'on risque. Dans la Perse on ne paie rien, mais on fait des presens à ceux qui gardent les chemins : on mesure la qualité du present, suivant la qualité extérieure des marchandises, & l'on n'a point l'embarras d'ouvrir ses coffres.

Un homme qui voudroit faire la plus grande partie du tour du Monde par terre, pourroit passer par l'Allemagne, la Pologne, la Moscovie, & après avoir traversé la Grande Tartarie arriver à la Chine. Mais le Czar accorde difficilement ce passage à d'autres Marchands qu'à ses sujets, qui mettent deux ans à faire ce voyage, tant pour la longueur

du chemin, que pour la néceſſité où l'on eſt de traverſer pluſieurs deſerts, des ſables affreux, des forêts épouventables, au milieu de tant de nations barbares. Outre cela, il faut aller avec des Caravannes très-nombreuſes, à cauſe des voleurs, qui ſont errans comme les bêtes, conduiſans leurs troupeaux d'un pâturage à l'autre, ſelon qu'ils les trouvent bons, & qui ne manquent jamais de donner ſur les pauvres voyageurs.

On peut auſſi entreprendre de faire le tour du Monde par l'Occident, en s'embarquant à Cadiz avec la flotille pour la Vera Cruz, ou avec les Galions, qui ont coûtume de partir dans un autre tems que la flotille, pour Porto-belo : ce qui ſera facile à un Italien, qui parle un peu Eſpagnol, & qui a des recommandations auprès de quelque Capitaine de Vaiſſeau. Si l'on ne pouvoit pas prendre la voie de la flotille ou des Galions, qui ne partent ordinairement que tous les trois ans, il faudra s'embarquer ſur quelque Vaiſſeau d'avis qui va en Amérique, ou ſur quelque Vaiſſeau marchand qui va aux Canaries, pour paſſer de là à la Havane & à la Vera-Cruz.

La monnoie dont on doit ſe fournir, eſt de piſtoles d'Eſpagne & de piéces de

huit, si l'on n'aime mieux prendre des lettres de change à Cadiz. Ceux qui veulent faire profiter leur argent, gagner les frais du voyage, & revenir plus riches, doivent prendre à Naples les marchandises suivantes.

Des satins unis & travaillés de couleur céleste, d'un verd gai clair, de couleur de fleur de mauve, ou de gorge de pigeon, & de gris de perle.

Des toiles d'or & d'argent des mêmes couleurs.

Des rubans à fonds de satin avec des fleurs de differentes couleurs, & d'autres plus communs.

Du velours, de celui que l'on apelle doublement frisé, & des toilettes de velours, mais qu'il soit noir, que l'on vend à grand profit dans le Pérou, aussi bien que dans le Méxique.

Des bas de soie de couleurs modestes.

Des bas transparens de soie retorse, de toutes couleurs, excepté des noirs; mais que la plus grande quantité soit de couleur de perles & de fleur de romarin.

Des habits de femmes tous taillés, ou dont l'étoffe n'est pas cousue, tels que ceux que les Espagnols apellent *Guarda-pies*. Il faut pourtant qu'ils aient sept Vares & demie d'Espagne de tour; la

Vare eſt une meſure qui fait un peu plus de trois palmes & demie de Naples ; la couleur en doit être comme nous l'avons dit des ſatins , mais celles de gorge de pigeon & d'un bleu céleſte ſont plus en uſage que les autres.

Des colliers de corail rond , gros au moins comme des poix , & du rouge le plus vif.

Des glaces de Veniſe , ſur tout de trois palmes & demie de hauteur & larges à proportion , pour les caroſſes & les miroirs ; pour ces derniers il eſt avantageux d'en garnir les bordures de glaces vertes ou violettes.

Des couvertures d'étoffe de ſoie , remplies de cotton , & travaillées de diverſes façons , comme l'on fait à Naples. Les couleurs doivent être les mêmes que celles dont nous avons parlé , & qu'un côté ſoit different de l'autre. La longueur doit être de onze palmes de Naples , & la largeur de ſept & demie au moins ; & pour le mieux on y met de la frange des mêmes couleurs tout autour, On les vend au Pérou depuis 25. juſqu'à 30. piéces de huit.

De la ſoie crue , & de la torſe à trois fils pour faire des bas , que l'on vend à Lima deux piéces de huit & plus l'once.

Des images de Notre Seigneur & de S. Jean étant enfans, faites de bois par quelque habile Sculpteur, & bien colorées : elles raportent un gain incroyable ; parce que celles qui coûtent à Naples 15. écus la piéce, se vendent dans la Nouvelle Espagne jusqu'à cent & davantage.

Des tabatiéres d'argent à ressort, gravées, ou garnies de corail ; qu'il y en ait quelques-unes qui s'ouvrent en deux & en quatre. Pour celles d'écailles garnies de nacres, il y a peu à gagner dessus, parce que l'on en fait aussi dans le pays.

Des hochets de corail, des croix de cristal, & autres pareilles petites choses, que l'on fait dans la Sicile, sur quoi on fait un profit considérable ; mais on gagneroit bien davantage si l'on y portoit du corail noir.

Les dentelles blanches, & de soie noire à œil de perdrix, sont fort à la mode dans le pays, où l'on fait des dépenses aveugles pour de telles vanités. Le gain que l'on fait sur ces choses dont nous venons de parler, est au moins de 300. pour cent, si l'administrateur est fidéle, & particuliérement au Pérou & au Chili.

Celui qui partiroit d'un autre endroit

que de Naples, pourroit porter en Amérique des toiles de France & de Hollande des plus fines & des moyennes, des dentelles de Flandres de toutes les façons.

Lorſque l'on aura vendu les marchandiſes en gros ou en détail, (ce qui eſt très-facile) ſi l'on veut continuer le voyage juſqu'aux Iſles Philippines, pour paſſer de là à la Chine, on doit faire en ſorte de s'embarquer ſur ce Vaiſſeau qui vient tous les ans de ces Iſles à Acapulco, d'où ſous les auſpices du Roi d'Eſpagne, on part infailliblement tous les ans le 25. de Mars, quand même on ſe verroit dans un danger inévitable de périr.

Il faut avoir dans ce voyage-là des piéces de huit, & les meilleures ſont celles du Méxique, parce qu'à la Chine elles valent un pour cent plus que celles du Pérou. Les marchandiſes ſeroient inutiles, parce que les Chinois ſont induſtrieux, & l'abondance de leur pays fait qu'ils n'ont beſoin de rien. Cependant ils s'accommodent fort des eſtampes de France & de Flandres, tant enluminées qu'autres; parce que les leurs ne ſont gravées que ſur le bois, & mal deſſinées. On feroit encore quelque profit, en leur portant des lunettes, des teleſcopes, des microſcopes, des verres à boire, & autres

verres de criſtal ; car pour des pierres précieuſes ils n'en font pas grand cas, diſant que leur prix dépend du caprice des hommes.

La navigation de la Nouvelle Eſpagne aux Iſles Philippines eſt ſi peu incommode, comme on le dira en ſon lieu, qu'il n'y a point de Dame ſi délicate & ſi craintive qu'elle ſoit, qui ne puiſſe l'entreprendre ; parce que l'on va toûjours vent en poupe, & rarement il devient impétueux, ce qui a donné le nom de Pacifique à cette mer. Sa vîteſſe eſt auſſi aisée que ſi l'on deſcendoit une riviére, & cela pendant le tems de neuf à dix ſemaines juſqu'aux Iſles Marianes, & de deux autres juſqu'aux Philippines.

L'on paie pour l'embarquemenr 2. 3. & 400. piéces de huit, ſelon la place que le lit & les marchandiſes occupent dans le Vaiſſeau : mais il y a un moyen de ne rien dépenſer du tout, pour celui qui a quelque qualité, c'eſt d'obtenir du Viceroi, moyennant le preſent ordinaire, le Brevet de Capitaine d'une Compagnie de celles qui paſſent tous les ans aux Philippines ; parce que l'on ſera rembourſé du preſent avec les ſix mois de ſolde, & l'embarquement ſera franc ; à Manille

on réformera le Capitaine ſelon la coutume. Peut-être que dorénavant on ne pourra plus ſe ſervir de cet expédient, à cauſe du nouveau réglement des milices Eſpagnoles, qu'a fait notre invincible Monarque Philippe V. ſelon lequel, ſi on le met en éxécution dans les Indes, les Capitaines & autres Officiers ne doivent point être réformés.

Il eſt facile enſuite de paſſer à peu de frais, des Iſles Philippines, à la Chine, ſur des navires Chinois, & encore mieux ſur les Eſpagnols, qui vont trafiquer dans les Provinces de Fo-kien & de Quantoum, parce qu'un Eſpagnol ne paiera preſque rien. L'on fera ce voyage dans un mois au plus.

Tel qui de la Chine voudroit aller à Bengale, Goa, Surate, ou ſur la Côte de Coromandel, trouvera facilement à s'embarquer ſur des vaiſſeaux François, Anglois ou Mores, qui y viennent trafiquer. Pour faire ce voyage avec utilité, il faut porter de l'or en lingot de la Chine, ou des étoffes de ſoie & d'or, qui ſont propres pour les Européens, qui vivent dans ces endroits, ou pour faire des Cabaies, qui ſont les habillemens des Mahométans & des Gentils.

Pour paſſer en droiture dans le Royau-

me de Siam, à Bengale, à Maderaſpatan & à la Côte de Coromandel, on trouve continuellement des vaiſſeaux d'Eſpagnols ou de Mahométans. Si l'on veut gagner 30. & 40. pour cent, on peut porter de l'or en poudre, que l'on achéte à Manille, à Malacca & dans le Royaume d'Achem, à la pointe de l'Iſle de Sumatra. Employant enſuite ſon argent en toiles blanches & peintes de Bengale & de la Côte de Coromandel, on peut gagner preſque 300. pour cent, en les portant en Amérique ou en Europe.

En paſſant par Goa & par les Etats du Grand Mogol, un connoiſſeur peut acheter des diamans de Golconda, des rubis & autres pierres précieuſes faciles à tranſporter par terre; & enſuite des perles à Bander-congo & dans le Golfe Perſique. Il pourra après cela s'en aller à Baſſora, & de là en traverſant le Grand Deſert, venir à Alep, d'Alep à Alexandrette, & enfin à Malte & à Livourne. Celui qui auroit envie de voir plus de pays, doit, ſans aller à Baſſora, venir par terre du Golfe Perſique à Iſpahan; & de là aller avec les Caravannes à Alep, par la route de Bagdat en Babylone; ou bien par Tauris, Erivan, & les Provinces de l'Arménie, à Trebizonde ſur la Mer

Noire, & enſuite à Conſtantinople, pour aller à Veniſe ou à Naples ſelon ſa fantaiſie.

On peut encore faire le tour du Monde par l'Occident, en naviguant par le Détroit de Magellan vers les Iſles Philippines, & enſuite doublant le Cap de Bonne Eſperance, comme fit le Vaiſſeau la Victoire, qui en 1521. revint au port de Saint-Lucar de Barrameda, d'où il étoit parti ; le Dragon & pluſieurs autres Vaiſſeaux ont fait la même route. Mais en faiſant un tel voyage, on ne voit que des mers, des monſtres horribles, & rien qui nourriſſe l'eſprit : outre qu'il faut ſouvent eſſuyer de rudes tempêtes, & qu'on eſt exposé à des dangers infinis, par le courant rapide qui ſe rend dans la Mer du Sud, & par les lieux que l'on rencontre dans les détroits les plus ſerrés du Canal. Ajoutez à cela la frayeur continuelle que vous donnent les Corſaires, qui rodent inceſſamment dans l'Archipel de Saint-Lazare.



CHAPITRE SECOND.

Raiſons qui ont engagé l'Auteur à voyager. Ce qui lui arriva depuis Naples juſqu'à Meſſine.

SI les accidens de la vie & les coups de la fortune n'avoient point d'autre effet, que de nous réduire dans un état fâcheux, certainement la condition humaine ſeroit triſte & digne de compaſſion ; mais le Souverain Maître qui a tiré l'Univers du néant, nous a donné une ame, qui, pour être ſujette aux foibleſſes, ne laiſſe pas de trouver en elle-même, je ne ſçai quelle force & quelle grandeur capable de nous ouvrir par la conſtance un chemin à une vie tranquile & heureuſe. Il n'arrive que trop ſouvent que les revers nous découragent, & que nous éclatons en plainte contre l'injuſtice du ſort, au lieu que le nombre des obſtacles qui nous traverſent, devroit ſervir à élever nos ſentimens, & à nous inſpirer la noble ardeur de joindre la hardieſſe des entrepriſes à l'utilité de l'inſtruction.

C'eſt le fruit que j'ai tâché de tirer de

mes longs & périlleux voyages. Dans le cours pénible d'une vie errante & agitée, j'ai moins cherché à repaître mes yeux qu'à me former l'esprit & le cœur au milieu des étranges évenemens dont elle a été remplie, & qui sont tels, que leur seule idée m'épouvante; j'ai la consolation de n'avoir pas moins travaillé à mon avantage particulier, que contribué au plaisir de ceux qui en liront l'histoire.

Quoique dès mon bas âge je me sois senti du penchant à voyager, & que j'aie fait le tour de l'Europe en 1686. (comme on voit par une relation, dont il n'a paru que le premier livre) cependant il est certain que les mauvais traitemens & les outrages perpétuels ausquels je me suis vû exposé dans ma famille, ont été les véritables causes de ces longs & dangereux voyages que je vais décrire.

Je me résolus donc à partir malgré les remontrances affectueuses de mes amis, qui s'efforçoient de me retenir à cause de ma mauvaise santé. M'étant pourvû des choses nécessaires, je pris congé d'eux, entr'autres du Conseiller Amato Danio, du Juge de la Vicairie Dom Joseph Chaves, presentement aussi Conseiller, de Frere Alonso Risi Chevalier de Malte,

& du Docteur Laurent Sandalari. Ensuite ſans m'arrêter davantage, je m'embarquai le Samedi 13. jour de Juin de l'année 1693. ſur une Félouque Napolitaine pour me rendre en Calabre, & de là paſſer au Levant.

Après une navigation de 50. milles, nous mouillâmes dans la plage d'Amalfi, apellée ainſi d'une Ville de ce nom. Cette Ville doit ſa fondation à certaines Familles Romaines, qui faiſans voile pour Conſtantinople vers l'an 829. & ayant eſſuyé une rude tempête, trouvérent en cet endroit un port aſſuré, s'y arrêtérent, y bâtirent Amalfi, & y établirent leur demeure. L'on ne doit pas être étonné ſi elle eſt bâtie dans des rochers ſi eſcarpés: l'Italie étoit en ce tems-là ſi fort infectée de Nations barbares, que chacun cherchoit un aſile dans les endroits les moins acceſſibles. Elle a été gouvernée en République juſqu'au tems, où les Empereurs Grecs ayant perdu tous ces pays, elle fut aſſujettie aux Barons. Aujourd'hui elle eſt du Domaine de la Couronne. On l'a embellie de quantité de beaux édifices, la Nobleſſe y trouvant l'air extrêmement ſain.

La Nation Eſpagnole doit la découverte d'un Nouveau Monde, & la Por-

tugaiſe celle des Indes Orientales à Flavio Gioia inventeur de la Bouſſole, né à Amalfi, puiſque ſans le ſecours de cette admirable invention, ni les uns, ni les autres n'auroient jamais oſé ſe riſquer dans de ſi vaſtes mers, & trouvé une méthode auſſi réguliére pour conduire leurs vaiſſeaux.

Cette Ville eſt auſſi fort recommandable pour avoir donné le jour au Fondateur de l'Ordre de S. Jean de Jeruſalem, autrement dit de Malte : mais ce qui rend ſon nom encore plus célébre, c'eſt qu'elle conſerve dans ſon Egliſe Archiépiſcopale le corps de l'Apôtre S. André, que l'on y a aporté de Conſtantinople.

Comme le tems fut contraire tout le Dimanche, nous ne partîmes d'Amalfi que le Lundi ; & ayant fait à l'entrée de la nuit environ 40. milles, nous nous trouvâmes à la pointe de Licoſa, que l'on apelloit autrefois Leucoſia, où nous fûmes fort mal logés.

Le Mardi 16. ayant remis à la voile, nous fîmes 36. milles juſqu'à Palinure. Cet endroit a eu ſon nom d'un Pilote d'Enée, qui étant tombé dans la mer & s'étant ſauvé à terre, y fut tué par les habitans ; ce qui a fait dire à Virgile,

Æternumque locus Palinuri nomen habebit.

Nous y eûmes une très-méchante hôtellerie, non pas tant par le défaut de vivres, que parce que l'hôte étoit aussi mauvais cuisinier que bon voleur.

Le Mécredi nous nous arrétâmes à la Scalea, qui en est éloignée de 40. milles : elle est située sur un rocher au pied de très-hautes montagnes, & possedée à titre de Principauté par les Spinelli. Nous fûmes obligés d'y rester tout le Jeudi, à cause du mauvais tems. Le Vendredi nous avançâmes jusqu'à Paola, où l'hôtellerie n'étoit pas meilleure que celle de Palinure. La principale chose dont cette Ville se vante, c'est d'être la patrie de S. François Fondateur des Minimes, & le lieu où il a fait ses plus grands miracles. Les bâtimens en sont passables, il y a un Château sur la hauteur qui la commande.

Le Samedi 20. nous fîmes 60. milles, & nous arrivâmes de bonne heure à Pizzo, Bourg bâti sur une petite plaine qui est au sommet d'un roc, d'où l'on a le plaisir de découvrir d'un côté les fertiles côtes de la Calabre, & de l'autre la pleine mer à perte de vûe. Je m'y arrétai le Dimanche à la sollicitation de mes amis. Le Lundi je pris congé d'eux ; & après avoir fait 30. milles, j'abordai à Tro-

pea, dont la situation est la même que celle de Pizzo. Les Nobles, à l'exclusion du peuple, y jouissent du privilége d'administrer la République.

Quelques affaires m'obligérent d'y rester le Mardi. Le Mécredi 24. je passai le Golfe. Après avoir fait 24. milles pour sortir de la plage de Gioia, je terminai cette petite navigation. Je fis débarquer mes hardes, & je les fis porter sur des chevaux jusqu'à un lieu éloigné seulement d'un mille, où je demeurai le Jeudi toute la journée, pour me remettre des fatigues de la mer.

Le Vendredi 26. mon frere l'Abbé Jean-Batiste Gemelli, recommandable & par la pureté de ses mœurs, & par sa vie exemplaire, vint me voir de Redicina. Ayant eu la précaution d'amener des chevaux, il voulut absolument que j'allasse passer chez lui tout le tems que je devois employer à préparer ce qui étoit nécessaire pour mon voyage. J'acceptai ses offres, & nous prîmes ensemble le chemin de Redicina, où nous arrivâmes le Samedi avant midi, après avoir fait dix milles.

Je fûs visité le Dimanche par quantité de personnes qui vinrent me souhaiter un heureux voyage, & entre autres par

Dom

Dom Carlo Galli, noble Messinois. Comme le pays est plat & abondant en gibier, j'allai à la chasse le Lundi ; j'aurois continué les deux jours suivans, s'il n'avoit pas fallu me pourvoir de toutes les choses dont je pourrois avoir besoin. Je ne laissai pas d'y retourner le Jeudi 2. jour de Juillet, & j'eus le plaisir de tuer quelques faisans dans les plaines de Gioia. Le mauvais air me ramena à Redicina le Vendredi, sans autre incommodité qu'une grande lassitude.

Le Samedi considérant les divers accidens & les dangers où je pourrois me trouver dans le cours d'un si long voyage, je fis mon testament que je cachetai. Le Dimanche, je m'acquittai des devoirs de la Religion, demandant à Dieu de me conduire & de m'aider dans une entreprise aussi difficile. Je ne raporterai point tout ce qui se passa lorsque je dis adieu à mon frere, de quelle maniére nous nous attendrîmes, & combien nous versâmes de larmes, en pensant que nous allions peut-être nous séparer pour toûjours, & que nous ne nous reverrions jamais. Mais pour ne point augmenter son affliction, je l'asûrai que mon dessein étoit seulement de visiter la Terre sainte, & de revenir après :

cependant j'avois résolu de ne me point arrêter que je n'eusse vû la Chine, & que je ne fusse instruit par ma propre expérience de toutes les choses qu'on en raconte, qui ne renferment que quelques vérités chargées de quantité de fables.

Le Lundi 6. après 12. milles de chemin, je me rendis à Palmi pour y prendre la mer, & je m'embarquai pour aller à Messine, où j'arrivai sur les deux heures, après un trajet de 24. milles.

CHAPITRE III.

Petite description de Messine. Voyage depuis Messine jusqu'à Malte.

CETTE Ville que l'on apelloit autrefois Zanclé, & qui a aujourd'hui le nom de Messine, est située dans Valdemona sur la côte orientale de l'Isle de Sicile, au 38. degré 16. minutes de latitude. On prétend que c'est le Géant Zanclé qui la bâtit l'an du monde 1435. & qu'elle a été jointe à l'Italie, aussi-bien que le reste de la Sicile. Sa figure est longue, à cause des montagnes qui la commandent. Son Port peut passer pour un des plus beaux du monde, tant pour

ſon étendue que pour ſa ſûreté. Le rivage eſt embelli pendant plus d'un mille de longueur, de magnifiques Palais bâtis aſſez uniformement ; leurs beaux balcons de pierre étant tous d'une égale hauteur. Il ſemble qu'ici les Vaiſſeaux viennent chercher un azile entre les bras de la terre, qui leur eſt un élement ſi contraire, l'ancrage y étant parfaitement bon ; & je m'étonne que Tavernier, qui compte pour les meilleurs Ports de notre Continent ceux de Goa, de Conſtantinople & de Toulon, n'ait pas fait mention de celui de Meſſine, qui, non-ſeulement ne leur eſt pas inférieur, mais peut paſſer pour la premiére Foire de l'Europe, puiſque toutes les Nations de cette partie du monde ſont obligées d'y paſſer. L'entrée en eſt gardée par le Château de S. Sauveur, la Citadelle & quelques autres Forts.

Cette Ville a un Siége Archiépiſcopal, & l'on y bat monnoie pour tout le Royaume. Elle a produit des Gens illuſtres dans tous les ſiécles, & preſentement elle a des Profeſſeurs en toutes les ſciences, & une Académie de beaux eſprits, avec le titre della Fucina, c'eſt à dire de la Forge. Les Egliſes ſont aſſez belles, les Palais magnifiques, les rues larges :

les Dames y ont de la beauté & de l'esprit ; le climat est tempéré, le terroir fertile : les Fauxbourgs sont grands, & on peut apeller la Mer une espéce de réservoir qui contient toutes sortes d'excellens poissons. Enfin cette Ville a en abondance tout ce qu'on peut désirer pour les commodités & les délices de la vie, sur tout à cause du voisinage de la Calabre, qui lui presente l'agréable vûe de son fertile terroir. Elle a toûjours été très-fidéle à son Roi, & ses Habitans ont été toûjours prêts à sacrifier leurs biens & leurs vies pour son service. S'il est arrivé depuis peu que quelques-uns d'eux, d'un esprit remuant & amateurs de la nouveauté, aient encouru l'indignation du Roi ; le crime de quelques particuliers, & la corruption de quelques membres, ne doit point retomber sur tout le corps, puisqu'on a retranché ceux qui étoient infectés, & qu'en usant de remedes violens, on a ôté le mal jusques dans son principe.

Le même jour je cherchai un bâtiment pour Malte ; car il n'étoit pas aisé à cause de la guerre, d'en trouver qui allassent au Levant. Je fis prix pour passer sur une Tartanne Maltoise, qui étoit prête de mettre à la voile. Comme je préparois

toutes choſes, le Mécredi matin on vint m'avertir que le Patron ſe diſpoſoit à lever l'ancre : ſur cet avis, je fis auſſi-tôt embarquer mes hardes; cependant croyant que j'aurois aſſez de tems pour aller finir une affaire de conséquence, je ſortis dans ce deſſein. Mais quoique j'euſſe peu tardé, je trouvai à mon retour la Tartanne partie avec mes valiſes ; ce qui étoit le plus fâcheux, je ne ſçavois ni le nom du Patron, ni celui du Bâtiment. Cela ne m'ôta pourtant point l'eſpérance de les rejoindre ; & m'en étant informé à la Douanne, j'apris que la Tartanne étoit allée à Ali charger du vin. Ainſi comme il s'agiſſoit de partir, tant pour ne pas perdre mes hardes, que pour ne point interrompre le cours de mon voyage, je me mis le même jour ſur une Felouque qui partoit pour Agouſte, contant d'en avoir là quelque nouvelle.

Nous paſsâmes heureuſement le canal du Phare ſi fameux par ſes écueils. Je tâchois d'éloigner l'inquiétude que j'avois, en jettant les yeux à la gauche ſur les charmans jardins de Catone & de Reggio, & à la droite ſur les beautés du Drommo, Fauxbourg de Meſſine, qui s'étend pendant pluſieurs milles, & qui eſt tout rempli de jolies maiſons de

campagne, & d'agréables jardins; puis ſur le Village de S. Etienne, & ſur le Monaſtére de S. Placide, bâti ſur une éminence, dont l'avantageuſe ſituation a causé quantité de petits combats entre les Eſpagnols & les François dans la derniére guerre de Meſſine. Cependant la Tartanne m'occupant toûjours l'eſprit, j'avois les yeux ſur tous les lieux qui bordoient le rivage: je vis la Briga, le Pezzulo, Giampileri, la Scaletta, Aitala, Ali, Savoca, & autres endroits peu éloignés de la mer. J'aperçus enfin la Tartanne à la rade d'Ali; mais le Patron de la Felouque, qui ne vouloit pas me mettre à terre, me ſoûtint que c'en étoit une autre: je fus donc obligé de prendre mon parti malgré moi. Nous continuâmes la route, & paſsâmes devant Taormina, Ville Royale, bâtie ſur une hauteur, & éloignée de Meſſine de 30. milles.

On voyoit encore de là Calatabiano, Maſcari, Jaci, Ognari, & les reſtes de la malheureuſe Ville de Catane, qui avoit été ensévelie cette année ſous les cendres qu'avoit jetté le mont Etna au dernier tremblement de terre; ce qui a échapé de ſes habitans, demeuroit dans de petites cabanes à la porte de Jaci. L'aurore

nous presenta ce triste & pitoyable spectacle. Le Jeudi, après avoir fait 60. milles sans prendre terre, laissant derriére nous les Villes Royales de Lentini & de Carlolentini, nous continuâmes notre petite navigation, qui fut de 90. milles, & nous arrivâmes heureusement à Agouste.

Xiphona apellée aujourd'hui Agouste, fut mise la premiére fois en état de défense par l'Empereur Frederic II. C'est dans cette Ville que se retirérent les Chevaliers de S. Jean de Jerusalem après la perte de Rhodes, avant qu'on leur eût donné l'Isle de Malte. Elle a eu le même sort que Catane. On n'y voit plus que quelques cabanes. Le Château qui étoit un des plus fameux de toute la Sicile, tant pour sa situation, que pour ses fortifications extérieures, ayant deux ponts & quatre portes sur la mer, a été fort endommagé, sur-tout l'endroit où étoit le logement des soldats. La Ville étoit située au Levant le long de la colline, & avoit un Port grand, commode, & gardé par quatre Forts.

Je me remis le même jour dans une autre Barque, & nous fûmes sur le soir à la vûe de Syracuse, qui avoit aussi beaucoup souffert du même tremblement.

Autant que je le pûs obſerver de la mer, elle eſt ſituée avantageuſement, avec un grand Château vers le Midi, & un Fort vers le Septentrion. Nous eûmes ici une grande peur, parce que nous vîmes venir ſur nous la Chaloupe d'un Vaiſſeau, que nous crûmes ſi bien être des Corſaires Mores, que nous allâmes à terre pour nous couvrir des écueils qui en ſont proches. En effet, elle fut obligée de ſe retirer ; mais nous nous étions trompés, car le Vaiſſeau étoit de Trapani.

Le calme fut cauſe que nous avançâmes peu la nuit, & que nous paſsâmes à la rade de Noto, Ville ruinée par le même accident que les derniéres. Nous nous arrétâmes le ſoir au Cap Paſſaro, dans l'endroit où ſe fait la pêche du Thon ; l'on m'y régala de ſalines pour mon voyage. Quoique la Galiotte & le Brigantin Maltois, qui gardent le canal, y fuſſent à l'ancre, je ne pûs néanmoins aprendre aucune nouvelle de la Tartanne.

Je me rembarquai le Samedi, mais le vent contraire nous obligea de relâcher dans la plage de Spaccafurno, éloignée de 55. milles de Syracuſe. Le Dimanche 12. après avoir fait 40. milles, nous arrivâmes au Brazzetto, Tour d'avertiſſe-

ment du Bourg de Sainte-Croix, d'où je paſſai le ſoir aux Scoglietti dans le Comté de Modica, afin de reprendre la mer juſqu'à Malte.

Le Lundi 13. je me mis ſur une Barque moyenne, ne trouvant pas mieux pour paſſer le canal. A quelques milles, elle fut arrêtée par le calme : nous craignîmes fort d'être pris par les Corſaires, qu'on rencontre à tous momens l'Eté dans ce Détroit, qui a 60. milles de largeur.

Le même tems continua le Mardi : ſur les dix heures une Tartanne qui nous parut être de Corſaires, nous envoya reconnoître par ſa Chaloupe. A ſon aproche, nous abandonnâmes notre Barque, qui étoit chargée de bois, & n'avoit aucune défenſe ; nous nous jettâmes dans l'Eſquif pour prendre la fuite, ſans que les Mariniers me permiſſent ſeulement d'emporter mon fuſil. Mais ceux de la Tartanne, qui nous virent fuir, ceſsérent de nous pourſuivre. Pour nous, reconnoiſſant que c'étoit un Bâtiment Maltois, nous revînmes dans notre Barque, qui demeura encore à l'ancre le reſte de la journée. Sur le ſoir le vent ſe leva, & ayant fait voile toute la nuit, nous entrâmes dans le Port de Malte avant le

jour. Néanmoins il nous fallut attendre, ſelon la coûtume, juſqu'à deux heures après le lever du Soleil.

L'Iſle de Malte a été donnée aux Chevaliers de l'Ordre de Saint Jean de Jeruſalem par l'Empereur Charlequint, moyennant l'hommage d'un Faucon, que le Viceroi de Sicile reçoit aujourd'hui au nom de Sa Majeſté Catholique. Sa longueur d'Orient en Occident eſt de 22. milles ; ſa largeur de 12. & ſon circuit de 60. La Ville de Malte eſt ſituée au trente-cinquiéme degré 53. minutes de latitude : ſon climat eſt très-bon. Les Turcs en firent le Siége en 1565. mais ce fut en vain. Son Port eſt ſitué au Nord : il eſt fort grand, & peut contenir quantité de Vaiſſeaux, à cauſe qu'il s'étend en pluſieurs grandes baies, au fond deſquelles eſt ce qu'on apelle Bormola ; à la droite le Bourg, & à la gauche l'Iſle, qui ſont des lieux habités par le commun peuple, dont le nombre peut être environ de trois mille. L'entrée de ce Port eſt bien gardée ; d'un côté de la Ville, par le Château Saint-Elme, qui eſt bien pourvû d'artillerie, & qui a un bon foſſé, avec pluſieurs autres fortifications, & par dix piéces de canon qui ſont plantées ſur la muraille : de plus,

par la Vieille Barraque, qui a dix piéces de canon en haut & autant en bas ; puis par delà la porte d'Italie, d'une haute batterie de dix-sept canons, & d'une basse de vingt. A l'opposite, il est défendu par le Nouveau Fort de l'Isle, le Château Saint-Ange du Bourg, & le nouveau Château de Recasoli, où il n'y avoit pas encore d'artillerie montée ; mais l'on en pourroit conduire facilement de la Ville, s'il étoit nécessaire : en sorte que le Port est inaccessible, & la Ville imprenable, étant située du côté de la mer sur un haut rocher qui ne presente que des précipices, l'art n'y ayant rien épargné pour la fortifier ; & du côté de terre, il y a de grands fossés & de bons bastions. Outre cela, tout l'espace que peut contenir la Ville, qui est à peu près de trois milles, est parfaitement bien pourvû de canons, non-seulement dans les deux Forts dont nous avons parlé, & sur les deux Cavaliers, mais dans toute l'enceinte des murailles, qui font une agréable promenade, même pour les Carosses, depuis le Port jusqu'au Lazaret.

Le Port du Lazaret n'est pas d'une moindre commodité. On l'apelle Marzamouchet : Il entre fort en dedans, &

tient les Vaiſſeaux en ſureté tout proche d'un rocher ; on le laiſſe pour les Navires qui viennent du Levant. Outre ces deux Ports, on m'a dit que dans les trois Iſles, il y en a encore pluſieurs autres fort commodes, qui ſont défendus par des Forts.

La Ville, quoique petite, & ſituée ſur un rocher aride, ne le céde point en beauté aux meilleures d'Italie, parce qu'on y a employé tout l'art poſſible pour la rendre agréable. Du côté de la mer, elle eſt charmante à voir : & du côté de la terre, elle eſt comme ces fleurs qui ſont belles en tous tems ; la rigueur de l'hyver ni les incommodités des autres ſaiſons n'y étant point fâcheuſes, quoiqu'il y faſſe fort chaud en Eté à cauſe de ſa ſituation. Son plan eſt comme la ſurface d'une main : ſa longueur eſt du Septentrion au Midi, avec dix rues droites, bien pavées ; cinq à l'Occident, trois à l'Orient, qui ſont un peu eſcarpées, & deux ſur le haut. Cette inégalité de terrain ne choque point la vûe, au contraire elle augmente ſa beauté, parce que les ſaletés de la Ville ne peuvent s'arrêter nulle part ; les rues & les Places ſont toûjours nettes. Quant à ſa largeur, qui s'étend de l'Orient à l'Oc-

cident, elle eſt occupée par deux grandes rues droites. Elle a trois portes, outre celles qui ſont en dedans. La plus fréquentée eſt celle du Mole, dans le foſſé de laquelle il y a un grand jardin rempli d'orangers & de limoniers pour l'uſage du Grand Maître. L'autre eſt la porte de la Terre : la troiſiéme celle du Lazaret, au dehors de laquelle il y a un moulin à poudre. Il y a deux foſſés profonds du côté de la terre, depuis le Lazaret juſqu'au Port, qui ont une double muraille contreminée.

Les trois Iſles dont j'ai fait mention, ſont Malte, qui a 60. milles de tour, & a la figure d'une tortue ; elle contient la Vieille & la Nouvelle Ville dont elle prend ſon nom. La Vieille ne contient pas aujourd'hui plus de deux mille ames. La ſeconde eſt celle de Comona, qui a dix milles de tour avec un Fort. La troiſiéme eſt celle de Gozo, la plus fertile de toutes, avec un bon Fort, dont un Chevalier de l'Ordre eſt Gouverneur. On compte environ ſoixante mille ames dans les trois Iſles, diſperſées en une trentaine de Villages. Les peuples ſont fiers & guerriers, ſe ſentant d'extraction Africaine, & en ayant les coûtumes. Les Chevaliers de la Religion nés Sujets du

Roi d'Eſpagne, ont le privilége d'être Gouverneurs des Châteaux Saint-Ange & Saint-Elme, à l'excluſion de toute autre Nation : leur Gouvernement dure deux ans.

Pendant le séjour que je fis à Malte, je logeai chez les Cordeliers de Sainte Marie de Jeſus, de qui je reçûs toutes ſortes d'honnêtetés. Je fus le Mécredi après dîner aux Vêpres à Nôtre-Dame del Carmine dont on célébroit la Fête, & j'y entendis chanter quantité d'Eunuques.

Le Jeudi 16. le Grand Maître vint de bon matin pour entendre la Meſſe dans cette Egliſe, le Dais ayant été préparé pour cela ; de-là il paſſa dans celle de S. Jean, j'y allai auſſi pour voir la cérémonie. Le Grand Maître étoit aſſis à la droite de l'Autel ſur un Trône de velours violet, à frange d'or, qui étoit placé au dedans de la baluſtrade de l'Autel. Vis-à-vis étoient ſeize de ſes Pages, ſur des bancs couverts de drap rouge avec des galons d'argent : deux autres étoient derriére ſa chaiſe, à quatre degrés plus bas que le Grand Maître, & étoient aſſis ſur le pavé de l'Egliſe. Les Grands-Croix, ſur des bancs fixés couverts de cuir : il y avoit trente-deux places, avec autant de pupitres couverts de tapis : ſur

les côtés & dans le vuide, il y en avoit dix autres Anciens; & au dessous, des places pour tous les Chevaliers. On donna l'Evangile à baiser au Grand Maître, puis on l'encensa. Les Grands-Croix baisérent la Paix: ils furent encensés par deux Thuriferaires en même tems, l'un à droit, l'autre à gauche. Le Grand Maître étoit habillé d'une étoffe claire de soie noire, avec une longue veste, telle que nos Séminaristes la portent, mais avec une cappe derriére. Celle de dessous étoit comme une soutane de Prêtre, mais plus courte, & la Croix de l'Ordre étoit dessus; le reste de ses habits étoit noir, mais fait à la Françoise. Quand l'Office fut fini, les Grands-Croix & les Chevaliers l'accompagnérent. On me dit que le Grand Maître aimoit fort à chasser, & à se donner du bon tems, comme c'est le génie des François, ce qui faisoit qu'il étoit toûjours dans son petit bois. Il s'apelle Adrien de Vignacourt: sa taille est médiocre, sa phisionomie vive & vigoureuse, quoiqu'âgé de 76. ans; il a pour confident Philippe-Charles Fredac, Grand Prieur de Hongrie, qu'il tient toûjours à sa table, avec le Grand Sénéchal Dom Charles Caraffa de la noble famille des

Ducs de Bruzzano, & un autre Chevalier, qui y mangent alternativement.

On dit que le Grand Maître a six mille écus, pour sa table; un revenu de vingt mille écus, comme Prince temporel, & autant qu'il en faut pour aller jusqu'à soixante mille, qui est tiré des Commanderies vacantes, & de la Douanne.

L'Eglise de S. Jean a trois nefs, celle du milieu est voutée aussi-bien que les douze Chapelles des côtés: l'or brille par tout sur les murailles, & le marbre dans le pavé. On voit les deux Mausolées des fameux Grands Maîtres Cottonier & Gregoire Caraffa, de la famille des Princes de la Roccella. Quant au Service Divin, l'Eglise a des Chapelains de toutes les Nations, qui chantent tous les jours au Chœur.

Le Vendredi je fus hors d'inquiétude par l'arrivée de la Tartanne qui portoit mes hardes, car j'avois craint de ne pouvoir passer Malte, & de terminer mon voyage à cette Isle. Après dîner je fus voir le Palais du Grand Maître, qui est situé entre les deux rues droites. En entrant par la porte du Levant, on voit à droit & à gauche les écuries où il y a cinquante tant chevaux que mules: en passant plus avant, on entre dans un jardin; & de celui-ci,

laiſſant la ſeconde porte à gauche, qui méne à l'Egliſe de S. Jean, on entre dans une autre cour, où l'on trouve deux portes vis-à-vis l'une de l'autre, qui conduiſent aux apartemens du Grand Maître. Il ſe ſert de l'apartement, qui eſt à gauche, pour les uſages particuliers: de celui qui eſt à droite, & où je le vis, pour les affaires publiques. La ſalle eſt une des plus grandes que l'on puiſſe voir: elle eſt garnie d'un damas cramoiſi, avec un dais de même à frange d'or. On voit tant dans la ſalle que dans la premiére chambre, des tableaux qui repréſentent les actions les plus glorieuſes de la Religion. La troiſiéme chambre eſt encore tendue de la même maniére. Tout le Palais eſt orné en dehors de quantité de beaux balcons de fer. Il y a au Ponant une grande Place, où il y a une magnifique Fontaine, une autre au Midi, où eſt la Chancellerie de la Religion pour recevoir & payer tous les jours; mais on conſerve le Tréſor public pour les beſoins les plus preſſans, dans une petite Tour qui eſt dans le Palais du Grand Maître.

Les Femmes de Malte portent un voile à la Moreſque, comme le chaperon d'une Chia Eſpagnole, avec une longue pointe de carton, qui s'étend en forme de cou-

vercle ſur le front : les perſonnes de diſtinction portent auſſi le même voile, ſinon qu'elles y ajoûtent quelque engrélure ou quelque dentelle ; quant à celles du commun, leur voile eſt fait d'une laine groſſiére : elles portent outre cela une eſpéce de petite juppe, qui peut paſſer dans l'Eté pour l'étuve du monde la plus chaude, ſur tout dans un pays où la grande chaleur de la ſaiſon m'empêchoit de dormir ; d'un autre côté elles ſont fort belles, fort agréables, & d'un auſſi beau teint qu'il y en ait en Europe.

La monnoie ordinaire eſt de cuivre, & eſt fort chere, car pour un Sequin on ne me donna que ſix piéces de cuivre qu'ils eſtimoient quatre Taris la piéce, trois deſquels font un écu : un faux monnoyeur y feroit bien ſon compte.

Le Samedi 18. je fus voir l'Auberge d'Italie, où l'Amiral qui en eſt le Chef tient table pour les pauvres Chevaliers de ce Pays-là ; mais il y en a peu qui veuillent ſe rendre à cette table frugale, parce que l'Ordre n'alloue que deux Taris de Sicile par tête. Le Bâtiment eſt magnifique, le Grand Maître Caraffa l'a encore embelli depuis peu. Tout près de là on voit l'Auberge de Caſtille & de Portugal. Je fus voir enſuite les Egliſes des Jéſuites,

des Dominiquains, & une autre qu'on apelle des Ames du Purgatoire, mais qui sont peu de chose. Je revins après dans le Polverista, Palais de la Religion, qui ne le céde guéres en grandeur à celui du Grand Maître; on l'a divisé en plusieurs apartemens que l'on loue. Un peu plus bas j'en vis un autre qu'on appelle Della Camerata, qui est un lieu où se retirent les Chevaliers qui s'adonnent à des dévotions particuliéres, & aux exercices spirituels, en payant une certaine somme par an.

L'Hôpital de Malte est un des plus fameux de l'Europe, tant parce que les malades y sont servis par les Grands-Croix & les Chevaliers, en vaisselle d'argent, que par le bon ordre qui y est observé, vû la grande quantité des malades. A l'entrée on voit une grande cour, & des deux côtés une fameuse Apotiquairerie: on monte ensuite dans une petite gallerie pleine de malades, vis-à-vis de laquelle il y en a une autre de même; puis en descendant on voit quatre galleries en croix d'une longueur prodigieuse, toutes pleines de lits; au milieu il y a une Chapelle élevée pour le Service Divin. On est si bien traité dans cet Hôpital, que quantité de Chevaliers s'y vont faire guérir de leurs indispositions.

Le Dimanche 19. on chanta la Messe solemnellement. Les Grands-Croix y assistérent en habits longs d'une grosse étoffe noire, à manches larges, mais courtes. Ils portoient une écharpe de soie noire où la Passion étoit brodée en argent, le bout de l'écharpe étoit attaché à la garde de l'épée : le Grand Maître étoit habillé de même, mais il avoit de plus au côté une bourse en qualité de Grand Aumônier. Derriére les Grands-Croix il y avoit douze bancs sur lesquels étoient assis les Anciens & les Commandeurs ; aux côtés plus bas étoient les Chevaliers, dont il se trouva un fort grand nombre. A la gauche du Grand Maître se trouvoient les Officiers du Palais, c'est-à-dire le Receveur, l'Ecuyer, le Chambellan & autres, sur un banc nud ; ils avoient les mêmes habits que les Grands-Croix. La Messe fut célébrée par le Prieur de l'Eglise : le neveu du Grand Maître étoit immédiatement assis après lui, à la premiére place des Grands-Croix, ainsi que dans toutes les autres cérémonies ; il étoit habillé à la Françoise, il baisa seul l'Evangile après le Grand Maître, & fit de même son offrande ; on lui présenta la Paix & on l'encensa aussi avant les Grands-Croix. On me dit que lorsque les Grands-Croix se rendoient

au Confeil, ils portoient d'autres habits avec des manches plus longues, à peu près femblables à ceux des Nobles Venitiens.

Après la Meffe je fus voir dîner le Grand Maître. La table étoit drefsée dans la grande Salle proche du dais, fous lequel étoit fa chaife de velours cramoifi, & quatre autres de cuir vers les bouts de la table. Sur la premiére étoit fon Neveu, fur la feconde le Grand Prieur de Hongrie, fur la troifiéme le Grand-Croix Cavarretta de Trapani, & le Grand Sénéchal Caraffa fur la quatriéme. On fervoit le Grand Maître en vermeil, & on aportoit fes plats féparément des autres. Les trois Chevaliers tranchans avoient le chapeau fur la tête. Le Grand Maître bût à la fanté de tous les Chevaliers qui étoient là préfens, ce qui fervit comme de fignal pour fe retirer à quantité qui faifoient leur cour. On peut dire en vérité, qu'il n'y a point de Prince au monde de fa qualité qui foit fi noblement fervi.

Le premier endroit de l'Ifle où ce noble Ordre s'établit, fut à Malte la Vieille, de-là au Château Saint-Ange, où les Chevaliers firent cette fameufe réfiftance à la Flotte Ottomane. Enfin ils fe font retirés où on les voit aujourd'hui. Ils ont bâti une très-belle Ville, ayant la commodité

de la pierre de taille; ils l'ont bâtie à la Napolitaine.

Le Lundi 20. il arriva à Malte une Tartanne Françoise dépêchée par la Compagnie de Marseille, pour donner avis aux Bâtimens François que la crainte des Corsaires Hollandois retenoit dans les Ports d'Alexandrie, de Chypre, & de Tripoly de Sourie, qu'ils pouvoient se mettre en Mer, parce qu'il y avoit trois Vaisseaux de Guerre François, qui croisoient dans la Méditerranée & en assuroient la navigation, ce qui me fit résoudre à ne pas perdre davantage de tems, & à remettre à une meilleure occasion le voyage de Constantinople, que j'avois le dessein de faire. Desorte que je convins de donner douze écus pour le trajet jusqu'à Aléxandrie.

CHAPITRE IV.

Navigation depuis Malte jusqu'à Aléxandrie.

APRÈS avoir fait mes provisions, je m'embarquai le Mardi 21. sur les dix heures avec un vent favorable, qui continua jusqu'au Jeudi qu'il diminua un peu; mais comme le Vendredi il redevint

bon, nous nous trouvâmes à la vûe de la petite Isle de Gozo, à l'Occident de celle de Candie, que nous cotoyâmes le Samedi & le Dimanche. Le Lundi 15. nous voguâmes aussi heureusement, mais le Mardi il survint un calme ennuyeux. Comme le Patron étoit jeune & peu expérimenté, il voulut tirer à la Mer pour éviter les Basses d'Egypte; mais à la pointe du jour, il se trouva à 50. milles au dessus d'Aléxandrie, près de Rosette. Desorte qu'ayant été obligés de retourner sur un vent contraire, nous n'arrivâmes qu'à force de rames à Bichier, petit Château à 18. milles encore plus haut qu'Aléxandrie, muni de quelques piéces d'Artillerie, avec une garnison de deux cens Turcs: il y a quelques cabanes d'Arabes autour de ce Château, leurs mœurs & leurs noms sont également barbares, ils font peur à voir; & quoiqu'extrémement pauvres, ils sont plongés dans une si grande fainéantise, que rien ne les peut engager à travailler. On trouve ici assez de poisson & sur tout des mulets, on en donne une tranche considérable pour deux liards, & quantité d'œufs séchés pour un quart de ducat. Les gens du pays ne vivent que de ce poisson-là & de fruits, car pour de viande on n'y en vend point du tout.

Le Patron de la Tartanne mit pied à terre le Mécredi même; quoiqu'il fût fort tard, il voulut aller absolument à Aléxandrie délivrer ses paquets au Consul. Allant donc à terre avec lui & l'Ecrivain, nous fûmes au Château de l'Aga, qui lui donna un Janissaire pour le conduire & le ramener, moyennant trois écus & demi; conduisant pour le service de tous les deux un cheval & un âne, qui dans ces endroits-là vont merveilleusement bien. Il revint le Jeudi de bonne heure, mais il eut dispute avec le Janissaire, celui-ci demandant autant d'argent encore pour l'avoir ramené; desorte qu'on fut obligé de retourner devant l'Aga avec le Juif de la Douanne, qui jugea en faveur du Janissaire. Ce sont de ces avanies que ces Barbares font à tous momens aux Chrétiens. Comme la Tartanne s'en alloit à Chypre, & que je sçavois les rapines qui s'exerçoient à la Douanne, je formai la résolution de charger mes hardes sur un autre Bâtiment, sans les faire porter à terre, afin de me rendre tout de suite à Alêxandrie, comptant sur le crédit des Chrétiens, en cas que les Arabes me fissent quelque tromperie; mais le mauvais tems rompit mes mesures. Il me falut tout débarquer le Vendredi, & me mettre entre les mains d'un

d'un Juif Commis de la Douanne, de deux maux choisissant le moindre. Je logeai chez lui, & sa femme m'aprêtoit à manger pour la moitié d'une piéce de huit par jour.

Le Samedi premier Aoust, le Juif enregistra mes hardes. Je partis de grand matin pour Alexandrie: je me mis dans une Germe ou Barque, & j'y arrivai sur les trois heures. Le Directeur de la Douanne, qui est aussi un Juif, se fit ouvrir mes valises pour éxiger les droits; car celui de Bichier, comme son Commis, les avoit seulement enregistrées. Cependant je trouvai le moyen dans ces deux visites de cacher quelques bagatelles qui ne laissoient pas d'être précieuses. Je me logeai dans l'Hospice de Sainte Catherine des PP. Religieux Observantins de la Terre Sainte: aussi-tôt que j'y fus, j'allai dans l'Eglise remercier Dieu d'être arrivé heureusement après une navigation de 1200. milles depuis Malte.

Alexandrie ou Scanderie fut bâtie par Alexandre le Grand, suivant le plan de Dinocrate, 322. ans avant la naissance de Notre Seigneur, au 31. d. 11. min. de latitude. Elle est située sur le bord de la Mer Méditerranée, dans un terroir sablonneux : sa figure est plus longue que large. La vieille Ville est entiérement inhabitée,

& ſon ancien terrain ne ſert qu'à conſerver l'eau de pluye pour les Habitans. La nouvelle eſt aſſez mal peuplée; ſa longueur eſt d'environ deux milles le long du rivage, mais ſa largeur n'eſt pas de plus d'un demi mille ; elle ſeroit réduite dans un état encore plus mauvais, & peut-être entiérement abandonnée à cauſe de ſon mauvais air, ſi la commodité de ſon Port, & la liberté du Commerce, qui la rend une des principales Foires du Levant, n'y attiroient les Négocians de toute la Méditerranée & de l'Ocean, à cauſe du tranſport facile des marchandiſes des Indes par la Mer Rouge, & de celles même de l'Egypte.

Elle a eu autrefois quinze milles de tour. Le déplorable état où elle eſt maintenant réduite, vient du malheur qu'elle a eu de paſſer dans les mains de tant de Maîtres, de quantité de Siéges qu'elle a ſoûtenu, & ſur tout des horribles carnages qu'y firent Antonin, Caracalla, & Maximilien Hercule.

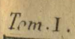
Il y a eu quantité d'habiles gens dans Alexandrie, formés par l'Univerſité qui y étoit établie, où pluſieurs SS. PP. Grecs ont enſeigné la Philoſophie d'Ariſtote & celle de Platon; elle eſt célébre auſſi par le grand nombre de Martyrs qui y ont confeſſé notre ſainte Foi. On y voit ſa gran-

deur ancienne dans plusieurs Obelisques, Colomnes, & Edifices publics, dont les restes sont demeurés jusqu'aujourd'hui.

Je fus voir le jour même que j'arrivai les Maisons nouvelles que l'on y a bâties, où je n'ai rien trouvé de grand, ni même aucune chose remarquable dans ses Places; n'y ayant dans son Bazar, ou grand Marché, que deux rues étroites, mal couvertes, avec de misérables Boutiques de chaque côté. On n'y conte pas plus de quinze mille Habitans. Le Port est presque rond, la nouvelle Ville au Midi en occupe environ la huitiéme partie. Du côté du Septentrion l'entrée en est défenduë par une méchante Tour au Levant, & un moyen Château au Ponant, dont les fortifications sont très-foibles, avec une espéce de Donjon pour la retraite, près duquel est la Mosquée, mais dont l'entrée n'est permise à personne, car voulant m'aprocher pour tâcher d'en voir quelque chose, je courus un grand danger; les enfans des Mores m'en chassérent à coups de pierres, quelques-uns d'eux vinrent fondre sur moi le coûteau à la main en me demandant de l'argent, que je leur donnai au plus vîte pour me sauver la vie; je ne laissai pas de fuir de toute ma force, voyant que le nombre augmentoit, & j'y perdis

ma perruque. Il eſt arrivé ſouvent la même choſe,& quelquefois pis à beaucoup de François, qui ont apris à leurs dépens combien il eſt dangereux d'être curieux parmi cette maudite Nation. En effet le Conſul François m'avoit averti de ne me pas éloigner de ſon quartier; mais comme la curioſité m'eſt naturelle, ne faiſant point d'attention au bon conſeil qu'il m'avoit donné, je m'expoſai à un ſi grand péril. En m'en retournant, je remarquai qu'au Septentrion il y avoit encore un bon Port formé par une langue de terre qui eſt entre la Ville & la Mer.

Le Lundi 3. je fûs accompagné d'un Janiſſaire que m'avoit donné le Conſul pour voir la Colomne de Pompée, qui eſt hors de la Ville. Elle eſt ſur une hauteur, que la Mer laiſſe entre le Septentrion & le Midi; elle eſt d'un ſeul morceau de marbre rouge, excepté le Chapiteau, le Piédeſtal & la Baſe, ſur leſquels il y a quelques Hiéroglyphes Egyptiens gravés. Sa hauteur eſt de 100. pieds; ſa circonférence de 25. celle de la baſe de 85. Il y en a qui veulent que cette Colomne ſoit quatre fois auſſi groſſe que celles de la Rotonde à Rome; le Conſul, qui eſt un homme de beaucoup d'eſprit, m'a dit qu'un Ingénieur François s'étoit offert au Roi de la



Colonne de Pompée

A Hauteur 100. palmes

B Circonference 25. palmes

C Circonference de la Baze 83 pal.

A

B

C


Colonne de Cleopatre

faire tranſporter en France ſans la gâter, mais que le Grand Seigneur n'y vouloit pas donner ſon conſentement.

Le Mardi 4. je fus voir les Colomnes de Cleoaptre. Elles ſont auprès du Port : il y en a une couchée, & l'autre debout ; le marbre en eſt mélangé, & on y a gravé des hyéroglyphes de tous les côtés. Je n'en pris point les meſures ; mais autant que j'en puis juger, elles ont environ quarante palmes de tour & ſoixante-dix de hauteur. Il y a quantité d'anciens Monumens dans la vieille Ville & aux environs, que l'on va voir.

Marc-Antoine Tambourin, Conſul de France, originaire de Marſeille, ne voulant pas que je demeuraſſe davantage dans le Monaſtére des Peres, m'offrit un logement chez lui, qu'il m'obligea d'accepter le Mécredi. Il m'y régala très-bien avec quelques Marchands de ſa Nation. On y ſervit le ſoir juſqu'à cent oiſeaux de Chypre (comme les apellent les Venitiens) & que je nommerois plûtôt Becfigues d'Alexandrie, tant ils ſont délicats ; car excepté les plumes, tout ſe mange. Je trouvai encore dans cette maiſon neuf autres François qui avoient pour moi les mêmes égards, & tous cherchoient à me faire plaiſir, diſant que puiſque j'é-

tois un Etranger qui dépensoit mon bien pour contenter ma curiosité, & faire part ensuite au Public de ce que j'aurois remarqué, ils avoient intérêt de me faciliter en tout ce qui dépendoit d'eux les moyens de faire des observations. Ainsi comme les Etrangers paient vingt pour cent de Douanne, & les François seulement trois, par une capitulation avec la Porte, en considération du Commerce de Marseille, ils me firent jouir de ce Privilége, de même que si j'avois été de la Nation; à quoi contribua beaucoup Henri Grimau, Marchand de cette Ville, chez qui je laissai mes hardes en partant pour Jérusalem. Précaution qui n'est pas inutile dans ce Pays-là, où la Douanne est affermée jusqu'à deux cens cinquante mille écus, y compris le Caire, Rosette, & Damiete.

CHAPITRE V.

Voyage de l'Auteur sur le Nil. Description du Grand Caire.

LEs François me persuadérent de m'habiller à la mode du Pays, pour être moins desagréable aux Arabes, particu-

liérement aux Bedouins qui gardent le bétail, & logent ſous des tentes en pleine campagne, comme les anciens Numides, portant leurs maiſons avec eux. Je ſuivis ce conſeil, d'autant plus volontiers, que je devois me rencontrer plus d'une fois avec ces Barbares, dans le voyage que j'entreprenois. Ayant donc mis ordre à tout, le Jeudi, & m'étant habillé le Vendredi comme les Arabes, je m'embarquai ſur une petite Saïque qui alloit à Bichier, où j'arrivai le même jour au bout de trois heures. Un Capigi ou Portier du Bacha du Caire avec qui j'étois venu, me fit dire par un Juif qu'il ſeroit bien aiſe que nous ne nous quitaſſions point, m'offrant pour cela une place dans le Bâtiment qu'il prendroit, même de l'argent, ſi j'en avois beſoin. Quoique je compriſſe bien que c'étoit le compliment d'un Turc intéreſſé, je ne crûs pas devoir rien témoigner de mon ſoupçon : au contraire je lui fis faire de grands remercimens, & j'acceptai la propoſition, parce que je me trouvois dans un Pays barbare, où il n'y avoit que lui capable de me garantir des inſultes de la plus méchante Nation qui ſoit au monde : car les Turcs ſont des Anges, pour ainſi dire, auprès des Arabes. Il loua une petite Germe ou Barque, dans laquelle

nous paſsâmes la nuit, faute d'hôtellerie.

Nous partîmes le Samedi 8. à la pointe du jour : mais à peine eûmes-nous fait quatre milles, que la peur ſaiſit le Capigi, parce que le vent étoit fort, & la Mer un peu groſſe. Tout ce que le Bey ou Patron lui pût dire ne le raſsûra pas, & il voulut abſolument retourner à Bichier. Les Arabes & les Turcs craignent extrémement le Bogas, autrement dit, l'embouchure du Nil qui eſt à cinq milles au-deſſous de Roſette, à cauſe qu'on y fait facilement naufrage : c'eſt un proverbe commun parmi eux, que *qui ne craint pas le Bogas, ne craint pas Dieu.*

Nous prîmes la réſolution de faire le voyage, moitié par mer & ſur le Nil, moitié par terre : ce changement fut cauſe que l'inſolent Capigi ſe fit rendre ce qu'il avoit donné pour la Barque (quoiqu'il y eût de l'injuſtice, puiſque le Patron n'avoit manqué à rien de ſon côté) il en loua une autre au même prix, pour aller juſqu'au village d'Ethco.

Nous nous rembarquâmes avec un vent frais, & nous fûmes au bout de trois heures à la bouche de la Media, où nous pensâmes périr, parce que le mât de la Germe ſe rompit. Je fus mouillé depuis les pieds juſqu'à la tête, avec mon manuſ-

crit. Cet endroit eſt un golfe que forme la mer, qui s'étend à vingt milles dans les terres, comme un grand lac : ceux qui voyagent par terre, le paſſent avec une petite Barque ; mais l'entrée par mer eſt fort dangereuſe. On paie là quatre Medins par tête, mais l'autorité du Capigi m'en exemta.

Nous prîmes à Ethco (lieu également éloigné de quinze milles de Bichier & de Roſette) les voitures ordinaires du pays. Au Soleil couchant, nous arrivâmes à Roſette par un chemin ſablonneux, qui ne produit aucune herbe, mais ſeulement des Palmiers; & ſi difficile, que je ne comprens pas comment les ânes s'en pûrent tirer. L'Egypte eſt généralement parlant, par tout de même : les peuples ſe ſervent de ces arbres à toutes ſortes d'uſage, ſans en rien perdre : ils font des paniers avec les feuilles, des cages & des jalouſies avec les branches, des poutres avec le corps de l'arbre, & ſe nourriſſent du fruit.

Le Capigi m'accompagna fort honnêtement chez le Vice-Conſul de France, où je pris un logement, après avoir donné quelques Medins pour l'âne : le Medin eſt une monnoie d'Egypte, qui vaut un peu moins d'un ſol.

Rosette ou Raschet étoit autrefois le séjour favori de Cleopatre, à cause de sa situation sur la plus belle branche du Nil, & la plus commode pour le transport des marchandises que l'on porte de la Méditerranée au Grand Caire, & de-là à Alexandrie. On voit tout le long de cette riviére jusqu'au Caire plus de trois cens Villages assez passables. Cette Ville n'est qu'à 5. milles de la mer, où l'embouchure de la riviére est gardée par un fort bon Château. Quant à ses bâtimens, elle a plûtôt l'air d'un Village que d'une Ville, n'ayant pas même de murailles, cependant elle est fort peuplée, & passe pour avoir 80000. Habitans : son circuit est de six milles, sa figure est presque ronde. Il se trouve pendant douze à treize milles aux environs de la Ville quantité de bons jardins pleins d'orangers, de citronniers, d'arbres de casse qui ressemblent aux Platanes, de palmiers, & de plusieurs autres arbres plantés sans ordre ; leurs jardins ne sont pas même divisés par allées, ces Barbares ne songeant pas à les rendre agréables comme font les Européens, ce qui leur seroit cependant fort facile, vû l'excellence de leur terroir.

Le Bazar de Rosette est mieux éclairé que celui d'Alexandrie, & tout couvert de vignes qui produisent des raisins dé-

licieux : les bonnes maiſons ont auſſi de pareilles vignes avec d'aſſez bons jardins.

Je connus bien-tôt à quoi tendoient tous les égards que le Turc avoit eûs pour moi. Le Dimanche, il m'envoya demander quelques Medins, que je donnai ; mais ma facilité fut cauſe qu'il vint lui-même ſur le midi avec un Interpréte qui me fit valoir avec des exagérations Turques, les ſervices qu'il m'avoit rendus, ſur tout en me garentiſſant des inſultes auſquelles ſont exposés les Etrangers ; enfin mettant tout à compte comme il lui plaiſoit, il prétendoit ce qui ne lui étoit pas dû : & quoique ſes paroles fuſſent autant de fauſſetés, il ne laiſſoit pas de porter la main à ſa barbe blanche pour les faire croire comme des vérités : ainſi afin d'éviter toutes diſputes avec un Turc, je lui donnai ce qu'il ſouhaitoit. Le Vice-Conſul me dit qu'il ne ſuffit pas à ces gens-là de voyager aux dépens de ceux qu'ils rencontrent, qu'ils veulent encore y profiter, en tirant juſqu'au dernier ſou des Francs, c'eſt le nom qu'ils donnent aux Chrétiens de l'Europe.

Le Lundi 10. je ſatisfis le Vice-Conſul pour le tems que j'avois demeuré chez lui, & j'eûs ſoin d'avoir des proviſions. Enſuite je m'embarquai pour le Caire ſur

un Meachi avec un Cordelier Allemand & mon valet. Un Meachi est une grande Barque à trois mâts & à trois voiles, qui porte une charge considérable, avec environ cent passagers. Les personnes de distinction sont dans un endroit couvert & séparé de la canaille, en payant un peu plus; c'est où je me mis avec le Moine. Un vent frais fit voguer gaillardement notre Meachi. On voit des deux côtés du Nil quantité de belles maisons, & d'agréables prairies, car ce Fleuve rendant la campagne féconde en ris, en froment & en fruits, engage un chacun à y faire sa demeure, particuliérement dans l'Isle que forment ses deux bras entre Rosette & Damiete, qui est la plus fertile de toute l'Egypte.

Nous passâmes premiérement deux Villages; après une navigation de dix milles, nous arrivâmes à Mirimbel qui est dans l'Isle: de là on vit Muthubus à droit, & Deffin à gauche; puis Sumseir à droit, & Figar de l'autre côté: un peu plus haut nous laissâmes Beruths à gauche, & Zendigon à droit, qui sont tous grands Villages: je ne fais pas mention des petits. On dit que c'est ici l'endroit d'où l'on tire le meilleur sel armoniac du monde, à cause de l'humidité du terrein, & de l'urine des cha-

meaux; mais ce n'eſt pas là une bonne raiſon, car il ne manque point de chameaux dans toute l'Aſie, cependant on n'y trouve point de bon ſel armoniac.

Ce bras du Nil, dont nous parlons, eſt large d'environ un quart de mille d'Italie, quelquefois plus, quelquefois moins : il coule ſi lentement, qu'avec deux voiles ſeulement nous faiſions ſept à huit milles par heure en le remontant, de ſorte que la navigation eſt bien agréable quand on a bonne compagnie.

Le Nil ou l'Abanchi, qui en langue Abyſſine ſignifie le pere des Fleuves, ou Tacui en langue Ethiopienne, vient de deux étangs ou marais, qui ſont dans le Royaume de Goyama dans l'Empire des Abyſſins, dont l'un s'apelle Zambre, & l'autre Zaire ; après avoir traverſé ce Royaume-là, l'Ethiopie & divers autres pays, il vient en Egypte, la rend féconde, & ſe perd enſuite dans la Mer Méditerranée. Ses eaux ſont fort bourbeuſes ; mais quand on les a fait raſſeoir, elles ſont excellentes à boire.

Le bras ſur lequel nous étions, fait tant de ſinuoſités, qu'il eſt preſque impoſſible de ſçavoir combien il y a de milles de Roſette au Caire, ſi l'on ne fait le voyage par terre ; cependant quelques-uns le

croient de cent cinquante milles. Notre navigation fut heureuse, parce que nous étions dans la saison où le Nil étoit dans son plus grand accroissement.

Les Auteurs modernes aportent deux causes de son inondation ; l'une, les pluyes continuelles qui tombent dans l'Ethiopie depuis le premier Avril jusqu'à la fin d'Août ; l'autre, la quantité de lacs, de marais, & de riviéres du pays, qui s'étant enflés, renvoient leurs eaux dans le Nil. Ils asûrent que son premier accroissement est quand le Soleil entre dans le signe de l'Ecrevisse, sa plus grande hauteur dans le mois d'Août, & sa fin au mois de Septembre. Il engraisse si prodigieusement le terroir, que les paysans sont obligés fort souvent d'y mêler du sable ; & s'ils n'étoient pas si faineans, ils pourroient fort bien faire deux récoltes d'excellens grains par an.

Les Cartes donnent six bras au Nil pour se rendre dans la Mer, & font passer le plus large par Alexandrie ; pour moi, je n'ai vû que les deux dont j'ai parlé : cette erreur vient peut-être de ce qu'on prend pour des bras de ce Fleuve, les canaux qu'il forme par des coupures qu'on y fait dans le temps de son débordement, précaution nécessaire, parce qu'il ne pleut

jamais dans la haute Egypte, & que dans la basse Egypte, il y pleut seulement trois mois de l'année, sçavoir Décembre, Janvier & Mars.

Comme le vent continuoit d'être bon, nous déployâmes toutes les voiles, & quoi qu'on remorquât le bâteau, nous fîmes soixante milles depuis midi jusqu'au coucher du Soleil, laissant à droit Fex, Selmih, Miniecciurased & Edsuch; à gauche, Atflush, Summgrath & Mecas, tous gros Villages. Sur le soir, le vent tomba, & le Nil, qui avoit été agité comme une mer, devint calme; de maniére que nous avançâmes peu, mais toûjours voyant sur ses bords quantité de Villages assez bien peuplés. Nous ne vîmes point de Crocodiles, parce qu'ils ne viennent jamais au-dessous du Caire, quoiqu'il y ait une pique ou deux d'eau, ce qui ne se trouve pas toûjours ainsi, car en hiver le passage est de huit à dix jours à cause du peu d'eau, & qu'il faut de tems en tems décharger la Barque pour la faire passer; les paysans ont des inventions pour arroser la terre.

La maniére de vivre des Turcs est une continuelle pénitence. Leurs repas, même ceux des plus riches, sont composés de mauvais pain, d'ail, d'oignon & de fro-

mage aigre ; quand ils y ajoûtent du mouton bouilli, c'eſt une grande chére pour eux. Ils ne mangent jamais de poulets, ni d'autres volatiles, quoiqu'ils ſoient à bon marché dans ce pays-là. Le bon Capigi ne ſe traitoit pas mieux, mais il y avoit avec lui un Janiſſaire qui étoit moins ſcrupuleux dans l'obſervance de l'Alcoran; ayant aperçû une bouteille de vin que j'avois, il demanda tant de fois à boire qu'il la vuida preſque toute en fort peu de tems. Pour augmenter le peu qui reſtoit, je dis à mon valet d'y mettre de l'eau, ce qui ne contenta pas le Janiſſaire, auſſi n'en voulut-il plus, diſant que ce vin n'avoit pas de force. Je fus ainſi délivré de ſes importunités.

Le Mardi manquant tout-à-fait de vent, nous mîmes à terre neuf hommes qui tirérent la Barque avec une longue corde ſans le ſecours des rames ; nous paſsâmes Chilmo, lieu renommé pour l'embarquement des grains ; nous laiſsâmes Abici à la gauche, & Nahari à la droite, avec pluſieurs petits Villages & petites Iſles que la riviére forme. La terre, quoique ſans arbres, y eſt pourtant cultivée avec des bœufs & des Bufles. Les Arabes aiment aſſez la chair des uns & des autres, auſſi-bien que celle des moutons, qui ſont d'une groſſeur &

d'une graiſſe prodigieuſe, leurs queues peſant pluſieurs livres, mais cette chair eſt dure. Les Mahométans mangent encore une certaine ſorte de petite graine, qui a le goût de chataigne, qu'ils mêlent avec de la veſſe ſechée ; ils l'apellent Ablahſiſi.

Vers le midi le vent s'étant élevé, nous fimes un peu plus de chemin, mais la ſinuoſité de la riviére nous l'allongeoit beaucoup. J'aperçûs ſur le bord à droit pluſieurs arbres qui reſſembloient aſſez à à des meuriers blancs ; ils avoient proche du tronc un fruit ſemblable aux néfles, dont le goût étoit aſſez doux ; on les apelle Giummis ou Figues de Pharaon. Les Arabes, pour les manger, les battent avant qu'elles ſoient meures, pour leur ôter un mauvais ſuc. En paſſant Kioforzear, on me dît que c'étoit la moitié du chemin du Caire. Au coucher du Soleil, nous paſsâmes auprès des Villages de Sicabul, de Nigili, & Comchirich, ayant toûjours un bon vent ; quoiqu'il continuât, le Patron ne voulut pas paſſer Terrana, à cauſe de la grande Fête de l'Agiram-Bairam, ou du Sacrifice à Mahomet.

Nous étant donc arrêtés dans ce Village juſqu'à deux heures après le lever du Soleil, leurs cérémonies diaboliques finirent : je pris garde à un grand morceau de

terre qu'ils apellent Natron ; que l'on tire d'une montagne voisine, & qu'ils me dirent qu'on portoit chez les Chrétiens pour blanchir les draps & ôter les taches. A la gauche du fleuve, on aperçoit une longue colline toute de sable, qui dure jusqu'au Caire.

Nous continuâmes ensuite notre voyage, que la perspective de quantité de Villages & de Châteaux rendoit très-agréable. Nous vîmes Menouff, grande Ville, avancée six milles dans les terres. Sur le soir, nous passâmes devant Dulap & Nixas : ce dernier est un Village où le Nil se divise en deux bras, dont l'un va vers Rosette, l'autre vers Damiete. Nous arrivâmes tard à Boulac, à cause du retardement du matin. C'est ici où s'arrêtent toutes les Barques qui viennent de la haute Egypte, d'Alexandrie & de Rosette.

Le Jeudi 13. lorsque je mis pied à terre, tout le pays me parut une mer, parce que le Nil étoit dans son plus grand accroissement. On m'aprit que le Vendredi précédent le Bacha étoit allé avec un grand cortége faire la cérémonie ordinaire de couper un petit bras du Nil, apellé Xalic ; qu'en passant par le Nouveau Caire, il arrose les terres, & donne bonne espérance

aux Arabes qui jugent de la récolte prochaine par l'élevation des eaux du Niloſcope, qu'on voit dans une Iſle voiſine du Vieux Caire : le tems de cette cérémonie varie tous les ans de ſept ou huit jours, ſelon le retardement de l'inondation. Quand elle eſt parvenue à ſa plus grande hauteur, on en fait ſçavoir la meſure au peuple par un Crieur public.

Ayant quitté le Janiſſaire, qui goûtoit ſi bien le bon vin, je me rendis ſur des ânes au Nouveau Caire ; je logeai à l'Hoſpice des Cordeliers, dans le quartier des Venitiens apellé Hart.

On faiſoit au Caire la Fête du Bairam qui nous avoit arrêtés la veille. Il y avoit dans les Cimetiéres un nombre infini de perſonnes tenant des lampes allumées ſur les tombeaux de leurs morts. Les places étoient pleines de bœufs, de moutons, d'agneaux & de poulets qu'on ſacrifioit au Prophete. Ce n'étoit par-tout que feſtins : le peuple ſe divertiſſoit encore à voir tourner huit petits garçons aſſis ſur une roue. Ce jour-là on mange la chair de ces infames ſacrifices, particuliérement les poulets qui ſont à bon marché, ainſi que les pigeons dont il y a une quantité prodigieuſe,

Après le dîner, je pris deux ânes, &

je paſſai au Vieux Caire,accompagné d'un Religieux. Pour y arriver, on traverſe le nouveau pendant deux milles & demi ; l'on fait preſque encore autant de chemin dans la campagne.

Je me rendis à l'Hoſpice des Cordeliers : enſuite je fus voir l'Egliſe des Grecs, qui eſt bâtie dans la Fortereſſe, pour y viſiter le bras de S. George que l'on garde dans une Chapelle. L'Egliſe n'a rien de magnifique, & le Château eſt comme une priſon obſcure. On dit que cette Egliſe apartenoit autrefois aux Cophtes Anciens ou peuples circoncis, auſſi-bien qu'une autre qu'ils diſent que les Turcs ont détruite. Les Cophtes ont été les maîtres du pays. On en voit préſentement les miſérables reſtes dans un quartier ſéparé, mais proche du Vieux Caire, où ils ont cinq Egliſes ; ils célébrent la Meſſe ſelon leurs Rites, obéiſſent à leur Patriarche, & ſont par conſéquent ennemis des Catholiques : ils ménent une vie auſtére & miſérable, ils ne ſe nourriſſent que de pain & d'eau, ou au plus de quelques légumes.

Le Vieux Caire qui eſt ſur la droite du bras du Nil, eſt preſque tout dépeuplé, ne s'y trouvant pas plus de trois mille ames : ſes ruines diſperſées çà & là cauſent une eſpéce d'horreur. On y montre

les Greniers de Joseph, qui ont un mille de circuit, & une muraille qui les enferme. On les a divisés en quatorze places, dans lesquelles on serre les grains à découvert, parce qu'il pleut rarement en Egypte, & seulement de petites goutes.

Le Supérieur de l'Hospice & son Compagnon, tous deux Espagnols, me menérent dans l'endroit où Moyse fut trouvé nageant sur les eaux. Il y a presentement à la place du Palais qui en étoit tout proche, où les Rois faisoient leur demeure, une Mosquée, des jardins & des maisons de plaisance. L'Isle dont j'ai parlé, où se mesure le débordement du Nil, n'en est pas éloignée.

Il ne manque jamais d'y avoir au Caire quantité de barques chargées de froment, bien meilleur que celui d'Italie : il vient du Royaume de Sayd, qui veut dire Pays heureux, possedé par un Prince Mahométan, Tributaire du G. Seigneur. Ces barques sont 22. jours en chemin, & courent même quelque risque à cause des Crocodiles. Vis-à-vis cette grande Ville, à la gauche du Nil, il y en a une autre qu'on apelle Ciza, Capitale d'un Gouvernement; elle est fameuse par les Maisons de plaisance que les Princes Mammelucs y firent bâtir autrefois.

Les Arabes élevent dans les maiſons de campagne, ou fermes qui ſont aux environs du Caire, des poulets qu'ils font éclore en 14. jours par la chaleur du feu : ils arrangent pour cela les œufs dans une chambre avec du feu au milieu, & les retournent ſeulement de tems en tems pour les échauffer également. Je voulus y aller, mais on me dit que cela ne ſe faiſoit que dans le Carême.

J'entrai enſuite avec les PP. dans la Maiſon, où la Sainte Famille demeura pendant ſept ans, pour fuir la cruauté d'Hérode. Elle eſt dans une Egliſe de Cophtes : on y deſcend par neuf degrés à la gauche du Chœur; elle eſt ſuportée par trois colomnes à la gauche, & quatre à la droite, qui font trois petites ſéparations : dans celle du milieu à quatre palmes de hauteur, on montre un endroit creuſé dans le mur, qui eſt le lieu où dormoient la Vierge Marie & l'Enfant Jeſus : dans l'autre à main droite, eſt celui où couchoit S. Joſeph : dans le creux du mur à gauche, un autre petit endroit où N. S. ſe repoſa pour la premiere fois en entrant dans la grotte. Il y a auſſi une pierre dont ſe ſervoit la ſainte Vierge pour laver ſon linge, & une table de la même matiére ſur laquelle ils mangeoient. On me fit voir en-

core une grande piéce de bois avec un clou, qu'on me dit être de l'Arche de Noé. Je fus visiter ensuite l'Eglise des Grecs située derriére celle-ci, & qui n'est pas fort grande ; le Chœur n'a qu'un seul Autel, près duquel à huit marches d'élevation est la Chaire de leur Patriarche. Quand les Prêtres disent la Messe à cet Autel, on y lit l'Evangile en l'ancienne Langue Egyptienne, qu'ils n'entendent point du tout. Les Fonds de Batême sont proche de là : ils sont faits comme un puits, dans lequel ils font tomber l'eau, batisant les filles 80. jours après leur naissance, les garçons 40 ; quelque tems après ils circoncisent les uns & les autres.

Après avoir entendu la Messe, les PP. Espagnols & moi remontâmes sur des ânes. J'observai que le Vieux Caire avoit été une prodigieuse Ville dans les tems passés, vû la grande étendue de ses ruines. Je remarquai aussi, comme une chose curieuse, les Aqueducs qui conduisent dans le Château du Bacha, l'eau du Nil, que des machines enlevent hors du courant du Fleuve : cet ouvrage me parut merveilleux, tant par la hauteur des arcades, que par leur longueur, qui est de trois milles. Nous rencontrâmes une partie de la Cour du Bacha, qui alloit souhaiter les bonnes

Fêtes à un Seigneur du Vieux Caire : ils battoient de quatre tambours, précédés de deux Dervis, avec leurs bonnets de figures conique. C'étoit une chose réjouissante à voir qu'un de leurs Santons presque nu, ayant seulement sur la tête un bonnet fait de piéces & de morceaux, & sur les épaules une demie casaque. Les Arabes accouroient en foule, & l'environnoient, de maniére, que nous ne pouvions avancer : il fallut souffrir patiemment tout ce qu'ils nous dirent, pour ne pas nous exposer à en être maltraités, si nous eussions répondu. Pendant que nous étions à les regarder, il vint un valet qui prit un des Moines par le capuchon, & peu s'en fallut qu'il ne le jettât à terre : il le chargea d'injures, parce qu'il portoit un petit chien, lui criant, chien avec chien : J'en vis un autre en passant, qui vouloit me donner d'un long bâton sur mon chapeau, (car les valets n'ont point d'autre arme, au lieu que les Maîtres portent des masses ferrées par le bout qu'ils attachent à l'arçon de la selle ;) il m'auroit asſûrément frapé, si un Chrétien Maronite ne l'en avoit empêché, tant un chapeau déplaît à ces Barbares. Ce fut pour moi un bon avertissement ; je ne me fis pas dire deux fois de me découvrir.

On continua la Fête le Vendredi, en tuant toûjours des animaux, dont les Catholiques ne veulent point manger, à cause des superstitions que font les Turcs, en les sacrifiant; c'est pourquoi ceux-là s'en pourvoient quelque tems auparavant.

Pendant cette Fête qui dure trois jours, & qui avance tous les ans de onze, plusieurs Seigneurs Arabes vont par la Ville, montés sur de beaux chevaux, (chose qui n'est pas permise aux Chrétiens, qui ne peuvent aller que sur des ânes, & qui sont obligés de mettre pied à terre, quand ils rencontrent la Justice.)

Les Janissaires dans leurs quartiers font parade de leurs armes; les mendians jettent de l'eau de fleur d'orange aux passans, pour se faire donner de l'argent. Comme j'étois à une fenêtre, je vis passer huit femmes masquées, qui faisoient des hurlemens épouvantages: on me dit que cela marquoit un mariage, qu'elles alloient inviter les parens du marié & de la mariée.

Le Caire, que quelques-uns apellent Memphis, d'autres Babylone, est situé au 30e d. 2. min. de latitude, proche de la rive droite du Nil: elle a été très-florissante pendant qu'elle a eu ses propres Rois & ses Soudans; il n'y a guére plus de 160.

ans qu'elle est venue en la puissance des Empereurs Turcs, qui y envoient une espéce de Vice-Roi.

Cette grande Ville est bâtie d'une forme triangulaire : quoique Capitale de l'Egypte, elle n'est plus peuplée comme autrefois, & n'a point les 2400. quartiers, & toutes les Mosquées, que lui donnent certains Auteurs ; car la peste qui y régne toûjours, dépeuple ce pays de plus en plus. Quoique les Missionnaires, & les Marchands François m'aient dit qu'on y comptoit aujourd'hui cinq millions d'ames ; je n'en veux pas être garant, parce que je ne les ai pas comptées : le Lecteur en peut croire ce qu'il lui plaira. Cela excita seulement ma curiosité, & me donna envie d'en faire le tour ; c'est pourquoi je demandai au Consul de France un Janissaire, afin de le pouvoir faire avec moins de danger.

Le Janissaire étant venu le Samedi, nous montâmes chacun sur un âne, & commençâmes à en faire le tour, le plus près qu'il nous fut possible, en nous éloignant seulement en quelques endroits à cause des ruines : nous laissâmes les aqueducs derriére, & nous vînmes au Château qui est commandé par une petite montagne à l'Orient, d'où l'on pourroit le rui-

ner en fort peu de tems, à cause de la foiblesse de ses murailles & de ses tours. On trouve pendant plusieurs milles çà & là des Cimetiéres de Turcs, avec des Mosquées en dedans & des tombeaux, pour les personnes de distinction, lesquels sont élevés sur quatre colomnes, avec une couverture en forme de dôme.

Nous en fîmes le tour en deux heures & demie; de sorte que considérant ce tems-là, & le bon train d'aller de nos vigoureux ânes, j'estime que le Caire a dix milles de circuit. Que le Lecteur considére à présent si un tel espace peut contenir cinq millions d'habitans; j'ajoûterai pourtant que les rues sont fort étroites: que dans une petite maison il habite 20. & 30. personnes, & que je n'y comprens pas Bulak, le Vieux Caire, ni les Fauxbourgs.

Les maisons de cette grande Ville ne sont pas enrichies de marbre, ni bâties de pierre de taille, mais seulement de brique mal cuite, & de terre, sans aucun ornement. Il n'y a que deux Portes de la Ville du côté de l'Orient que l'on tient fermées, qui aient quelques ornemens de marbre: au reste on peut dire que c'est un magazin des plus précieuses marchandises qui viennent de Perse, particuliérement le long du Canal d'Ali, comme aussi de toutes les

commodités de la vie ; la viande, le poisson, les fruits, le pain, y étant à si grand marché, que pour six sols on peut faire un fort bon repas.

Pour revenir à cette multitude prodigieuse d'habitans que certaines gens lui donnent, cela n'est fondé que sur le renom de l'ancienne & grande Ville du Caire, que l'on disoit être composée de cinq Villes distinctes l'une de l'autre, mais qui s'entretenoient cependant, ainsi que les chainons d'une chaine. Le Prophéte Isaïe en parlant de ces Villes, en apelle une la Ville du Soleil, qui étoit la principale ; peut-être étoit-ce celle où habitoit le Roi Pharaon, dont on ne voit plus d'autres vestiges qu'un obélisque & quelques ruines : le nom même en est perdu, elle s'apelle aujourd'hui Mataria. Il y est resté pourtant une tradition, qui a passé des Chrétiens aux Turcs mêmes, que la Sainte Vierge y passant avec l'Enfant Jesus, s'y reposa sous un arbre, qui s'est conservé jusqu'à nos jours ; mais depuis peu, on l'a abattu, tant pour la dévotion que les Chrétiens y avoient, que pour le mépris que les Infidéles en faisoient ; on l'a emporté dans l'Hospice des Cordeliers, où le Pere Gardien m'en a fait voir un grand morceau dans le Chœur de leur Eglise.

La feconde Ville s'apelloit Aamis, celle que Pharaon donna à Jofeph & à fa famille. La troifiéme avoit nom Mifrin ; elle fut bâtie par Mefrin, fils de Cham, & petit-fils de Noé. La quatriéme étoit Bubrillon, bâtie en l'honneur, & au nom d'une Idole, apellée Abrillon, dont le Temple étoit proche du Vieux Caire ; aujourd'hui on y voit une Eglife de Chrétiens. La cinquiéme étoit Memphis, que les Mahométans détruifirent fous l'Empereur Héraclius, & qu'ils rebâtirent enfuite, en lui donnant le nom de Tefdar, c'eft-à-dire, la Victoire ; aujourd'hui c'eft le Vieux Caire.

Le Nouveau Caire, comme nous l'avons dit, n'a nullement la fplendeur ni la grandeur de l'ancien, qui, felon les Traditions que nous en avons, confiftoit en tant de Villes. Il avoit été bâti par Kahara, femme d'un Roi Sarrazin, dont le nom demeura à la Ville, & depuis par corruption il a été changé en Caire.

Monfieur Maillet Conful de France, originaire de Champagne, fort galant homme, m'offrit plufieurs fois fon logis & fa table, ce que je refufai d'abord ; mais à force d'invitations, je fûs obligé de l'accepter, & je jouis des délices de fa bonne table dès le Samedi matin.

Après le dîner je vis paſſer un mort ſur une biére fort haute; pluſieurs Prêtres chantoient autour, & quantité de femmes la ſuivoient en pleurant. On me dit qu'en telle occaſion les gens aisés font tuer des vaches, des moutons, des agneaux, & les diſtribuent aux pauvres : cette charité ne doit pas paroître étrange, puiſqu'on la fait même aux oiſeaux, à qui par le legs d'un Mahométan, on donne tous les jours une certaine quantité de blé ſur le haut d'une tour.

Le Dimanche 16. au matin, je fûs voir le Château qui eſt ſur la partie la plus élevée de la Ville, menant avec moi deux PP. François, mon Interpréte Juif, & le même Janiſſaire; étant tous bravement montés ſur de bons ânes, nous traversâmes la Ville, au bruit des injures des Arabes, qui tirailloient de tems en tems les manteaux des Peres : après avoir paſsé pluſieurs Bazars ou Marchés, nous entrâmes dans une grande rue, (choſe extraordinaire au Caire) où nous trouvâmes de jolies maiſons, & d'aſſez belles Moſquées : de là dans une Place deux fois plus grande que la largeur du Château de Naples, où il y avoit auſſi deux grandes Moſquées, de très-bonnes boutiques tout à l'entour, & de Charlatans dans le milieu. A l'ex-

trémité, ſont deux portes par où l'on va dans le Château. Nous entrâmes par celle qui eſt à droit : & après en avoir paſsé trois autres, nous vîmes un contour de hautes murailles, mais découvert : l'on me dit que c'étoit le Divan, ou le Tribunal dans lequel Joſeph donnoit audience : tout ce qu'il y a de conſidérable, ce ſont 38. groſſes colomnes de marbre fort élevées.

Paſſant de cet endroit le plus haut par deux portiques, nous nous rendîmes dans une Place unie, au bout de laquelle il y a deux portes qui conduiſent dans une autre cour, d'où l'on va à la tour où l'on conſerve les deniers publics pour les quarante mille Janiſſaires qui doivent toûjours être dans le Royaume. Perſonne n'a la liberté d'entrer dans cette cour-là, non plus que dans les apartemens de l'Aga des Janiſſaires, & du Bacha, qui ſont contigus à cette Place.

Après avoir obtenu du Bacha, en payant un ſequin, la liberté de voir le Puits de Joſeph, nous repaſsâmes par les deux portes. Ayant monté par une rue à gauche au terrain le plus éminent du Château, vers le Levant, nous trouvâmes auprès du Puits quatre bœufs, qui tournant une roue, tiroient l'eau par le moyen de très-

longues cordes, dans des vaiſſeaux de terre. Je deſcendis avec un flambeau par des dégrés taillés dans le roc, juſqu'à un endroit où je trouvai quatre autres bœufs, dont deux ſucceſſivement tournoient la machine pour faire monter l'eau du fonds du Puits dans une citerne faite exprès dans cet endroit-là, d'où les bœufs d'en haut la tiroient. J'y fis jetter de l'étoupe allumée pour voir le fonds du Puits, & je le meſurai avec une corde : autant que je l'ai pû obſerver, il a deux côtés égaux, mais il n'eſt pas parfaitement quarré, y ayant deux côtés de 22. pieds, & les deux autres de 15. ſa profondeur depuis l'endroit où ſont les ſeconds bœufs, eſt de 140. pieds, & autant de là aux premiers, ce qui fait en tout 282. pieds. Les marches ſont gâtées en beaucoup d'endroits, & pleines de boue en d'autres, à cauſe que les bœufs y deſcendent & montent continuellement : il en manque même ; c'eſt pourquoi ayant commencé à les compter, je ceſſai de me donner cette peine, mais je juge qu'il y en peut avoir 154. Depuis les ſeconds bœufs juſqu'au fond, le Puits n'eſt pas plus grand que la roue de la machine : l'ayant meſuré, je trouvai deux côtés de douze pieds, & les deux autres de quatre. Ce qu'il y a de plus admirable dans ce

Puits, c'eſt qu'il eſt taillé dans la roche vive, auſſi-bien que les marches pour y deſcendre, qui en quelques endroits ont ſept pieds de large, en d'autres cinq; le mur entre l'eſcalier & le Puits eſt d'environ demi-pied, ou un peu plus; il y a des ouvertures de tems en tems.

Quelques-uns diſent que ce Puits a été fait par Joſeph le Sultan; leur raiſon eſt qu'il n'y avoit point de Ville ſemblable du tems de l'autre Joſeph, à qui l'opinion commune l'attribue, & ſuivant laquelle il auroit été fait l'an du monde 2298. & 642. après le Déluge, 1606. avant la Naiſſance de Jeſus-Chriſt, ce qui feroit juſqu'à preſent 3399. ans.

Au ſortir du Puits, je régalai mes yeux de la vûe de la Ville, que l'on découvre entiérement du Château, & du charmant effet que font toutes ces Moſquées magnifiques, & ces belles Places, ſur tout une grande qui eſt dans le centre de la Ville, & qui eſt couverte des eaux du Xalic.

Le Château eſt une eſpéce de petite Ville, qui a bien trois ou quatre milles de tour; il n'a aucune fortification moderne, ſes tours ſont vieilles, ſes murailles ſont ruinées en beaucoup d'endroits, & il n'eſt pas pourvû d'une artillerie ſuffiſante, en ſorte qu'il ne faudroit pas beaucoup de

coups de canon pour le razer : c'eſt plûtôt un amas confus de maiſons, qu'une Forteresse reguliére.

En m'en retournant, je rencontrai une biére ſur laquelle il y avoit une couverture verte, que quatre Prêtres Mahométans tenoient par les coins, ayant chacun un étendard de la même couleur en l'autre main. Je demandai ce que cela ſignifioit: on me dit que c'étoit la couverture d'un tombeau de leurs Santons, qu'ils promenoient par la Ville pour avoir l'aumône.

Ayant envie de voir quelques Palais des plus grands Seigneurs de la Ville, mon Interpréte me conduiſit à celui d'Ibrahim Beg ; mais parce que le Maître étoit abſent, à cauſe qu'il commandoit dans l'Iſle de Candie, on ne pût nous en montrer qu'une partie. Son Intendant nous reçut fort honnêtement dans la galerie, il nous preſenta du Caffé, du Sorbet, & des pipes à fumer. On ſe rend dans cette galerie par un eſcalier qui eſt à la gauche de l'entrée, & eſt tout couvert de vignes en pyramide: il y avoit là le ſofa couvert de nattes très-fines & de beaux tapis, & l'on y voyoit, auſſi-bien que dans la chambre voiſine, quantité de couſſins pour s'aſſeoir à la maniére du Levant. Je me plaiſois fort dans la galerie, parce qu'on y jouiſſoit de

la fraîcheur, & de la vûe de la cour & du jardin qui étoit plein de vignes, de cyprès, de palmiers, d'orangers, & d'autres arbres. Je fus conduit ensuite dans plusieurs belles chambres peintes & dorées à la maniére du pays, ayant de très-beaux tapis de Perse sur le plancher. Dans la cour, qui étoit fort grande, paissoient des daims & des chévres sauvages.

Nous allâmes ensuite au Palais de l'Amiral, qui est le Surintendant de la Caravane de la Mecque, qu'il commandoit justement dans ce tems-là; elle étoit composée de plus de soixante mille Pelerins; cette Charge lui raporte cent mille écus de rente, parce que le G. Seigneur lui donne mille sequins par jour tant que le voyage dure. La cour de ce Palais est bien plus grande que celle de l'autre: dans le milieu, sous un grand meurier blanc, est le sofa pour prendre le frais; il y avoit là aussi une chévre blanche de la Mecque, qui méritoit d'être vûe: son poil blanc étoit aussi doux que de la soie. Les chévres du Caire sont bien différentes de celles-là, elles ont les oreilles comme les braques, & le poil comme les lévriers: les François en ménent en France par curiosité. On ne nous permît pas ici d'entrer dans les apartemens; & pour ne pas faire atten-

dre le Consul, dont le dîner étoit prêt, je retournai avec ma compagnie chez lui, où nous dînâmes.

Le Lundi je partis de bon matin pour aller à quatre lieues du Caire examiner un ancien Obélisque, qui est dans un endroit nommé Mataria, & dans un jardin qu'on apelle le Jardin du Baume. Il y a là une fontaine au bord de laquelle la Sainte Famille se reposa à l'ombre de l'arbre dont j'ai parlé ci-dessus.

Proche de ce Jardin, étoit autrefois l'ancienne Héliopolis, ou Ville du Soleil, la premiere que le divin Soleil de justice ait vûe & illuminée par sa présence en entrant en Egypte. J'ai vu quelques restes de ses antiquïtés, & entr'autres cet Obélisque qui a trois pieds & demi de largeur, & cinquante-huit de hauteur, avec des hiéroglyphes sur toutes les faces.

Ayant fait diligence à mon retour, je vins assez à tems pour voir l'entrée de l'Aga Amet, qui aportoit certaines chausses, bottes & selles au Bacha de la part du G. Seigneur, ce qui est un signe qu'il faut bien-tôt partir, & qu'un autre va venir gouverner à sa place. Cela se fit ainsi. L'Aga avoit été d'abord reçu dans un jardin hors de la Ville par le Chiaya ou Lieutenant du Bacha, qu'on dit être un grand

fourbe ; il y demeura quelques jours pour se fournir de ce dont il avoit besoin, avant que de faire son entrée. Il y avoit premiérement plusieurs gens à cheval, dont les uns battoient de petits tambours à la maniére du pays, & d'autres sonnoient de la trompette. Suivoient deux cens soldats bien habillés & montés sur de bons chevaux. Ensuite paroissoient deux personnes, l'une desquelles portoit le cimeterre, l'autre les chausses de drap rouge, qu'on apelle Scouff, & les bottes dans un bassin couvert d'une étoffe de soie. Après ceux-ci venoient 100. Janissaires à pied, vêtus de drap vert & incarnat, avec leurs grands bonnets larges, qui pendoient sur leurs épaules, relevés sur le devant d'un morceau d'argent de la grandeur d'une palme, assez bien travaillé. L'Aga paroissoit, portant sur son estomac la lettre de l'Empereur Ottoman ; il étoit accompagné du Chiaya. La marche étoit fermée par deux Compagnies de soldats à cheval comme les premiers, habillés de rouge, marchans deux à deux ; quelques-uns d'eux portoient sur les épaules de certaines masses couvertes d'argent au bout, pour marque d'Officier. Tout cela entra dans le Château où le Bacha les attendoit, & ainsi finit la cérémonie.

Nous revînmes au logis par la Place d'Enaxin, autrement du Cuivre, & par plusieurs autres Bazars, où nous vîmes quantité de boutiques pleines de toutes sortes de curiosités que l'on aporte là de tous les endroits du monde; outre cela, il y a dans la Ville d'excellens Ouvriers en soie, qui font de ces étoffes fines pour l'usage du pays.

CHAPITRE VI.

Relation de ce que les PP. Jacques Albani & Joseph-Marie de Jerusalem, Cordeliers & Missionnaires, ont vû dans leur voyage de la haute Egypte ou Thébaïde.

COMME il est très-rare de trouver en Europe des Relations des Royaumes & des Pays d'Afrique, j'ai crû que j'obligerois le Public en lui donnant la Relation du voyage de ces deux Peres (dont l'un est natif de Jerusalem, & a été élevé à Rome) qui ont été envoyés en Mission dans la Haute Egypte, à qui on peut ajoûter foi, parce que ou ils ont vû ces choses de leurs propres yeux, ou ils les ont pû aprendre des Arabes dont ils sçavent parfaitement bien la langue.

Ces Religieux partirent du Caire le 4. Mai 1691. avec le Préſident de l'Hoſpice, pour aller à Boulac, qui n'eſt qu'à deux milles du Caire, vers le Couchant. Ils diſent que cette Ville a été bâtie par un certain Polus, qu'on croyoit être Dieu. Elle a environ deux milles de longueur & un de largeur; elle peut contenir environ 50000. perſonnes. Elle eſt ſur le bord du Nil; comme il n'y avoit là rien de curieux à obſerver, ils y firent peu de séjour, & s'embarquérent pour continuer leur voyage. Vers le ſoir, ils arrivérent à Cercalſih ou Chryſopolis; mais le vent étant bon, ils ne voulurent pas s'y arrêter; de ſorte que le 5. au matin ils ſe trouvérent proche de Bouchi, Ville très-ancienne, qu'on apelloit autrefois Olſos en langue Cophte, c'eſt-à-dire, Eminence. Ils arrivérent le ſoir à Hermopolis, la plus grande Ville qui fût autrefois ſur les frontiéres de la Baſſe Thébaïde; on y voit encore aujourd'hui diverſes ruines de bâtimens anciens; les Arabes l'apellent à préſent Beniſcouf. Abulſeda croit qu'il y a eu ici un fameux Temple conſacré à Mercure & à Venus; qu'il ſubſiſtoit encore ſous l'Empire des Grecs, mais que les Mahométans le détruiſirent en arrivant en Egypte.

Passant plus avant ils trouvérent le Village Habsel-Narab, proche duquel est la Ville de Behnese, bâtie par un ancien Philosophe de ce nom. Au dehors de cette Ville, on voit un Puits qui a été fait par un certain Rogeos, très-habile Magicien, pour connoître les degrés d'accroissement du Nil : aujourd'hui on l'apelle Bir-Elgiernus, c'est-à-dire, le Puits de Rogeos. Ceux du Pays, disent que pendant la nuit du 15. Juin, il y tombe une rosée qu'ils apellent Boctaa, par l'intercession de S. Michel, que Dieu envoie exprès cette nuit-là pour remuer & benir la riviére; ce qui les confirme le plus dans cette pieuse opinion, c'est que depuis ce tems-là jusqu'à présent ils voient toûjours croître le Nil; aussi tous les Cophtes Chrétiens dans le Royaume, célébrent selon leurs Rites avec grande solemnité la Fête de S. Michel. En voici la cérémonie. Le 14. au soir, l'Evêque se transporte au Puits avec le Cadi du Pays, ils ferment & scellent le Puits : le lendemain matin, après que l'Evêque a dit la Messe, ils vont l'ouvrir, mesurent l'eau, & du plus grand ou du plus petit accroissement, ils jugent de ce que fera le Nil, & par conséquent de la disette, ou de la fertilité de l'année.

Ce Magicien dont nous venons de parler, qui a fait quantité de choses merveilleuses par la connoissance qu'il avoit de la Nature, fut mis par le peuple au nombre des Dieux ; on lui érigea même une Statue sur le Puits, qui a été pendant longtems adorée par les gens du Pays.

Après avoir passé Habsel-Narab, les Peres se trouvérent entre de très-rudes montagnes sur les bords du Nil. Au pied d'une de ces montagnes qu'on apelle Giabal-Elleheir, c'est-à-dire, Mont de l'oiseau, on voit les ruines de la Ville de Siribis, qu'on dit avoir été bâtie par le Magicien Siribbion, & que sur une de ses portes il y avoit une Idole du même nom. Ils disent aussi que ce Magicien, par la force de son art, avoit fait un oiseau sur le haut de cette montagne, qui dans le tems d'abondance tournoit la tête du côté de la Riviére, & dans celui de disette, vers le Desert ; que quand on étoit menacé de quelque invasion d'ennemis, il se tournoit du côté d'où ils devoient venir, battant des aîles, & faisant des cris épouvantables pour avertir les habitans. On y voit aujourd'hui un Monastére de Religieux Cophtes. A dix milles de-là est une Ville qu'on apelle Minieleben-Echasrin, & plus loin se trouvent des ruines de très-grandes

Villes, où logent les Arabes, lieux qui ne ſont acceſſibles qu'à ces Barbares.

Le 6. Mai ils arrivérent à Sachiel-Muſa, c'eſt-à-dire, le Puits de Moïſe, auprès duquel vers l'Orient de la Thébaïde on aperçoit Antinopolis, du nom d'Antinoüs favori d'Adrien, Ville très-ancienne & autrefois très-fameuſe, comme on le peut voir par ſes ruines & ſes prodigieuſes colomnes, une deſquelles n'eſt pas moindre que celle de Pompée. Dioclétien fit martyriſer dans cette Ville 160000. Chrétiens, & le premier Concile d'Ephéſe y exila Neſtorius.

Un peu plus avant ils virent la Ville de Mellani, & de-là paſsérent au pied d'une très-rude montagne le long de la riviére, où les bâteaux courent grand riſque, le lit de la riviére étant de pierre vive & peu profond : là ils commencérent à voir des Crocodiles.

Ils arrivérent le ſoir au pied du Mont Abafede ou *Apud fidem*, comme les Romains l'apelloient. Il a ſervi dans les premiers tems de retraite à quantité de fameux Magiciens & Négromanciens, qui commencérent à ſe diſſiper ſous la Monarchie des Grecs, lorſqu'ils y plantérent leurs Idoles, entr'autres une nommée Oſios. L'Egypte ayant paſsé enſuite ſous le joug

des Romains, les merveilles qu'ils virent sur cette Montagne leur fit apeller *Apud fidem*, & ils l'eurent ensuite en grande vénération. Quelques-uns veulent que ce fut de-là que le Roi Pharaon fit venir ses Magiciens pour faire tête à Moïse. La Religion Chrétienne augmentant, elle est devenue le séjour de quantité de SS. Peres & d'Hermites qui habitoient des grottes creusées dans la pierre, dont la vûe donne de l'horreur & de la dévotion en même tems. La hauteur du Soleil est là de 27. deg. 2. min.

Cinq milles plus avant vers le Ponant, on trouve la Ville de Marrofalouh, sur la montagne qui la commande, qu'on apelle la Montagne Verte, il y avoit autrefois le Couvent de Elma-Harrach, où l'on dit que la Sainte Famille fit quelque séjour.

Ils passérent ensuite dans la Ville d'Asioul, qu'on apelloit autrefois Bubastis, située au pied d'une très-haute montagne qui a été habitée par quantité d'Hermites, dont on voit encore les grottes aujourd'hui. Proche de cette Ville-ci, il y en avoit autrefois deux autres, l'une apellée Doronche, qui est le nom d'une Déesse, & l'autre Chiolb', remplie de beaucoup d'antiquités. L'ardeur du Soleil y est si

grande, que les Francs ont beaucoup de peine à la ſuporter ; & le voyage eſt fort dangereux à cauſe des voleurs, qui viennent la nuit à la nage pour piller les Barques.

Un peu plus loin ils virent dans Abritiſch, ou la Ville de Venus, grand nombre d'édifices ruinés. Un Evêque de cet endroit a ſigné au Concile de Chalcedoine.

Le 11. ils arrivérent à Giabel-Eſſa-Hare, c'eſt-à-dire, la Montagne des Négromanciens, qu'on apelloit autrefois Iſis, du nom de la Déeſſe, à qui tous les peuples du milieu de la Thébaïde venoient offrir des feuilles vertes de toute eſpéce, faiſant en ſon honneur différentes Fêtes à la maniére d'Egypte. On y voit encore à préſent la Statue de cette Déeſſe, qui eſt d'une grandeur prodigieuſe, à demi enfouie dans la terre à l'entrée d'une grotte. Les Egyptiens croient qu'il y a un grand tréſor caché deſſous, que les Négromanciens ont vainement tâché de découvrir.

Au haut de cette montagne il y a une grotte que l'on dit être habitée par une Vipére vivante, longue comme le bras, qui s'entortille autour du col des Turcs ſans leur faire de mal ; ils vont viſiter ce lieu-là qu'ils eſtiment très-ſaint : des per-

sonnes dignes de foi, disent que cette Vipére a été coupée plusieurs fois en quatre & cinq morceaux, & que par un art diabolique, elle s'est toûjours rejointe; le croie qui voudra. Les Péres restérent au pied de cette montagne exposés à une chaleur insuportable jusqu'au soir, qu'ils passérent la nuit au même endroit dans la crainte des voleurs.

Le jour suivant, le vent manqua, il fallut tirer la Barque au pied d'une très-rude montagne, proche de laquelle est la Ville de Labta. Dix milles plus loin, on en rencontre encore une autre toute ruinée qu'on apelle Benavid, qui en langue Cophte veut dire la Maison aux Etoiles, parce que ses habitans adoroient autrefois les Astres. Allant plus avant, ils arrivérent à la Ville de Fau, en Cophte, Saupi, & en Grec, Crocodilopolis: on juge de son ancienne magnificence par la grandeur de ses ruines.

Après avoir souffert beaucoup, les Péres arrivérent à Achmim, que les Grecs apelloient Oxyringus; c'est une Ville de la Thébaïde Moyenne, qui a été Siége Episcopal, comme on voit dans les Actes du Concile de Constantinople, où signa Dorolhaus son Evêque. C'est la seconde Ville que le Philosophe Hermes bâtit en

Egypte dans le Desert d'Orient. Ils furent après dans une autre apellée Asiolh, qui est un très-ancien Siége Episcopal, ses Evêques Colosyrius & André ayant assisté au Concile de Chalcédoine. On trouva en cet endroit la hauteur du Soleil de 26. degrés 4. minutes. A dix milles de cette Ville, les Péres entrérent dans une longue Vallée toute remplie de grottes, & sur la montagne ils trouvérent aussi plusieurs petits Couvents où habitoient autrefois quantité de saints Religieux. Ils s'arrêtérent là deux jours & une nuit pour les visiter & admirer leurs petites cellules taillées dans le roc. Ils firent ensuite neuf milles de chemin dans la Vallée, & virent couler hors de la roche vive une fontaine qu'on apelle la Fontaine de Moïse Abyssin, qui étoit un S. Hermite des siécles passés. Ils firent de là dix-huit milles à pied, & trouvérent un étang, qu'on apelle Birchel-Elban, environné d'arbres agréables, où il y avoit aussi quantité d'Hermitages & de grottes, parmi lesquelles il y en a qui ont un quart de mille de profondeur : la plus grande de toutes avoit une large entrée, ornée de quantité de Croix & d'autres ouvrages de piété. Ces Saints Lieux arrachent les larmes des yeux des Fidéles, voyant qu'ils

ervent présentement de retraite à des gens
nfâmes, qui sont entiérement abandon-
nés à la Négromancie.

Les Péres étant revenus à l'entrée de la
vallée, continuérent leur voyage, après
avoir fait quelque chemin vers le Ponant:
ls arrivérent à la Ville de Machie, autre-
fois Nalopolie, où l'on voit quantité de
Couvens & d'autres édifices ruinés. Un
peu plus avant, ils vinrent à la Ville de
Gregé; mais avant que d'y arriver, ils
virent l'air tout rempli de sauterelles, gros-
ses comme des becfigues, qui venoient de
la Nubie, & faisoient grand tort aux cam-
pagnes.

Gregé est éloigné de dix milles du bord
du Nil, c'est pourquoi on en fait le che-
min sur des chameaux. Les Péres y furent
reçus par un Chrétien, dans la maison du-
quel vinrent quantité d'autres Chrétiens
pour se faire instruire, ayant plusieurs
doutes sur les Rites Catholiques, sur l'E-
glise Romaine & sur le Pape. Ils écouté-
rent avec beaucoup de plaisir & de con-
solation les réponses prudentes de ces Re-
ligieux qui parloient bien leur langue: ils
dirent qu'ils n'avoient de leur vie entendu
une si saine doctrine; & n'ayant jamais
vû de pareil habillement, ils ne pouvoient
se lasser de le considérer. Le P. Joseph

étant dans la maison d'un Chrétien & le P. Jacques dehors, des Officiers vinrent pour mener ce dernier en prison, à cause qu'il n'avoit pas payé le tribut. Le P. Joseph eut beau crier, cela ne fit rien, mais des Chrétiens du pays le délivrérent à moitié chemin.

Ils demeurérent dans Gregé jusqu'au 20. de Mai. En partant le 21. ce même Chrétien les pourvût de tout ce qui leur étoit nécessaire, & les accompagna jusqu'à la Barque; mais l'ayant trouvé partie, il leur donna deux ânes, & les fit conduire jusqu'à Pardis, à six milles de là. A Pardis, ils entrérent dans la Barque, & à l'aide d'un bon vent, ils arrivérent au Village d'Elbcliani où le Raïs ou maître de Barque s'arrêta pour la raccommoder. En continuant leur navigation, ils gagnérent l'Isle de la riviére, où ils virent un Crocodile de six à sept brasses de long. Le soir, ils vinrent au pied d'une montagne très-rude, apellée Eltareg, où ils furent obligés de passer la nuit faute de vent.

Le 22. au matin ils avancérent jusqu'à une autre petite Isle, où ils trouvérent deux terribles Crocodiles; & en continuant leur voyage au pied de montagnes affreuses & tout-à-fait désertes, ils en rencontroient

controient

controient continuellement. A l'entrée de la nuit, ils s'arrêtérent dans un lieu où le Chef des Arabes s'apelloit Joſeph.

Les proviſions manquant entiérement, ils s'arrêtérent le 23. au Village de Diſne, & envoyérent un Turc acheter pour un Medin de pain ; mais n'y en ayant pas trouvé, il fallut s'en aller à jeun. Quelques Arabes vinrent ſur la route pour les voler, ils les mirent en fuite par leurs cris.

De là ils arrivérent dans l'ancienne Ville de Dandara, la troiſiéme que bâtit le Philoſophe Hermes, où l'on voit les ruines d'un Temple magnifique, de quantité de Statues & de ſuperbes bâtimens. Au ſortir de là, ils furent à Caane ou Bericon, dans la Thebaïde Moyenne, à trois milles de laquelle les Egyptiens avoient un Port ſur la Mer Rouge, qu'on apelle aujourd'hui Chochir, par le moyen duquel, au tems de Pharaon, on trafiquoit en Arabie & aux Indes. Ils reſtérent là pendant toute la nuit avec beaucoup de peur, parce qu'il vint trois voleurs à la nâge, & quinze par terre, pour attaquer une Barque qui étoit auprès de la leur ; mais ils les chaſsérent par leurs cris, comme ils avoient fait auparavant.

Le 24. le Maître de la Barque demanda

l'argent du passage à tous. Les Religieux étoient encore dans la Barque, quand le Juge du pays arriva avec un Officier, pour s'informer qui ils étoient, & ce qu'ils faisoient; & comme il se doutoit que c'étoit des Religieux par l'habit qu'ils portoient, il ne vouloit point du tout s'apaiser, disant que c'étoit des Francs qui venoient ici en qualité d'espions, & que leur Sultan faisoit une grande boucherie des Turcs. Les Péres s'excusérent du mieux qu'ils pûrent; mais le Juge disoit qu'ils ne venoient avec cet habit-là que pour les attraper: il ordonna au Maître de la Barque de ne pas partir sans son congé. Un Chrétien du pays, tous les autres étant Mahométans, dit au Juge que ces Religieux étoient venus avec lui pour visiter les Eglises & les Couvens des Chrétiens; que quand ils en auroient fait la visite entiére, ils les reconduiroient: cela ne le satisfaisant pas, il vouloit envoyer des gens avec les Religieux pour épier leur conduite. Eux ne voyant point d'autre moyen pour sortir d'un tel embarras, lui montrérent une lettre de recommandation qu'ils avoient pour le Secretaire du Capitaine des Arabes, la lecture de laquelle & six Medins apaisérent fort le Juge, qui n'en pouvoit pas tirer de ces pauvres Religieux.

A six milles de là, en entrant dans la Haute Thébaïde, se trouve l'ancienne Ville des Cophtes, dont non seulement toute la Nation Cophte, mais aussi toute l'Egypte prenoit son nom. Cette Ville capitale avoit son commerce au Port dont nous avons parlé. Voici comme en parle Strabon : " Auprès du Temple de Venus, „ on trouve celui d'Isis, & ceux qu'on „ apelle Typhoniens, & le canal qui va à „ Cophte, Ville commune aux Arabes & „ aux Egyptiens; ensuite est l'Isthme qui „ s'étend dans la Mer Rouge, auprès de „ la Ville de Berenice, qui, quoi qu'elle „ n'ait pas de Port, a de bons endroits où „ l'on est à couvert par la commodité de „ l'Isthme. On dit que Philadelphe fut „ le premier qui, avec son Armée, ou- „ vrit ce chemin-ci lorsqu'il étoit à sec, „ & qu'il y établit des Auberges, tant „ pour les gens de pied, que ceux de cha- „ meau : ce qui le porta à cette entrepri- „ se, fut la difficulté de naviguer sur la „ Mer Rouge. L'expérience a fait voir „ que cela étoit d'un grand avantage; au- „ jourd'hui on porte à Cophte toutes les „ marchandises des Indes, de l'Arabie, & „ de l'Abyssinie, comme au marché le „ plus commode. Non loin de Berenice, „ on trouve le Port de Mouris, Ville qui

„ a un Arcenal ou un lieu propre à bâtir „ des Vaiſſeaux. Aſſez près de Cophte „ eſt la Ville d'Apollon ; de ſorte qu'il y „ a deux Villes qui ferment l'Iſthme des „ deux côtés, mais Cophte & le Port de „ Mouris ſont préſentement les principa- „ les. L'Evêque de Cophte aſſiſta au Concile d'Ephéſe, comme il paroît par les Actes.

En continuant le chemin, la Barque fut obligée de s'arrêter faute de vent, juſqu'à minuit, dans un endroit très-deſagréable ; mais la fraîcheur venant, on gagna avec beaucoup de peines, la Ville de Kno ou Cosborbir, que l'on dit avoir été une des Villes d'Apollon, & une des plus grandes & des plus anciennes, qui aient été ſur les bords du Nil. Il fut impoſſible de paſſer outre, le vent manquant ; les Matelots qui vouloient tirer la Barque avec des cordes, ne pûrent endurer la chaleur exceſſive de la terre qui leur brûloit les pieds, ce qui les fit revenir le ſoir, à demi rotis du Soleil, pour débarquer à Naccade. Les Péres mirent pied à terre, & furent à la maiſon de l'Evêque, auquel ils préſentérent la lettre de recommandation qui lui étoit adreſsée ; dans le tems qu'ils eſpéroient ſe raccommoder un peu du jeûne qu'ils avoient ſouffert, les pro-

visions leur ayant manqué, ils y furent régalés d'un petit pain & d'un peu d'eau fraîche. On leur proposa plusieurs doutes sur notre Sainte Religion, ausquels ils satisfirent pleinement; les Evêques de ces endroits-là étant tous fort ignorans. La Ville est belle, ancienne, & a quantité de Monastéres de Chrétiens Cophtes.

Le 29. un Chrétien leur loua sa Barque pour les porter à Asfun. Le vent devint si violent dans la route, qu'ils coururent trois fois risque d'être submergés; mais devenant contraire, ils furent obligés de s'arrêter. On tira alors la Barque avec des cordes, & ils arrivérent le 30. à Luchserem. Cette Ville se nommoit autrefois Luchso, ou la Lumiére: elle fut bâtie sur la rive Orientale du Fleuve en l'honneur d'une Idole; mais dans la suite des tems on y éleva une autre Idole, & on l'apella Luchserem, c'est-à-dire, les deux Lumiéres; ou plutôt elle a eu ce nom, parce qu'elle est composée de deux Villes. Au milieu des ruines de quantité de magnifiques bâtimens, se voient deux Pyramides qui ont chacune 40. palmes de tour; tous leurs quatre côtés sont remplis de hiéroglyphes. Il y a encore devant la porte de l'ancienne Ville deux Idoles d'une grandeur prodigieuse, qui ont 21. palmes de

haut, quoique tout ce qui étoit au-dessus des épaules soit renversé par terre, & ne soit pas compris dans cette mesure : la largeur des épaules est de 12. les oreilles sont longues de 5. & larges de 3. & demi. Les Statues seroient encore entiéres, si les gens du pays n'avoient pas voulu rompre une urne qu'elles avoient sur la tête, dans l'espérance d'y trouver quelque trésor : le marbre dont elles sont faites est extraordinairement brillant, & comme un mélange d'or verdâtre; elles sont d'une seule piéce. Les Chrétiens du Pays conduisirent ensuite les Péres dans la Ville, où ils leur firent voir seize colomnes faites de plusieurs piéces, mais qui avoient quarante-sept palmes de circonférence : un peu plus loin un grand Bâtiment quarré, composé de cent colomnes qui en avoient trente-sept. De-là ils furent dans un Temple d'Idoles, couvert de pierres extrêmement grandes, étant toutes longues de trente palmes, larges de neuf, & hautes de six.

Après cela, on les mena dans la Ville de Chak qui est aujourd'hui habitée par les Arabes. Ils y virent dans les quatre principales rues, quantité d'Idoles sous des figures de boucs, de chameaux, de lions & de taureaux. En entrant dans l'ancienne Ville, ils remarquérent que la porte

étoit d'une hauteur extraordinaire, qu'elle avoit ſept perches de large, qu'elle étoit entiérement bâtie de très-grandes pierres de taille, toute couverte de hiéroglyphes en dehors & en dedans, & qu'elle ſe conſervoit dans ſon entier, quoique les murailles fuſſent toutes tombées. Ils trouvérent enſuite un théâtre admirable, qui étoit environné d'un mur bâti de très-grandes pierres taillées avec beaucoup d'art : il eſt large de quatorze palmes & haut à proportion. Dans le milieu eſt une Place qui a près d'un mille d'étendue : elle eſt environnée de ſix cercles formés par environ 200. groſſes colomnes qui ſont toutes ornées de hiéroglyphes, & ont 150. pieds de hauteur, chacune garnie de ſon chapiteau, ſur lequel cinq perſonnes peuvent facilement s'aſſeoir. Il y a quelques Chrétiens & quelques Arabes qui habitent dans ce lieu : les voleurs mêmes que le Bacha pourſuit, y font leur retraite, comme dans un lieu propre à ſe défendre. On voit encore dans cette Ville un Lac d'eau ſalée & verte ; le peuple dit que cette couleur ne vient pas de la corruption de l'eau, mais qu'elle lui a été donnée par art magique. On ne ſçait ni de quelle ſource il vient, ni où ſes eaux ſe retirent ; car il croît quand le Nil commence à diminuer, & diminue

quand ce Fleuve commence à croître. Ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'eſt qu'il nettoie ſur le champ le linge ſale en le trempant ſeulement dedans. Les habitans aſſurent qu'il avoit autrefois un lit de pierre, ſon étendue eſt d'environ un quart de mille.

Proche de ce Lac on trouve une autre Colomnade, qui a été certainement une Egliſe du tems des Chrétiens, puiſqu'on y voit encore aujourd'hui les Images du Sauveur, de la Sainte Vierge, & des Anges, peintes à la Grecque. Ils apellent cet endroit-là Sameavenegium, c'eſt-à-dire, le Ciel étoillé; parce que la voûte, par certains trous qu'on y a ménagés avec art, repréſente pluſieurs étoilles & ſignes du Zodiaque: elle ſert préſentement d'écurie aux Arabes.

Dans un autre endroit on voit deux Obéliſques fort hauts, dont un a le Piédeſtal de 76. palmes de tour, & l'autre de 40. mais qui ſont à moitié enfouis; près de ceux-ci il y en a encore deux autres de la même grandeur, que l'injure des tems a fait tomber par terre. Un peu plus loin on trouve deux Idoles d'un marbre très-fin, qui ont 14. palmes de haut, & qui ſont poſées ſur deux colomnes de porphire, qui forment l'entrée d'une rue cou-

verte de pierres plates de 36. palmes de longueur, ſur 12. de largeur, qui ſont toutes remplies de hiéroglyphes & ſoutenues par un mur bâti de très-groſſes pierres. En allant à une autre Colomnade, ils rencontrérent en chemin une grande Idole d'un marbre très-fin; y étant arrivés ils virent 150. colomnes (de pluſieurs piéces) de 60. palmes de groſſeur, & de 100. de hauteur, ſans y comprendre le chapiteau, ſur lequel il y auroit bien eu place pour cent perſonnes: l'entrée de cet édifice étoit occupé par deux Idoles d'un marbre aprochant du porphyre, d'une ſi prodigieuſe grandeur, que leur pied ſeulement avoit huit palmes de long. A quelques pas de là, eſt une tour, ou un Château, d'où en paſſant par la porte & montant l'eſcalier, on ſe rend dans une grande Place qui a quantité de chambres tout à l'entour, & autant au-deſſus en trois autres apartemens. Près de cette Tour a été pratiqué un ſouterrain qui conduit au Nil & à la Ville d'Hapalimus du côté de l'Occident, qu'on apelle aujourd'hui Medinalhabu. On rencontre dans cette Ville encore beaucoup de veſtiges de Temples & de Théatres; il y a auſſi un petit Lac, qui croît & diminue avec le Nil, auprès duquel on trouve deux Idoles qui ſont

d'une ſi énorme grandeur, qu'on les voit de dix milles; les gens du Pays apellent l'un Samula, & l'autre Damula.

Les Péres s'étant reposés dans la maiſon d'un Chrétien, en partirent avec une très-grande crainte des voleurs, & une très-violente ardeur du Soleil; ils arrivérent à deux heures du matin dans la Ville de Licophi, qu'on apelle aujourd'hui Armant, fort renommée par la quantité de ſes Temples, de ſes grands bâtimens, de ſes Statues & de ſes colomnes. Elle a été autrefois un Siége Epiſcopal. Valuſianus ſon Evêque aſſiſta au Concile d'Ephéſe; Saint Epiphane fait mention de cette Ville. Le Nil a tout vis-à-vis une petite Iſle, où l'on voit tous les jours des centaines de crocodiles de toutes les façons.

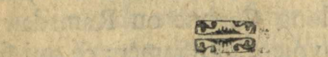
Le Lendemain matin à la pointe du jour ils paſsérent auprès de la Ville de Democrate, bâtie par un Philoſophe de ce nom; on l'apelle aujourd'hui Demcicrat. Le 31. ils arrivérent au Village d'Asfun, qui eſt éloigné de trois milles de la Riviére, ſur une colline, où les maiſons ſont aſſez mal couvertes de nattes, faute d'autres matériaux. Proche de là eſt la Ville de Latone, qu'on apelle aujourd'hui Aſne, ſous le Tropique de l'Ecreviſſe, dont le Pays eſt une fournaiſe continuelle pour les Euro-

péens, qui ne sont pas accoûtumés à de si grandes chaleurs.

Le premier de Juin, ils furent trouver un Chrétien apellé Marc, suivant la lettre de recommandation de l'Evêque de Naccade, afin qu'il les menât visiter le Couvent bâti par sainte Hélene, sous le titre des Saints Martyrs, dans une plaine de quatre milles, où Dioclétien fit mourir 460. Martyrs, qui est habité aujourd'hui par quelques Religieux ; mais un Chef d'Arabes qu'on apelloit Marc, les dissuada d'y aller ; parce qu'il y avoit dans ce lieu un très-mauvais Juge qui haïssoit les Francs, & qui les auroit fait tuer ou emprisonner : ce qui fit que ne pouvant pas accomplir leur pieux dessein, ils prirent la résolution de s'en retourner.

Après avoir pris une petite Barque qui n'étoit pas bien calfeutrée, & qui s'emplit bien-tôt d'eau, ils furent obligés de retourner dans la Ville. S'étant rembarqués ensuite de nouveau, le Raiz ou Patron ayant fait raccommoder la Barque, les Matelots se trouvérent si affoiblis des jeûnes de leur long Carême ou Ramadan, qu'ils ne pouvoient plus ramer ; ce qui fit que Frere Joseph & un matolot ayant pris les rames, conduisirent la Barque jusqu'à la Ville d'Armant, dont nous avons parlé

ci-devant, qui eſt à 40. milles d'Asfun; la laſſitude les fit ceſſer de ramer pendant la nuit. Le lendemain Frere Joſeph & le matelot reprirent encore le même travail; ils arrivérent le 8. à midi à Naccade. Ils furent auſſi-tôt pour rendre viſite à l'Evêque, mais ils ne le trouvérent pas au logis; il y arriva quelque tems après avec ſix Prêtres Cophtes, il les reçut avec la civilité ordinaire. Après le ſouper, ils agitérent, avec la permiſſion de l'Evêque, beaucoup de queſtions touchant la Religion; ils convainquirent ces Prêtres d'ignorance, par la Doctrine des SS. PP. mais eux ne voulurent pas ſe rendre, & dirent que le lendemain ils aporteroient leurs livres Arabes: ce qui ne leur ſervit de rien, car ils furent convaincus par ces mêmes livres, quoiqu'ils n'en tombaſſent pas d'accord, & ſe ſerviſſent toûjours de quantité de paroles inutiles. De-là les Péres revinrent à leur Hoſpice au Caire, ſur le même Fleuve.



CHAPITRE VII.

Description des Pyramides d'Egypte, & des Momies du Desert.

IL me restoit encore à voir les Pyramides d'Egypte, & les Momies du Desert; mais ne pouvant le faire sans bonne précaution, de crainte des Arabes, je priai le Consul de me procurer les moyens d'y aller. Il eut la bonté d'en parler à quelques François, qui se préparoient pour le même dessein avec une bonne escorte, & de me mettre de la compagnie.

Nous serions partis le Mardi dix-huit sans un mal d'yeux qui me survint, pour avoir laissé la fenêtre ouverte pendant la nuit, à cause du grand chaud, ce qu'on m'avoit averti de ne pas faire, parce que la maladie est infaillible, si on le fait : desorte qu'après dîner je fus me promener sur mon âne dans les Bazars & dans les Places de la Ville. Je rencontrai dans la rue un homme d'environ quarante ans, fort couvert de poil & tout nud depuis la tête jusqu'aux pieds. Tout le monde s'empressoit de lui baiser les mains, ce que fit aussi par dévotion celui qui me louoit mon âne. Je remarquai même des

femmes qui lui baisoient l'extrémité de certaine partie, afin de devenir fécondes. M'étant informé du personnage, je sçus que c'étoit un de ces Santons dont j'ai déja parlé.

Nous partîmes donc le Mécredi pour aller à Boulac ou Poulac, tous montés sur des ânes. Quand nous y fûmes arrivés, nous nous embarquâmes, l'inondation nous empêchant d'aller par terre. Nous arrivâmes avant midi aux Pyramides (ou pour mieux dire, à ces monstrueuses montagnes de pierre,) n'y ayant que douze milles de chemin. La curiosité m'engagea avec quelques François à monter jusqu'au faîte de la premiére, avec les genoux plûtôt qu'avec les pieds, les premiers degrés étant hauts de quatre pieds, & larges de trois; mais ils diminuent peu à peu en montant. Sur le haut on découvre une prodigieuse étendue de Pays, ou plûtôt un très-grand Desert de sable. Après en être descendus avec beaucoup de peine, nous nous disposâmes à voir un sépulchre, qu'on dit être celui de Pharaon, où l'on entre par un trou à moitié bouché par les sables. Le P. Fulgence de Touars Capucin & Supérieur de la Maison qui est au Caire, bon Mathématicien, ayant dessiné la Pyramide, & en ayant pris toutes

Pyramide d'Egypte

N
M
I H L
E
G F E
A
C
P
Q

TERRE SABLONNEUSE

O O

les dimentions dedans & dehors, me les communiqua aussi-bien que celles du puits qui se trouve dedans, où le P. Lazare Capucin s'étoit fait descendre vingt ans auparavant par pure curiosité.

Cette grande Pyramide qui est la plus proche du Caire, du côté du Septentrion, a 208. degrés de pierre de différente hauteur, que l'on croit avoir été couverts de marbre, qu'on a employé dans la suite à d'autres bâtimens. La hauteur perpendiculaire est de 520. pieds, la largeur de chaque côté est de 682. La petite Place qui est tout en haut, est formée de douze pierres qui font seize pieds & demi en quarré, ce qui fait dire qu'un bon archer ne pourroit pas faire passer sa fléche par delà la Pyramide. On monte à la porte par seize degrés, au bout desquels on entre dans un passage quarré, qui est par tout d'une égale grandeur, & qui va en descendant; il est haut de trois pieds & six pouces, large de trois pieds trois pouces, & long de 76. pieds. Après cela on trouve une Place d'environ dix pieds de large, d'où l'on entre dans un autre passage de 76. pieds, qui va en montant, & qui aboutit à deux chemins; l'un parallele à l'horizon, qui a douze pas de longueur; l'autre qui va vers le haut, est large de six

pieds quatre pouces, & long de 162. Au bout de celui-là, on entre par une gallerie dans une salle qui a 32. pieds de longueur, 16. de largeur, & 19. de hauteur, dont le plafonds est de neuf pierres. C'est dans cette salle, qui est environ au tiers de la Pyramide, qu'est le Tombeau vuide de Pharaon; il est d'un marbre blanc, rouge & noir: sa longueur est de sept pieds deux pouces; sa largeur de trois pieds un pouce, & sa hauteur de trois pieds trois pouces: espace bien petit pour contenir un si grand Monarque. On peut voir par la mesure de ce tombeau, que les hommes qui vivoient il y a trois mille ans, n'étoient pas plus grands que ceux d'aujourd'hui, que par conséquent il est faux que nous soyons plus petits que nos ancêtres.

Entre ces deux chemins dont nous venons de parler, il y a sur la droite un Puits (qui, par raport à une ligne perpendiculaire, fait la figure du Lamed des Hébreux) dans lequel, à 77. pieds de profondeur, on rencontre une fenêtre quarrée qui donne entrée dans une petite grotte creusée dans la pierre tendre (la Pyramide étant bâtie sur la roche vive) qui va vers l'Occident. A quinze pieds plus bas dans cette grotte, on a taillé un chemin oblique dans la pierre même, qui est large de deux

pieds & demi, haut d'autant, & va 123. pieds en descendant, après quoi on le trouve bouché par des sables & des pierres. Ces barbares disent que de là on alloit par des soûterrains dans la tête creuse d'une Idole qui n'étoit pas fort loin de la Pyramide. La partie de cette Idole qui est restée depuis les épaules jusqu'au sommet de la tête, a 26. pieds de hauteur, & 15. depuis l'oreille jusqu'au menton. On verra mieux tout ce que j'ai dit par la figure suivante.

A. Entrée de la Pyramide, 3. pieds 6. pouces de hauteur, 3. pieds 3. pouces de largeur.
B. Descente de 76. pieds de longueur.
C. Place au bout de la descente de 10. pieds de largeur.
D. Montée de 76. pieds de longueur.
E. Montée de 6. pieds 4. pouces de largeur, & 162. pieds de longueur.
F. Rue de 9. à 10. pieds de longueur.
G. Chambre vuide.
H. Chambre longue de 32. pieds, large de 16. & haute de 19.
I. Tombeau vuide long de 7. pieds 2. pouces, large de 3. pieds 1. pouce, & haut de 3. pieds 3. pouces.
L. Chemin pour entrer dans la cham-

bre du tombeau, long de 8. à 10. pas.

M. Eſpace au ſommet de la Pyramide de 16. pieds 8. pouces en quarré.

N. Hauteur perpendiculaire, 520. pieds.

O. Largeur de chaque côté, 682. pieds.

P. Premiére profondeur du Puits, 77. pieds.

Q. Seconde profondeur du Puits, 123. pieds.

L'autre Pyramide égale à celle-ci en hauteur, en eſt éloignée de deux cens pas vers l'Occident. La baſe en eſt un peu plus petite : l'on ne monte à ſon ſommet qu'avec peine, parce que le tems en a fort gâté les degrés, qui d'ailleurs ne ſont pas ſi commodes que dans la premiére. Proche de ces deux Pyramides, il y en a une plus petite d'une quatriéme partie, qui eſt bâtie ſur une roche élevée : chaque côté a vingt pieds de moins que la premiére ; quoiquelle ſoit baſſe & plus petite, elle eſt néanmoins d'une pierre toute blanche, & d'une largeur égale à ſa hauteur.

Le ſoir, toute la compagnie fut vers le Septentrion aux Pyramides des Momies, qui ſont éloignées de celles-ci d'environ

deux heures de chemin, & à une pareille diſtance du grand Caire. Nous paſsâmes la nuit joyeuſement ſous des tentes.

Le Jeudi, pendant qu'une partie de nos camarades étoient à faire prix avec les Arabes, pour nous faire voir les Momies, le P. Fulgence & moi nous entrâmes dans la plus grande des onze Pyramides qui ſe trouvent là; le Pere en ayant pris les meſures, trouva que chaque côté avoit 643. pieds de largeur; l'entrée eſt au Septentrion, preſque à la quatriéme partie de ſa hauteur, mais non pas dans le milieu de la ligne horizontale, parce qu'il ſe trouve 316. pieds du côté de l'Orient, & 327. du côté de l'Occident. Il y a un ſeul chemin qui a 3. pieds & demi de largeur, & 4. de hauteur, en deſcendant toûjours pendant la longueur de 267. pieds: au bout, on trouve une ſalle longue de 27. pieds & demi, large de onze, & voûtée en dos d'âne. Au bout de cette ſalle, on voit un autre chemin parallele à l'horizon, qui a trois pieds de largeur, & neuf & demi de longueur, par où l'on va dans une autre chambre qui eſt longue de 21. pieds, large de 11. avec la voûte en dos d'âne fort haute: elle a vers l'Occident une fenêtre quarrée, élevée de terre de 24. pieds 8. pouces; de cette chambre,

on entre dans un autre chemin aſſez large, de hauteur d'homme, qui eſt parallele à l'horizon, il eſt long de 13. pieds 2. pouces, & au bout il y a une grande ſalle avec une pareille voûte que les précedentes, qui eſt longue de 26. pieds 8. pouces, & large de 24. 1. pouce. Le pavé eſt la roche même qui eſt pleine de pointes inégales, & qui laiſſe dans le milieu un certain eſpace.

On ne peut pas monter ſur la Pyramide qui eſt proche de celle-ci, n'y ayant aucune entaille dans les pierres, comme dans celles que nous venons de décrire. Chaque côté a 631. pieds de largeur.

Quant aux neuf autres Pyramides, excepté une qui eſt ſemblable à cette derniére, elles ſont moyennes & petites, mais cependant d'un travail différent : il y en a quelques-unes d'aſſez belles, & qui ſont conſtruites de pierres d'une grandeur ſi prodigieuſe, qu'il paroît impoſſible que l'eſprit humain ait pû concevoir l'art de les placer.

Les Hiſtoriens & Chronologiſtes Arabes croient que ces Pyramides ont été bâties par un Roi d'Egypte nommé Saurid, 300. ans avant le Déluge ; ils mêlent tant de fables dans leur raport, qu'ils obſcurciſſent juſqu'au peu de verité qu'il pour-

roit y avoir. Ils écrivent que ce Roi ayant eu une viſion, dans laquelle la terre lui paroiſſoit être renversée ſans-deſſus-deſſous, les hommes étendus la face contre terre, & les étoiles tombées du Firmament, il s'en affligea beaucoup, mais ne le dit à perſonne : après cela, diſent-ils, on vit tomber les étoiles du Ciel en forme d'oiſeaux, qui ſervoient de guide aux hommes pour les conduire entre deux grandes montagnes, par leſquelles ils étoient écrasés, & les étoiles s'obſcurciſſoient ; épouvanté de cette viſion, il aſſembla 130. Devins de toutes les Provinces d'Egypte, parmi leſquels ſe trouva le fameux Aclimon. Il leur raconta le ſonge qu'il avoit eu. Ils jugérent & prédirent qu'il viendroit un grand Déluge, par lequel le Pays d'Egypte couroit riſque d'être ſubmergé, & que cela arriveroit dans peu d'années. Le Roi ayant entendu cela, fit bâtir ces Pyramides, & faire quelques conduits ſoûterrains pour détourner l'eau du Nil dans la Province, qu'on apelle Alſeida, mettant toûjours dans ces Pyramides ce qu'il avoit de précieux : quand elles furent achevées, il les fit couvrir d'une belle étoffe de ſoie, & y célébra une Fête magnifique où tous ſes Sujets ſe trouvérent. On conte pluſieurs

autres histoires ridicules, entr'autres les Cophtes en ont une belle dans leurs livres; ils disent que sous la grande Pyramide, il y a cette Inscription :

Le Roi Saurid a bâti les Pyramides dans le tems, &c. & les a finies en six ans. Quiconque viendra après lui, & se croira aussi puissant qu'il l'a été, qu'il entreprenne de les détruire en six cens ans; quoiqu'il soit plus facile de détruire un bâtiment que de le construire. Il les a couvertes de soie, qu'un autre tâche seulement de les couvrir de mousse.

Quand le Calife Almamoun entra en Egypte, il eut la curiosité de sçavoir ce qui pouvoit être renfermé dans ces Pyramides; quoiqu'on lui représentât que la chose étoit impossible, cependant à force de vinaigre, de feu, & d'instrumens trempés d'une maniére particuliére, il surmonta la difficulté. (Effectivement, la porte que l'on voit dans la grande Pyramide est son propre ouvrage,) il trouva, dit-on, dans un mur très-épais un trésor qui paya largement la dépense qu'il avoit faite pour l'ouverture. On y trouva aussi un Puits quarré, & dans chaque côté du quarré, autant de portes par où l'on entroit dans de certaines voûtes où gissoient plusieurs corps morts envelopés dans de la toille,

Sur le haut de la Pyramide, étoit une pierre creuſe, dans cette pierre étoit la Statue d'un homme, & dans cette Statue un corps qui portoit une plaque d'or ſur l'eſtomac, toute enrichie de pierreries, une épée d'une grande valeur, & ſur la tête une eſcarboucle groſſe comme un œuf. Il y avoit au-deſſous de la pierre certains caractéres que perſonne au monde ne ſçut expliquer. On ajoûte encore qu'après qu'Almamoun eût fait faire cette ouverture, pluſieurs y entrérent & y moururent : voilà tout ce que les Auteurs Arabes nous en ont conté.

Il eſt pourtant vrai que ces Pyramides ont été bâties pour ſervir de tombeaux, comme Strabon & Diodore l'aſſûrent ; on le voit par le ſépulcre qui ſe trouve dans la plus grande, qui eſt celui de Cheopos, ſelon Hérodote, ou de Chemis, ſelon Diodore. Quoique Ariſtote diſe que les Rois d'Egypte avoient entrepris de ſi grands bâtimens pour éxercer leur tyrannie ; & Pline, pour faire voir leur puiſſance, & tenir leurs Sujets occupés, afin qu'ils ne ſongeaſſent point à la révolte : cependant le but a toûjours été d'en faire des tombeaux, & d'y conſerver les corps pendant long-tems, d'autant plus que croyant que les ames reſteroient avec le corps auſſi long-

tems qu'ils ſe conſerveroient entiers, non pas pour les animer, mais pour les garder comme leurs premiéres demeures, ils recherchoient avec ſoin tout ce qui pouvoit ſervir à les préſerver de la corruption, en les embaumant & les mettant dans de ſi fameux bâtimens : ils n'ont pas tout-à-fait mal réuſſi dans leur deſſein, puiſque depuis deux & trois mille ans, on les trouve encore entiers & durs ; c'eſt ce qui a donné occaſion à Platon qui reſta treize ans en Egypte, d'en tirer la conſéquence de l'immortalité de l'ame.

Les Rois firent conſtruire des Pyramides de la figure la plus durable, puiſque le haut ne charge point le bas, & que la pluie ne leur peut faire aucun tort, quoique quelques-uns diſent que cette figure étoit pour repréſenter celles de leurs Dieux. On croit auſſi, avec quelque fondement, que les Egyptiens faiſoient leurs obſervations Aſtronomiques ſur le haut de ces Pyramides, & qu'ils établirent ainſi leur année caniculaire.

Les degrés de ces Pyramides étant d'une pierre ſolide & bien polie, Diodore & Hérodote croient qu'on les a taillées dans les montagnes de l'Arabie, qui ſont au deſſus du Delta. Ce dernier veut qu'on ait élevé ces grandes pierres à force de leviers de

bois posés sur le premier degré, pour les monter jusqu'au second ; & Diodore prétend que les machines n'étant pas encore inventées dans ce tems-là, on faisoit une montagne de terre de la hauteur qu'il falloit ; qu'après y avoir conduit les pierres, on les rouloit jusqu'au bâtiment ; mais il n'y a qu'une imagination Grecque qui puisse goûter ces raisonnemens.

Nous ne voulûmes pas nous donner la peine d'en voir d'autres plus éloignées, au nombre de plus de trente qui étoient éparses dans le Desert : nous fûmes avec les Arabes qui nous conduisoient aux Puits ou sépulcres des Momies, que ces avides Barbares tiennent cachés, afin de tirer l'argent des Francs : effectivement ils exigérent de nous vingt piéces de huit pour contenter notre curiosité.

Bien des gens croient que l'on trouve les Momies dans les Deserts d'Arabie, & que ce sont des corps de personnes étouffées par les sables, lorsque les vents du Midi soufflent ; mais ils se trompent fort, parce que ce n'est rien autre chose que des corps des anciens Egyptiens embaumés. Il y en a beaucoup dans des grottes soûterraines auprès des ruines de l'ancienne Memphis, qui est toute creusée dessus & dessous. On entre dans ces grottes par des Puits

quarrés faits d'une maniére qu'on y peut descendre en mettant les pieds dans les trous qui sont vis-à-vis les uns des autres. Ces Puits sont taillés dans une pierre blanche & tendre qui se trouve dans tout ce pays-ci, après quelques pieds de sable; ils ne sont pas tous d'une égale profondeur; mais les moins profonds sont de 42. pieds. Dans le fonds on voit des ouvertures quarrées, & un passage de dix à quinze pieds de longueur, qui méne dans des chambres quarrées & voûtées, dont chaque côté est de 15. à 20. pieds. Le long de ces côtés, on voit une pierre sur laquelle sont les corps embaumés, les uns dans des coffres de Meurier noir, d'autres dans des tombeaux faits de la pierre même, en forme d'homme qui a les bras étendus. On trouve ordinairement sous la langue de ces corps une piéce d'or de la valeur de deux pistoles; c'est ce qui porte les Arabes à gâter toutes les Momies (qu'ils vendent après aux Mahométans, & ceux-ci aux Chrétiens) quoiqu'il n'y ait souvent rien. A la tête de ces Momies sont quelques petites Idoles, & à leurs pieds des figures d'oiseaux. Les murailles sont pleines d'hiéroglyphes, qui peut-être servoient d'épitaphes; outre cela, chaque maison renferme quantité de tombeaux d'enfans

& d'autres perſonnes. Au reſte, dans chacun de ces Puits, il y a pluſieurs chambres & grottes qui ont communication les unes avec les autres, ſans autre lumiére que celle de l'ouverture du Puits.

Etant deſcendus dans un de ces Puits, nous trouvâmes une chambre de 20. pieds en quarré, taillée dans la pierre, comme je l'ai dit: tout autour on voyoit des tombeaux de perſonnes de diſtinction, & ſur le pavé ceux des domeſtiques. Il n'y avoit que deux Momies ordinaires, qui, je crois, y avoient été miſes fraîchement par les Arabes pour gagner de l'argent; elles étoient emmaillottées comme des petits enfans; & miſes dans deux coffres de Meurier noir, dans leſquels on trouva quelques petites figures de craie que je conſerve, auſſi-bien qu'un crâne embaumé que le ſort me donna, & qu'on dit être bon pour les bleſſures & autres maladies.

Les Egyptiens embaumoient ces cadavres (j'entens ceux des perſonnes de condition) en leur ouvrant le ventre avec une pierre bien taillante; puis en ayant tiré les inteſtins, ils les lavoient dans du vin; y faiſant entrer une poudre aromatique, ils les rempliſſoient de nitre, de caſſe, & d'autres parfums, mais point d'encens; les

ayant remis dans le corps, ils le recousoient : après cela, ils mettoient le corps dans le nitre, & l'y laissoient 70. jours, au bout desquels ils le lavoient & l'envelopoient aussi fort qu'ils pouvoient avec des bandes de toille qu'ils oignoient d'une certaine gomme dont ils avoient coûtume de se servir au lieu de sel. Ils mettoient ces corps ensuite dans des coffres de Meurier noir assez grossiérement faits, aussibien que les figures d'hommes ou de femmes, tels qu'on en trouve aujourd'hui dans les caves.

Quand nous fûmes sortis du Puits, les Arabes nous menérent voir une espéce de Labyrinthe soûterrain où les Egyptiens donnoient autrefois la sépulture aux oiseaux qu'ils adoroient. Nous descendîmes par un passage étroit dans une chambre, d'où par un trou, le ventre à terre, nous passâmes dans de certaines rues où l'on peut marcher debout assez facilement. De chaque côté on voit les urnes où l'on renfermoit le corps des oiseaux, & dans lesquelles on ne trouve plus qu'un peu de poussiere. Ces rues sont taillées dans une terre nitreuse : elles s'étendent l'espace de plusieurs milles, & forment comme une Ville sous terre, qu'ils apellent Labyrinthe.

Nous retournâmes le ſoir au Caire, & je payai pour la dépenſe de ce petit voyage quatre ſequins pour ma part.

Je vis en chemin, entre le Vieux & le Nouveau Caire, les éxercices militaires que faiſoient les ſoldats Turcs dans une belle plaine auprès du Nil. Il y avoit environ quatre mille chevaux qui couroient deux à deux, & qui touchoient adroitement dans leur courſe avec la lance, un morceau de Palmier. Aly alors Bacha du Caire venoit les voir les Mécredis & les Samedis ſur le balcon d'une perſonne de qualité ; outre cela, les Beys ou Princes s'y trouvoient avec tous leurs Sujets, & leurs eſclaves aſſez bien habillés. On me dit que les dix-huit Beys qui ſont au Caire ont beaucoup de terres, & près de cinq cens mille écus de rente chacun, qu'ils dépenſent, pour ſoûtenir avec éclat l'orgueil & la fierté Mahométane, en tenant dans leurs écuries des centaines de chevaux.



CHAPITRE VIII.

Continuation du voyage de l'Auteur, & son arrivée à Jerusalem.

MONSIEUR Maillet fit son possible pour me retenir jusqu'au jour de S. Louis, où il traite tous les Marchands François : mais comme ma résolution étoit prise, je le remerciai de l'honneur qu'il me faisoit, de même que de tout ce qu'il avoit fait pour moi, & le Vendredi 21. je me rendis à Boulac, qui n'est qu'à deux milles du Caire. Je rencontrai en chemin le convoi d'un Turc de distinction, car il y avoit un grand turban sur le cercueil. Les Prêtres de la Mosquée marchoient les premiers en chantant, & après suivoient en pleurant les femmes du défunt montées sur des ânes. Les Mahométans voudroient tous les jours voir faire de ces cérémonies funébres ; car ils disent que présentement tout est cher en comparaison des tems passés, qu'on avoit à choisir de trente œufs, de deux pigeons, ou d'une poularde pour un sol ; qu'il seroit besoin d'une bonne peste pour diminuer le nombre des Habitans, & pour

mettre plus à leur aise ceux qui resteroient.

Je m'embarquai sur le Nil avant midi, & descendant sans voiles au gré du courant, nous entrâmes dans le bras de ce fleuve qui arrose Damiete. Il y auroit eu à la vérité quelque chose de mieux à faire pour moi, si trois semaines auparavant, il n'étoit parti du Port de Suez des Vaisseaux qui alloient à la Mecque : car j'aurois pû me servir de cette occasion pour arriver promptement aux Indes Orientales (comme le Consul François me l'avoit dit) au lieu que le chemin que je prenois rendoit le voyage bien plus long.

Le Samedi 22. nous voguâmes avec des rames, parce que la Barque étoit petite. Il y a moins d'eau dans ce bras du Nil que dans l'autre ; & le peu de fonds est cause que souvent les bâtimens demeurent six mois près de la mer, sans en pouvoir sortir. On voit autant de maisons des deux côtés de ce canal que sur la route de Rosette, mais elles sont moins grandes.

Le Dimanche nous arrivâmes un peu avant le jour à Damiete, après avoir fait 108. milles. Nous restâmes cependant dans la Barque jusqu'à l'heure que l'on ouvre la Douanne, où nous fûmes expédiés, sans être visités avec cette rigueur dont on use en Italie. Je logeai chez un

Maronite, Procureur de l'Hospice du Caire, à qui j'étois recommandé par le Pére Président, parce qu'il n'y avoit à Damiete ni Religieux, ni Consul, ni Marchand François.

Damiete est située sur la rive droite du Nil au 31e. degré de latitude. Le mauvais air de cette Ville fait qu'elle n'est pas fort habitée; mais la commodité de son Port y attire beaucoup de Bâtimens, & la rend fort trafiquante. Elle peut avoir un mille de longueur & autant de largeur. On voit sur le sommet d'une montagne voisine, le sépulcre du grand Pompée rétabli & orné par les soins d'Adrien.

En arrivant, je cherchai d'abord un embarquement pour Jaffa; sur ce qu'on m'apprit qu'il y en avoit un tout prêt à l'embouchure du fleuve, je ne voulus point le manquer, & je fis promptement ma provision, particuliérement d'œufs secs & d'un poisson apellé Mulet, qui coûtent très-peu de chose. En passant par la Douanne, le Janissaire demanda un sequin pour la permission de m'embarquer; mais lui ayant dit que j'étois François, je réduisis son avarice à se contenter d'un quart d'écu: cela m'arriva, parce qu'il n'y avoit point de Consul, & que l'Interpréte Juif n'osa rien dire en ma faveur, dans la crain-

té de la bastonade. Bien plus, voulant qu'il vint jusqu'à la Barque à quatre milles de là, pour m'aider à m'expliquer avec le Patron, il me le refusa, & me laissa à la discrétion des Bateliers que je n'entendois point. Ils me présentérent comme une victime au Commis de la Douanne du Village d'Hisba à la droite du Fleuve; mais je ne payai rien, parce que je ne portois que des provisions de bouche. Il est vrai qu'un More qui vit que j'étois seul, ne voulut pas perdre une si belle occasion d'exercer sa fourberie. Il m'arrêta, & me demanda un sequin pour le passage. J'eûs beau lui répondre qu'il ne lui étoit rien dû, & que j'écrirois au Consul, afin qu'il s'en plaignit au Bacha; il ne me pressa pas moins, me disant que je commençasse par payer, & que j'écrirois ensuite quand je voudrois. Je parus vouloir m'en retourner pour éxecuter ma menace, mais cela ne m'avança pas davantage; ainsi comme je vis qu'il ne se rendoit point, je revins sur mes pas pour profiter d'une occasion qui ne se seroit peut-être pas retrouvée d'un mois, si je l'avois manquée (comme il arriva à un Religieux à qui les sables fermérent le Port) je donnai donc au More deux écus d'Hollande.

Les Bateliers me firent aussi un de leurs

tours ordinaires : car étant convenus d'abord de ce que je donnerois, ils voulurent ensuite beaucoup plus, & me retinrent dans le tems que j'avois le plus d'impatience de partir, jusqu'à ce que je les eusse contentés. Après quoi, ils me menérent à la grande Barque, où l'on chargeoit le ris, le sel & les féves qu'on avoit laissées, en partie pour l'alléger, à cause que le peu fond du Nil en rendoit la sortie difficile.

Le Rais ou Patron fit aussi des siennes, me demandant deux fois plus que ce qu'on a coûtume de payer : sinon que je pouvois m'en retourner à Damiete, pendant qu'il sçavoit qu'il n'y avoit plus moyen. Après plusieurs contestations, où tantôt je me taisois, parce que je ne l'entendois pas, & tantôt je m'expliquois par signes, j'en passai par ce qu'il voulut, pour ne point perdre de tems davantage à disputer inutilement. En vérité les Chrétiens qui ont affaire à ces gens-là, sont bien à plaindre ; car ils n'ont ni retenue, ni pitié, & ne leur laissent rien, s'avertissant les uns les autres de la proie. C'est pourquoi il est necessaire quand on veut aller dans ce Pays, & sur tout en Egypte, de se munir également d'argent & de patience : à quoi je ne manquai pas dans le voyage de la Terre-Sainte.

Nous partîmes le soir du même Dimanche avec un bon vent, ayant vogué toute la nuit, & côtoyé le Lundi un Pays sablonneux & inhabité, nous arrivâmes heureusement à Jaffa à une heure de nuit. Cette navigation fut de 250. milles, elle ne m'ennuya que par les cris confus & perpétuels de ces Barbares qui entendent peu la marine, quoiqu'ils l'aient aprise des Chrétiens ; ce qui fait qu'ils se servent des mêmes termes sans sçavoir effectivement les mettre si bien en usage.

Nous demeurâmes toute la nuit à l'ancre, & le Mardi nous allâmes à terre avec beaucoup de peine. Je donnai au Patron un sequin & demi pour moi & mon valet. Comme il n'y a dans ce petit Pays ni Moine ni François, je fus obligé de loger de même que les autres, chez un Juif, qui servoit aussi d'Interpréte.

Jaffon, Jaffa, Joppe, Zaffo, ou Artuzo, selon quelques autres, a été fondée, à ce qu'on dit, avant le Déluge, par Japhet fils de Noé. Elle est située au 32e. degré de latitude Septentrionale, c'est le Port où arrivent tous les Pélerins qui vont visiter les Saints Lieux de Jérusalem. C'étoit en cet endroit qu'on débarquoit les matériaux transportés du Mont-Liban, pour bâtir le Temple de Salomon ; les an-

tiens dans leurs Fables feignent que c'eſt le lieu où Andromède fut exposée au monſtre, pour en être dévorée. C'eſt auſſi où S. Pierre réſuſcita Tabith ; & aux environs, il vit deſcendre du Ciel ce drap plein de toutes ſortes d'animaux, par où Dieu lui faiſoit entendre qu'il ne devoit pas faire ſcrupule de recevoir les Gentils à la foi, & de les batiſer. Pendant que j'attendois la Caravanne des chameaux, il s'éleva ſur la Mer une tempête ſi furieuſe, qu'aucun Bâtiment ne put aborder pendant pluſieurs jours : ceux qui ſe trouvérent dans ce méchant Port furent briſés, entr'autres notre Barque ; les Mariniers ayant négligé de l'amarrer ; & s'étant mis à dormir, elle fut à fonds, avec toutes les Marchandiſes qu'ils venoient de charger ; heureux encore de ſe pouvoir ſauver à la nage.

Le Mécredi 26. celui qui devoit me conduire, vint de bonne heure m'éveiller, pour partir avec une petite caravanne de 30. chameaux ; mais je ne voulus monter qu'un âne. Ayant fait dix milles dans un pays plat, en partie inculte, en partie cultivé & planté d'oliviers, nous nous trouvâmes à la pointe du jour à Rama, où je fus reçu par le Supérieur de l'Hoſpice des Religieux Obſervantins, qui donna auſſi-

tôt avis de mon arrivée au Pére Gardien de Jérusalem, afin de m'avoir une permission de lui pour passer à cette Ville.

Rama, Ramma, Ramle ou Remola, selon quelques-uns, est une petite Ville ouverte, habitée par des Arabes, des Juifs & des Chrétiens, située dans un terrain fertile en froment & en fruits, comme raisins, figues, melons, & beaucoup d'autres. Quelques-uns veulent que ç'ait été la patrie de Joseph d'Arimathie, disciple de Jesus-Christ.

Le Jeudi 27. je fûs avec quelques Religieux à trois milles de la Ville (je parle toûjours de milles d'Italie) pour y visiter un endroit qu'on apelle Lida, où S. George fut décollé, & qui est dans une Eglise dont les Grecs sont en possession. On me fit voir, en revenant, une Mosquée qui avoit été autrefois une Eglise des Chrétiens, que Sainte Héléne avoit bâtie, sous le grand Autel de laquelle il y a quarante Martyrs enterrés, qu'elle avoit fait transporter elle-même d'Armenie : les Arabes n'en permettent l'entrée à aucun Chrétien. Les Religieux me firent voir aussi, proche de l'Eglise de l'Hospice, la Maison de Nicodéme qui descendit notre Seigneur de la Croix.

Le Vendredi 28. ayant reçû la permis-

ſion du Pére Gardien de Jéruſalem, je payai au Commis de la Douanne pour le tribut quatorze Alboulkebs qui reviennent environ à dix ducats de Naples; & m'étant pourvû de chevaux, comme on y eſt obligé, je partis le lendemain accompagné de quelques Religieux, & du Cadi qui s'en retournoit à Jéruſalem. Nous marchâmes 12. milles dans une plaine, & 18. par des montagnes plantées d'oliviers: nous paſsâmes en chemin par le Village du bon Laron (ainſi apellé, parce qu'il y étoit né) qui contient environ 300. maiſons. Il eſt ſitué ſur une montagne avec un Château qui tombe en ruine. A la moitié du chemin, nous vîmes le Village de Jérémie, où l'on me montra un Couvent ruiné que les Cordeliers habitoient autrefois, mais qu'ils ont abandonné à cauſe que les Arabes en avoient tué pluſieurs. Proche de là, on voit le Village où S. Jean-Baptiſte vint au monde. Après avoir paſsé le Pont, nous nous trouvâmes dans la Vallée de Térébinte, fameuſe dans l'Ecriture-Sainte par le combat de David avec Goliat, pendant que l'Armée de Saül étoit ſous les armes ſur une partie de la montagne, du côté de Jéruſalem, & celles des Philiſtins du côté de Rama. Aux environs de cet endroit, je découvris encore

ſur une montagne le Château d'Emaüs, où l'on voit l'ancien édifice qui y ſubſiſte toûjours (ſi pourtant cela eſt vrai) & dans lequel après la Réſurrection, les deux Diſciples reconnurent le Rédempteur quand il rompit le pain.

Nous arrivâmes vers le ſoir à Jéruſalem ; les Religieux avec qui j'étois m'avertirent d'entrer par la porte de Damas, afin de donner mon nom pour payer le tribut, à cauſe que je n'étois pas encore venu à Jéruſalem. J'y allai avec mon valet ; & n'ayant trouvé perſonne, je me rendis tout droit au Couvent de S. Sauveur : mais le Pére Gardien craignant qu'on ne me fit quelque avanie, me perſuada de retourner, & d'envoyer un Chrétien avertir les Turcs de venir m'enregiſtrer, comme ils le firent.

Je revins enſuite au Couvent, & je reçus du P. Gardien toutes ſortes d'honnêtetés. Le bâtiment de ce Monaſtére n'eſt ni grand, ni élevé, mais il eſt commode. L'Egliſe eſt petite, & pavée de marbre noir & blanc ; il y a cinq petits Autels, trois au bout d'enhaut, & deux apuyés contre les pilaſtres qui ſoutiennent la voûte ; mais ce qu'il y a de plus conſidérable, c'eſt que le Service s'y fait fort dévotement par 50. Religieux.

CHAPITRE IX.

Deſcription de Jéruſalem, & des ſaints lieux.

JERUSALEM a eu les noms autrefois de Salem, de Solima, & de Capitolina; les Turcs l'apellent Cuzumobarech & Leucoſt, & les gens du pays, Chute & Godtz; elle eſt ſituée au 31. degré 50. minutes de latitude ſeptentrionale. Elle fut bâtie par Melchiſedec, (que les Hébreux diſent être le même que Sem, fils de Noé) entre deux montagnes; ſçavoir, le Calvaire au couchant, & le Mont des Olives au levant: entre celui-ci & la Ville ſe trouve le Torrent de Cédron qui va ſe perdre dans la Mer Morte. D'autres prétendent, qu'elle fut bâtie du tems du Patriarche Abraham, l'an du monde 2100. Les reſtes de quantité des beaux édifices, que l'on voit autour de la Ville, témoignent aſſez quelle a été ſa ſplendeur autrefois, étant aujourd'hui entiérement changée de ce qu'elle étoit, par les ravages épouvantables que différentes Nations y ont fait en divers tems.

Etant venue ſous la domination du Roi

David, (par la valeur de Joab, qui en chassa les Jebuséens) Salomon son fils lui succeda & y fit construire ce Temple si renommé vers l'an du monde 3120. Le Temple & la Ville furent ruinés & brûlés par les Babyloniens, sous Nabuchodonosor II. surnommé le Grand, & les Juifs menés captifs en Babylone, (vers l'an du monde 3365. ou, selon d'autres, 3398.) où ils demeurérent pendant l'espace de 70. ans; après lesquels Cyrus & Darius son successeur les renvoyérent chez eux; ils rebâtirent la Ville du tems d'Esdras & de Nehemie; mais le Temple ne fut rétabli que par Zorobabel. L'autre ravage qu'y firent les Babyloniens, arriva du tems de Sedecias, dernier Roi de Juda, lorsqu'Ezechiel profétisoit, 588. ans avant l'Ere-Vulgaire. La Monarchie des Grecs étant divisée, & par conséquent finie, après la mort d'Alexandre le Grand, son Fondateur, quelles cruautés n'y ont pas exercé les descendans de Ptolemée Lagus Roi d'Egypte, & ceux de Seleucus Roi de Syrie, dont parle Daniel? Antiochus le Grand, & son fils Antiochus Epiphane n'employerent-t-ils pas les tourmens les plus horribles pour contraindre les Hébreux à idolâtrer & abandonner leur Loi? Ils pillérent & brûlerent le Temple: mais

les Juifs, animés d'un saint zéle pour leur Religion & pour leur Patrie, prirent leur défense; & avec le conseil & le courage de Matatias, & de ses cinq fils, connus ensuite sous le nom de Maccabées ou Assamonéens, mirent en déroute plusieurs fois les nombreuses armées de ces Rois; ils rebâtirent la Ville, purifiérent le Temple, & furent gouvernés pendant long-tems par les Maccabées, qui étoient en possession de la dignité Sacerdotale. Mais ensuite Pompée s'empara de la Ville, & pénétra jusqu'aux lieux les plus secrets du Temple. Hérode fils d'Antipater, aidé des armes des Romains, prit la Ville, & en même tems Antigone le dernier des Assamonéens, que Marc-Antoine le Triumvir fit mourir à la priere d'Hérode. Ainsi finit sa race qui s'étoit maintenue pendant 106. ans. C'est de cette maniere que passa le sceptre de la Judée aux Iduméens, qui, quoique Prosélites, c'est-à-dire, qui avoient embrassé le Judaïsme, étoient toûjours des Etrangers; & cela faisoit voir que l'Oracle de l'Ecriture-Sainte, touchant la naissance du Rédempteur, alloit être éclairci. Après la défaite & la mort de M. Antoine, Hérode, qui avoit suivi son parti, sçut par des présens & des priéres, gagner l'amitié d'Octave Augus-

te, qui le confirma dans son Royaume ; & par reconnoissance de tels bienfaits, il fit bâtir des Villes en son honneur, & en celui de M. Agrippa son favori. Il rétablit le Temple pour la troisiéme fois, égal en magnificence à celui de Zorobabel, mais fort inférieur à celui de Salomon. Hérode avoit beaucoup d'esprit & d'entendement ; mais sur le moindre soupçon il étoit cruel & sanguinaire, jusqu'à ne pas épargner ses amis, sa femme & ses enfans ; ce qui donna occasion à Auguste de dire : *Melius est Herodis porcum esse, quam filium.* Ce fut lui qui ordonna le massacre des Innocens ; il mourut enragé en la seconde année du Rédempteur : ordonnant par son testament, qu'Auguste partageât le Royaume entre ses Petits-fils, qui étoient les enfans de son fils Antipater, qu'il avoit fait mourir depuis peu ; ils s'appelloient Archelaüs, Philippe & Hérode Antipas. Auguste en donna deux parts à Archelaüs, dans lesquelles étoit Jérusalem & ses environs ; & des deux autres il en donna une à Philippe, & l'autre à Antipas. Archelaüs se comportant mal, & donnant occasion à ses Sujets de faire des plaintes, fut éxilé à Vienne en France par l'ordre de l'Empereur ; son Etat fût confisqué & joint à la Syrie ; les Gouver-

neurs étoient apellés Procureurs de l'Empereur, tel que fut Ponce Pilate. Celui-ci, à l'occasion de la mort de notre-Seigneur, se réconcilia, comme dit l'Evangeliste, avec Hérode Antipas le Tetrarque, qui est le même qui ravit la femme à son frere Philippe, & qui fit mourir S. Jean-Baptiste. Dans la suite la Ville de Jérusalem fut saccagée, & son Temple fameux entiérement renversé par l'Empereur Titus, qui fit périr par le fer & la faim onze cens mille de ses Habitans, vers l'an du Seigneur 71. Ceux qui veulent aprendre un plus grand détail de ses malheurs, n'ont qu'à parcourir les Historiens sacrés & profanes, qui les en instruiront assez, ceci n'étant pas de mon sujet.

La Jérusalem d'aujourd'hui n'est plus comme celle d'autrefois, son circuit n'étant que d'environ trois milles, & ayant tout au plus vingt mille habitans. Elle est située sur le penchant des deux montagnes que nous avons nommées, élevée vers l'Occident, & basse vers l'Orient. Elle a six portes, celles de Béthléem, du Mont de Sion, la Sterquilinia, celles de S. Etienne, d'Hérode & de Damas, outre la Porte dorée qui est fermée. Ses murailles ne sont pas fortes, elles n'ont point de bastions, mais des tourelles; elles sont sans

canon & sans fossé, excepté du côté du couchant, encore n'est-il pas fort profond. Tout proche de cet endroit, on voit le Château que bâtirent ceux de Pise, sur les ruines de la Tour de David, il commande toutes les murailles de la Ville. Il y a là quelques soldats en garnison, & on y voit quelques piéces de canon démontées, qu'ils s'imaginent être de Godefroi de Bouillon. Le vieux Château où David fit sa demeure, après en avoir chassé les Jébuséens, fut apellé Sion par ce Roi.

On ne boit dans cette Ville que de l'eau de citerne, qui cause la dissenterie : la bonne qui vient du *Fons signatus*, coule seulement dans le Temple de Salomon & le Palais du Cadi; depuis quelques années elle est aussi chére que le pain. La Ville avec ses dépendances est gouvernée par un Sangiac qui dépend du Bacha de Damas.

Les Religieux s'étoient renfermés depuis sept mois, à cause de la peste qui avoit fait un grand ravage autour de chez eux; comme on devoit dans peu de jours admettre les Chrétiens à la Communion, on en anticipa le tems à cause de moi. Tous les Fidéles donc se trouvérent le Dimanche 30. du mois dans l'Eglise des Révérends Péres où ils entendirent la Messe :

je remarquai que les femmes ne se couvrent pas le visage d'un masque comme celles d'Egypte, mais elles l'ont entiérement découvert ; leur corps est tout envelopé d'un drap blanc, elles portent sur la tête un Tadema qui est une espéce de bonnet à plusieurs pointes. On baptisa un enfant, & je fus choisi pour parrain.

Vers le soir, je fûs visiter les Saints Lieux, accompagné d'un Religieux qui est chargé de cet office, & de l'Interpréte du Couvent. Nous fûmes premiérement au Mont Calvaire; après avoir monté plusieurs degrés, nous entrâmes dans une petite Eglise que les Grecs suposent être le lieu où Abraham voulut sacrifier son fils Isaac, par l'ordre de Dieu. Quelques pas plus loin on voit une voûte fort obscure qui a été autrefois la Prison de S. Pierre, & dont les Turcs se servent aujourd'hui pour le même usage.

Dans une autre Eglise apartenante aux Grecs, qui étoit autrefois la Maison de Zébedée, on montre le lieu où S. Jean l'Evangeliste & S. Jacques ses enfans sont venus au monde. Derriére cette Eglise, on voit les apartemens qui étoient anciennement aux Chevaliers du S. Sépulchre. Nous passâmes sous une moyenne arcade, qu'ils apellent la Porte de fer, par laquelle

S. Pierre sortit hors de la Ville avec l'Ange qui le délivra de la Prison. Près de là, nous fûmes dans la Maison de S. Marc, où suivant la tradition, S. Pierre se retira lorsque l'Ange l'eut laissé, pour aller trouver les autres Apôtres, que l'on dit avoir commencé ici à baptiser dans des fonts de pierre que l'on voit encore aujourd'hui. Ce lieu sert à présent de petite Eglise aux Syriens. A quelque distance de cet endroit, est la Maison où a vêcu S. Thomas, qui sert présentement de Mosquée, & les Maisons des trois Maries, où l'on ne peut pas entrer, parce qu'elles sont habitées par des femmes Turques. Un peu plus loin, en entrant dans une grande cour, on trouve l'Eglise de S. Jacques, avec un bon Couvent habité par 50. Religieux Arméniens. Il y a deux grandes portes qui donnent entrée dans l'Eglise, soûtenue par quatre grands piliers qui forment un quarré & trois Nefs incrustées de beau marbre. Elle a été bâtie par les Espagnols en l'honneur de S. Jacques, qui fut décapité en cet endroit; le lieu où il souffrit le martyre se voit dans une petite arcade qui est dans la troisiéme Chapelle à la gauche en entrant. Dans la premiére de ce même côté, on révére le corps de S. Macaire, Evêque de Jérusalem. La

Chaire du Patriarche des Arméniens eſt à la droite de l'Autel. Dans la petite Egliſe des femmes, qui eſt à main gauche de la grande, on remarque dans une niche trois pierres tachetées, ſur la plus grande deſquelles, qui a été aportée du Mont Sanaï, Moïſe rompit les Tables de la Loi, lorſque le peuple ne vouloit pas l'obſerver; l'autre qui eſt à droit fut tirée du Jourdain, proche de l'endroit où Jeſus-Chriſt fut baptisé par S. Jean; & la troiſiéme à gauche étoit ſur le Mont Tabor, au lieu même où ſe fit la Transfiguration. Tous les Pélerins qui viennent viſiter les Saints Lieux, ſont fort bien traités par ces Religieux Grecs: ils leur donnent de bons logemens & de bonnes écuries pour leurs chevaux.

En ſortant de la Ville par la Porte du Roi David, ou du Mont de Sion, nous vîmes la ſépulture de nos Chrétiens Catholiques; proche de là, le reſte d'un vieux mur de la Maiſon où la Sainte Vierge eſt morte, & où S. Jean a célébré quelques Meſſes.

Après avoir enſuite payé un ſequin, je me rendis à l'Egliſe des SS. Apôtres, qui ſert préſentement de Moſquée. Elle n'a qu'une Nef, mais qui eſt fort large à la maniére du pays, avec deux piliers ſeulement.

ment. Du côté du couchant, eſt la petite tour où le Santon apelle le peuple à la priére. On deſcend par quelques degrés à l'Egliſe soûterraine qui eſt baſſe à la vérité, mais plus longue que celle d'enhaut. C'eſt ici où N. S. célébra la Pâque avec ſes Apôtres, & inſtitua le Très-Saint Sacrement de l'Euchariſtie ; où il leur aparut après ſa Réſurrection ; conſacra S. Jacques Evêque de Jéruſalem, & où le Saint-Eſprit deſcendit en langues de feu ſur les Apôtres. C'éſt auſſi dans ce lieu qu'on prétend que vint S. Pierre au ſortir de la Priſon ; que S. Mathias fut élû Apôtre à la place de Judas ; que S. Etienne fut fait Diacre avec ſes autres Compagnons ; que les Apôtres ſe cachérent pendant la perſécution du Roi Agrippa ; qu'ils tinrent un Concile où ils déterminérent que la Circonciſion n'étoit plus néceſſaire. C'eſt ici où l'on a mis la Colomne à laquelle Jeſus-Chriſt fut flagellé, & où S. Pierre célébra ſa premiére Meſſe au jour de la Pentecôte, de même que S. Jean. On y voit de plus le ſépulchre du Roi David, de ſeize palmes de longueur, que Salomon lui fit faire. Il y a des Auteurs qui diſent que celui de S. Etienne y eſt auſſi. Auprès du *Cœnaculum*, ou de la grande Chambre, on fait voir l'endroit où le Roi Manaſsès eſt

enterré. Sous l'escalier par où l'on descend dans cette Eglise, on veut que ce soit l'endroit où fut rôti l'agneau que Jesus-Christ mangea avec ses Apôtres à son dernier souper : mais autant que ceci peut être vrai, autant est-il peu important. Hors de l'Eglise est la citerne où les Disciples se séparérent les uns des autres pour aller prêcher la foi dans tout le monde. Sainte Héléne a bâti cette Eglise, aussi-bien que celles des autres Saints Lieux, & Sanche Reine de Naples & de Sicile les a rétablies.

Sur le Mont de Sion, qui est tout proche, paroissent encore les vestiges du Palais du Roi David ; les Arméniens ont une autre petite Eglise, mais fort belle, qui est bâtie à l'endroit où étoit la Maison du Grand Prêtre Caïphe, à l'entrée de laquelle étoit la Cuisine où S. Pierre renia J. C. On aperçoit dans le mur de l'Eglise l'endroit où le Cocq chanta, n'y ayant plus de Colomne aujourd'hui. Il y a aussi à la gauche de l'Autel, une voûte où N.S. fut emprisonné, & flagellé la premiére fois. On a séellé sur l'Autel la pierre du S. Sépulchre, que les Arméniens tirérent de l'Eglise de ce nom, pendant la Guerre de Candie, les Religieux Catholiques ayant été alors mis en prison, & la leur ayant donnée en garde. C'est en ce mê-

me endroit que Judas vendit J. C. pour trente piéces d'argent, & qu'il les rendit aussi, avant que de s'aller pendre de desespoir.

Dans un Carrefour hors de la Ville, on me fit remarquer l'endroit où la Sainte Vierge fit son premier miracle après sa mort, lorsque les Apôtres portoient son corps en terre dans la Vallée de Josaphat.

En rentrant dans la Ville par la même porte, je vis derriére le jardin du Monastére de S. Jacques, la Maison d'Anne, où J. C. fut attaché à un Olivier, dont on garde encore des branches dans le porche de l'Eglise qu'on y a bâtie, & que les Arméniens qui la déservent révérent beaucoup. On voit dans cette même Eglise à gauche, la porte par laquelle N. S. sortit, après avoir été éxaminé touchant sa doctrine & ses Disciples, & après avoir reçu un soufflet; mais elle est fermée aujourd'hui.

Nous sortîmes de la Ville encore une fois par la Porte Sterquilinia (qu'on apelle ainsi à cause des immondices que l'on porte proche de là) par laquelle J. C. entra, quand on le mena lié chez Anne. A cent pas de là je vis une grotte qui est tout-à-fait ruinée, dans laquelle saint Pierre pleura amérement la faute qu'il

avoit faite en reniant ſon Maître.

Etant rentrés de nouveau dans la Ville, nous fûmes vers la partie inférieure, où en traverſant un jardin nous paſsâmes ſous la voûte du Temple où la Vierge Marie fut préſentée par ſes parens. Ce Temple a autrefois été apellé l'Egliſe de la Préſentation : il y avoit un Couvent de filles; mais aujourd'hui c'eſt une Moſquée, dans laquelle les Turcs font élever leurs jeunes filles par de certaines Matrônes, juſqu'à ce qu'elles ſoient en état d'être mariées. La ſtructure en eſt magnifique : les murailles ſont bâties de très-groſſes pierres, la moindre ayant quatre palmes en quarré ; & autant qu'on en peut juger, en parcourant le deſſous avec des flambeaux, l'Egliſe eſt grande, avec ſept aîles, composées de ſix ordres, chacun ayant trois colomnes.

Nous paſsâmes de là le long du Bazar ou Marché, nous vînmes à la Porte qu'on apelle Specioſa, par où entra J. C. quand il vint au Temple, & qu'il y diſputa contre les Docteurs : ce fut par celle-là auſſi que la Vierge paſſa pour venir préſenter l'Enfant Jesus à S. Simeon ; ce fut encore en cet endroit-là que S. Pierre guérit le Paralitique. Ce chemin conduit à de longues & hautes voûtes qui vont juſqu'au Temple de Salomon, où il eſt défendu à aucun Chrétien d'entrer.

Le Lundi dernier jour d'Août, j'allai voir l'Hôpital de Sainte Héléne, qui eſt un grand bâtiment : il étoit deſtiné à loger les Pélerins qui venoient viſiter les Saints Lieux ; pour cet effet il y a pluſieurs longues galleries, & l'on y voit encore ſept grandes chaudiéres où l'on faiſoit la cuiſine pour les pauvres. Les Turcs en font le même uſage, en donnant l'aumône en certains jours, même aux Chrétiens.

En allant plus avant proche de la Porte de Cédron, que l'on apelle aujourd'hui de S. Etienne, on me fit voir la Piſcine Probatique, où N. S. guérit un homme qui étoit malade depuis 38. ans. Elle eſt longue de 100. pas, large de 60. & profonde de 40. le tout eſt fait de bonne pierre. Dans la rue qui eſt au-deſſus, on voit la Maiſon du Phariſien où Sainte Marie Madeleine répandit ſon précieux baume ſur les pieds du Rédempteur, les baignant de ſes larmes, & les eſſuyant avec ſes cheveux ; en mémoire de cette action on a bâti à côté une Chapelle ſous l'invocation de cette Sainte, quoique la maiſon ſoit habitée par des Turcs. Auprès de la Porte de S. Etienne, contre les murailles, eſt la Maiſon de Sainte Anne, où la Sainte Vierge eſt venue au monde ; il y a une aſſez bonne Egliſe, mais elle eſt peu ornée,

parce qu'elle eſt entre les mains des Mahométans. On me montra le lieu où S. Etienne fut lapidé, & la citerne taillée dans la roche vive, où l'on jetta ſon corps.

Un peu plus loin de l'autre côté du Cédron, je fus dans l'Egliſe où la Bienheureuſe Vierge fut enterrée : y étant deſcendu par 47. marches, je vis à droit les Autels ſous leſquels eſt la ſépulture de S. Joachim & de Sainte Anne ; & à gauche vers le milieu de l'eſcalier, le lieu où fut mis le corps de S. Joſeph. Dans le fonds de l'Egliſe auprès du Puits, eſt l'Autel où les Prêtres Cophtes diſent la Meſſe ; à la droite celui des Jacobites, & à la gauche celui des Georgiens ; le grand Autel en dehors apartient aux Arméniens; celui qui eſt à la droite aux Syriens ; & celui qui eſt derriére aux Grecs : puis dans une petite Chapelle où l'on entre par deux très-petites Portes, eſt l'Autel où la Vierge fut enterrée, & que nos Catholiques déſervent : j'y entendis la Meſſe qu'y célébrérent deux Péres de S. Sauveur. Au dehors de l'Egliſe à droit eſt la Grotte où N. S. ſua du Sang : on l'a agrandie, & on l'a rendue plus claire, afin de contenir un plus grand nombre de Fidéles ; parce qu'il paroiſſoit indécent, outre l'incommodité qu'il y auroit eu, d'entrer du côté du Jar-

din de Gethſemane, par ce paſſage étroit qui ſervit à J. C. pour y entrer, on a fait la porte qu'on voit aujourd'hui, & l'on a fermé l'autre par reſpect. Il y a toûjours dans ce Jardin 8. Oliviers, qui viennent, dit-on, de ceux qui y étoient, lorſque N. S. fit ſa priére, le neuviéme ayant été brûlé par les Turcs. On montre auſſi l'endroit où étoit la Vierge, lorſqu'on lapidoit S. Etienne; & celui où elle donna ſa ceinture à S. Thomas. Ce n'eſt pas d'ailleurs un jardin fort fertile, le fond étant preſque de rocher par tout; mais il y a d'excellentes figues, dont je mangeai à la priére des Religieux à qui cet endroit apartient, leur ayant été donné par un Anglois, qui l'acheta des Mahométans exprès pour leur en faire préſent.

En retournant à la Ville, je fus le long de la Rue de Douleur (qui commence à la Maiſon de Pilate, & finit au Mont-Calvaire) en la même maniére que J. C. la paſſa, c'eſt-à-dire, avec la Croix ſur les épaules. Nous entrâmes d'abord dans la Maiſon de Pilate, auprès de laquelle il y a une chambre voûtée fort obſcure, où N. S. fut flagellé la ſeconde fois. Nous montâmes par d'autres degrés que ceux par leſquels on conduiſit le Sauveur, les autres ayant été depuis long-tems tranſ-

portés à Rome à la Scala Santa. En entrant on y voit une chambre voûtée assez bien éclairée, qui étoit le Prétoire où Pilate condamna J. C. à mort, y ayant encore un Divan ou Parquet élevé d'un pied. Au-dessous de celle-ci est une chambre obscure, dont on a fait une étable, & où il fut couronné d'épines. Ayant monté sur le toit, je découvris facilement le Temple de Salomon.

Ce Roi bâtit ce Temple avec des frais incroyables en l'espace de huit ans, en y employant non seulement toutes ses richesses qui étoient immenses, mais encore celles que son pére avoit gagnées sur ses ennemis. Je ne veux pas parler ici de sa magnificence, l'Ecriture nous en instruisant amplement; mais je ferai seulement mention en passant des malheurs déplorables, ausquels il a été exposé. Premiérement Sesac Roi d'Egypte le dépouilla de tous ses riches ornemens; le Roi Josias le répara la dix-huitiéme année de son régne, mais il fut ensuite renversé par l'impiété du Roi Sedecias, dont le crime ne demeura pas impuni; car ayant été pris prisonnier par Nabuchodonosor, on lui arracha les yeux, après qu'on eût mis en piéces en sa présence ses malheureux enfans. On rebâtit de nouveau ce Temple; Antiochus

fils de Seleucus le pilla & le profana; ayant été encore rétabli, quoique bien inférieur en magnificence au premier, il fut détruit par l'Empereur Tite, aussi-bien que la Ville, en l'an 71. de N. S. Enfin l'Empereur Adrien érigea sur ses ruines un Temple à Jupiter, après avoir soûmis la Judée qui s'étoit révoltée. Je passe sous silence quantité d'autres choses qui sont arrivées à ce fameux bâtiment, qui est présentement tout différent de ce qu'il a été.

Ce que je pûs observer de l'endroit où j'étois, est une grande Place quarrée d'environ un mille de tour, qui a douze Portes. Tout autour, il y a plusieurs petites Chapelles, des logemens de Prêtres, & le Palais du Cadi, où notre Patriarche demeuroit autrefois, & quantité d'arbres dans le milieu. De là, on passe dans une seconde Place qui est ronde, & qui peut avoir un quart de mille de tour; elle est enfermée de murailles avec de très-belles portes & des colomnes de marbre. C'est dans le milieu de celle-ci qu'est le Temple de Salomon bâti d'une figure octogone, avec quatre Portes diamétralement oposées; le dehors est revêtu d'une espéce de porcelaine jusqu'à l'endroit où commence le dôme, qui est couvert de plomb, &

qui termine le bâtiment aſſez bien. Proche du Temple, du côté de l'Orient, on voit une gallerie découverte, ſoûtenue par de petites colomnes, où l'on dit que l'on a aporté du Mont des Olives, la pierre ſur laquelle N. S. mit les pieds, lorſqu'il monta au Ciel. Je ne pûs remarquer autre choſe, étant ſi éloigné, parce que les Turcs mettent à mort les Chrétiens qui y entrent, ou bien leur font embraſſer le Mahométiſme.

Vis-à-vis la Maiſon de Pilate, on voit celle d'Hérode, qui eſt toute renouvellée, & qui par conſéquent a très-peu d'antiquité. Nous y entrâmes par une petite porte, (la grande étant fermée) près de laquelle il y a une voûte où Jeſus-Chriſt demeura pendant quelque tems, avant que d'être mené devant Hérode; & en montant, nous vîmes la Cour de Juſtice, qui eſt une eſpéce de ſalle étroite où fut interrogé le Sauveur, qui ne répondant point, fût renvoyé à Pilate, après l'avoir revêtu d'une robe blanche.

Dans la Place, on voit l'arcade qui ſoûtenoit le balcon, ou la gallerie découverte où Pilate préſenta N. S. aux Juifs, en leur diſant : *Voilà l'homme.* On ne doute point que ce ne ſoit la même, l'ancienneté des pierres le témoignant aſſez.

Un peu plus loin, on trouve la Porte par où passa la Vierge Marie pour venir trouver N. S. n'ayant pû venir par la même rue à cause de la foule; & où le voyant tomber sous le fardeau de la Croix, elle s'évanouit : ce qui fait que l'Eglise qui est bâtie aujourd'hui à cet endroit, s'apelle l'Eglise de l'Evanouissement. On dit que c'est aussi en cet endroit où Simon le Cyrénéen lui aida à porter sa croix. Quelques pas plus avant sur la droite, est la petite Maison du Lazare, & un peu plus loin celle du Mauvais Riche, qui est bâtie sur des arcades, sous lesquelles on passe : c'est dans celle-ci où le Gouverneur demeure; le Bacha occupe celle de Pilate, & un Turc nommé Mustapha, celle d'Hérode. Dans cette même rue, on voit la Maison de Sainte Veronique, qui, selon l'ancienne tradition, aporta un mouchoir à Jesus-Christ pour s'essuyer le visage, sur lequel l'image demeura empreinte. Assez près de là, est la Porte de la Justice, par laquelle N. S. sortit de la Ville avec la croix sur les épaules; mais elle est fermée présentement. Il y est resté un pilier de marbre sur lequel on afficha la Sentence de mort, selon la coûtume d'alors. A quelque peu de distance, est une petite tour de pierres dures, qui ne mérite pas

le nom de Forteresse, que l'on apelle la Tour Antonienne, où Saladin se fortifia lorsqu'il prit la Ville; & proche de là, les ruines du Palais de Godefroi de Bouillon, Roi de Jérusalem.

Le soir, le Pere Gardien fit la cérémonie de me laver les pieds, & à six autres Pélerins, avec une solemnité qui dura deux heures. Ce bon Religieux qui s'apelle Jean-Baptiste d'Atine, s'éxerce tous les jours à des actions d'humilité chrétienne, lavant lui-même les plats & les écuelles du Réfectoire. Je lui ai certainement beaucoup d'obligation, parce qu'il me tenoit toûjours compagnie pendant quelques indispositions que j'avois, & me fournissoit des confitures du pays.

Le Mardi premier de Septembre, étant sorti de bonne heure par la Porte de Béthléem, & descendant le Mont de Sion par le même chemin que firent les Apôtres quand ils portérent la Sainte Vierge au tombeau, on me fit voir tout vis-à-vis la Vallée que l'on apelle de Mauvais Conseil, parce que ce fut là où Caïphe & ses Conseillers résolurent la mort de Jesus-Christ, ce qui a donné le même nom à un petit Village d'Arabes qui est sur le haut de la montagne. Nous allâmes ensuite à pied jusqu'au bout de la Vallée, où

nous trouvâmes beaucoup de tombeaux de Juifs. Au pied de la montagne, on fait remarquer le champ qui fut acheté des trente piéces d'argent pour lesquelles on avoit vendu Jesus-Christ; il sert pour la sépulture des Pélerins. Cette sépulture est de trente pieds en quarré, & creusée dans le rocher. Au-dessus, il y a quelques ouvertures par où les Arméniens descendent les corps de leurs morts. Au-dessous de cet endroit, est la grotte où huit des Apôtres se cachérent lorsque l'on crucifia Jesus-Christ : plus bas encore on rencontre un Puits profond où Nehemie le grand Prêtre cacha le feu sacré lorsqu'on emmena les Juifs captifs en Babylone. Un peu plus haut est l'endroit où le Prophete Isaïe fut scié par le milieu du corps. On a planté un meurier blanc à la place du cédre qui s'ouvrit, & le cacha dans son tronc. Auprès de ce meurier, on voit le Lavoir de Siloé où N. S. donna la vûe à un aveugle; il est artificiel, & a 40. palmes de longueur, 16. de largeur, & 20. de profondeur; l'eau qui y coule n'est pas fort bonne, elle va à la fontaine où l'on dit que la Sainte Vierge lavoit les linges de l'Enfant Jesus; on y descend par 20. degrés.

Poursuivant toûjours notre chemin le

long de la Vallée de Josaphat, on me montra à la droite la maison de Siloé où Salomon tenoit ses concubines : & sur le haut de la montagne, le Palais de la fille de Pharaon Roi d'Egypte; ce qui fait qu'on apelle cet endroit, la Montagne de Scandale. Au bout de cette même Vallée, au pied d'une autre montagne, qui est celle sur laquelle Judas se pendit lui-même à un des Figuiers de Pharaon, sont les tombeaux des Juifs, pour lesquels ils sont obligés de payer tous les jours un sequin aux Turcs, soit qu'ils enterrent ou non. Un peu plus loin, est le tombeau de Zacharie le fils de Barachias, qui fut tué entre le Temple & l'Autel; il est d'une seule pierre taillée dans le roc; tout près de là, on voit la grotte où S. Jacques se cacha quand on crucifia N. S. faisant serment de ne point manger qu'il ne l'eût vû ressuscité, ce qui fit que N. S. s'aparut à lui le troisiéme jour, & lui donna quelque nourriture. A quelques pas de là, on trouve le Sépulchre d'Absalon, qui est d'une seule pierre jusqu'à la premiére corniche; comme il n'y avoit rien dedans, j'y entrai. Derriére celui-ci, on avoit creusé aussi un autre tombeau pareil dans la roche vive, pour y ensévelir le Roi Josaphat. Au milieu du Torrent de Cé-

dron, qui est présentement à sec, on voit sur une pierre l'empreinte du pied de N.S. qui tomba en cet endroit, lorsqu'on le menoit garotté. En remontant, je fus voir les deux arcades de la Porte dorée par où N.S. entra en triomphe le jour des Rameaux ; mais elle est fermée aujourd'hui. Après Vêpres, le S. Sépulchre étant ouvert, je fus visiter tous les Saints Lieux.

Le Mécredi après avoir entendu la Messe, je montai sur un des chevaux du Pere Procureur général pour aller à Béthanie, accompagné de l'Interpréte & de quelques Religieux. Nous avions fait environ un mille & demi sur la montagne, quand on me montra l'endroit où Jesus-Christ, en revenant du Jourdain, maudit le Figuier, dont il n'est rien resté. Plus avant sur la droite, il y a une grande muraille qu'on dit avoir été la Maison de Simon le lépreux, qui invita Jesus-Christ chez lui. Un peu plus bas, & au dessus de la Ville de Béthanie, est le Château du Lazare, dont il reste une muraille qui a 14. palmes d'épaisseur, & qui est ferme comme un roc. Au dessous de ce Château, en entrant par une porte étroite, on descend par 28. degrés dans son sépulchre, qui est travaillé dans la roche vive comme les autres. On y trouve d'abord une peti-

te chambre, d'où par un passage étroit qui étoit fermé d'une grosse pierre, on entre dans un autre où il n'y a qu'un petit Autel pour dire la Messe sur le même tombeau d'où Jesus-Christ le ressuscita. Un peu plus haut, sont les fondemens de la Maison de la Madeleine & de celle de Marte, avec une citerne taillée dans le roc, dont je n'ai pas trouvé l'eau bonne à boire.

On me montra tout auprès une Pierre sur laquelle on dit que N. S. étoit assis pendant qu'il parloit à sainte Marte touchant la mort du Lazare. En allant par le chemin du Mont des Olives sur la droite, dans un endroit qu'on apelle Bettafan, on voit une petite éminence où Jesus-Christ monta sur l'âne pour entrer en Jérusalem le jour des Rameaux.

Au dessus de cet endroit, est le Mont des Olives, d'où Jesus-Christ est monté au Ciel, en y laissant les marques de ses deux pieds; une de ces marques a été portée dans le Temple de Salomon, & l'autre est demeurée sur un caillou. Cet endroit est enfermé par une Chapelle ronde, dont un Santon Mahométan tient la clef. Je vis ensuite dans une grande cour fermée de murailles, la Pierre sur laquelle les Apôtres étoient assis, & on l'apelle *Viri Galilæi*. En

descendant de la montagne à gauche, on trouve par terre une colomne, auprès de laquelle l'Ange aparut à la Sainte Vierge lorsqu'elle visitoit tous les lieux de la Passion, & lui donna une branche de palmier pour présage de sa mort; du même côté, on aperçoit la Grotte où sainte Pelagie fit pénitence, & mourut.

Tout vis-à-vis est l'endroit où l'on dit que Jesus-Christ composa l'Oraison Dominicale; un peu à la droite, est celui où il pleura sur la Ville de Jérusalem, mais on y a bâti une maison: près de là, est celui où il prêcha le Jugement dernier aux Apôtres. En bas, on voit les sépulchres des Prophetes qui s'ouvrirent à la mort du Sauveur, & 12. grottes taillées dans le roc, où l'on dit que les Apôtres composérent le Symbole.

Me trouvant privé d'aller au Jourdain à cause des Arabes, & ne pouvant en aprocher qu'au tems de Pâques avec un grand nombre de Pélerins, & une bonne escorte de soldats, je me contentai de le voir du haut du Mont des Olives, aussi-bien que la Mer Morte où les cinq Villes furent abîmées. On dit que cette Mer a 60. milles de longueur, & 16. de largeur: son eau est très-puante, le Jourdain y entre du côté du Septentrion & s'y perd; quel-

ques-uns disent que ce fleuve est rapide, & que sa largeur est de 40. palmes. On me fit aussi remarquer de loin une autre Montagne qu'on apelle la Quarantaine, sur laquelle Jesus-Christ jeûna.

En sortant après Vêpres par la Porte de Damas, un Dervis vint nous ouvrir une Mosquée où l'on voit une très-grande grotte taillée dans la roche vive, & qui a 150. pas de circuit, & 30. de hauteur. Dans le milieu, il y a une Place unie où l'on dit que le Prophete Jérémie se promenoit lorsqu'il composoit ses Lamentations; en haut à la droite de l'entrée, est la pierre sur laquelle il dormoit. A un demi mille de là, on arrive aux sépulchres de trois Rois qui sont pareillement taillés dans le roc. On entre d'abord par un passage fort étroit & fort bas dans une chambre assez commode d'environ quinze pieds en quarré, qui a plusieurs petites portes; la premiére à gauche, conduit dans une chambre un peu plus petite, autour de laquelle il y a six autres petites portes qui conduisent à autant de sépulchres. La seconde rend à une seconde chambre qui a sept sépulchres; dans chacun desquels il y a deux & trois tombeaux, & un particuliérement qui est couvert de marbre, où on prétend qu'on a

mis un Roi : par la troisiéme on va de même dans une chambre percée de neuf petites portes, qui ménent à autant de sépulchres, dont chacun renferme deux ou trois tombeaux. En entrant par une de ces portes qui est faite de marbre avec beaucoup d'art, & qui est la seule qui reste debout de tant d'autres qui y étoient, nous vîmes un autre tombeau de Roi, qui étoit aussi ouvert, dont la devise gravée étoit un arc & un vase. La quatriéme petite porte de la premiére chambre, ouvre le passage, quoique difficilement, au troisiéme sépulchre Royal, dont le tombeau de marbre est cassé. Certainement tous ces tombeaux sont ce qu'il y a de plus singulier & de plus digne d'admiration dans Jérusalem pour l'ouvrage, d'autant plus que tout ce qui sert à fermer & à ouvrir, est de la même pierre.

Nous continuâmes notre chemin le long des murailles de la Ville, & nous passâmes près la Prison de Jérémie, qui est un Lavoir à double arcade, plein d'eau, dans laquelle le Prophete étoit jusqu'au menton. On voit tous ces endroits par le moyen de quelques Medins ; l'état misérable où les Arabes se trouvent, les obligeant à se contenter de peu.

Le Jeudi 3. le Pere Procureur me prêta

ſon cheval pour aller à Béthléem, me donnant deux Interprétes & trois Religieux pour m'accompagner. Nous ne pûmes pas ſortir de la Ville de bonne heure, parce que les Turcs en tenoient les portes fermées à cauſe des priéres que le G. Seigneur avoit ordonné que l'on fit tous les Jeudis pour la proſpérité de ſes armes; ſitôt qu'elles furent finies, & que les portes furent ouvertes, nous nous mîmes en chemin. Nous vîmes entr'autres choſes auprès de la Ville, le Bain de Berſabée, qui eſt enfermé de hautes murailles; il eſt long de 100. pas, large de 40. & profond de 30. & ſitué d'une telle maniére, qu'on pouvoit le découvrir du Palais du Roi David, qui étoit ſur la hauteur de la colline, comme je l'ai dit ailleurs.

A deux milles de Jéruſalem ſur la gauche, on aperçoit un figuier dans le lieu où étoit planté le Térébinthe, ſous lequel ſe repoſa la Vierge avec l'Enfant JESUS, quand elle le vint préſenter au Temple. Tout vis-à-vis, mais à un mille de la route, on découvre une tour ſur le haut d'une colline, où l'on dit que S. Simeon eſt mort. Plus avant dans le milieu du chemin, eſt une citerne, où les Rois Mages virent de nouveau l'Etoile; & ſur la droite du même chemin, à quelque petite diſ-

tance, deux murs qui ſont debout, que l'on dit être de la maiſon où demeuroit le Prophete Habacuc, lorſque l'Ange le tranſporta à Babylone pour donner à manger à Daniel, qui étoit dans la foſſe aux Lions. Proche de là eſt une pierre où ſe repoſa le Prophete Elie, lorſqu'il fuyoit la persécution de Jezabel : & dont l'impreſſion de ſes membres ſur cette pierre dure eſt une évidence certaine. Les Grecs en mémoire de cela, ont fait bâtir à quelque diſtance ſur la gauche un Couvent ſous ce titre, & ils y célébrent le Service divin.

Un peu plus loin ſur la droite, on découvre des reſtes de la muraille d'une Tour où Jacob ſe retira, à ſon retour de Meſopotamie; les veſtiges du Sépulchre de ſa femme Rachel qui mourut en cet endroit, ſe trouvent à un demi mille de là.

Avant que d'entrer en Béthléem nous remarquâmes la citerne dont David avoit envie de boire de l'eau, mais dont il ſe priva voyant que ſes Capitaines couroient un trop grand danger en paſſant au milieu de l'armée ennemie qui étoit campée au tour. Enfin après ſix milles de chemin nous arrivâmes à Béthléem, & nous allâmes nous rafraîchir dans le Couvent des Capucins.

Bethléem, patrie de Benjamin, Ville la plus glorieuſe du monde, pour avoir vû naître le Sauveur de l'Univers, eſt ſituée au 31. degrés 50. minutes de latitude; elle eſt aſſez médiocrement habitée, & les Catholiques y ſont en petit nombre. Elle eſt ſituée ſur une agréable colline, & jouit d'un air excellent; ce n'étoit pas ſans raiſon que Sainte Paule la Romaine l'avoit choiſie pour ſon ſéjour; elle y mourut en 404. La principale Egliſe de cette Ville n'a été rendue que depuis peu aux Catholiques, par les Moines Grecs; elle eſt une des meilleures de l'Orient: elle a cinq nefs formées par quatre rangs de colomnes de marbre, dix à chaque rang, qui font 40. en tout; outre leſquelles il y en a encore 10. dans le chœur qui eſt enfermé d'un mur tout au tour: le pavé en eſt beau, la hauteur de l'édifice eſt bien proportionnée. Le Couvent a un beau jardin, & de très-bonnes chambres où habitent 12. Religieux. Ils ont encore une autre petite Egliſe dédiée à Sainte Catherine, qui eſt pavée de marbre du pays, dont ils ſe ſervoient avant qu'on leur eût reſtitué celle-ci. Les Religieux Grecs ont auſſi leur Egliſe & leur Monaſtére auprès de la grande Egliſe, mais ils ſont ſéparés des Arméniens; ils

ont une entrée dans notre Eglise pour venir plus facilement révérer la Sainte Créche, & le lieu où N. S. est né. Pour aller dans ce lieu adorable, qui est hors du chœur de la grande Eglise, l'on descend par deux escaliers vis-à-vis l'un de l'autre de 16. degrés chacun.

L'endroit où Jesus-Christ est né est au fonds de la cave : il est couvert d'une grande table de marbre, avec une étoile gravée dessus ; & on y dit ordinairement la Messe, comme sur un Autel. On a orné la Créche du mieux qu'on a pû, avec trois colomnes, une au milieu, & les autres aux deux bouts : dans les angles, un degré plus bas, sont deux autres petites colomnes inégales, entre lesquelles il y a comme une espéce de créche de marbre, capable de tenir un enfant ; vis-à-vis on voit la pierre sur laquelle la Sainte Vierge étoit assise avec son fils entre les bras, lorsque les Mages vinrent l'adorer. Cette petite Grotte est devenue toute noire, & a été taillée inégalement dans le roc. On l'a un peu augmentée du côté de l'Occident, afin qu'elle pût contenir tous les fidéles qui s'y rassemblent ; le pavé est de marbre, tout y respire la sainteté & la dévotion.

De la petite Eglise de Sainte Catherine

on descend par un escalier sombre de 24. marches taillées dans le roc, dans une grotte où l'on a enterré beaucoup des Innocens que fit mourir Hérode ; on y a bâti un Autel en leur honneur : on voit à la gauche la Chapelle de S. Joseph, où l'on dit qu'il se retira dans le tems de la naissance de N. S. puis en montant dix marches plus haut, on entre par une autre porte, au pied de la Grotte de la Nativité. Revenant au bas de l'escalier à droit, il y a une petite porte qui conduit dans un chemin creusé dans le rocher, à la droite duquel est le tombeau de S. Eusébe Abbé ; en rentrant de nouveau dans une petite grotte à droit, on trouve le Tombeau de S. Jérôme, & à gauche celui de Sainte Paule & d'Eustochium sa fille. Plus avant à droit dans une autre chambre plus grande, on montre l'Oratoire de S. Jérôme, & l'endroit où il traduisit la Bible. A la gauche de l'Eglise sont plusieurs magnifiques arcades soûtenues par cinq colomnes, où l'on prétend que ce Saint donnoit ses leçons : mais elles servent aujourd'hui d'étables aux Arméniens.

Après le dîner je fus visiter les autres lieux hors de Béthléem qui méritent d'être vûs ; entr'autres à un mille & demi

environ

environ de la Ville, je vis dans une plaine, le Village & la Grotte des Bergers où l'on descend sous terre par un escalier de 15. marches : on y trouve un Autel pour y dire la Messe, & à côté une voûte sur laquelle il y a eu autrefois une petite Eglise que le tems a ruinée. Dans ce même Village, qui n'est presque pas habité, on voit la Citerne qu'on apelle de la Vierge, parce qu'un jour la Vierge passant par là, demanda à boire; & comme on le lui eût refusé, l'eau s'éleva miraculeusement sur le bord de la Citerne, & ne se retira qu'après qu'elle se fut desaltérée : on sçait cela par un ancienne tradition. A trois milles de là on découvre une montagne ronde que l'on apelle la Montagne des François, à cause que cette pieuse & vaillante Nation s'y maintint pendant 40. ans après la prise de Bétulie, qui étoit au pied de la montagne. On y voit encore des restes de bâtimens sur le sommet.

Dans Béthléem même, à une portée de pistolet du Couvent est la Grotte de la Vierge, qu'on apelle ainsi, à cause que la Vierge s'y retira lorsqu'elle s'enfuyoit en Egypte. Après être entré par une ouverture fort étroite, on descend par dix degrés dans la petite grotte où il y a un Autel : là on aperçoit des marques de la pieté des

fidéles qui ont fort agrandi cette grotte, à force d'enlever de tous côtés des morceaux de pierre blanche, qui ſoulage beaucoup ceux qui ont la fiévre, & les femmes qui ont perdu leur lait ; c'eſt ce qui fait que préſentement on l'apelle la Grotte du lait. On rencontre aſſez proche de là les veſtiges de l'Hôpital que Sainte Paule fit bâtir. Les reſtes du Couvent qu'elle fit auſſi bâtir, ſe trouvent à un demi mille de la Grotte des Bergers. La Maiſon de S. Joſeph eſt à une portée de fuſil de la Grotte de la Vierge ; mais il n'en reſte aujourd'hui que très-peu de choſe.

A deux milles de Béthléem ſur le chemin de Tecouc, patrie du Prophete Habacuc, on voit ſur le haut d'une montagne la Maiſon de plaiſance de Salomon, & une fontaine abondante en eau, qui faiſoit peut-être les plaiſirs de ce Prince : un peu au-deſſous un jardin, enclos par la nature, où il y avoit autrefois des fruits de toutes les ſortes, mais qui préſentement n'eſt qu'un champ abandonné : en montant du jardin à la maiſon, à environ deux milles, on trouve trois grands réſervoirs, diſposés d'une certaine maniére que l'eau ſurabondante de celui d'enhaut tomboit dans celui d'enbas : le premier eſt long de 200. pas, le ſecond de 220. le troiſiéme

de 160. & tous les trois ont 90. pieds de largeur & 18. de profondeur. On les remplissoit dans le tems de Salomon avec l'eau du Fons-Signatus ; mais le conduit étant ruiné présentement, ils ne sont plus remplis que de l'eau du Ciel.

Puisque nous avons parlé du Fons-Signatus, il est bon que le Lecteur sçache que cette fontaine est située sur le chemin d'Hébron, au-dessus des réservoirs, & 14. palmes plus bas que le chemin ; que trois sources jointes ensemble sont portées par un aqueduc jusque dans la Sainte Cité, au Temple de Salomon & au Palais du Cadi. On peut justement croire que c'étoit une maison de plaisance du Roi Salomon, par la quantité de belles colomnes, & d'ouvrages de Mosaïque que l'on trouve par terre sur la montagne, qui ne peuvent être que les restes de quelque belle maison.

A un mille de cette Fontaine, il y a une Eglise dédiée à S. Georges, avec un Couvent où habitent quatre Caloyers ou Prêtres Grecs qui sont fort pauvres, mais qui néanmoins sont fort respectés des Turcs, à cause de ce Saint, parce qu'ils ont la chaîne avec laquelle il fut lié, & que quand on la met sur le col d'un Turc, d'un Arabe, ou de quelqu'autre de quelque Religion qu'il soit, il est infailliblement guéri de la

folie. Quand nous eûmes consideré toutes ces choses, nous nous retirâmes assez tard dans notre Couvent de Béthléem.

Le Vendredi après avoir oui la Messe & fait mes dévotions à l'Autel de la Nativité, je partis avec la compagnie dont j'ai parlé. A un mille de la Ville je vis une plaine dans la vallée, qu'on apelle le Camp de Sennacherib, où l'Ange tua en une nuit 185000. hommes qui alloient assiéger Jérusalem : mais quoique le fait soit vrai, puisque l'Ecriture nous l'aprend, je crois que l'on se trompe quant au lieu, étant impossible qu'une si grande multitude pût tenir dans un si petit espace.

En avançant un peu plus loin, on me dit que sur la droite de la colline, étoit l'endroit où les deux espions de Moïse trouvérent cette prodigieuse grappe qui faisoit la charge de deux hommes. Nous arrivâmes ensuite à une source dont les eaux sont fort bonnes, & qu'ils m'assûrérent être la Fontaine où S. Philippe batisa l'Eunuque de la Reine Candace : sur le haut de la montagne est la Maison où ce S. Apôtre vint au monde.

A deux milles de l'autre côté de la montagne, est le Désert où S. Jean - Baptiste demeura pendant 23. ans, pour éviter la colere d'Hérode. On y voit une Aubépi-

ne, d'où l'on dit que le Saint tiroit sa nourriture, & une source de bonne eau. En descendant plus bas & entrant dans la concavité de la roche, on trouve la Grotte où il mena une vie très-austére, dormant sur une pierre dure; il y a un Autel pour y dire la Messe.

Nous continuâmes notre chemin près du Couvent de S. Jean; mais à un demi mille de cet endroit, on trouve la Maison de Zacharie, (qui étoit ci-devant un Monastére de Religieuses) où la Sainte Vierge fut visiter Sainte Elizabeth, & composa le *Magnificat*. L'édifice est à demi enfoui, de sorte qu'il y faut descendre par 25. marches: on y a fait aussi un Autel, & à côté deux grandes voûtes, dont l'une étoit la cave, & l'autre le réfectoire des Religieuses: dans la plus grande il y a une fontaine d'une eau très-froide, mais qui n'est pas fort bonne à boire.

Nous fûmes ensuite au Couvent, où les Peres nous reçurent avec beaucoup de civilité. L'Eglise est petite avec un dôme soûtenu par quatre pilastres: on monte à à droit par 10. marches à l'endroit où S. Jean-Baptiste naquit; il est fait à peu près comme celui de la Nativité de N. S. On aperçoit sur le haut de la montagne vis-à-vis le desert, une Maison de campagne

qu'on apelle Modin, ou Suva, en langage du pays, dans laquelle naquirent les Machabées, qui furent enterrés dans la suite proche de la Maison de S. Jean-Batiste, où l'on voit encore sept arcades de reste de leurs tombeaux. Samuel a été enterré sur cette même montagne. Il y a aujourd'hui une Eglise.

A quatre milles de S. Jean-Batiste, on trouve dans la même vallée le Couvent de Sainte Croix avec treize Religieux Grecs, dans l'endroit où l'on coupa le bois dont on fit la Sainte Croix. Le bâtiment est bon, & l'Eglise quoique petite est assez belle; elle est ornée de peintures & d'un pavé de Mosaïque; dans le grand Autel on voit le trou où étoit l'arbre qui a servi à faire la Croix.

En aprochant de Jérusalem, est un endroit qu'on apelle Gion, les délices autrefois du Roi David, & où Salomon fut couronné. Il reste peu de chose du bâtiment, mais il y a un réservoir qui est long de 50 pas, large de 30 & profond de 15 où sont les tombeaux des Turcs. On dit que ce lieu-ci a été autrefois habité par des Géans.

La crainte que j'avois des Arabes m'empêcha d'aller voir de près bien des choses, mais j'observai de loin ce que je pûs, comme le lieu où J. C. se trouva en la compa-

gnie de deux de ses Disciples, Luc & Cléophas : le Village de Beleazar où Absalon tua son frere Ammon, parce qu'il avoit violé sa sœur Thamar : la Maison de Cléophas où J. C. se fit connoître en rompant le pain : le champ apellé Gabaon où Josué défit cinq Rois, & arrêta le Soleil, afin d'avoir une victoire complette : la Fontaine de Samuel & son tombeau : les tombeaux des Juifs : le Sépulchre de la Reine Héléne, avec celui de la Reine de Saba : les Célulles de S. Jean Chrysostome, de S. Jean Damascéne & de S. Basile : l'endroit où l'on trouva 40. Martyrs : l'Oratoire de l'Abbé Arséne : la Fontaine & l'Oratoire de S. Sabas ; & enfin la Grotte d'Engaddi où David coupa un morceau de l'habit du Roi Saül, lorsqu'il en étoit persécuté.

Le Samedi 5. je payai 16. piastres d'Hollande pour faire ouvrir le S. Sépulchre : dépense qu'aucun Chrétien qui entre en Jérusalem ne peut éviter, les Turcs ayant soin de prendre garde à tous ceux qui entrent dans la Ville. Après diner, je fus reçû fort humainement du Gardien & des douze Religieux qui vivent là ; ils firent leur procession ordinaire avec les Prêtres du Couvent d'enhaut, afin que je pusse voir tous les Saints Lieux ; on fait aussi cette

cérémonie à Béthléem, lorſque les Pélerins y arrivent. J'y fûs enfermé pendant cette nuit, parce que les Turcs fermérent les portes & emportérent les clefs.

Le Dimanche, j'y fis mes dévotions. Dans la cour qui eſt devant la porte de l'Egliſe, ſont ſix Chapelles, ou petites Egliſes, que l'on apelle Sainte Marie de Golgotha, S. Georges, S. Jean-Batiſte, Sainte Marie Madeleine, S. Michel & S. Ange, preſque toutes gardées par des Grecs, Arméniens & Cophtes, qui ont tous leurs Egliſes & leurs habitations dans le même endroit : il y a environ 12. Grecs, 4. Arméniens & un Cophte : les Syriens & les Abyſſins n'y ont point de place.

L'Egliſe du S. Sépulchre n'a rien d'éclatant, mais elle inſpire par tout de la pieté & de la dévotion : elle eſt fort ancienne & obſcure, ne recevant point d'autre jour que de la partie ſupérieure du Dôme, qui eſt fermée d'une grille de fil de fer, ce qui fait que l'hyver il pleut ſur la Chapelle, & il eſt impoſſible d'y faire venir du jour d'ailleurs. Elle eſt de figure ronde juſqu'en haut, avec 14. colomnes de marbre & ſix pilaſtres, fort anciens, qui ſoûtiennent les voûtes qui ſont autour de l'Egliſe, ſur leſquelles il y a quelques chambres, onze pour des Religieux de S. François, & ſix

pour les Grecs, mais elles ſont obſcures & peu ornées.

Ceux-ci ont une très-belle Egliſe en Dôme à main droite de la porte, avec des peintures fines; un très-beau Chœur & un riche Autel, proche duquel eſt une chaire magnifique de leur Patriarche. Les Religieux de S. François font l'Office dans la leur qui joint le S. Sépulchre, & qui quoique petite eſt aſſez bien décorée. Il y a deux piéces de marbre rondes, auprès deſquelles N. S. aparut à la Vierge Marie après ſa Réſurrection. On voit auſſi au travers d'une grille, la Colomne où il fut flagellé, qui eſt d'un marbre de différentes couleurs, & qui a trois palmes de hauteur; proche de laquelle il y a une pierre qu'on a trouvée dans le Sépulchre. Dans la même grande Egliſe, après avoir deſcendu quatre degrés, on révére le lieu où N. S. aparut en Jardinier après ſa Réſurrection à la Madeleine; il eſt cependant couvert d'un marbre rond par reſpect. En continuant par le même chemin voûté dans le côté de l'Egliſe, qui a une double nef, on deſcend par trois degrés dans la priſon, où l'on tint le Seigneur pendant que l'on préparoit ſa Croix: c'eſt une Chapelle voûtée ſoûtenuë de quelques petits pilaſtres qui la diviſent en trois aîles;

retournant ſur ſes pas, on trouve à gauche deux trous où l'on dit que J. C. tomba: & puis paſſant par l'autre chemin voûté, qui eſt derriére l'Egliſe des Grecs, on arrive à la Chapelle de S. Longin, qui eſt voûtée auſſi & peu ornée; les Grecs en ſont en poſſeſſion auſſi bien que de celle de la Priſon. A côté on trouve une autre Chapelle, qui eſt le lieu où les Soldats diviſérent les habillemens de Jeſus-Chriſt, mais les Arméniens en ſont les maîtres. Du même côté on deſcend par un eſcalier de 30. dégrés dans la Chapelle de Sainte Héléne, qui eſt plus grande que les autres, ayant un Dôme porté par quatre colomnes, qui forment aux côtés deux petites nefs; celle qui eſt à droite contient la Chapelle du bon Larron, que poſsédent les Arméniens; & celle de la gauche, la Chapelle que tiennent les Grecs, dans laquelle proche de la montée du Calvaire, on a mis la Colomne dite des reproches, qui eſt d'un marbre commun mêlé; elle a trois palmes de hauteur, & ſix de tour.

On deſcend par onze marches taillées dans le roc, à l'endroit où Sainte Héléne trouva la Croix: cette Chapelle obſcure, quoique haute, apartient aux Catholiques.

Un peu plus avant, derriére l'Egliſe

des Grecs, on monte par 18. degrés au Calvaire, où il y a quatre endroits voûtés : dans le premier à droit, à trois palmes au-dessus du pavé, on voit dans la pierre, le trou où fut posé la Sainte Croix; avec un marbre rond sur la terre qui couvre l'endroit où étoit la Vierge lorsqu'on élevoit la Croix; & près de là une grande ouverture très-profonde : ces deux lieux apartiennent aux Religieux Grecs. A gauche est l'endroit où N. S. fut attaché avec des cloux ; il y a deux Autels, un grand & un petit. Sous la quatriéme voûte il y a cinq pierres qui marquent l'endroit où le Seigneur fut dépouillé; cet endroit apartient aux Catholiques, aussi-bien que la Chapelle de la Vierge, dans laquelle on entre par une porte qui est en dehors. C'étoit dans ce lieu où la Vierge Marie & S. Jean étoient, lorsque J. C. leur dit du haut de la Croix : *Femme, voilà ton Fils. Fils, voilà ta Mere.* Les Grecs ont leur logement sur la montagne même.

En descendant du Calvaire, on entre dans une Chapelle que possédent les Grecs, & que l'on apelle la Chapelle d'Adam, parce qu'on dit que l'on y a trouvé la tête de notre premier Pére. On voit à droite en entrant, le Tombeau de Baudoin,

& à gauche celui de Godefroi de Bouillon, les deux Fréres. Il y en a encore un autre qu'ils asſûrent être de Melchiſedec, ſans ſçavoir ſur quel fondement.

Vis-à-vis la grande porte on trouve la Pierre de la Sainte onction, ſur laquelle notre Rédempteur fut oint. Elle eſt de marbre blanc, longue de huit palmes, large de quatre, & enfermée d'une baluſtrade de fer. Un peu plus bas les Arméniens gardent un endroit qui eſt marqué dans le pavé par une pierre ronde, où étoient les amis de J. C. pour voir où on l'enſéveliroit. Tous ces endroits ſont illuminés de quantité de lampes : je les ai vûs dans cet ordre-là avec la Proceſſion des Religieux.

La Chapelle du S. Sépulchre a environ 24. palmes de circuit, elle eſt dans le milieu de l'Egliſe, avec un petit dôme ſoûtenu de 12. petites colomnes. En entrant par une petite porte, on voit à la clarté de 17. lampes qui ſont allumées jour & nuit, la pierre que l'Ange ôta de deſſus le Sépulchre, & qui eſt à moitié enterrée. Il y a une ouverture étroite par où l'on entre dans le Sépulchre, qui a huit palmes en quarré, où l'on trouve un monument de la même longueur, qui eſt couvert d'un marbre qui ſert d'Autel pour y dire la Meſſe. Il y fait une chaleur inſuportable, à cauſe des 47.

lampes qui y brûlent continuellement, quoiqu'il y ait trois ouvertures en haut pour laiſſer ſortir la fumée. Ce lieu comme l'Oratoire qui le renferme, eſt tout couvert de ſoie en dehors & en dedans. Les Cophtes ont leur Chapelle tout joignant le derriére de l'Oratoire, puis de-là paſſant au travers de la Chapelle des Syriens, enſuite par un chemin coupé dans le roc, on trouve les Tombeaux de Nicodéme & de Joſeph d'Arimathie, taillés dans la pierre, outre celui que ce dernier ſe fit faire pour lui-même à l'imitation de celui de N. S.

Je montai enſuite par un eſcalier, proche de l'endroit où étoient les amis de J. C. à la Chapelle des Arméniens, & je leur vis dire la Meſſe. Le Prêtre avoit une Chape avec un collier ſemblable à celui des Théatins, & un long bonnet ſur la tête. Il vint dans la Chapelle avec un petit calice couvert d'un voile, au ſon de diverſes ſonnettes d'argent que les aſſiſtans avoient en main, parce qu'ils ne peuvent ſe ſervir de cloches; mais au lieu de cela ils ſe ſervent d'un morceau de bois de douze palmes de longueur, ſur lequel ils frapent avec un maillet.

On tient cachée & même on enterre l'argenterie, que tant de Rois & tant de

Princes ont donnée au S. Sépulchre, dans la crainte qu'on a des Turcs, & même on ne la fait voir à aucun Pélerin ; mais le Pére Gardien me fit cette faveur particuliére, en ordonnant qu'on la tirât de dessous terre, ce que le Sacristain n'avoit pas trop envie de faire. J'y vis une lampe qui pesoit environ trois cens livres, que Philippe III. Roi d'Espagne avoit donnée ; une Croix, un Calice & de très-magnifiques ornemens qu'y avoit envoyés Louis XIV. Roi de France ; d'autres ornemens rehaussés d'or, de perles & de pierres précieuses donnés par Philippe II. un Calice par la Reine Catherine d'Angleterre ; six chandeliers, quatre pots à fleurs & une Croix d'argent par la Ville de Messine, en mémoire de la Lettre que ce peuple croit leur avoir été écrite par la bienheureuse Vierge ; ils en célébrent la Fête le 2. de Juin, avec une pompe extraordinaire ; ce présent est d'un travail si exquis, que l'on ne s'en sert qu'aux plus grandes Fêtes.

Les Grecs m'ouvrirent aussi leur *Sancta Sanctorum*, où je révérai quelques précieuses Reliques, comme un bras de Sainte Marie Madeleine ; un grand morceau de la vraie Croix, & le Crane de S. Jean-Batiste. Outre cela je vis quantité de boëtes, d'encensoirs, & autres vases d'argent

néceſſaires à leur Rite, une Croix de bois d'un travail merveilleux, ſur laquelle un Grec a gravé une quantité de figures ſi petites, qu'il faut ſe ſervir du microſcope pour les voir; on y admire auſſi d'excellens morceaux de peinture faits par des Candiots & des Moſcovites.

Il y a un Santon Mahométan, qui habite ſur ce ſaint lieu, non pas tant pour le garder, que pour recevoir l'argent qu'il faut pour le faire ouvrir: ainſi le Lundi après avoir fait mes dévotions dans le S. Sépulchre, je lui fis ouvrir la porte pour ſortir. Je fus directement à l'Egliſe de S. Sauveur, où l'on me montra la curieuſe & magnifique Lampe que le Commiſſaire de Naples a envoyée qui eſt eſtimée quatorze mille écus, & la copie du Saint Suaire dont le Duc de Savoie leur a fait préſent.

Il eſt bon que le lecteur ſçache que les Grecs s'étoient emparés de ces S. Lieux depuis pluſieurs années. Mais après une longue ſollicitation au Divan de Conſtantinople, on les a remis aux Religieux de l'Obſervance, le Marquis de Châteauneuf Ambaſſadeur de Sa Majeſté très-Chrétienne à la Porte, les ayant apuyés d'une maniére particuliére pendant douze ans, avec l'aide de Frere Dominique du Ruizaval

Biſcayen, perſonne d'une grande capacité, quoique ſimple Frére Lai. En mémoire d'un tel bienfait, ces Péres ont mis dans leur table des Meſſes pour leurs bienfaicteurs, M. le Marquis, immédiatement après les Têtes couronnées. Toutes les ſemaines on chante ſept Meſſes dans le S. Sépulchre. La premiére eſt pour le Pape, la ſeconde pour l'Empereur, la troiſiéme pour le Roi d'Eſpagne, la quatriéme pour le Roi de France, la cinquiéme pour le Roi de Pologne, la ſixiéme pour la République de Veniſe, & la ſeptiéme pour le Marquis de Châteauneuf.

Pour revenir à mon diſcours, ſi d'un côté ce pays eſt très-ſaint & digne de vénération, comme ayant été arroſé du très-précieux Sang de Nôtre Seigneur; de l'autre il eſt bien à éviter, à cauſe des mauvais traitemens & voleries des Turcs & des Arabes; ce qui fait qu'un ſage Pélerin doit partir au plus vîte, dès qu'il aura fait ſes dévotions, pour n'être pas expoſé aux inſolences de ces Barbares ennemis du nom Chrétien. Il n'eſt nullement permis de ſe défendre contre eux, il faut ſe laiſſer bâtonner, parce que s'il arrive qu'un Chrétien tue un Mahométan, le ſang de ce Chrétien-là ſeul ne ſuffit pas, ni la confiſcation de ſes biens, mais il faut pluſieurs milliers

d'écus de ses complices & des autres de la Nation.

Le Mardi 8. jour de la Nativité de la Vierge, que j'avois fixé pour mon départ, je fus entendre la Messe quatre heures avant le jour, dans la maison même où elle étoit venuë au monde. Il y avoit quantité de Religieux & de Chrétiens du Pays qui y assistoient; outre toutes les Messes particuliéres que l'on disoit à différens Autels, on en chanta une grande, où communiérent tous les Catholiques. Je n'aurois pas eu cet avantage-là une autre fois, parce que les Turcs ont une Mosquée au-dessus, & ne souffrent point qu'on y dise de Messes, que ce jour-là, encore faut-il acheter ce privilége avec beaucoup d'argent.

CHAPITRE X.

Retour de l'Auteur à Alexandrie par la même route.

JE retournai à l'Eglise de S. Sauveur, avant qu'il fût encore jour, où le R. P. Gardien revêtu de ses habits de Patriarche, me donna sa bénédiction: il vint ensuite dans ma chambre, accompagné du

P. Procureur Général, pour me ſouhaiter un bon voyage, avec des expreſſions de l'affection la plus tendre; tous les deux me firent préſent de chocolat & de quelques pieuſes Reliques, me promettant de plus de faire dire deux Meſſes, l'une dans le S. Sépulchre, & l'autre ſur le Mont Calvaire, pour le bon ſuccès de mon voyage.

Je montai donc à cheval hors de la Porte de Béthléem eſcorté de mon Voiturier, qu'ils apellent en ce pays-là Muccaro: je pris le chemin de S. Jérémie, où j'arrivai ſans aucune mauvaiſe rencontre; mais lorſque je fûs à cette montagne, deux Païſans qui m'avoient aperçu de loin, voulurent m'obliger d'aller à eux. Je m'arêtai juſqu'à l'arrivée de mon Muccaro qui étoit reſté derriére à manger des figues, car il y en a en abondance ſur les montagnes, de même que du raiſin, des olives, des grenades, & d'autres fruits. Ils diſputérent un quart d'heure enſemble, parce que ces malheureux qui me voyoient une robe d'écarlate ſur le corps, me prenoient pour quelque Marchand chargé d'Alboc-kelbs; ils auroient voulu me voler, comme je l'avois compris par leurs geſtes, n'entendant nullement leur langue: auſſi le Muccaro n'eut pas peu de peine à leur perſuader que je ne portois point d'argent. Cependant j'étois

plein de colere en moi-même de me voir dans un pays où deux coquins tout nuds étoient capables de m'insulter.

Il m'arriva encore pis à la Maison du Bon Larron : un gueux courut après moi, me criant de demeurer jusqu'à ce que le Casarrier Arabe son maître, ou Receveur des droits, fût venu. J'obéis, mais il s'aprocha lui-même, & parce qu'il croyoit que j'étois un Marchand à cause de mon habit. il commença à me demander de l'argent par signes, quoique le Muccaro eût déja montré l'acquit : sur ce que je lui témoignai que je n'en avois pas, & que je l'avois laissé à Rama, ce bon homme se mit à me foüiller par tout en habile voleur, en commençant par le haut-de-chausse. Enfin s'étant convaincu de cette sorte que je n'avois rien, il voulut que je m'engageasse de lui payer une piastre à Rama, sinon qu'il m'emméneroit prisonnier dans la montagne voisine. Pour me tirer d'un tel péril, je lui promis ce que je ne lui devois pas, & il ne manqua pas de venir la recevoir; mais je la lui fis donner par le Casarrier, qui s'étoit obligé pour 28. piastres de me délivrer de toutes ces pilleries, & de me conduire à Jaffa à ses dépens.

Ce traitement fait voir quelle justice on doit attendre dans un pays où les Rece-

veurs mêmes volent si hardiment & si impunément. Ce qui ne paroîtra point surprenant si l'on considére que le naturel des hommes de cette nation, ou leurs propres mœurs, les rendent paresseux; d'où il arrive qu'ils aiment mieux vivre de rapines, que d'avoir la peine de cultiver la terre. D'ailleurs, s'il y en avoit qui le fissent, ils ne disposeroient pas de ce qu'ils recueilleroient, car les Arabes enlévent aux paysans tous leurs grains, ce qui entretient parmi eux une espece de guerre perpétuelle. Ils en étoient venus aux mains la veille du jour que j'arrivai à Béthléem, & il y avoit sept Arabes & trois paysans blessés. Les Arabes mêmes se haïssent mortellement, étant divisés en deux factions, celle de la banniere rouge, & celle de la banniere blanche; aussi ne se passe-t-il point de jour qu'il n'y en ait de tués de part & d'autre. De cette sorte, les Arabes & les paysans ménent une vie misérable, couchant sur terre, & ne mangeant que du pain sec, parce qu'ils ne trouvent pas toûjours des Francs à voler. Dès que je me fus délivré de ce fripon de Douannier, je pris une mauvaise robe noire du Muccaro que je mis, afin de ne plus attirer les voleurs avec la mienne, & je me rendis le plus diligemment que je pus à Rama où je

passai tout le Mécredi à attendre l'occasion de quelque Caravanne pour Jaffa.

Le Jeudi 10. je rendis aux principaux des Chrétiens Maronites, la visite que j'en avois reçu. Le Vendredi j'allai voir les Lieux Saints qui sont aux environs de Rama.

Le Samedi, il se fit une cavalcade d'Arabes qui conduisoient au son des flûtes deux enfans pour être circoncis. La cérémonie fut accompagneé d'un grand repas, avec quantité de plats de pilau, qui est un ragoût de mouton, de poules, ou de pigeonneaux boüillis avec du beurre & du ris.

Le Dimanche je partis après le dîner avec une Caravanne d'Arabes qui alloient à Jaffa, &j'y arrivai à la nuit. Le Muccaro me demenda pour lui quelque chose au-delà de ce que j'étois convenu avec le Cafarrier, mais je n'en voulus rien faire. La visite des Saints Lieux me coûta en tout 70. écus. A l'égard des pauvres Pélerins qui n'ont pas le moyen de faire une semblable dépense, ils gagnent à Jaffa les mêmes Indulgences que s'ils avoient été jusqu'à Jérusalem, ensuite ils repassent en Europe.

Le Lundi 14. je pris la mer avec un bon vent qui dura toute la nuit; & le Mardi je

me trouvai à Ptolémaïde, apellée aujourd'hui S. Jean d'Acre. Cette Ville eſt preſque ruinée & ſans habitans. Je me rendis au Couvent des Cordeliers qui me pourvûrent de ce qui m'étoit neceſſaire pour aller à Nazareth, qui en eſt éloigné de 25. milles.

Je partis le Mécredi avec avec un truchement, & j'y arrivai le ſoir. Le lendemain, je fis mes dévotions à l'endroit où l'Ange fit la Salutation à la Sainte Vierge, qui eſt gardé par les Religieux de l'Obſervance ; je reçûs d'eux toutes ſortes d'honnêtetés. J'employai le Vendredi à viſiter les Egliſes voiſines : je retournai enſuite à S. Jean d'Acre, n'ayant osé à cauſe des Arabes qui ſont attroupés dans la campagne, m'éloigner davantage pour aller voir la Galilée & les autres Lieux Saints.

Comme il ne ſe trouva point de barque le Samedi, je n'en partis que le Dimanche après midi : le tems fut calme toute la nuit, mais la navigation fut bonne le Lundi, ſans néanmoins qu'elle pût s'achever, ce qui fit que nous n'arrivâmes à Jaffa que le Mardi. Le lendemain je fis prix avec le Patron d'une Saïque qui repaſſoit à Damiette ; le Jeudi je m'embarquai pour retourner à Alexandrie où j'avois laiſſé mes hardes.

Le vent fut bon le Vendredi jusqu'à minuit; le Samedi il changea; le Dimanche il fraîchit & devint si favorable, que le Lundi nous nous trouvâmes au Bogas, proche de l'endroit où S. Loüis, après la prise de Damiette, fit bâtir un Fort que l'on voit encore aujourd'hui. Je pris aussi-tôt une Barque pour aller dans la Ville, croyant échaper par-là aux avanies du More d'Hisba, mais je ne pus éviter celles du Janissaire qui commença par m'obliger de lui donner une demi piastre pour me laisser passer; il usa ensuite d'une telle subtilité, qu'il prit encore dans ma valise ce qu'il voulut pour les droits de la Douanne.

Je comptois de bien reposer chez le Maronite, Agent des Religieux de Jérusalem; mais pour mon malheur, certains animaux nocturnes qui étoient dans le même lieu, joints aux cris épouvantables & aux hurlemens d'une femme More qui accoucha dans la chambre voisine de la mienne, me firent passer une nuit encore plus mauvaise que les quatre que j'avois été sur mer.

J'allai le matin du Mardi me plaindre au Douannier du More Selim, qui m'avoit pris, sans raison, deux piastres; mais il me répondit qu'il ne dépendoit point de lui, & que j'aurois pû le dire au Bacha du Caire. Cependant la Barque étoit prête à

partir, je m'y rendis auſſi-tôt pour ne point perdre de tems, avec le même Commis qui devoit faire le voyage.

Nous ne mîmes pourtant à la voile que le Mécredi pour voguer par un bon vent, ſur le même bras du Nil. Le Jeudi premier jour d'Octobre, nous remontâmes ce Fleuve avec le même bonheur. Le Commis de la Douanne ſe contenta d'être deux jours ſans manger de la viande, parce qu'il n'y avoit point là de Juif, qui, avec ſon couteau ſans ſoüillure, pût tuer quelque mouton, poule, ou autre volaille qui étoit dans la Barque, ſelon l'ordonnance ſuperſtitieuſe de la Religion Mahométane.

Etant arrivés à Boulac le deux qui étoit un Vendredi, jour auquel part la Barque de Roſette, je ne fis que ſortir de l'une pour entrer dans l'autre. Tout le pays étoit innondé du Nil, & nous le deſcendîmes d'abord aſſez heureuſement. J'ai déja dit, & je le dirai encore, qu'il faut s'armer d'une grande patience, & faire le ſourd quand on voyage dans l'Egypte & dans la Terre Sainte, où les Chrétiens ſont également haïs des Turcs & des Arabes, qu'ainſi il faut ſouffrir des uns & des autres des injures & des affronts continuels. Il y arrive très-ſouvent qu'un miſérable tout nud, qui n'a pas le moyen de ſe vêtir,

tir, a l'impudence d'insulter les honnêtes-gens. Un autre mal encore, c'est qu'ils croient que tous les Francs sont Medecins, (comme je l'ai déja dit) ce qui fait que, quoiqu'ils se portent fort bien, ils veulent qu'on leur tâte le poux, ce qu'il m'a fallu faire pour n'être point chagriné, étant au reste très-certain que je n'en serois pas remercié.

Le Samedi, le vent contraire nous empêcha d'avancer beaucoup. Le Dimanche, la négligence des Mariniers ignorans fut cause que la Barque échoua sur la terre, en sorte qu'il fallut la décharger pour la retirer, & la recharger ensuite, ce qui consuma une bonne partie de la journée. Néanmoins étant portés après par un bon vent, nous touchâmes à Rosette au coucher du Soleil.

Le Lundi 5. je m'embarquai le matin, & j'arrivai avant la nuit à Alexandrie, où je trouvai un vaisseau François qui étoit sur le point de mettre à la voile, & qui devoit passer à Livourne : ensorte que, si j'avois voulu m'en retourner dessus, je n'aurois pas été plus de trois mois & demi à faire un si beau voyage : mais comme mon dessein étoit de le continuer vers le Levant, je négligeai cette occasion. Au contraire, ayant sçû qu'il y avoit à Bichier des Londres

prêtes à partir pour Constantinople, je cherchai les moyens de m'y embarquer. Henri Grimau Marchand de Marseille m'y servit beaucoup. Cet obligeant François me témoigna une amitié extraordinaire tant que je fus à Alexandrie, & s'employa de tout son pouvoir pour me faire expédier à la Douanne.

Le Mardi, je fis écrire à l'Aga de Bichier pour avoir une place sur une Londre. Le lendemain j'allai prendre congé du Consul de France & des Marchands de cette Nation, que je remerciai de tout ce qu'ils avoient fait pour moi. M. Antoine Tambourin le Consul me retint à dîner, & voulut encore que je lui promisse de venir souper chez lui la veille de mon départ.

Le Jeudi, je dînai chez M. Grimau qui m'avoit invité; il me fit une grande chere composée de tout ce que le pays produit de meilleur. Enfin étant sûr de partir le Samedi, j'allai le Vendredi au soir chez M. Tambourin, qui me donna à souper avec tous les François de sa maison, & j'y restai à coucher.



CHAPITRE XI.

De la Religion, du Gouvernement, des mœurs, des habillemens, des fruits & de l'air d'Egypte.

AVANT que de ſortir d'Egypte, il ne ſera pas hors de propos, au contraire cela ſera fort utile & fort agréable au Lecteur, d'aprendre après toutes ces particularités, l'état préſent de ce Royaume, qui a tant ſouffert de révolutions. Premiérement ſous l'Empire des Pharaons & puis de main en main ſous celui des Ptolomées, des Romains, des Agaréniens, de l'Arabie heureuſe, & des Turcs qui en ſont préſentement en poſſeſſion. Les Chrétiens du pays apellent l'Egypte Maſſy, les Turcs Miſſir, & les Juifs Eretz-miſraim. Elle eſt bornée au Septentrion par la Mer Méditerranée, à l'Orient par l'Arabie & la Mer Rouge, au Midi par l'Abyſſinie & la Nubie, & à l'Occident par les deſerts & le Royaume de Barca. On la diviſe ordinairement en trois parties, ſçavoir Bahri, ou la Baſſe Egypte, Voſtani ou l'Egypte Moyenne, & Saïd ou la Haute Egypte. La Baſſe contient tout ce qui ſe trouve

entre la Mer & le Caire, ce que les Anciens apelloient *Delta*, à cause de la ressemblance de ce pays avec la Lettre Grecque de ce nom, parce que les deux bras du Nil avec la Mer forment un triangle. Sa Ville Capitale est Alexandrie. L'Egypte Moyenne est bornée par les Villages de Giza & Montsalot : le Caire est sa Capitale. La Haute Egypte, autrement la Thébaïde, a pour la sienne Asna ou Isne, autrefois Syene, qui est bâtie sur la rive du Nil.

L'Egypte est habitée par des Cophtes, des Mores, des Arabes, des Turcs, des Grecs, des Juifs, & par plusieurs autres nations. La Religion dominante est la Mahométane, dont je parlerai dans ma description de l'Empire Ottoman. Les Cophtes, dont le nom vient de Copt fils de Misrain Roi d'Egypte, étoient autrefois Idolâtres, comme tout le reste des Egyptiens qui adoroient non-seulement Isis & Sérapis, mais quantité d'autres Divinités qui étoient même monstrueuses. Ils se convertirent à la Foi Chrétienne par la prédication de S. Marc l'Evangeliste leur Apôtre. Ils ont continué d'être Catholiques jusqu'au tems de leur Patriarche Dioscore, qui tomba dans l'erreur où ils sont encore aujourd'hui. Dans les siécles passés leur

nombre étoit fort considérable, puisqu'ils payoient tribut pour six cens mille ames, & l'on n'en compte présentement que quinze mille. Une des principales causes d'une si grande diminution, a été leur constance dans la Religion Chrétienne, ce qui provoquoit si fort la rage des Gouverneurs payens sous l'Empire Romain, qu'ils en firent des massacres de plusieurs mille à la fois; présentement c'est le peuple que les Turcs opriment le plus. L'Egypte est gouvernée par les mêmes Loix que tout l'Empire Ottoman. La Porte y envoie un Bacha pour les faire observer.

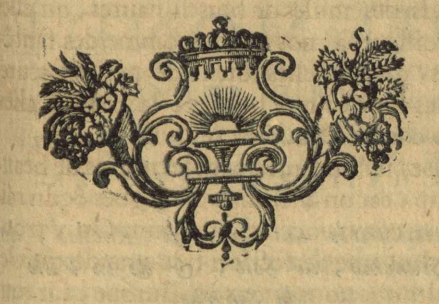
Quant aux Habitans, autant que les Anciens passoient pour spirituels, polis, civils, certains Auteurs leurs attribuant même l'invention de la Géométrie, de l'Arithmétique, de l'Astrologie & de la Médecine, autant ceux d'aujourd'hui sont barbares, incivils, fiers, paresseux, menteurs, traîtres, grands voleurs, & de la derniére avarice, jusqu'à vendre leur frére pour six sols; mais sur tout ils haïssent le nom Chrétien. Ils semblent avoir communiqué cette aversion à leurs bêtes, puisque les chiens courent après les Francs, les connoissant aux habits. L'habillement des Arabes les plus distingués, est presque le même que celui des Turcs; mais le com-

mun porte un ſac en guiſe de mante ou par deſſus leur chemiſe, pour la propreté, comme ils diſent, & un mauvais morceau de toile ou de ſoie entortillé autour de la tête en guiſe de turban. Les femmes ont le viſage couvert d'un maſque de toile ou de ſoie; elles portent par deſſus leurs autres habillemens un morceau d'étoffe fort long. Celles qui ſont diſtinguées portent aux pieds des mules de bois ſi hautes, qu'elles paroiſſent à nos yeux comme des fantômes, quoiqu'elles ſoient de petite ſtature. Elles ſont toutes brunes, la beauté chez elle conſiſte à avoir l'œil vif.

Les ſaiſons anticipent les nôtres de beaucoup, car on y mange des figues & du raiſin au commencement de Juin. On y trouve dans une perfection très-grande tous les fruits que nous avons en Europe, ſur tout les poires, les grenades, les pommes, & pluſieurs autres, ſans parler des dattes, qui eſt un fruit particulier à l'Afrique. On y voit de toutes les ſortes d'oiſeaux que l'on a en Europe, & pluſieurs qui y ſont particuliers. Les becfigues y ſont extrémement délicates; les tourterelles y ſont en ſi grand nombre, & ſi familiéres, qu'on en trouve par tout dans les rues & dans les maiſons; les perdrix y ſont petites & dures.

L'air du pays eſt mal ſain, à cauſe de

la grande chaleur ; c'eſt pourquoi on n'y peut pas voyager en toute ſorte de tems, tant à cauſe de l'ardeur du Soleil, que de l'inondation du Nil.





VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE SECOND.

CHAPITRE PREMIER.

Particularités des Isles de Rhodes, de Stanchio, de Scio, & de la Ville de Smyrne.

COMME la Barque étoit prête, je me mis dessus le Samedi dixiéme jour du mois d'Octobre, afin de me rendre à Bichier où j'arrivai à midi. Je présentai ma lettre de recommandation à l'Aga du Château, qui parla au Raïs d'une Londre pour m'y faire embarquer. Etant convenu avec lui, j'envoyai aussi-tôt mes valises au Vaisseau qui étoit prêt à mettre à la voi-

le. On leva l'ancre deux heures après, & nous voguâmes pendant toute la nuit avec un bon vent. Je ne la paſſai pas fort commodément, parce que la poupe, la courſie & les bancs des Londres ſont longs; qu'elles ont des mâts & des voiles comme les galéres, & encore un autre petit mât de plus.

Le Dimanche, le vent changea à midi, & devint ſi violent & ſi contraire, qu'il obligea le timide Raïs & les matelots à retourner en arriére, de ſorte que nous nous retrouvâmes à Alexandrie le Lundi à deux heures après midi. Je mis pied à terre pour aller voir Monſieur Tambourin qui me fit mille amitiés; il me retint à toute force, ne ceſſant point non plus que les François qui étoient avec lui, de me ſouhaiter à pluſieurs repriſes un heureux voyage.

Il me garda juſqu'au lendemain que nous remîmes à la voile par un vent favorable: mais le Raïs qui étoit plus propre à paſſer les riviéres que les mers, ſaiſi d'une terreur panique, porta le cap une ſeconde fois ſur Alexandrie, dans un tems où la mer étoit peu agitée. Connoiſſant enſuite qu'il s'étoit trompé, il reprit ſa route. Nous avions à peine fait quelques milles, que s'abandonnant de nouveau à ſa peur & à ſon ignorance, il tourna la prouë pour la troiſiéme fois, & aborda à Bichier le

Mécredi. Cependant j'étois au desespoir de voir ainsi retarder mon voyage, & j'aurois donné toutes choses pour trouver un embarquement sur un bâtiment Chrétien, afin de me tirer des mains de cette canaille.

Le Jeudi 15. il s'éleva une tempête de mer & de terre si violente, qu'on n'en voit point de semblable en Italie au mois de Décembre. Le Vendredi il plut beaucoup, ce qui montre l'erreur de ceux qui croient que le Ciel est toûjours serein en Egypte pendant l'hiver. Lorsque les Anciens l'ont dit, ils ont seulement prétendu parler de la Haute Egypte, & non pas de la Basse.

Le Samedi j'allai à terre afin de dissiper l'ennui où j'étois de me voir ainsi parmi des Grecs & des Turcs qui ne m'entendoient point. Le soir, je retournai à bord pour ne pas coucher dans l'Hôtellerie; je portai pour toute provision quelques œufs, ne trouvant rien autre chose à acheter, à cause de la pauvreté du pays.

Le tems parut se mettre au beau le Dimanche, mais le Lundi il fit encore une grosse pluie qui dura jusqu'au lendemain, après quoi la mer se calma tout-à-fait. Les matelots passérent le Mécredi à sécher les voiles & à se préparer à partir. Enfin le Jeudi le Raïs leva l'ancre, encouragé par d'au-

tres Saïques & Londres qui avoient mis à la voile; elles le guidoient en lui reprochant ſa lâcheté. Le vent fut ſi gaillard & ſi ſavorable, que le Vendredi notre Londre qui portoit beaucoup de voiles, laiſſa trois Saïques derriére elle, enſorte que le Samedi nous entrâmes heureuſement dans le Port de Rhodes, après avoir fait 500. milles en 47. heures.

La Ville de Rhodes ſituée au 36e. degré 42. min. de latitude, a été une des plus floriſſante de l'Aſie. Elle fut bâtie par les Habitans des trois Villes de l'Iſle, ſçavoir Lindos, Jalyſos & Camiros, qui par un pur caprice s'unirent en ce lieu, la premiére année de la 93e. Olympiade, c'eſt-à-dire 403. ans avant la venue de J. C. Elle ſe maintint long-tems en République avec une ſi grande réputation ſur mer, & dans les affaires de marine, que l'Empereur Antonin le Pieux ne put autrefois s'empêcher de les recommander, en ordonnant de finir les affaires d'un certain Eudemon, ſuivant les Loix des Rhodiens. Mais cette Ville après avoir paſsé au pouvoir de pluſieurs Princes, fut cédée par Manuel Empereur de Conſtantinople aux Chevaliers de S. Jean de Jéruſalem, après la perte de la Terre Sainte. Ils s'y fortifiérent & s'y défendirent en 1444. con-

tre le Soudan d'Egypte. En 1480. sous Mahomet II. ils soûtinrent un siége de trois mois par la valeur & la conduite du Grand Maître d'Aubusson; mais en 1522. ils furent enfin obligés, après une vigoureuse résistance sous le Grand Maître Villiers de l'Isle Adam, de l'abandonner avec toute l'Isle à Soliman II.

La situation de la Ville est à l'Orient de l'Isle, & à mi-côte. Elle a trois milles de circuit, ses rues sont larges, fort droites, & pavées de belles pierres. Le milieu de la plus grande est tout de marbre blanc. On voit encore dans cette rue les Auberges & les logemens des Chevaliers, avec le Palais du Grand Maître: les maisons sont bâties à l'Italienne d'une pierre plus dure que le Tuf de Naples; les places & les marchés sont remplis de tout ce que le pays & la terre ferme des environs produisent, le tout à fort bon marché. La magnificence des édifices qui restent, montre que cette Ville a apartenu aux Chrétiens. On y voit par tout les Armes de l'Ordre de S. Jean, que les Turcs y ont laisées, jusques sur les piéces d'artillerie.

Le Dimanche 25. après avoir entendu une Messe Grecque, je me promenai dans la Ville, qui me parut une bonne Forteresse; car outre qu'elle est bien fournie

fournie de canon tout au tour, elle a trois murailles & un double fossé, & du côté du Château, un triple fossé. Il y a cinq portes du côté de la terre, mais on en tient trois fermées ; elles sont défendues par plusieurs travaux & plusieurs Ponts-levis: du côté de la Mer il y en a encore deux. Les habitans sont Turcs & Juifs, car pour les Chrétiens Grecs qui sont en très-grand nombre, ils vivent dans les Faux-bourgs, ou plûtôt dans les maisons de campagne qui sont autour de la Ville ; & qui font un effet fort agréable, au milieu des jardins & des vignes. Les Turcs les chassent tous hors de la Ville le Vendredi & ferment les portes, pour faire leur priére du midi ; ils punissent sévérement ceux qui ne se retirent pas promptement dès que le signal est donné.

Je fus voir le lendemain le Palais du Grand-Maître, qui est situé sur le plus haut de la colline ; il sert aujourd'hui de prison & de demeure à deux Kans de la petite Tartarie, qu'on a déposés par jalousie, & que le Grand Turc tient en prison perpétuelle, afin que si celui qui gouverne aujourd'hui, vient à se comporter mal, on puisse remettre un de ceux-ci en sa place, & lui, le mettre en prison. Je n'y ai rien vû de curieux, c'est seule-

ment un grand bâtiment que les Turcs laiſſent tomber en décadence. L'Egliſe de S. Jean qui eſt tout proche du Palais, ſert de principale Moſquée.

Cette Ville a trois Ports pour la ſûreté de ſes Vaiſſeaux & de ſes Galéres. Celui qui ſert pour les Vaiſſeaux, eſt défendu par le Baſtion S. Elme qui eſt garni de dix piéces de canon, & ſur lequel eſt le fanal. L'autre qui eſt tout proche, eſt défendu ſur la gauche par une tour qui eſt garnie de huit petits canons, & ſur la droite par le Fort enchanté ou du More, qui a 28. canons, mais dont huit qui ſont à fleur d'eau, portent un fort gros boulet. Il y en a un dans lequel un homme peut preſque entrer, & ſur lequel les armes de l'Ordre étoient gravées avec ces paroles; *Opus Franciſci Mantuani. A D.* 1486.

On me dit auſſi que lorſque l'on prit la Ville on en trouva trois piéces d'une groſſeur prodigieuſe, qui ſervoient à lancer des pierres, que deux hommes embraſſoient à peine, & qu'on tranſporta à Conſtantinople. Le Fort dont j'ai parlé, eſt quarré avec quatre petites tours ſur les angles, & a un octogone dans le milieu. De cet endroit, au Baſtion oposé, on tire une chaîne pour fermer le Port. Le mouillage n'y eſt pas bon, l'Amiral d'Al-

ger y fit naufrage pendant que j'y étois, quelque tems auparavant un vaiſſeau & une ſaïque y avoient péri.

De ce Port on paſſe dans un autre qui eſt plus en dedans, & qui ſert comme d'Arſenal pour les petits bâtimens. Il a deux entrées ; une dans le milieu, & l'autre du côté du Fort dont nous avons parlé. C'étoit dans ce ſecond Port où étoit ce Coloſſe de bronze ſi renommé, que Charles de la Ville de Lynde, Diſciple du fameux Lyſippe, avoit conſtruit en douze ans, avec une dépenſe de 300. talens. Sa hauteur étoit de 70. coudées, il n'y avoit point d'homme qui pût embraſſer ſon pouce, chacun des doigts étant auſſi gros que la plus groſſe des ſtatues anciennes : enſorte que l'eſpace qui étoit entre les deux jambes ſervoit de paſſage aux Vaiſſeaux, qui vouloient venir ancrer dans ce Port. Il tenoit un vaiſſeau dans ſa main où l'on allumoit du feu, pour ſervir de fanal aux Vaiſſeaux ; mais après avoir été debout pendant 56. ans, il fut renversé par un tremblement de terre; les Rhodiens n'eurent jamais le courage de le remettre ſur pied, malgré les menaces de leur Oracle. Cet ouvrage prodigieux a demeuré entier ſur terre pendant pluſieurs ſiécles juſqu'en 654. qu'il fut mis en piéces

Vers l'an 1135. environ 1460. ans après qu'il eût été élevé en premier lieu, il fut détruit par Mahavia chef des Sarrazins, qui s'étant rendu maître de l'Isle le vendit à un Juif; le Juif après l'avoir fait débarquer en Natolie, le fit transporter en Egypte sur 900. chameaux. Et comme le Port des Galéres est le meilleur de tous, tant pour la sûreté que pour la commodité, il y avoit alors trois Galéres, les deux autres étant en Mer avec Ammaza-Mamma leur Général: elles sont entretenues aux dépens du Bacha de l'Isle.

Le Mardi 27. j'allai chez le Consul de France qui étoit un Grec, pour lui aprendre mon arrivée, & le prier de faire ensorte que je ne fusse point exposé aux avanies des Turcs. Je ne le trouvai point, je sçûs cependant qu'il avoit peu de crédit; je m'en consolai, parce qu'on me dit que les Francs sont moins maltraités dans cette Isle qu'ailleurs.

Le Mécredi je voulus voir le Fauxbourg des Grecs; je m'y promenai dans un jardin abondant en figues & en raisins: le soir je retournai dans la Londre.

Le Jeudi je me rencontrai avec le Raïs, & je m'aperçûs qu'il n'avoit pas envie de partir sitôt, étant retenu par les charmes de sa femme qui étoit une belle Turque,

Les femmes ici par modeſtie ſe couvrent le front d'un mouchoir, & d'un autre le menton juſqu'au nez.

Le lendemain Vendredi, jour que les Turcs font leurs priéres, je me rendis à l'ancien Palais des Grands Maîtres de S. Jean de Jéruſalem, où l'on gardoit le Kan de la petite Tartarie, afin de le voir lorſqu'il paſſeroit pour aller à la Moſquée. Il parut peu de tems après avec une ſuite de vingt perſonnes habillées à la Tartare: il étoit d'une aſſez belle taille, mais il avoit un défaut dans l'œil droit.

L'Iſle de Rhodes qu'on a apellée autrefois Ophiuſa, Aſteria, Ætrea, & qui a eu pluſieurs autres noms, a 40. milles d'Italie en longueur; ſon climat eſt tempéré & agréable; ſon territoire abonde en fruits & en vin: quand elle ne produit pas du grain ſuffiſamment, la Natolie qui n'en eſt éloignée au Nord que de 20. milles, lui en fournit en abondance. Elle avoit autrefois pluſieurs Villes qui ſont réduites en Villages, comme Tilerve, Lynde, Baſilique, Catavie, & autres qui ſont habitées par quelques Grecs, Turcs & Juifs, tous aſſez malheureux.

Enfin à force de preſſer le Raïs, il conſentit à ſe ſéparer de ſa femme, & de mettre à la voile le Samedi: mais à peine avoit-

il fait deux milles, qu'il revint, rapellé peut-être par son amour ; d'ailleurs les Grecs & les Turcs sont si craintifs sur Mer, qu'ils s'épouvantent du moindre vent. Ils font alors la manœuvre avec tant de confusion, & s'étourdissent si fort par leurs cris, que souvent ils ne sçavent plus où ils en sont : de sorte que dix Chrétiens servent plus dans une navigation, que 50. Turcs.

Le Dimanche premier jour de Novembre & le Lundi je visitai l'Eglise des Péres Grecs, à cause des Fêtes ; le Mardi il entra dans le Port une Saïque qui portoit une compagnie de Soldats à Constantinople.

Le lendemain j'allai dîner dans un jardin du Fauxbourg, & au retour j'aperçûs une Turque qui me faisoit signe d'entrer chez elle : comme je feignois de ne la point voir, elle m'apella fort haut ; mais la crainte de Dieu & celle d'être empalé, si l'on me surprenoit avec elle, me firent passer outre.

Le Jeudi, un Sicilien vint m'avertir que je devenois suspect aux Turcs, & que je prisse garde à moi ; parce que j'étois dans un pays où ils n'ont aucun égard, & se servent tous les jours de prétextes imaginaires contre les Francs, pour les faire esclaves, comme il étoit arrivé l'année précédente à

quatre François : car étant partis de Napoli de Romanie avec l'Armée Navale, qui alloit au siége de la Canée, ils furent mis aux fers à Rhodes comme des Espions & des Corsaires ; cette nouvelle m'allarma beaucoup, d'autant plus que j'avois négligé de prendre un passeport du Consul de France, fondé sur ce que dans tout mon voyage de la Terre Sainte, je n'avois été inquiété des Mahométans en aucune sorte.

Le Vendredi, j'eus une grande peur pour ne m'être pas retiré à l'heure de la priére des Turcs : je m'aperçûs trop tard que la Ville étoit fermée : ainsi ne sçachant que devenir, je pris le parti de me cacher dans une tour : cependant, si l'on m'y avoit trouvé, j'aurois sans doute été arrêté & mis en prison. C'est pourquoi, voyant à quoi j'étois exposé, je cherchai le Samedi un embarquement pour sortir de cette Isle ; mais mon malheur voulut que je n'en trouvasse point.

Le Dimanche 8. j'entendis la Messe dans la même Eglise des Péres Grecs, comme j'en avois la permission du Supérieur. Le Lundi il arriva une Tartanne Françoise venant de Marseille, ce qui me donna une grande joie ; mais elle dura peu, car le Patron m'aprit que ce bâtiment alloit à l'Isle de Chypre : le Mardi il en

arriva un autre, que quatre Marchands François avoient loué depuis Seyde jusqu'à Smyrne: je leur parlai aussi-tôt, & ils m'offrirent le passage avec la politesse ordinaire à cette Nation, me recommandant de faire aporter promptement mes hardes, & de venir coucher à bord, parce que j'étois en danger d'être fait esclave, selon ce que leur avoit dit le Capitaine Samson Renégat Marseillois, & Vice-Amiral de ce vaisseau Algérien qui étoit péri dans le Port. Je les remerciai comme je le devois, & j'éxecutai tout ce qu'ils m'avoient conseillé: dès le soir même je me rendis à la Tartanne, après avoir tiré mes valises de la Londre, en payant au Raïs la somme entiére dont nous étions convenus pour tout le voyage.

Enfin après un si long séjour, je partis de l'Isle de Rhodes le Mécredi 11. de Novembre sur le midi. Il y avoit dans la même Tartanne, outre les quatre Marchands François, sept Turcs, avec l'Aga de Seyde, qui avoient laissé le bâtiment Turc, à cause de la timidité du Patron. Ce que je remarquai de plus singulier en ces Barbares, c'est qu'ils s'étoient défaits de cette insolence & de cette hauteur avec laquelle ils s'apliquent dans leurs vaisseaux à nuire à un Chrétien, & à le maltraiter,

quand il est en leur pouvoir. Leur douceur dans notre barque égaloit celle des Agneaux, & il étoit satisfaisant de les voir n'oser faire leurs priéres en public, de peur de s'exposer à la moquerie. Quand nous eûmes fait 20. milles, nous touchâmes à l'Isle de Scimo, & quand nous en eûmes fait 30. à celles de Piscopi, de Calce, de Nissaro habitées par des Grecs & pleines de Corsaires.

Le Jeudi nous ne pûmes passer le Cap Creo à cause du vent contraire, qui dura jusqu'au lendemain; il tomba après tout-à-coup. A force de faire plusieurs bordées nous arrivâmes en trois heures de jour à Stanchio, Isle distante de Rhodes de cent milles, ayant toûjours cotoyé la Natolie.

Stanchio, Stanco, Stingo, & Stancu, ou plutôt selon les anciens, Méropis & Cos, est une Isle d'une figure un peu longue, qui a la Natolie à l'Orient, dont elle n'est séparée que par un canal de six milles. Elle est célébre pour avoir donné la naissance à Apelles & à Hippocrate, que l'on dit être devenu si sçavant, à force de lire tous les mémoires que l'on portoit dans le Temple d'Esculape, qui étoit dans l'Isle, parce que tous ceux qui guérissoient de quelque maladie, étoient obligés de mettre en écrit dans le

Temple les remédes avec lesquels ils s'étoient guéris.

J'allai à terre pour voir un arbre d'une grandeur extraordinaire, & la Ville aussi; elle est située sur une hauteur près de la Mer; elle a de bonnes murailles, un large fossé où la Mer entre, & un Château forni de bonne Artillerie. Elle n'a point de Port, mais une rade ouverte, où les navires se retirent: les maisons sont bâties de pierre, & fort basses, si l'on en excepte une qui est superbe, & qu'on nomme le Palais d'Hippocrate. Elle a aussi un fort beau Fauxbourg du côté du couchant, où demeurent quantité de Turcs, de Juifs & de Grecs, aussi-bien que dans la Ville; mais ces derniers sont fort maltraités par les Mahométans. On trouve tout-autour de fort beaux jardins, & des vignes qui produisent d'excellens vins. L'arbre merveilleux est une espéce de Platane, (les Turcs l'apellent Tchinar;) il est dans la Ville entre la porte du Château & le Bazar: il n'y en a point de semblable en Europe, puisque 4000. personnes peuvent tenir sous ses branches qui sont soûtenues par 36. pilliers ou petites colomnes. Deux fontaines & plusieurs bancs invitent à y prendre le frais.

Nous ne partîmes pas le même jour, à cause du Vice-Amiral Samson qui étoit resté la nuit dans la Ville pour quelques affaires, & que le Bacha vouloit faire embarquer un de ses domestiques.

Le Samedi sur le midi, nous mîmes à la voile avec un bon vent; mais il calma au bout de trois heures : il nous falut faire des bordées sans pouvoir doubler pendant la nuit les Isles de Bacha, de Carmino & de Lero, habitées comme les autres par les Grecs.

Le Dimanche nous nous trouvâmes de bonne heure au-delà de Lipso Isle deserte, de S. Jean de Parno que possedoit autrefois l'Ordre de Malte, de Neccaria, du Liforni & de Samos : cette derniére Isle étoit autrefois consacrée à Junon qui y avoit un Temple; elle est célébre encore pour avoir été la patrie de Pithagore, de l'heureux Polycrate, & d'une des Sybilles: on voit à droit & à gauche une multitude d'Isles, dont on peut dire que l'Archipel est couvert; mais comme le vent devint contraire, nous fûmes obligés de tourner la proue, & de nous mettre à l'abri sous le rocher d'Artivo, où il y a plusieurs Ports avec un fond propre au mouillage des grands bâtimens. Cet endroit néanmoins n'est pas habité, il sert seulement à paître

des troupeaux, qui ſont à tout moment en danger d'être enlevés par les Pirates. Un peu avant que nous y euſſions relâché, il en étoit parti trois vaiſſeaux, qui avoient emmené une Saïque, laiſſant ſur le rivage quantité de bois, dont nous fîmes proviſion pour notre Tartanne.

Pendant que le mauvais tems continuoit le Lundi, les Matelots allérent chercher ſur les rochers des fruits de Mer, & aportérent une truſe d'eau à l'Aga de Seyde, qui la mit rotir au feu, comme ſi ç'avoit été un poiſſon, tant il avoit peu de connoiſſance: auſſi ſes actions & ſes diſcours étoient d'un ſauvage; il portoit une grande barbe de Négromancien, ou ſemblable à celle d'un homme élevé dans les bois parmi les bêtes.

Le Mardi nous remîmes à la voile trois heures avant le jour, mais le vent étoit ſi foible qu'à peine eûmes-nous paſſé à midi le canal, qui eſt entre Soma & Forni. Le vent fraîchit néanmoins ſur le ſoir, & nous courûmes avec le trinquet juſqu'à Chio, où nous nous trouvâmes à la nuit, ayant fait 130. milles que l'on compte depuis Stanchio juſqu'à cette Iſle: le Mécredi, nous deſcendîmes tous à terre, & j'allai loger chez les Péres de l'Obſervance.

Chio fut d'abord apellée Ethalie, ſelon quel-

quelques-uns, & ensuite Chio, ou plûtôt Chyros du nom d'une Nimphe. Salzizadaci ou Sachezada, qui signifie Isle du Mastic, est celui qu'elle a reçû des Turcs. C'est une des principales Cyclades : elle a 80. milles de circuit, l'Isle de Mételin, au Septentrion, la Natolie à l'Orient, dont elle n'est séparée que par un canal de trois lieues, qu'on apelle le détroit du Cap blanc, & l'Isle de Naccaria au Midi. Les Habitans la divisent en deux parties, en Aponomoia, ou supérieure du côté du Nord; & en Catamera, ou inférieure du côté du Midi. Le territoire de l'Isle proche de la Mer est excellent, mais celui du milieu est tout-à-fait stérile & pierreux, où l'on fait paître quelques chévres. On compte dans la Ville & les 80. Villages près de cent mille ames; mais les Grecs en font 80. mille, & le reste est composé de Catholiques, de Juifs & de Turcs. Leurs revenus consistent en lait, en beurre, en vins & en soie, dont il se vend tous les ans pour plus de 120. mille écus; on la travaille dans l'Isle même pour occuper le pauvre peuple.

La Ville de Chio est située au 38e. degré de latitude; elle est bâtie sur le bord de la Mer, & est d'une figure oblongue, s'étendant du côté des montagnes faute

de terrain. Elle a de bonnes murailles, huit portes & un Château proche du Port, qui a un fossé large & profond avec deux ponts & deux portes. Les murailles en sont néanmoins si anciennes, & avec si peu de fortifications & d'Artillerie, qu'elle ne feroit pas une résistance fort longue. Dans un coin de la Ville, vers le Midi, il y a un Fort avec dix canons, & dans le milieu un autre que l'on a bâti depuis peu sur les ruines d'une Eglise qui apartenoit aux Grecs.

Le Port est grand, mais le fonds n'en est pas bon, les ancres n'y tenant pas : le fanal pour les vaisseaux est au milieu. Il y a les cinq Galéres de l'Isle qui sont commandées par autant de Beys, à qui le G. Seigneur donne douze mille écus pour l'entretien de chacune.

Quoique la Ville soit petite, on ne laisse pas d'y compter 40. mille Habitans, qui sont pour la plûpart des Chrétiens Latins & Grecs. Il y a ici deux Evêques; l'un Catholique, qui a sous lui une cinquantaine de Prêtres vétus à la Romaine; & l'autre Schismatique. Ceux du pays contraignent les Turcs, & les Juifs de demeurer dans le Château. Les maisons y sont bâties de pierre à la maniére Italienne, avec un toit de figure piramidale, qui est cou-

vert de tuilles : les rues ſont étroites, mais elles ſont pavées avec du caillou : les Bazars ſont pleins de toutes ſortes de denrées, qui ſont à bon marché, à cauſe du voiſinage de la Natolie.

Les femmes Chrétiennes y ſont habillées à l'Italienne, excepté la coeffure : elles portent la jupe ſi courte, qu'elle ne leur vient qu'aux genoux, avec un nombre prodigieux de plis ſur le derriére. Les veuves ont des voiles noirs, les autres blancs ; elles les relévent pardevant avec une eſpéce de chaperon, qui forme une ſorte de coeffure, dont les extrémités pendent par derriére du côté gauche : elles y entremêlent quantité de fleurs différentes ſelon les ſaiſons, ce qui eſt fort agréable à la vûe. Elles ſont très-blanches, belles, vives, & fort familiéres avec les hommes. Les filles ſouffrent même que les étrangers les voient librement, & toutes ont la gorge découverte d'une maniére qui choque la pudeur.

Les principales Egliſes ſont le Dôme, l'Egliſe des RR. PP. Jéſuites, celle des Dominiquains, celle des Capucins, & celle des Obſervantins.

Le Maſtic que l'on a ſoin de recueillir dans l'Iſle, eſt le meilleur que l'on puiſſe trouver ; ce qui fait que le G. Seigneur envoie tous les ans une perſonne de ſa

maiſon, pour être préſent à la récolte qu'on en fait, avec défenſe expreſſe d'en envoyer ailleurs qu'à Conſtantinople, où il eſt conſommé par les domeſtiques & les femmes du Sérail qui en mâchent pendant toute la journée, pour ſe rendre les dents blanches, & l'haleine douce; c'eſt à cauſe de cela que les Turcs l'apellent l'Iſle du Maſtic. Le coton que l'on y recueille, aporte encore quelque profit aux Gens du pays, à cauſe que les pauvres gens s'occupent à le travailler.

Je vis le Jeudi dans la maiſon du Conſul François, un jeune Renégat Vénitien, d'aſſez bonne mine, qui après avoir dit un jour trois Meſſes dans la matinée à Chio, s'aviſa de quitter l'Ordre de S. Auguſtin dont il étoit, & de ſe faire Mahométan; mais ſe repentant enſuite de ſa faute, il ſollicitoit le Conſul de lui procurer les moyens de ſe retirer en pays Chrétien. Il falloit ménager cela fort finement, parce que le Bacha le gardoit chez lui, & que s'étant aperçû qu'il différoit à ſe faire circoncire, il le fit faire par force un matin, en diſant que s'il s'enfuyoit, il vouloit du moins qu'il en portât les marques en Italie; le ſujet de ce malheur étoit que ſon Supérieur le voulant punir de ſes déréglemens, le coupable s'enfuit à

Chio, où ayant inutilememt prié l'Evêque Catholique de lui obtenir le pardon de ses fautes, le desespoir le porta à se faire Mahométan. Depuis ce tems-là il a toûjours rendu de mauvais services à l'Evêque, l'accusant faussement d'avoir correspondance avec la République de Venise ; l'on ne pouvoit remédier à cette calomnie qu'avec de fort grosses sommes d'argent. J'espére que Dieu fera la grace à cet homme-là de suivre l'exemple de Frere Jacques de Calabre. Ce frere ayant été mis en prison pour quelque grosse faute, par le Supérieur d'Eriza (petit Monastére dans les Montagnes de Syrie, qui dépend de celui de Jérusalem) s'enfuit à Barut, & de-là à Seyde ; comme on ne vouloit pas le laisser entrer à cause de la peste, il resta dehors avec trois Religieux de son Ordre. Le Président de Seyde ne laissoit pas de causer avec eux, & consoler celui-ci du haut des murailles, en lui faisant esperer qu'il obtiendroit son pardon du P. Gardien ; mais la peste continuant toûjours, & ne pouvant pas entrer dans la Ville, ils prirent le parti de se retirer à Darbessin. Frere Jacques voyant que l'affaire traînoit en longueur, & desesperant d'avoir jamais son pardon, revint à Seyde au commencement de Mai en 1693. & étant entré dans

le Sérail, il demanda de ſe faire Mahométan : on le reçut, & il fut circoncis; mais à peine deux mois furent-ils écoulés, qu'il ſe repentit de ce qu'il avoit fait : il eut recours à un Capucin François, Supérieur du Couvent de ladite Ville; il lui demanda en toute humilité l'abſolution de ſa faute, lui diſant qu'il abjuroit & déteſtoit à jamais le Mahométiſme. Le Capucin lui fit réponſe qu'il falloit qu'il ſe retirât en pays Chrétien, qu'il ne pouvoit pas l'abſoudre à cauſe de l'occaſion prochaine où il étoit de retomber dans le même état de damnation, en continuant de vivre chez les Mahométans. Frére Jacques repliqua qu'il confeſſoit ſa faute publiquement, & que volontiers il mourroit Martyr pour la Foi & ſa Religion. Le Pére Supérieur voyant qu'il perſiſtoit dans ce pieux deſſein, lui donna l'abſolution & le S. Sacrement le Mécredi enſuite. Le bon Pére lui conſeilla le lendemain de ſe retirer ſur quelque vaiſſeau François, dans la crainte où il étoit qu'il ne ſuccombât à la foibleſſe humaine, & n'obtint pas de Dieu la grace du martyre. Mais Frére Jacques répondit que non, qu'il vouloit mourir pour la Foi, qu'il ſe ſentoit réſolu à ne pas craindre d'être brûlé : donnez-moi, dit-il, un Crucifix & vous verrez ce que je ferai de-

main; priez toûjours Dieu pour moi. Le Pére le voyant dans une si ferme résolution, lui donna pour la seconde fois l'absolution & le S. Sacrement.

Le Vendredi, qui est le jour de priéres chez les Turcs, Frére Jacques ayant une Croix cachée dans son sein, fut au Bazar, où il y avoit beaucoup de monde. Il mit un pied sur un turban, & l'autre sur une veste verte, la Croix en main, il se mit à prêcher, & à dire qu'il se repentoit de son erreur; qu'il vouloit mourir pour la Foi Catholique; que la Religion de Mahomet n'étoit que tromperie; que leur Prophete étoit un imposteur, qui conduisoit leurs ames en Enfer. Sur cela quantité de gens accoururent; & quelqu'un qui entendoit l'Italien, fut aussi-tôt en avertir le Bacha, qui ordonna qu'on l'amenât devant lui: il fut maltraité le long du chemin, & sa Croix casée en plusieurs morceaux. Lorsqu'il fut arrivé, le Bacha lui demanda s'il étoit fou pour agir ainsi: le Frére Jacques lui répondit qu'il parloit de bon sens, & qu'il avoit été fou lorsqu'il avoit embrasé une Religion si infâme. On tint Conseil après cela: les François s'employérent auprès du Cadi, pour tâcher de lui sauver la vie, ou du moins de le faire mourir d'une mort douce. Le Cadi, d'un

autre côté lui offrant le pardon, s'il vouloit confesser que ce qu'il avoit fait, étoit par folie; le Religieux ne le voulut pas faire, mais avec une intrépidité surprenante, il se prépara à la mort. On le conduisit au commencement de Juillet en chemise & en caleçons à la porte du Sérail: le Boureau lui donna devant tout le peuple du revers de son cimeterre, pour lui faire peur, & le faire dédire; mais n'en pouvant venir à bout, même par une seconde feinte, & ne pouvant ébranler sa constance, il lui trancha enfin la tête, & donna plusieurs coups sur son corps, que la Nation Françoise acheta 50. piastres pour l'enterrer. On le mit dans la chaux, afin d'en pouvoir prendre les os; mais ayant ouvert l'endroit trois mois après, on le trouva aussi frais comme quand on l'avoit enterré, sans avoir perdu un seul poil de sa barbe. C'est ce que m'a raporté M. Ripéra & trois autres Marchands François qui en ont été témoins oculaires, parce que tous les Chrétiens de l'Orient en ont fait une grande Fête, j'ai trouvé à propos d'en faire mention ici, pour l'aprendre à ceux qui ne le sçavoient pas.

Le Vendredi 20. il y eut une si grande bourasque, qu'elle obligea les vaisseaux qui étoient dans le Port à jetter une se-

conde ancre, & elle dura tout le Samedi. Le Dimanche le fils du Consul & quatre autres François me firent voir la Ville : ils me menérent dans une grande cour terminée tout autour par quantité de maisons fort petites, où demeurent des Religieuses Grecques ; mais ce lieu ressemble à tout autre endroit qu'à un Monastére, tant celles qui l'habitent ont de liberté, pouvant sortir & aller dans la Ville quand elles veulent, & recevoir des hommes chez elles, dans tous les tems, & à toutes les heures qu'il leur plaît.

Le Lundi j'allai avec la même compagnie voir les arbres d'où coule le Mastic, apellé en Langue Turque, Sakes. Ils sont petits, & leurs branches se plient jusqu'à terre, d'où elles se relévent en haut. On fait une entaille dans quelque endroit du tronc pour avoir le Mastic, qui distille à terre depuis le commencement de Mai jusqu'à la fin de Juin ; l'on a soin de bien nétoyer la place, afin de le pouvoir ramasser. On dit qu'il se fait aussi de bonne Térébentine dans cette Isle, mais je n'ai point vu l'arbre qui l'a produit. Ils me conduisirent ensuite à trois milles de la Ville, & me montrérent un rocher proche de la Mer, où l'on voit un siége taillé dans la pierre, & plusieurs autres à l'entour. C'é-

toit, ſelon la tradition du Pays, l'Ecole d'Homére : cependant je n'ai jamais lû que ce Poëte ait enſeigné.

Les Perdrix ſont ſi privées dans cette Iſle, qu'on les envoie pendant le jour à la campagne, d'où elles reviennent le ſoir à la maiſon à un certain coup de ſiflet, comme on me le fit voir dans une ferme par où nous paſsâmes.

Je voulois me mettre dans une autre bâtiment pour me rendre de Chio à Conſtantinople : mais M. Ripéra, qui m'avoit déja ſauvé du malheur dont j'étois menacé à Rhodes, s'y opoſa, me diſant qu'il étoit plus sûr d'aller prendre un paſſeport à Smyrne, & qu'enſuite je ferois mon voyage ; parce que ſi je m'embarquois avec des Turcs & des Grecs, ſans cette précaution, je ſerois en danger d'être fait eſclave dans quelque Iſle de l'Archipel, où je ne trouverois point de François. Le Conſul me parla à peu près de même : ainſi je changeai de réſolution, & je préférai cet avis prudent, d'autant plus que comme l'Hyver étoit fort avancé & qu'il s'agiſſoit d'une Navigation de 500. milles, il pourroit arriver que je fuſſe jetté dans quelque plage où j'aurois langui pluſieurs mois.

De cette ſorte, je m'embarquai ſur le même bâtiment le Mardi, & portés d'un

bon vent, nous laiſsâmes bien-tôt à droit le Bourg de Couchimel ; mais il calma près de l'Iſle de Spalmatore, & nous avançâmes ſeulement un peu pendant la nuit entre la Terre-ferme & l'Iſle, qui eſt habitée par des Turcs & des Grecs.

Le tems ne changea point le Mécredi, mais ſur le ſoir il ſe leva un petit vent qui nous ſervit à paſſer le Carabornous, laiſſant à gauche l'Iſle de Metelin ; il fraîchit pendant la nuit, & nous entrâmes dans le Golfe de Smyrne, en ſorte que nous portâmes le cap ſur la Ville, par le canal que la Mer forme dane la Terre-ferme.

Le vent tomba encore le lendemain, ce qui nous retarda beaucoup. Sur le ſoir il devint gaillard & ſi contraire, qu'à peine pûmes-nous, en louvoyant, paſſer le Fort vers le milieu de la nuit, & aller mouiller dans un endroit, qui en étoit un peu éloigné. Les uns diſent que ce Fort fut bâti il y a 30. ans à l'occaſion d'un Juif qui étoit Fermier de la Douanne, & qui s'enfuit avec deux Vaiſſeaux dans le tems qu'un Bacha avoit ordre du G. Seigneur de le mener à Conſtantinople. Les autres en raportent la cauſe au refus que firent les Anglois & les Hollandois qui ſe trouvoient dans le Port, de ſervir contre les Venitiens. Il eſt peu élevé, & flanqué ſeu-

lement de deux baſtions, ſans aucune fortification moderne, avec 20. piéces de canon tirant à fleur d'eau, ce qui ſuffit. Le Commandant laiſſe bien entrer dans le Port, mais on n'en ſort point ſans ſa permiſſion.

Le Vendredi, ce ne fut encore qu'à force de louvoyer que nous entrâmes avec un vent contraire dans le Port de Smyrne environ ſur les 10. heures du matin. Auſſitôt le Capitaine, quatre François & moi nous nous rendîmes chez le Conſul de leur Nation, qui nous reçût avec beaucoup d'honnêteté ; il nous donna un grand déjeuner. Je pris enſuite congé de la compagnie pour aller chercher un logement ; j'en arrêtai un chez un François à 30. ſols par jour pour moi, & 15. pour mon valet. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait dans la Ville pluſieurs Kans ou grandes Hôtelleries, où peuvent loger 1000. perſonnes ; comme le Kan-Celebi qui eſt couvert de plomb, & celui des Arméniens où loge la Caravanne de Perſe : enſorte que ceux qui veulent épargner, y trouve des chambres ſans lit à une piaſtre d'Hollande, ou un peu plus par mois, & y vivent ſuivant leurs moyens.

Smyrne, Lamira ou Sarchinia, eſt au 38e. degré 28. m. de latitude, ſituée par-

tie en plaine ſur la Mer Egée, qu'on apelle vulgairement l'Archipel, partie ſur la montagne : les uns croient qu'elle a été bâtie par les Amazones l'an du monde 3203. les autres que Theſée eſt ſon Fondateur. Elle a eu autrefois un Siége Archiepiſcopal, préſentement elle eſt la Capitale du Pays, & la premiére Foire du Levant, où doivent paſſer néceſſairement toutes les Marchandiſes d'Aſie & d'Europe. La Ville n'eſt pas tant célebre par la naiſſance & la mort d'Homére, (s'il m'eſt permis de terminer cette ancienne diſpute) que par S. Polycarpe ſon Evêque qui a écrit ſur le Livre myſtérieux de l'Apocalypſe dans Smyrne, Epheſe, Pergame, Thyatire, Sardes, Philadelphie, & Laodicée.

Le circuit de la Ville d'aujourd'hui eſt d'environ quatre milles, d'une figure irréguliére, qui aproche un peu du triangle; dont le côté qui regarde la montagne eſt plus long que les deux autres qui s'uniſſent ſur le bord de la Mer ; & cela faute de terrein. Ses maiſons ne ſont pas belles, mais elles ſont commodes & bâties à l'uſage des Turcs ; il y en a beaucoup de fort baſſes, qui ne ſont que de terre que l'on a refaites depuis le dernier tremblement qui renverſa preſque toute la Ville. Les Kans

néanmoins, comme je l'ai dit, ſont ſuperbes, les rues ſpacieuſes, & toute la Ville n'eſt qu'un Bazar & une Foire, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter pour les beſoins ordinaires & pour le luxe, parce qu'on y aporte toutes ſortes de marchandiſes de l'Aſie & de l'Europe. Les vivres à la verité y ſont plus chéres que dans les autres Villes Turques, à cauſe du grand concours d'Etrangers, dont le nombre paſſe 50. milles, tant de Chrétiens Européens, que de Grecs, d'Arméniens, de Juifs, de Turcs, & d'autres. Le Port peut contenir pluſieurs Flottes, il y a toûjours des centaines de Vaiſſeaux de diverſes Nations. Les quatre Galéres de la Ville ſont dans un Port intérieur défendu par un méchant Fort, qui a quelques piéces de canon, & une Garniſon très-foible.

Dans la partie haute de la Ville eſt un Château que l'on dit avoir été bâti par l'Impératrice Héléne; je fûs le voir le Samedi, étant ſur la montagne qui commande la Ville, je remarquai ſur la gauche un ancien bâtiment, qu'on croit avoir été le Palais du Conſeil des Grecs, lorſque Smyrne étoit la Capitale de l'Ionie & de l'Aſie mineure. En entrant dans le Château par la grande porte qui eſt du côté de la Ville, je trouvai à gauche un demi buſte de la-

dite Impératrice, & quelques caractéres Turcs au deſſous, avec un tombeau de marbre ; & proche de là une ancienne Egliſe, dont on a fait une Moſquée, mais qui eſt ruinée, & pluſieurs colomnes de marbre ſur la terre.

A quelques pas de là on deſcend dans un lieu ſoûterrain, où l'on voit 24. très-grands pilaſtres qui ſoûtiennent quelques voûtes ; le pavé qui eſt fort bien fait, donne à croire que cet endroit ſervoit de citerne pour le Château. Le circuit de ce Château eſt de preſque un mille, en forme d'Amphithéatre, avec ſix tours du côté de la Ville, toutes les autres de l'autre côté étant ruinées : dans tout cet endroit, on voit quantité de pierres & de colomnes par terre, qui font voir qu'il y a eu pluſieurs logemens. On aſſure que S. Polycarpe fut exposé à être dévoré des lions dans la cour de ce Château.

En m'en retournant j'aperçûs au pied de la montagne un ancien édifice, qui paroît avoir été un Fort de l'ancienne Ville; il reſte encore du côté du Nord quelque partie de murs que l'injure des tems a épargnés. La nouvelle eſt entiérement ouverte.

Les Conſuls de France, d'Angleterre, de Hollande demeurent dans des maiſons

magnifiques proche de la Mer, & font une grande dépense. Aussi sont-ce des emplois qui raportent beaucoup dans une Ville d'un commerce si étendu, & où il aborde tant de riches Marchands.

Il y a trois Eglises pour les Catholiques, une de Jésuites, une de Capucins (protégés les uns & les autres par le Roi de France à cause qu'ils sont de la Nation,) la troisiéme de Cordeliers Observantins Vénitiens, qui sont fort pauvres; outre plusieurs Monastéres Grecs, & quelques Synagogues de Juifs.

J'allai le Lundi me divertir à la chasse hors de la Ville, & je trouvai quantité de sangliers, de cerfs, & d'autres semblables animaux, avec une multitude de perdrix, de francolins, de grives, de canards, & d'autres volatiles, qu'on peut tirer sans crainte des Turcs, car les Francs ont toute sorte de liberté à Smyrne, s'habillant ou à la Françoise, ou à l'Italienne, comme il leur plaît, allant & venant dans & hors de la Ville, par terre & par mer, sans être inquiétés en aucune maniére. La pêche n'y est pas moins abondante que la chasse; les fruits de terre & d'eau y sont délicieux pour la bonté & le goût, surtout les grenades qui l'emportent de beaucoup sur celles de Naples: on en charge

des Saïques entiéres pour les aller vendre à Conſtantinople. Le Pays produit auſſi de le ſcammonée, de l'opium, des noix de galles, & d'autres plantes.

Les Naturaliſtes curieux y peuvent voir auſſi des Caméléons, que l'on trouve en grand nombre dans les ruines du vieux Château. Cet animal eſt de la grandeur d'un des plus gros lézards : ſes épaules ſont relevées comme celles d'un porc, ſes pattes ſont ſéparées comme celles d'un perroquet avec deux ongles devant & trois derriére. Il a la queue longue comme celle d'une ſouris, il ne remue jamais la tête, en ſorte qu'il auroit beaucoup de peine à voir ce qui ſeroit autour de lui, ſi la prévoyante nature ne lui avoit donné dans les yeux tant de ſortes de mouvemens contraires, qu'en même tems il peut voir facilement deçà & delà, deſſus & deſſous. La ſtructure de ſon œil eſt merveilleuſe, parce qu'il eſt couvert d'une peau ſemblable à celle du reſte du corps, avec un petit trou dans le milieu, qui eſt la prunelle : c'eſt pourquoi il faut qu'il ait une vûe fort perçante, à cauſe de l'angle aigu que font les rayons viſuels par un trou fait de cette maniére. Sa couleur eſt ordinairement verte, plus obſcure ſur les épaules, & plus claire ſous le ventre, qui tient de

la jaune, avec quelques petites taches qui ſont tantôt rouges & tantôt blanches. On doit remarquer, que quelquefois la couleur verte ſe change en brune, ou ſe tache de noir, & les petites taches blanches diſparoiſſent; & ſi l'on maltraite le caméléon, elles deviennent d'un rouge incarnat. Si on le met ſous un objet blanc ou rouge, il prend la couleur blanche, & jamais la rouge; ſi l'objet eſt de couleur céleſte, il ne change point ; mais s'il eſt noir ou brun, il devient noir, il devient brun. Quand les caméléons voient qu'ils ne peuvent pas éviter d'être pris, ils ſiflent comme un ſerpent : mais cela eſt difficile, non pas à cauſe de la vîteſſe qu'il n'ont point, quoiqu'ils ſoient pourvûs de grandes jambes, mais parce qu'ils ne s'éloignent pas beaucoup de leurs trous, où ils ſe retirent auſſitôt. Leur langue eſt d'une ſubſtance cartilagineuſe & en forme d'une cannule, qui eſt attachée à la gorge par une membrane charnue & dure. Ils la tirent ordinairement un pouce hors de la bouche; & comme elle eſt couverte d'une ſubſtance glutineuſe, elle leur ſert d'inſtrument à prendre, comme à la glu, les mouches, dont ils font leur nourriture ordinaire. Au reſte ils ſe nourriſſent d'air, demeurant au ſoleil, juſqu'à ce qu'ils en ſoient gonflés,

&les personnes qui les ont observés, disent que, sans autre nourriture que celle de l'air, ils ne laissent pas de rendre des excrémens. On doit remarquer encore que leurs poumons sont aussi longs que tout le corps, formés d'une peau extrémement fine, séparée, comme en deux petites vessies pleines d'air. De plus, ils ont une très-grande force dans la queue; en sorte que se trouvant dans quelque trou d'où ils ne peuvent point se retirer avec les pieds, il leur suffit d'avoir de quoi s'attacher avec la queue, par le moyen de laquelle ils soûtiennent tout le poids de leur corps, & se dégagent peu à peu.

Tous les avantages que l'on trouve à Smyrne sont balancés par la malignité de l'air, qui cause des fiévres pestilentielles, particuliérement aux mois de Mai, de Juin & de Juillet, par l'incommodité des chaleurs insuportables de l'Eté. Ajoûtez à cela la peste & les tremblemens de terre qui y sont fort fréquens; s'ils ne se font pas sentir une année, ils ne manquent jamais la suivante de faire mourir une grande quantité d'Habitans, & d'abîmer leurs maisons. Il y a une espéce de présage qui court parmi ces peuples, que Smyrne après avoir été rebâtie six fois, sera enfin abîmée par un tremblement de terre, & hors d'état de se relever.

Le Mardi premier jour de Décembre, j'allai voir les quatre Galéres de la Ville, qui sont sous le commandement d'un Bacha, qui pour cet effet porte le titre de Commandant, pendant que le Gouvernement de la Ville est entre les mains d'un Cadi. Je me servis d'un Interpréte Juif, à qui je donnois peu de chose par jour: car les Juifs sont aussi misérables que méprisés chez les Mahométans, & ils regardent le moindre profit comme une fortune. Ils parlent seulement Espagnol, parce que l'Espagnol corrompu est leur Langue maternelle : ce qui fait que quiconque le sçait, peut voyager aisément dans le Levant, étant sûr de trouver par toute la Turquie & la Perse des Juifs qui servent d'Interprétes pour un prix fort modique.

Le même Juif me mena le lendemain voir les deux Douannes. La plus grande s'apelle la Douanne de Commerce ; c'est où se paient les droits de la soie, que les Arméniens aportent de Perse, & que les Francs transportent ensuite en Europe avec du coton filé, des camelots, des cuirs, des laines, de la rubarbe, & d'autres marchandises. L'autre Douanne nommée la Douanne de Stamboul, est située à l'angle gauche du fond du Port, & regarde le trafic de Constantinople, de Salonique, &

d'autres lieux de la Turquie. Elles ſont l'une & l'autre moins rigoureuſes que celles de l'Europe. On ſe contenta de regarder à l'entrée de mes valiſes, lorſqu'elles furent ouvertes, & encore avec beaucoup de précaution. Je ne fûs pas traité de même en Syrie ; on y enregiſtra juſqu'à la moindre choſe, d'une maniére fort deſagréable.

Les Marchandiſes que l'on doit porter à Smyrne ſont des draps d'Angleterre & d'Hollande, des étoffes de ſoie avec or & ſans or, de France & d'Italie. Les Hollandois gagnent encore beaucoup avec leurs écus & leurs demi-écus, dont la Turquie eſt toute remplie, & où on les apelle Aflani à cauſe des lions dont ils ſont marqués. Les Arabes les prenant pour des chiens, les apellent Alboc-Kelbs. Les uns & les autres ſont ſi foux, qu'ils eſtiment beaucoup mieux cette monnoie-là que les piéces de huit d'Eſpagne.

Le Jeudi je rencontrai en allant à la Meſſe aux PP. Obſervantins, un enterrement où les Religieux marchoient en rang précedés de la Croix, & en ſurplis de même qu'en Italie ; ce que les Turcs ne permettent pas ailleurs. Comme mon deſſein étoit de paſſer à Conſtantinople, & que j'avois beſoin d'un paſſeport, j'allai le

Vendredi chez le Conſul d'Angleterre: je commençai par lui aprendre que j'étois du Royaume de Naples, dépendant de la Couronne d'Eſpagne, qui étoit liguée avec celle d'Angleterre. Mais comme il connut de quoi il s'agiſſoit, il m'interrompit d'un ton d'autorité, & me dit: *Je ne puis accorder de protection; prenez garde ſeulement que le Conſul de France ne vienne à ſçavoir que vous êtes Napolitain, & qu'il ne vous faſſe faire quelque inſulte par les Turcs.* L'entendant parler de la ſorte, je pris congé de lui, perſuadé qu'il ſeroit difficile d'en rien obtenir. Le Conſul de Hollande me renvoya avec la même réponſe. Ainſi ne ſçachant plus que faire, j'eus recours au Conſul François à qui je déclarai ſans déguiſement qui j'étois, où j'allois, & le déſir que j'avois d'être muni d'un paſſeport pour Conſtantinople; ce qu'il m'accorda fort obligeamment.

Il fit le Samedi une pluie ſi extraordinaire, outre celle des derniers jours, qu'on l'auroit priſe en Italie pour une tempête: ce qui m'obligea de demeurer enfermé une bonne partie du jour, avec un ennui qui m'accabloit fort, & qui la nuit augmentoit encore, par le voiſinage de certains Juifs qui ſe relevoient pour réciter leurs étourdiſſantes priéres, particuliére-

ment le Vendredi & le Samedi qu'ils passoient à veiller : de maniére que je sortois fort souvent de ma chambre pour ne les point entendre.

Le Dimanche on exposa le S. Sacrement dans l'Eglise des Capucins, & on y prêcha en François. L'Auditoire étoit composé de l'Evêque de Chio, (retiré à Smyrne par les impostures du Renégat Venitien,) du Consul, & d'un grand nombre de Marchands François & de Capitaines de Vaisseaux. N'ayant point trouvé au retour mon Juif chez moi, je l'allai chercher au Kan où il logeoit. En sortant le valet du Caragi-Bachi, ou Directeur de la Douanne, qui étoit sur la porte, me demanda si j'étois Portugais. Je compris que cela signifioit si j'étois Juif, je lui répondis que non. Mais ne voulant pas me croire, il me mena à son Maître, à qui je dis, sur ce qu'il me fit la même question, que j'étois François éxemt des droits. Il m'obligea cependant de consigner une somme que le Consul me fit rendre.

Le Lundi trois Vaisseaux de Raguse étoient à la voile prêts à partir pour Livourne, lorsque le Consul de France les en empêcha, sous prétexte que de-là ils aportoient à Smyrne des Draps d'Angleterre

& de Hollande : mais quelques-uns disoient qu'il vouloit avoir mille piastres de chacun pour les laisser partir ; ils en portérent leurs plaintes à l'Ambassadeur de France, mais je ne sçais pas quelle raison ils en eurent.

Je me rendis le Mardi à l'Eglise des Jésuites pour voir un de mes amis, que je voulois consulter sur mon voyage. Les Péres n'avoient que des chambres de bois, parce qu'on bâtissoit actuellement leur Couvent, dont il n'y avoit que l'Eglise de finie. Chaque Vaisseau portant Pavillon François qui entre dans le Port, leur donne 50. piastres qu'on leur a accordées pour leur entretien.

Le Mécredi je dinai avec M. Ripera à qui je laissai mes hardes jusqu'à mon retour. Le Jeudi l'Aga de Seyde vint me voir, je lui donnai du chocolat; mais comme ce Sauvage n'en avoit jamais goûté, soit qu'il l'eût enyvré, ou que la fumée du tabac eût produit cet effet, il s'emporta fortement contre moi, disant que je lui avois fait boire d'une liqueur pour le troubler & lui ôter le jugement. En sorte que si sa fureur avoit duré, cela se seroit assurément mal pasé pour moi, & je n'aurois eu que ce que j'aurois mérité, pour avoir regalé de chocolat un homme si grossier.

Cependant

Cependant il se disoit neveu du Vizir Cuprogli, & se flattoit de parvenir à cette dignité, comme si c'eût été un titre pour l'obtenir.

CHAPITRE II.

Voyage de l'Auteur jusqu'à Andrinople; Description de cette Ville, aussi-bien que des Isles de Tenedos, de Mityléne, & de la Ville de Gallipoli.

COmme le tems se mit au beau le Vendredi, & que les pluies étoient tout-à-fait cessées, je pris congé du Consul François & de M. Ripera : étant convenu pour le passage, je m'embarquai le Samedi au soir dans un Chiamber Turc, où je payai une chambre à part, afin d'être séparé du commun : vers minuit nous fimes voile avec un bon vent.

Le Dimanche 13. nous nous trouvâmes à deux heures de jour vis-à-vis, & à deux lieues de la Forteresse de Foggia, bâtie à la pointe de terre qu'on voit à gauche en entrant dans le Golfe de Smyrne. Elle sert à garder le Port du même nom, qui est au fond de la Baie. Cette Forteresse est petite, mais elle a de bonnes murailles, & est défendue d'un autre Château.

Sur les ſix heures du ſoir, après avoir fait 80. milles, nous mouillâmes à Metelin, ou Mityléne.

Cette Iſle connue autrefois ſous les noms de Lesbos, Homerte, Macaria, Lalia, Pelaſgia, Ægira & Æthiope, eſt apellée aujourd'hui par les Turcs, Medilli: elle a 360. milles de circuit. Il n'y a guéres d'Iſles plus célébres dans l'Archipel, puiſqu'elle a donné le jour à Pittacus un des ſept Sages de la Gréce, à la Sçavante Sapho, au Muſicien Arion, & à pluſieurs autres perſonnes illuſtres. Sa Ville Capitale eſt au Levant d'Eté de l'Iſle, ſituée ſur un rocher qui s'avance dans la Mer, & forme deux Ports ſéparés. Celui qui regarde l'Orient, ſert pour les Galéres (nous y en trouvâmes deux,) & l'autre pour toutes ſortes de Navires. Tous les deux ſont gardés par un Château qui eſt ſur la Montagne, & un Fort qui eſt au pied faiſant face à l'Occident.

Les maiſons de la Ville ſont baſſes, & habitées par des Turcs & des Grecs; il y a cependant un fort bon Bazar. Son terroir fertile produit tout ce qui eſt néceſſaire à la vie, & ſur tout ce vin excellent dont parlent Horace & Virgile.

Non eadem arboribus pendet vindemia noſtris,
Quam Methymnæo carpit de palmite Lesbos.

Mahomet II. s'empara de cette Isle en 1464.

Nous levâmes l'ancre le Lundi au milieu de la nuit, & partîmes avec un petit vent qui devint contraire l'après-midi. Nous passâmes sur le soir le Détroit de Baba, qui a 5. ou 6. milles de largeur; il est formé par la pointe de l'Isle de Metelin, & par le Cap de Baba dans la Natolie, apellé ainsi, à ce qu'on prétend, du nom d'un vieillard enterré en cet endroit; on dit que lorsqu'il vivoit, il avertissoit les Turcs de tous les Corsaires Francs, qui entroient dans le Canal, ou en aprochoient. Ayant fait 60. milles sur les deux heures de nuit, nous donnâmes fond dans une plage au-delà du Château du Bourg de Molova. Ce Château est bâti sur le sommet d'une montagne à deux lieues du Port; c'est dans cette étendue qu'est Molova dépendant de l'Isle de Metelin.

Le Mardi quatre heures avant le jour, nous remîmes à la voile pour continuer notre Navigation, que la seule timidité du Raïs, qui craignoit les Corsaires pendant la nuit, avoit interrompue, quoique le vent fût si bon, que deux heures après le lever du Soleil, nous nous trouvâmes à 50. milles, entre l'Isle de Tenedos ou Boskiada en Turc & la Terre ferme de

la Natolie, assez près de l'endroit où étoit l'ancienne Troye. Comme le vent cessa pendant quelque tems, je me fis mettre à terre pour satisfaire ma curiosité, en considérant ces vestiges des Tryoens, & voir si cet endroit est la Troye si fameuse chez Homere & Virgile, ou bien la nouvelle dont parle Strabon. Je trouvai le long du rivage pendant plus d'un mille, de grands quartiers de marbre blanc, des colomnes debout & abattues ; & plus loin dans les terres, des bâtimens antiques de pierre vive à demi ruinés. Je vis aussi une grande Tour quarrée, de grosses pierres, qui avoit quelques petites fenêtres proche de la premiére corniche, dont le toit étoit rond; ce qui me fit croire que ce pouvoit avoir été autrefois un Temple. La précipitation du Raïs ne me permit pas d'aller plus avant. Il me dit que pendant une journée de chemin dans les terres, je trouverois toûjours de pareilles ruines. Les Turcs l'apellent la Vieille Constantinople. Il est vrai qu'on y a trouvé des fragmens d'Inscriptions Romaines, ce qui ne convient point à l'ancienne Troye.

Les Mahométans ne négligent jamais de faire leurs priéres cinq fois par jour; la premiére au point du jour, la seconde à midi, la troisiéme vers le soir, la quatrié-

me à nuit close, & la cinquiéme à deux heures dans la nuit, changeant seulement la troisiéme qu'ils commencent en Eté de meilleure heure. Chacun prie en son particulier, se mettant à genoux sur quelque étoffe le visage tourné du côté de la Mecque; mais lorsqu'ils sont dans les Villes, ils vont tous aux Mosquées, un de leurs Prêtres les y apellant du haut d'une tour, avec des cris effroyables.

Je tetournai dans le Chiamber, qui poussé d'un bon vent entra le même jour dans le Port de Tenedos. Cette Isle s'apelloit autrefois Leucophrys & Lyrnessos; les Turcs l'apellent aujourd'hui Boskiada; c'est une des plus Septentrionales de l'Archipel vers l'Asie. Elle a été fort peuplée & fort riche du tems du Roi Priam & de Laomedon; ce qui a fait dire au Poëte:

Insula dives opum, Trojæ dum regna manebant:
Nunc tantùm sinus & statio male fida carinis.

La feinte retraite des Grecs pendant la guerre de Troye, & les differens des Vénitiens & des Génois pour sa possession, l'ont rendue célébre dans l'Histoire. Le milieu de l'Isle est plat, les bords sont couverts de montagnes qui produisent de bons vins Muscats. Elle a 50. milles de tour, & plusieurs Villages; sa Ville Capitale a le

même nom ; elle eſt ſituée au pied d'une montagne dans l'angle Oriental de l'Iſle qui regarde les Dardanelles, qui n'en eſt éloignée que de 18. milles.

Elle n'eſt pas des moindres Villes de l'Archipel ; elle a été célébre par un Temple de Neptune, qui étoit tout proche de ſes murailles, où les Nations voiſines & éloignées venoient offrir des vœux & des ſacrifices. Quoiqu'elle ſoit toute ouverte, elle ne laiſſe pas d'être grande, ſes maiſons baſſes, habitées par les Grecs & les Turcs, s'étendant depuis le bord de la Mer, juſqu'au pied de la colline. Le Château qui la commande eſt bâti ſur le ſommet d'un rocher, il contient dans ſes murailles beaucoup de logemens pour la garniſon & pour les familles Turques. Il défend le Port, qui eſt fort bon, & qui peut contenir des Flottes ; les deux Galéres de Rhodes que commande Ammazza-Mamma, y étoient alors.

A quelque diſtance de Tenedos il y a une autre Iſle deux fois plus grande, qu'on apelle Taſſi, d'autres Samandrachi, & que les Turcs apellent Himbros, qui eſt habitée par des Grecs, qui paient tribut au G. Seigneur, & à la République de Veniſe.

La nuit du Mécredi il fit une pluie con-

tinuelle, qui incommoda fort les passagers. Elle cessa à la pointe du jour, il lui succeda un vent tel qu'il le falloit pour entrer dans le Détroit des Dardanelles ou l'Hellespont. Aussi-tôt le Raïs qui avoit voulu aller coucher dans le Port, comme s'il n'avoit eu à gouverner qu'une felouque, mit à la voile ; mais il calma lorsque nous fûmes à la vûe du Village de Ghiaour-Hivii situé en Asie à 3. milles des Dardanelles, en sorte qu'il fallut remorquer le Chiamber avec 20. rames, jusques devant la Forteresse de Natolie, apellée par les Turcs Anadol-Issar. On en voit un autre vis-à-vis qu'ils nomment à présent Urmeli-Issar, c'est-à-dire Forteresse de Romelie. Elles ont été bâties il n'y a pas long-tems, afin de défendre l'entrée du canal ; néanmoins il me paroît que l'espace de 12. milles qui les sépare, est trop grand pour leur permettre d'arrêter les Vaisseaux qui feroient sillage par le milieu. Celle d'Asie est située dans une plaine, avec deux bastions paralelles à l'embouchure, & deux autres au canal, tous garnis de grosse artillerie ; & la courtine a 60. petites piéces au moins, qui sont plantées sur la partie élevée. On m'a dit que la Garnison consistoit en 200. Soldats, dont une partie habitoit dans la Forteresse, & l'autre dans des maisons bâ-

ties au dehors : le Bourg des Grecs eſt ſur le haut de la montagne. La Fortereſſe de Romélie eſt ſur le penchant d'une colline; il y a pluſieurs bons bâtimens. On trouve au milieu la maiſon du Commandant, & celles des autres Turcs, avec la Moſquée & le Magazin. Le côté qui eſt vers le Détroit a autant de baſtions que la Fortereſſe de Natolie, & eſt bâti de la même maniére ; mais celle-ci en a deux autres du côté de la Terre ; elle ne céde point à l'autre en bonté, ni en nombre de canon: le Village du même nom eſt au haut de la colline.

Le Jeudi vers les quatre heures du matin, nous fimes force de voiles par un bon vent qui nous mit avant midi entre les deux Châteaux apellés anciennement Seſtos & Abydos. Ils gardent ſi étroitement ce paſſage (n'étant éloignés l'un de l'autre que de deux milles) que ce ſeroit une entrepriſe auſſi vaine que périlleuſe de le tenter ſans le conſentement des Turcs. Abydos qui eſt du côté de la Natolie, eſt plus fort & meilleur que l'autre, parce qu'il a ſix baſtions de tous les trois côtés qui gardent le Canal avec 30. groſſes piéces de canon, ſans les petites qui ſont ſur le haut ; dans le milieu il y a un bon Donjon, & autour un foſsé profond avec un pont-levis. Les

maiſons qui ſont autour ne ſont point enfermées : l'Eté y eſt fort mal ſain, à cauſe des mauvaiſes eaux ; il y a cependant un Conſul François, qui prend ſa commiſſion de l'Ambaſſadeur qui réſide à la Porte. L'autre Château de Romélie n'eſt pas ſi régulier, à cauſe que le terrein ſur lequel il eſt bâti n'eſt ſi pas uni;mais il a un baſtion à l'angle qui fait face aux autres Châteaux, & dans le milieu une retraite dans un grand & fort Donjon ; de plus trois petites Tours du côté de la Terre, & une longue courtine du côté du Canal. Son artillerie eſt la même choſe que celle de l'autre, à un canon près que l'on voit ici, qui eſt d'un ſi prodigieux calibre, qu'un homme peut y entrer. Les maiſons des Turcs ſont entre les murailles du Château & une autre muraille plus éloignée du côté des nouvelles Fortereſſes. Le haut de la montagne eſt orné de belles maiſons, parce qu'on y trouve de bonne eau de ſource; que le terroir en eſt fertile, & l'air admirable.

Le Raïs ayant déchargé quelques balles de ſavon, nous continuâmes notre route, & paſsâmes, après avoir fait trois milles devant Maidos, grand Bourg de la Romélie, abondant en vins, que les Marchands François ont coûtume de prendre à

bon marché ; les trois pintes n'y valant que deux liards.

Lorſque nous eûmes encore vogué neuf milles, nous vîmes l'ancienne Ville de Skieſtamboul, la premiére que prirent les Turcs avant la conquête de Conſtantinople, & dont il ne reſte plus qu'un Château ruiné. Enfin nous arrivâmes au coucher du Soleil à Gallipoli diſtant de 30. milles de Seſtos & d'Abydos. J'admirai les merveilles de la nature, dans ce Détroit qui a 300. milles de longueur juſqu'à la Mer Noire, & qui tantôt n'a que 3. milles de largeur, tantôt 10. & tantôt 30. ce qui cauſe une diverſité charmante par tous les endroits où paſſent ſes eaux rapides.

J'allai voir d'abord le Vice-Conſul de France, pour le prier de me procurer une voiture qui me menât en ſûreté à Andrinople. Il me reçut fort bien,& ne voulut pas ſouffrir que je logeaſſe ailleurs que chez lui : ce que je ne refuſai point, pour ne pas reſter dans l'endroit où l'on vend le caffé, car il n'y a point de Kan à Gallipoli. Il me traita fort bien à ſouper, & me donna un bon lit, dont j'avois grand beſoin, à cauſe des cinq mauvaiſes nuits que j'avois paſſées ſur Mer. Comme il étoit Juif Rabbin, & par conſéquent ſça-


ACHMET·II

vant dans ſa Loi, & grand obſervateur de ſes ſuperſtitions, j'avois autant de peine à m'accommoder à ſes mêts, qu'à ſa maniére de manger. Il ne me permettoit point de couper le pain avec mon couteau, il falloit que ce fût avec le ſien, & ce que je trouvois de plus plaiſant, ceux dont il dépeçoit les viandes, ne ſervoient qu'à cet uſage, & les uns & les autres ne devoient avoir aucune tache. Quant à mon voyage, il me répondit, que ſi je fuſſe arrivé un jour plûtôt j'aurois pû aller avec un Janiſſaire qui portoit des lettres de la Cour de France à l'Ambaſſadeur, que lui avoit remiſes un Capitaine d'un Vaiſſeau François, qui étoit venu de Marſeille en 24 jours. Cette partie du Canal, depuis les premiers Châteaux juſqu'à cet endroit, s'apelle la Propontide.

Gallipoli nommé par les Turcs Gebbolé, eſt au 42e. degré de latitude. Son circuit eſt de trois milles : elle n'a point de murailles ; les maiſons quoique baſſes ſont conſtruites de pierre de taille, & ont de bons & beaux Jardins. Il y avoit autrefois ſur la colline une Fortereſſe qui commandoit le Port, mais la pareſſe des Turcs l'a laiſſé ruiner. Les Arſenaux ſont des deux côtés du Mole : dans celui qui eſt à droit, l'on peut mettre trois Galéres à

l'abri : dans l'autre à gauche, l'on en met douze. Le Vice-Consul me dit que ce fut ici où se retira le reste des Galéres Turques, dont un Vaisseau Venitien avoit fait grand fracas à l'entrée des deux Châteaux, & où elles se sont pourries sans servir à rien. Le toit des arcades est tombé aujourd'hui ; il ne reste plus que les murs debout. Il y a une bonne Bourse couverte de plomb avec plusieurs petites coupoles que les Administrateurs d'une Mosquée louent aux Marchands. Le nombre des Habitans va à 6000. tant Grecs, Juifs, que Turcs, employés la plus grande partie à faire des fléches qui sont fort bonnes. L'heureuse situation de Gallipoli entre Constantinople & Andrinople rend cette Ville si commerçante, qu'elle vaut au Bacha qui en est Gouverneur environ 10000. piastres par an, sans les émolumens qui appartiennent au Cadi, à l'Aga & aux autres Officiers. L'endroit où elle est bâtie étoit autrefois la promenade des Habitans d'une Ville fort ancienne apellée Lampsaque, qui étoit située vis-à-vis, & dont on ne voit aujourd'hui que les ruines le long du rivage & sur la colline, où s'est élevée dans la suite une petite Ville qu'on apelle Lapsic. Gallipoli abonde en grains, en vins, en fruits, & sur-tout en très-

excellens melons ; j'en achetai neuf délicieux pour treize sols. La campagne fournit autant de chasse qu'on peut souhaiter, des cerfs, des liévres, des perdrix, des canards, & mille autres choses. Le Bazar de la Ville est fort grand & plus rempli que celui d'Alexandrie, tant de Marchands, que d'Ouvriers, chacun ayant son lieu séparé.

Le lendemain de mon arrivée, Raphaël fils de Simon le Vice-Consul me chercha par tout une commodité pour aller sans risque à Andrinople ; mais on ne trouva ni la caravane qui a coûtume de porter le coton, ni compagnie avec qui je pusse aller sans être exposé aux Janissaires, qui retournant de la guerre dans leurs quartiers en Natolie, se débandoient dans les chemins, & assassinoient tous ceux qu'ils rencontroient. Le Xaxan ou Rabbin tâchoit cependant de me persuader d'aller à Constantinople par la route de Rodeston, m'offrant une lettre de recommandation pour asûrer & abréger mon voyage : mais tout ce qu'il put me dire, ne me fit point changer de résolution. Ce Vice-Consul cherchoit tous les moyens de m'obliger en cette occasion, parce que je lui avois fait entendre que j'étois député du commerce de Marseille avec des

lettres de grande importance pour l'Ambaſſadeur de France. Cette eſpéce de menſonge, que j'ai quelquefois mis en uſage, doit être pardonnée à un homme qui ſe trouvoit parmi les Barbares, dans un pays ennemi du nom Chrétien, & en tems de guerre. Il falloit déguiſer ſon caractére, ſon habillement, ſa Nation, ſon état, pour conſerver ſa liberté & ſa bourſe. Les Turcs ſont fort ſoupçonneux & prompts à calomnier un Franc qui ne ſçait ni ſe maſquer, ni détourner par ſon diſcours le péril qui le menace.

Pendant que j'étois fort en peine du chemin que je prendrois, il arriva heureuſement pour moi un caroſſe qui retournoit à vuide à Andrinople. Je priai un Arménien qui devoit auſſi y aller, d'apeller le Cocher. Nous convînmes d'un ſequin pour moi, & d'une piaſtre pour mon valet; nous allâmes enſuite chez le Vice-Conſul, de qui je voulois ſçavoir ſi je ne riſquois rien. Il dit qu'il connoiſſoit ce Cocher pour être un Chrétien Bulgare, & pour avoir fait pluſieurs voyages à Gallipoli. Lorſque notre convention fut arrêtée, le Bulgare me donna 10. Paras d'arres, au contraire de ce qui ſe pratique en Italie, où ce ſont les voituriers qui en reçoivent.

Comme le Vice-Conſul étoit un homme riche, qui avoit pluſieurs Eſclaves, & une maiſon meublée à l'Italienne, il eût toute l'attention poſſible à me bien traiter, en ſorte même que le Vendredi, quoique nous euſſions fait grande chére le matin, il ne laiſſoit pas d'y avoir encore le ſoir un ſouper magnifique, ſervi en poiſſon pour moi, & en viande pour lui. Il eſt vrai que les cérémonies Juives y furent fort obſervées. Voyant que je trouvois les melons excellens & meilleurs que ceux de Parabita, dans le Royaume de Naples, il m'en fit faire le Samedi une bonne proviſion; il prit enſuite congé de moi pour aller à la Sinagogue, ou aux Ecoles, me priant de l'excuſer, s'il ne m'accompagnoit pas, & de le recommander à l'Ambaſſadeur de France, dont il me croyoit fort conſidéré.

Cependant l'Arménien qui m'attendoit à la porte, s'impatientoit beaucoup, parce que le Bulgare étoit prêt, & qu'il pourroit partir ſans nous: ce qui me jetta dans un grand embarras, à cauſe que je ne trouvois perſonne pour porter mes hardes. Les Turcs ne ſervent point à pareille choſe, & les Juifs ne travaillent point le Samedi. Enfin mon valet & l'Arménien y ſupléérent. En arrivant au caroſſe,

je n'eus qu'à monter dedans. Nous traversâmes un pays plat, bien cultivé, seulement interrompu de quelques collines agréables, ayant toûjours le canal à notre droite. Au bout de 14. milles, nous laissâmes Buloyr grand Bourg ; & le soir nous nous arrêtâmes à Cavé, après avoir fait encore autant de chemin. Nous logeâmes avec les chevaux, sans autre différence que celle de la hauteur des mangeoires, la nôtre étant deux palmes plus haute que la leur. Les Kans & Karvanseras ne sont autre chose en Turquie que de longues écuries, où les chevaux occupent le milieu ; les côtés restent aux Maîtres, qui de plus sont obligés de se pourvoir de vivres, & de les aprêter eux-mêmes. A la vérité on est exemt le matin de disputer avec l'Hôte : car on ne paie rien pour ces logemens, qui sont des legs faits par des Turcs morts, pour la délivrance de leurs ames. Il est vrai qu'un Janissaire qui venoit à pied, m'alla chercher ce qu'il me falloit, m'accommoda un lit avec des nattes, & me fit un grand feu toute la nuit, pour échaufer le lieu qui étoit froid : mais je n'en dormis pas mieux, parce que le Janissaire & trois Spahis, avec qui il étoit, ne firent que parler & fumer.

Le Dimanche 20. nous partîmes avant

le jour ; & lorſque nous fûmes au Village de Juligia-Muſſurma, diſtant de 10. milles, nous nous trouvâmes entre des montagnes couvertes d'arbriſſeaux inutiles : elles finiſſent au bout de 8. milles, & l'on ſe trouve dans une plaine ſemblable à celle que nous avions quittée. Nous fimes 7. autres milles pour aller coucher à Malgara.

Cette Ville eſt ſituée ſur le penchant d'une montagne ; elle peut contenir environ 10000. ames, tant Turcs, Arméniens, que Grecs ; elle eſt Gouvernée par un Bacha, dont la Juriſdiction s'étend auſſi ſur 300. Villages, qui en ſont proches. Il y a ſept Moſquées toutes couvertes de plomb ; une grande place fermée, avec ſix coupoles couvertes auſſi de plomb, qui ſert de Bourſe ou de Bazar pour les marchandiſes les plus prétieuſes. Si la montagne ne nous avoit pas retardés, nous aurions fait ce jour-là plus de 40. milles, du train qu'alloit le Bulgare. Cependant comme je n'étois point accoûtumé à être aſſis à plat, les jambes croiſées à la Turque, je fus fort mal à mon aiſe dans ce caroſſe ſans ſiége, & fait de maniére qu'il n'y a point d'Européen, qui n'eût été incommodé de même. Le Kan ou Karvanſera ne fut point different de celui de la veille.

Le Lundi étant montés en carosse, une heure avant le jour, nous marchâmes toûjours à travers un pays de plaines, mais peu cultivé, jusqu'au Village d'Armanli, éloigné de 20. milles. Nous en fimes encore autant, pour arriver le soir à un autre Village apellé Casunchiupri, près du fleuve & du marais de Coghiné qu'on passe sur un pont de 164. arches de pierre de taille; ce Fleuve est de la largeur du Volturne dans le Royaume de Naples, & déborde souvent, parce que son lit est trop serré.

Le Mardi je voulus passer à pied ce fameux pont, dont je n'admirai pas moins la structure que la longueur. Nous fimes ensuite 4. milles par un chemin fangeux & plein de craie, d'où les chevaux avoient beaucoup de peine à se tirer. Comme il faisoit nuit, & que je m'aperçûs qu'un Janissaire parloit bas au Bulgare qui ne vouloit point passer outre, cela me donna quelque crainte; mais le Janissaire me voyant tenir un fusil, s'en alla. Au point du jour nous continuâmes notre voyage avec une caravanne de chameaux, rencontrant jusques à Andrinople plusieurs bandes de Janissaires; enfin nous y arrivâmes sur les trois heures après midi, ayant fait encore 30. milles toûjours dans

un beau pays, qui n'est inculte que faute d'Habitans.

Cette Ville que l'on apelloit autrefois Oreſteſit, Oreſte, ou Viſcoudama, que nous apellons Andrinople ou Adrianople du nom de l'Empereur Adrien, a reçû des Turcs le nom d'Edriné. Elle eſt ſituée au 43e. degré de latitude, & bâtie dans un pays ſi agréable, qu'Amurath Empereur des Turcs abandonna Bourſe, & tint ſa Cour dans cette Ville-ci, ainſi que pluſieurs de ſes ſucceſſeurs ont fait; de ſorte que non-ſeulement elle s'eſt conſervée, mais le nombre de ſes habitans a augmenté. Elle a 7. à 8. milles de tour, en y comprenant la vieille Ville & pluſieurs jardins. Il n'y a rien de beau, les maiſons ſont baſſes, bâties de bois & de terre, quelques-unes de briques; mais les rues ſont ſi pleines de boue, qu'il faut abſolument porter des bottes en Hyver; de ſorte que c'eſt plûtôt un grand Village qu'une Ville. On ne peut pas douter que ce ne ſoit les Empereurs Ottomans qui l'aient rendue ſi peuplée, comme les nouveaux bâtimens le témoignent; car l'ancienne Ville où ils demeuroient avant la priſe de Conſtantinople étoit beaucoup plus petite; j'ai compté dans le tour de ſa muraille, depuis l'édifice qu'on apelle

Alibacha, jusqu'à Magnasiapsi ou la Porte de la riviere, seulement 24. tours, quelques-unes debout, d'autres tombées, & toutes assez proche les unes des autres, ce qui fait voir la petitesse de la Place. Le reste de la muraille étant tombé, les Turcs ne se soucient pas de la relever, & laissent ainsi Andrinople toute ouverte.

Trois riviéres, Tingia, qu'on passe sur trois ponts de pierre, Arda & Merici arrosent les dehors de cette Ville; il y a quelques montagnes qui la commandent du côté du Levant. Elle est habitée par des Grecs, des Juifs, des Arméniens, des Turcs, des Valaques, & par plusieurs autres Nations; le nombre n'en est pas toûjours le même, parce qu'en hyver il y a beaucoup de soldats qui reviennent de l'armée; cependant on y compte toûjours bien 10000. ames. Les vivres y sont chers, parce qu'on en aporte la plus grande partie de dehors. L'air y est sain, particuliérement en Eté, à cause des belles prairies, des jardins & des eaux. La situation de la Ville est pour la plus grande partie dans la plaine; le reste est sur des hauteurs & dans des fonds, ce qui est cause de sa saleté.

J'eûs beaucoup de peine le soir à trouver une chambre; & sans un François qui

me donna celle d'un autre François qui étoit allé à Constantinople, j'aurois couché dans la place, parce que les logemens sont rares, & que les Soldats destinés à la Garde du G. Seigneur après la campagne, les occupoient tous.

Le lendemain Mécredi, j'allai voir l'Ambassadeur de France qui demeuroit par delà le Pont & le Village de Jenimaret, à deux milles de ma demeure, proche du Serrail du G. Seigneur, que les Turcs apellent Serray-Ovasi. Ayant sçû mon arrivé, il me reçut fort bien, & m'offrit sa protection, qui m'étoit très-nécessaire dans un pays où l'on exerce toutes sorres de fourberies. Je vis l'aprés-dînée la Bourse, qui est un lieu digne d'admiration, apellée Ali-Bacha du nom de son Fondateur. Le bâtiment est une voûte longue d'un demi mille, où l'on entre par six portes, & dont les côtés sont garnis de 365. boutiques, où sont exposées toutes sortes de marchandises rares & prétieuses, en y comprenant aussi celles qui sont sous la voûte de la grande porte. Les Turcs, les Juifs, les Arméniens & les Grecs qui les tiennent, paient pour chacune cinq piastres aux héritiers d'Ali-Bacha, ou à ceux qui jouissent de leurs droits, & une demie à la Mosquée d'Oucchersfeli, à cause

du don que lui en a fait le G. Seigneur, à qui ce droit apartenoit.

Proche de cette Bourse, on trouve la rue de Serachi pleine de bonnes boutiques de toutes sortes de marchandises, & qui a un mille de longueur, elle est couverte de planches les unes sur les autres, qui laissent plusieurs trous sur les côtés, pour donner du jour.

Le Jeudi je pris un Juif avec moi, je fus voir la Mosquée de Sultan Selim, ainsi appellée parce qu'il en est le Fondateur : elle est située sur le haut d'une colline qui se trouve dans le milieu de la Ville, & attire de tous côtés l'admiration d'un chacun par la magnificence du bâtiment. On entre par quatre portes dans la premiére grande place qui est autour de la Mosquée; ensuite on passe par trois autres dans la seconde, qui a tout à l'entour treize coupoles couvertes de plomb, qui sont soûtenues de seize belles colomnes de marbre, en maniére de cloître, dont il y en a quatre de marbre verd devant la porte de la Mosquée : dans le milieu de cette cour, on remarque une belle fontaine de marbre pour se laver à la maniére Turque, quand on va à la priére. On entre après cela dans la Mosquée par cinq portes, dont deux qui servent pour

conduire aux places du G. Seigneur ſont fermées, les trois autres étant ouvertes pour tout le monde. Huit gros pilliers portent le dôme du milieu & douze arcades, ſur quoi ſont appuyées les huit autres coupoles qui ſont toutes remplies de caractéres Arabes; il y a des galeries tout autour, ſoûtenues par des colomnes de marbre, qui ſont en bas environnées de baluſtrades. Tout le pavé eſt couvert de beaux tapis; de ces arcades pendent cinq grands cercles de fer, avec un nombre infini de lampes, c'eſt leur maniére. Dans le milieu de la Moſquée, on aperçoit une eſpéce de grand échafaut quarré, élevé de terre de huit palmes, entouré d'une baluſtrade de bois, (je crois que c'eſt pour les Moullahs, autrement les Prêtres Mahométans,) proche de là eſt une fontaine. La tribune du G. Seigneur eſt à droit de la niche principale, que nous apellerions le grand Autel: elle eſt élevée auſſi de huit palmes, fermée par des jalouſies. A la gauche on voit une belle chaire de pierre, & vis-à-vis pluſieurs petites chaiſes pour les Moullahs. Les coupoles dont on a parlé, ſont toutes couvertes de plomb, qui font un fort bel effet, lorſque le Soleil donne deſſus. Les demeures & les logemens de ceux qui ſervent à la Moſquée, corre-

pondent à la grandeur de l'édifice : il y a quatre ſuperbes tours d'un travail différent, au quatre coins de la Moſquée : elles ſont de pierre, fort élevées, & font un bel effet de loin. Je voulus monter dans une de celles qui eſt auprès de la grande porte, pour voir l'artifice de ſa conſtruction, ce que je n'avois pas encore vû auparavant, en entrant par une ſeule porte : je trouvai trois eſcaliers, dont l'un méne au premier étage de la tour, l'autre au ſecond, & le troiſiéme au troiſiéme ; en ſorte que trois différentes perſonnes peuvent monter toutes à la fois, ſans ſe rencontrer l'une l'autre ; ſi elles veulent paſſer par d'autres portes, dans d'autres eſcaliers, elles le peuvent. L'Ingénieur qui l'a conſtruit étoit un des premiers de l'Europe, & ceci mérite bien d'être vû.

Je fûs enſuite voir la Moſquée Eſchigiami, c'eſt-à-dire la vieille Moſquée. Elle a deux hautes tours de pierre de taille, & huit coupoles couvertes de plomb autour du dôme du milieu. Elle n'a pas de cour ni de fontaine comme les autres, mais elle a devant la grande porte ſix gros pilliers qui ſoûtiennent la voûte & cinq arcades. Il y a dedans trois aîles qui ſont ſoûtenuës par quatre pilliers quarrés : les galleries d'enhaut qui ſont autour, ſont de

de bois, celles d'enbas ſont de marbre; le pavé eſt couvert de tapis comme l'autre; la tribune du G. Seigneur & la chaire ſont faites comme dans l'autre: parce que toutes les Moſquées ſont ſemblables, quant à l'intérieur, avec une niche creuſée dans le mur, & pluſieurs lampes qui pendent en divers endroits.

Au ſortir de là j'entrai dans le Biſiſten, qui en eſt proche; c'eſt un lieu couvert & ſoûtenu par de gros pilaſtres, qui forment deux rues dans le milieu, où l'on trouve environ 200. boutiques: l'on y vend des draps d'or & d'argent, des cimeterres, des piſtolets, des ſelles, des brides, des étriers, & toutes ſortes de harnois d'or & d'argent, garnis de pierres précieuſes pour l'uſage d'un cavalier. Les boutiques paient auſſi deux piaſtres aux Maîtres, & une demie à la Moſquée Eſchigiami, qui eſt un préſent que le G. Seigneur lui a fait. Il étoit preſque midi quand j'entendis dans ce riche endroit une ſorte de Muſique aſſez deſagréable, & une troupe de Turcs qui y répondoient d'une maniére barbare: je demandai au Juif ce que cela ſignifioit, il me dit que c'étoit une priére que l'on faiſoit pour le G. Seigneur. Proche de cet endroit il y a une longue ruë couverte où ſont tous les Orfévres.

Après dîner, mon Juif étant venu me reprendre, nous allâmes dans la Mosquée d'Ouccerseli, où nous trouvâmes quatre Moullahs qui étoient en priére: ils ne nous empêchérent pas de la voir. Elle n'a qu'une seule place ou cloître, d'où l'on passe à la Mosquée par trois portes que l'on voit dans le fond. La gallerie de ce cloître est soûtenue par 12. belles colomnes de marbre verd, outre six autres de marbre blanc, & plus grosses, qui sont devant les portes dont nous venons de parler. Le haut est fermé par 15. coupoles couvertes de plomb. On voit une fort belle fontaine dans le milieu. Les quatre angles extérieurs de la Mosquée ont chacun une tour fort haute, bâtie de pierre de taille : le dedans a cinq coupoles, quatre dans les angles, & un dôme dans le milieu soutenu par deux grands pilastres; ils sont tous remplis de caractéres Arabes. Dans le milieu il y a une grande quantité de lampes ; à la gauche de la niche est une chaire de marbre, à la droite une tribune élevée pour le G. Seigneur, fermée par des jalousies ; vis-à-vis au pied du pilastre, une autre tribune, mais toute ouverte ; le pavé étoit pareillement couvert de beaux tapis.

Nous fûmes voir ensuite le palais du G. Vizir, qui n'est pas d'une magnificence à répondre à la grandeur de sa Charge;

c'eſt ſeulement une maiſon commode à la Turque. Nous entrâmes premiérement dans une grande cour, où étoient les écuries & les Officiers qui en dépendent; de là nous paſsâmes dans une ſeconde, au milieu de laquelle il y avoit une fontaine, & pluſieurs perſonnes à cheval, qui étoient de la maiſon de ce Miniſtre. Au fond de la cour, je vis un long Sopha ſur lequel étoient pluſieurs perſonnes qui attendoient le tems de l'Audience. Nous ne pûmes pas entrer dans les apartemens, ainſi nous fûmes obligés de nous retirer.

Nous rencontrâmes dans la rue peu de tems après une nouvelle mariée que l'on conduiſoit à la maiſon de ſon époux. 50. Turcs à cheval alloient deux à deux; à la queue étoit l'époux à la main gauche, qui eſt le côté le plus honorable; enſuite venoit l'épouſe dans un carroſſe fermé, & après deux autres carroſſes de cortége. Un peu plus loin nous trouvâmes l'Ambaſſadeur de France, qui s'en retournoit chez lui; il étoit monté ſur un cheval bai, ſuivi de huit laquais, avec des livrées rouges, de deux Gentilshommes habillés de bleu, & de quatre Janniſſaires, tous à pied.

Mon Juif me conduiſit après cela dans une de leurs Ecoles, devant laquelle il y avoit grand nombre de femmes qui te-

noient leurs enfans par la main. Etant entré, je vis quantité d'habits qui étoient pendus tout autour, & six personnes qui jouoient des instrumens. On me dit que tous les ans dans ce tems-ci, on distribuoit cinq cens habits aux pauvres écoliers de leur Religion, aux dépens de la communauté à qui cela coûtoit deux mille écus; effectivement je vis plusieurs écoliers qui furent habillés de neuf de pied en cap.

Le Vendredi 25. jour de Noël, je fûs entendre la Messe & me confessai dans l'Eglise des Ragusiens, qui est dans la vieille Ville, où un Capucin, Chapelain de l'Ambassadeur de France, vint la dire, n'y ayant point d'autres Prêtres Catholiques. Je fus ensuite pour voir le G. Seigneur qui tous les Vendredis va à la Mosquée, mais je le trouvai déja entré; de sorte que j'attendis deux heures pour le voir quand il sortiroit. Pendant ce tems-là, j'examinai son carrosse & sa suite. Le carrosse étoit d'un bois doré, avec des jalousies de bois ouvertes par tout, excepté par derriére. Il étoit couvert d'un drap rouge fin au lieu de cuir, & doublé d'une étoffe de soie jaune, avec de grands feüillages d'or, & qui étoit si rendoublée, qu'on voyoit le bois: chaque côté étoit garni de

ſeize pommes d'argent doré : comme il étoit fort haut à monter, il y avoit une petite échelle d'argent de trois échelons. Le carroſſe étoit attelé de ſix chevaux blancs, ſur le premier deſquels & le troiſiéme à la gauche, le Cocher & le Poſtillon étoient montés. En un mot, c'étoit un carroſſe pour un Gentilhomme ordinaire d'Italie, les chevaux étant des plus communs. J'aperçus dedans quelques eſpéces de matelas, pour s'aſſeoir deſſus les jambes en croix ; il étoit ſi étroit, qu'il n'y avoit place que pour deux perſonnes. Quant à ſa ſuite, je comptai dans la cour deux cens Janniſſaires avec leurs hauts bonnets qu'ils portent dans les jours ſolemnels: ils ſont faits de laine blanche, ont trois palmes de longueur, & une & demie de largeur, tombent ſur leur dos, & finiſſent en deux pointes ; mais auparavant pour les tenir droits ſur le front, on a mis une plaque d'argent bien travaillée & dorée, que l'on attache à un morceau de bois ; bien des Officiers cependant ne la portent point, ou bien la cachent avec un morceau de drap verd. Il y avoit là dix-huit Chiaoux à cheval avec une petite plume rouge ſur le turban, & cinquante autres gens de Cour bien habillés, outre trente Bultagis qui étoient à cheval, dont le bonnet étoit

pointu & de couleur de canelle. Je vis aussi quantité de Bostangis à pied, qui portoient tous un grand bonnet rouge & long, dont la pointe étoit de la même grosseur que celle de la tête : on doit remarquer qu'on ne connoît l'Office de tous ces gens que par la distinction de ce qu'ils portent sur la tête ; car quant à l'habit, chacun le prend de la couleur qu'il veut. J'aperçus encore autour du carrosse douze Odabachis à pied ; (c'est-à-dire Officiers de la chambre du Grand Seigneur) ils étoient coiffés d'un petit bonnet blanc fait comme celui du Doge de Venise, mais le bord étoit garni d'or, la pointe se tournoit en arriére, & laissoit une ouverture ; un grand panache blanc pendoit sur le côté de ce bonnet, qui faisoit comme un évantail ; un peu au-dessous, un autre de plumes noires ; cette varieté ne laisse pas de divertir les yeux. L'Aga des Jannissaires avoit un pareil bonnet, mais sans or ni plumes. Je remarquai encore quatorze autres domestiques habillés presque à la Romaine avec une étoffe de soie & d'or, la veste de dessous garnie de frange d'or, & le haut-de-chausse d'un satin cramoisi. Ils étoient à pied, & avoient un bonnet d'argent fait comme un pot de chambre, avec un panache noir doré qui se tenoit droit sur le devant. Les

Turcs les apellent Ichioglans, c'est-à-dire, Pages du G. Seigneur.

Lorsque les priéres furent finies, je vis le Sultan Achmet II. qui sortoit de la Mosquée, & qui entra dans son carrosse. Il avoit la taille courte & pleine, le visage brun & rond, une grande barbe noire qui commençoit à blanchir; on pouvoit juger à son visage qu'il avoit cinquante ans. Il portoit à son turban des plumes de Héron enrichies de diamans : il étoit habillé de blanc. Il entra dans le carrosse avec le Selettar, qui est celui qui porte son épée, & qui chasse les mouches l'Eté, lequel s'assit sur le devant. Le peuple le salua par des hurlemens pareils à ceux qu'il avoit fait dans la Mosquée, avec un desagréable concert de plusieurs instrumens, pendant qu'il faisoit sa priére. Lorsqu'il fut prêt à partir, les Janissaires se mirent en haie, dans une posture humble, les mains sur l'estomac; les Chiaoux & les autres Officiers le suivirent dans l'ordre que je viens de dire. Achmet II. aimoit à jouer d'un instrument Turc qui est fait comme une petite guitarre, dont il se servoit, afin de divertir la mélancolie qu'une prison de quarante ans lui avoit laissée.

Etant retourné tard à la maison, j'y dînai avec M. Granier qui m'avoit accom-

pagné pour voir le Grand Seigneur.

Le Samedi après avoir paſsé ſur deux ponts les deux bras du Tungia qui baigne le côté ſeptentrional de la Ville, je trouvai à main droite une grande Moſquée qu'on apelle Gnegnijenimaret. Il y a au-devant une cour fort ſpacieuſe, environnée de très-beaux édifices couverts de plomb, qui ſervent à ceux qui ont ſoin de la Moſquée, & aux pauvres qu'on y nourrit. On y entre par trois portes qui ſont en face & aux deux côtés; & par trois autres portes, on entre dans la cour qui eſt ornée de trois côtés de douze colomnes de marbre blanc, & du côté de l'entrée de la Moſquée, de ſix de marbre verd, qui toutes enſemble ſoûtiennent vingt petites coupoles couvertes de plomb. On voit dans le milieu une belle fontaine, & aux côtés deux Tours, proche deſquelles il y a pluſieurs bâtimens avec des coupoles de plomb; de ſorte qu'outre le grand dôme, il y en a près de cent petits dans cet édifice.

Cette Moſquée, comme celles que nous avons décrites, a de très-grands revenus pour des uſages pieux, comme pour inſtruire des enfans, nourrir les pauvres & les foux de la Ville. Outre cela on diſtribue toutes les ſemaines aux autres pauvres

mille mesures de ris bouilli, qui sont dix-huit cens livres, & de la viande suffisamment. Ayant donné mes souliers à garder au Juif, j'entrai dans la Mosquée où je trouvai le pavé couvert de beaux tapis, & plus de mille lampes pendues dans le milieu; à la droite de la niche, il y avoit une grande Tribune, & à la gauche une petite, avec une Chaire fort élevée.

Le même matin je fûs entendre la Messe chez l'Ambassadeur de France, dont la maison n'est pas éloignée de la Mosquée; il me retint à dîner avec un Gentilhomme François qu'on apelle le Comte de Ferriol & le Marquis de l'Orade, qui est pendant toutes les campagnes auprès du G. Visir pour la direction des armes, & la discipline militaire.

Je fûs aussi le Dimanche entendre la Messe dans la Chapelle de l'Ambassadeur; en revenant, j'entrai dans le Palais de Cara Mustafa (ci-devant G. Visir, qui fut étranglé après la levée du Siége de Vienne) où demeure la sœur du G. Seigneur, sa veuve. Ni la structure du bâtiment, ni la cour ne sont nullement dignes de remarque; il y a seulement une grande pelouse entourée de murailles qui sert pour le divertissement.

Après dîné, je fus voir une grande Place

toute voûtée, qu'on apelle Arasta; elle est couverte de plomb, & a un quart de mille de longueur; par un de ses côtés, on entre dans une autre qui est longue de cinquante pas, où sont toutes les boutiques des Cordonniers, qui en paient le louage à la Mosquée du Sultan Selim, proche de laquelle elles sont bâties. Le jour étoit clair, c'étoit la premiére fois que le Soleil avoit paru depuis mon arrivée, & ce fut ce qui m'engagea à entrer encore une fois dans cette Mosquée, pour voir si dans la Tour à gauche, il y avoit aussi trois admirables escaliers comme ceux que j'ai dit avoir vû dans celle à droit, pour considérer mieux la grandeur de la Ville du plus haut endroit de la Tour. Le portier à la faveur de quelques Paras que je lui donnai, me mena jusqu'au troisiéme étage où les trois escaliers se terminent, ayant chacun 252. marches. Il y a pourtant cette différence, que le premier & le second qui méne au premier & second étage, vont jusqu'au troisiéme; mais l'escalier qui est à droit ne méne qu'au troisiéme: merveilleux édifice certainement, & digne de son Fondateur. Les deux autres Tours n'ont qu'un escalier.

En allant voir danser les Dervis dans la Mouradie, je trouvai en mon chemin un

cheval qui venoit de mourir, & quantité de Turcs autour qui se battoient à qui en auroit les meilleurs morceaux. La Mouradie est un Couvent de Religieux Turcs, qui est situé sur une colline dans la Ville; j'y vis une petite Mosquée qui avoit devant sa porte cinq petites coupoles couvertes de plomb, soûtenues par cinq piliers. Après avoir ôté mes souliers, (comme il faut faire dans toutes les Mosquées) j'entrai sans que les Turcs m'en empêchassent, comme on fait en Egypte, & je vis de chaque côté deux balustrades qui servent pour les personnes de qualité. A la droite de la niche étoit une Tribune fermée de jalousies, élevée de terre de huit palmes, réservée pour le G. Seigneur. A la gauche on voyoit la chaire du Prédicateur, deux autres aux côtés élevées de quatre palmes, faites en forme de brancard quarré, sans impériale, où s'asseyoit le Moullah, les jambes croisées pour lire l'Office. Les murailles étoient incrustées de belles porcelaines, à la hauteur de huit palmes du pavé, qui étoit couvert de beaux tapis, & il y avoit une grande quantité de lampes dans le milieu.

De là je fus voir les logemens de ces Religieux, qui sont autour de l'Eglise; ensuite dans d'autres endroits, où je trouvai

quantité de pauvres à qui on donnoit des plats de ris cuit, & un peu de viande & de pain. Cette diſtribution ſe fait tous les Lundis & les Jeudis, qu'on apelle jours du tour.

Après les priéres du midi, le Supérieur avec ſes Dervis ou Religieux, paſſa de la Moſquée dans une chambre qui en étoit proche; on voyoit dans le milieu un échaffaut quarré, avec ſon plancher élevé de terre de trois palmes, & fermé d'une baluſtrade éloignée du mur de quatre palmes; cet intervalle étoit occupé par pluſieurs Turcs aſſis. Par un eſcalier de dix degrés, on montoit à un autre petit échauffaut qui étoit contre la muraille, & portoit un petit cabinet fermé de planches, dans lequel ſix des huit Dervis qui y entrérent, jouoient de la flute, & battoient des tambours. Il y en avoit un qui chantoit, & un autre qui prêchoit lorſque la muſique ceſſoit. Dans le fond de la chambre, étoient deux chaiſes élevées de terre de ſix palmes. Le Supérieur s'aſſit dans une: un Vieillard habillé de rouge s'aſſit dans l'autre; auprès de ce dernier, s'aſſit encore un autre Vieillard habillé de verd, comme le Supérieur; le reſte des Dervis étoit autour de l'échaffaut en dedans.

Ces Religieux n'ont point d'habits uniformes, chacun porte l'étoffe de la couleur qui lui plaît; cependant leur bonnet doit être de laine blanche, fait en pain de ſucre: le Supérieur & les deux Vieillards portent une eſpéce de ceinture faite comme la partie inférieure du Turban, & une ſerviette au col.

Un des huit qui étoient dans le petit échaffaut d'en haut, commença la cérémonie du tour, d'un ton auſſi lugubre, que celui dont on ſe ſert chez nous pour la lecture des leçons de Jérémie dans la Semaine Sainte. Le Supérieur fit enſuite un petit diſcours, en expliquant un livre qu'un Dervis qui étoit aſſis auprès de lui liſoit avec beaucoup de gravité de deux verſets en deux verſets, ce que les autres Religieux écoutoient, la tête baiſsée, avec beaucoup de ſoumiſſion; l'explication dura une demie heure, après quoi il deſcendit de ſa chaire, & s'aſſit ſur un tapis, les jambes à la Turque. Le Dervis de l'échaffaut recommença à chanter & à lire un petit livre, avec le même ton mélancolique: ſi-tôt qu'il eut fait, on entendit les flutes & les tambours, au ſon deſquels le Supérieur & le Vieillard habillé de verd, ſon camarade s'étant levé, firent une danſe ridicule. Alors les huit Dervirs ſe levé-

rent, & paſſant à l'endroit où le Supérieur étoit allé s'aſſeoir, ils lui firent une humble révérence en baiſſant la tête fort bas; après quoi le Supérieur ſe leva, les remercia de leur civilité, & s'aſſit de nouveau. Enſuite les huit Religieux ôtérent leur robbe, n'ayant plus que celle de deſſous qui étoit ſerrée comme une jupe, avec une demie jaquette par deſſus; ils furent l'un après l'autre paſſer devant le Supérieur, lui firent la révérence, & commencérent à tourner, ayant les bras étendus, & les pieds nuds fermés l'un ſur l'autre; pour moi je fûs ſurpris de ce qu'ils ne tomboient pas. Cette danſe pénible étoit reglée ſelon que la muſique alloit vîte ou lentement; elle duroit un demi quart d'heure. Ceci étant fini à un certain ſignal, le Supérieur ſe leva, & fit deux révérences aux foux de Dervis qui l'en remerciérent par d'humbles inclinations. Ici commença le ſecond tour qui dura autant de tems, & fut accompagné des mêmes révérences à la fin; puis le troiſiéme qui étoit encore de même, après quoi le Supérieur vint dans le milieu avec le Vieillard ſon compagnon, d'un pas fort lent & fort grave, il tourna joliment ſur un pied, comme ſes Dervis; mais les houpes qui pendoient à la ceinture lui donnoient meilleure grace. Il y avoit

parmi eux un Vieillard de plus de 60. ans qui faiſoit comme les autres, & qui n'en paroiſſoit nullement étourdi. Ce quatriéme tour fut accompagné des inſtrumens, & du chant d'un des huit qui étoient en haut; il finit avec les révérences accoutumées. Après cela, un Vieillard lût je ne ſçai quoi dans un livre : le Supérieur le répéta, & toute la compagnie y répondit avec des acclamations épouvantables ; les Dervis ſe retirérent après avoir baisé chacun la main du Supérieur.

Je retournai ſur le ſoir au logis, après avoir reſté ſi long-tems pour voir cette folie Turque qui reſſemble aux tours des cerfs lorſqu'ils ſont en rut ; le plancher eſt auſſi poli que du marbre par ce plaiſant éxercice. Je trouvai devant la porte de ma chambre quelques paquets de hardes ; je demandai à l'hôteſſe ce que c'étoit, elle me dit qu'ils apartenoient à un Turc qui arrivoit de Conſtantinople. Sur ces entrefaites, M. Vancléve qui m'avoit fait donner la chambre, arriva, & me dit qu'il avoit eu du bruit avec le Turc, qui venoit impertinemment me faire ſortir de ma chambre pour s'en ſervir, alléguant pour ſes raiſons qu'il étoit un homme juſte, & d'une bonne Religion, que pour moi j'étois un infidéle ; qu'outre cela il

avoit déja logé plusieurs fois dans la même chambre. M. Vancléve lui avoit dit que la chambre avoit été prise pour un Franc qui ne souffriroit jamais cette insolence, qu'ainsi il pouvoit se pourvoir ailleurs: mais le Turc persistant dans son impertinence, & laissant ses hardes devant la porte, étoit allé tout en colere chez le Cadi, pour tâcher de venir à bout de son dessein. Sçachant cela, je fermai la porte, & j'attendis qu'il revint, comme il arriva aussi une heure après; il frapa trois fois à la porte, mais je ne voulus point lui ouvrir, & l'envoyai promener. De sorte que voyant qu'il n'y avoit rien à gagner avec moi, ni avec le Cadi qui ne vouloit point se mêler des affaires des Francs, il fut obligé de passer la nuit sous une gallerie ouverte de tous côtés, & fort froide, tout étant gelé dans ce tems-là, y ayant trois palmes de neige sur la terre. Lui & son compagnon souffrirent un grand froid, quoiqu'ils brûlassent du charbon; je ne pouvois m'empêcher de rire, les entendant soufler, & de dire que l'homme de la bonne Religion passoit une bien mauvaise nuit, pendant que celui de la mauvaise se reposoit dans un bon lit & une bonne chambre. Ils partirent au point du jour à demi gelés.

Le Mardi 29. je fûs à la chasse dans le Village de Caragachi, qui est habité par des Grecs, où il me fallut passer la riviére Tongia proche de la Ville du côté du Levant, sur un pont de dix arches, que les Turcs apellent Jenichiupri, c'est-à-dire, le Pont-neuf; & cent pas plus loin, la riviére Merichi, sur un pont de bois, & le marais sur un autre. Ces deux riviéres viennent se joindre à demie lieue de la Ville. Ma chasse fut fort petite étant seul, car mon Juif sçavoit mieux parler que chasser.

Il tomba le lendemain beaucoup de neige qui augmenta le froid; je voulus cependant sortir le Jeudi: par bonheur je rencontrai le Kan de Tartarie monté sur un cheval bai qui s'en retournoit du Sérail à son Palais, qui est dans un Village à six milles d'Andrinople. Il étoit d'une assez belle taille, il avoit le visage bazané & le port fier; il paroissoit avoir quelques 80. ans: il étoit habillé de verd, & avoit un Carpas ou bonnet de la même couleur fait à la Tartare, avec deux grandes plumes droites qui se croisoient l'une l'autre par le haut. Vingt domestiques à cheval, habillés à leur maniére, étoient à sa suite, & vingt autres que le G. Visir avoit envoyés pour lui faire honneur.

Vendredi le premier de Janvier de l'année 1694. je fus devant le Sérail pour voir sortir le G. Seigneur. Quatre Bostangis à cheval portérent d'abord à la Mosquée les tapis rouges pour mettre dans la Tribune. Quand il fut près de midi, on vit premiérement 20. Chiaoux à cheval, ensuite 14. Ichioglans ou Pages du G. Seigneur, environ dix Bachas ou Grands de la Cour, tous à cheval précedoient le carrosse de sa Hautesse, qui étoit entouré de 12. Odabachis ou Officiers de la Chambre, avec autant d'Eunuques blancs & noirs aussi à cheval, & de plusieurs Baltagis à pied. Il y avoit 400. Jannissaires sous les armes dans la Place proche de la Mosquée. Le G. Seigneur étoit dans le même carrosse dont j'ai parlé auparavant, d'où il sortit pour entrer dans la Mosquée qu'on apelle Moxadie, qui est proche du Sérail. Je remarquai qu'il avoit une veste de soie de couleur de rose séche, qu'il portoit un bonnet garni de petites plumes noires mouchetées de blanc & de rouge à la pointe, ce qui faisoit un ornement fort gracieux, rehausé par l'éclat d'une attache de gros diamans montée en piramide qui couvroit le bord du même bonnet, & d'où sortoient plusieurs chaînes d'or qui se joignoient par derriére. Le peuple l'ayant salué, il le

remercia par une inclination de tête. Il descendit de carrosse le premier, contre notre usage, où le Maître reste le dernier. Après la priére qui dura une heure, il sortit accompagné de même; mais au lieu du bonnet dont j'ai parlé, il avoit un turban verd, dont la Sesse ou le tour étoit blanc, & une autre veste de soie jaune. Le Grand Seigneur étant entré dans son carrosse, salua le peuple de part & d'autre. Dès qu'il fut passé, tous les Jannissaires & les Seigneurs du cortége s'en furent à leurs affaires sans l'accompagner plus loin. J'ai marquai séparément les deux sorties que j'ai vûes, afin que le lecteur voie cette petite différence qu'il y a dans son cortége d'un jour à l'autre; je parlerai dans un chapitre exprès des noms des Officiers Turcs qui composent la Cour Impériale & nombreuse de ce Monarque.

On trouve dans les voyages de Tavernier que le G. Seigneur porte trois aigrettes à son Turban pour marquer ses trois Empires, qui sont ceux de Constantinople, de Trebizonde & de Babylone. Mais je ne sçai où il a pris cela, non plus que ce qu'il raporte, que par ces trois aigrettes on sçait que le G. Vizir est à l'armée, parce qu'alors le G. Seigneur n'en porte que deux; ajoûtant que quand les troupes doi-

vent marcher, le Sultan fait mettre en bataille celles qui ſont à Conſtantinople & aux environs, qu'il fait ôter une des aigrettes de ſon Turban pour la mettre ſur celui du G. Vizir, que l'armée ſalue auſſitôt, & reconnoît pour ſon Général. Outre le témoignage de mes propres yeux, j'ai celui de pluſieurs François qui m'ont aſſuré n'avoir jamais vû qu'une ſeule aigrette au Turban du G. Seigneur, & s'être trouvés pluſieurs fois au départ du G. Vizir pour l'armée, ſans qu'ils aient remarqué que le Sultan lui fit un pareil préſent : mais bien que ce Miniſtre après avoir paſsé à cheval devant le G. Seigneur, qui eſt aſſis ſur un trône fort élevé, met pied à terre, ſe proſterne, & qu'enſuite on lui met ſur les épaules une veſte, que ſa Hauteſſe lui donne. Cérémonie qui s'obſerve auſſi à l'égard des Bachas lorſqu'ils vont à la guerre.

Je paſſai quelque tems le Samedi dans une rue, pour voir le G. Vizir lorſqu'il va au Sérail. Trente Chiaoux, & 60. Turcs de diſtinction le précédoient, de ceux qui étant revenus de leur Gouvernement lui font la cour pour en obtenir d'autre; ſuivoient 60. domeſtiques à pied, au milieu deſquels étoit ce premier Miniſtre avec un habit rouge, monté ſur un

cheval noir; il étoit d'une belle taille, & paroiſſoit avoir 54. ou 55. ans. On me dit qu'il aimoit fort la chaſſe.

Le Dimanche, après avoir entendu la Meſſe, je fûs voir le Palais du Grand Mouphti, qui eſt comme le Pape chez les Turcs; il eſt proche de la Moſquée d'A-lim-Selim; c'eſt un bâtiment de fort peu de conséquence. Il y avoit deux carroſſes dans la cour; & vers midi, je le vis ſortir à cheval avec un cortége d'une douzaine de perſonnes. Il étoit habillé de verd avec un Turban de la même couleur; dans les jours ſolemnels, il porte un habillement blanc; il paroiſſoit avoir plus de 80. ans.

Comme M. Granier avoit quelque correſpondance dans le Sérail, ce fut par ſon moyen que j'y entrai pour en voir une partie, ce qu'on ne permet aux Francs qu'avec beaucoup de difficulté. Nous entrâmes premiérement dans deux écuries qui ſont proche de ce Palais Royal. Il y avoit 50. chevaux dans la premiére pour les Pages, autant dans la ſeconde pour le ſervice du G. Seigneur, mais qui ſont bien meilleurs, & dont on a un très-grand ſoin. Un Boſtangi me fit voir dans une chambre qui eſt proche de là, les ſelles, les brides, les targes, & tous les harnois d'un prix prodigieux, par la quantité d'or,

d'argent, de rubis, d'émeraudes, de turquoises qui y est employée, & dont se sert le G. Seigneur & ses Favoris. Il y a devant le Palais une place qui a environ un mille d'étendue, au milieu de laquelle on voit une fontaine, & le bâton où l'on met l'Etendard de Mahomet, quand il s'éleve quelque sédition, afin que le parti des sujets fidéles prenne les armes pour punir les coupables.

Le Sérail ou Serrai, qui en Turc signifie, Maison Royale, est un bâtiment régulier dans une plaine auprès du Tungia. Il tient deux milles de terrain ; il a sept portes pour la commodité de ceux qui entrent & qui sortent, outre celles des jardins, qui occupent plusieurs milles aux environs. Nous entrâmes avec le Bostangi par la grande porte, qui est la plus fréquentée, dans une place de 100. pas en quarré, couverte tout autour, pour pouvoir passer d'une porte à une autre, y en ayant trois qui se répondent. Nous vîmes à droit dans la premiére & seconde cuisine plusieurs Halvagis ou Haccis, c'est-à-dire des Cuisiniers avec leurs bonnets blancs pointus qui aprêtoient les viandes pour le G. Seigneur & sa Cour : il y a cependant un endroit séparé où l'on fait cuire les poules & les moutons. Dans une troisié-

me j'aperçus des Confiſeurs qui faiſoient des ſorbets, & toutes ſortes de ſucrerie, habillés de la même maniére. Vis-à-vis la grande porte ſont les apartemens des Ichioglans, ou Pages du G. Seigneur. Il n'y a rien là qui puiſſe égaler nos Palais d'Italie: ce ſont de longues ſalles, où ils font leurs exercices : au-deſſus régne un balcon ou terraſſe pour les femmes qui demeurent proche de là. La troiſiéme porte conduit aux apartemens de l'Empereur, que l'on ne permet pas de voir.

Je ne ſçaurois rien dire d'Achmet II. qui régnoit alors, quoique j'aie aporté tous mes ſoins pour ſçavoir quelque choſe de ſes inclinations, perſonne n'ayant pû m'en inſtruire. En effet, pendant une ſi longue priſon, il n'avoit pas eu d'occaſion de ſe faire connoître; j'apris ſeulement qu'il aimoit peu la chaſſe, mais qu'il étoit fort adonné aux femmes. Au reſte il avoit de bonnes qualités : ſon plaiſir étoit de faire rendre éxactement la juſtice dans ſes Etats, de récompenſer la vertu, & de punir le crime. Il a eu deux garçons tout à la fois de ſa Sultane, dont un vit ſeulement, qu'on apelle Ibrahim. Il a deux de ſes Neveux encore vivans, qui ſont fils de Mahomet IV. ſon frere; l'un s'apelle Muſtapha, & a 13. ans; l'autre Achmet,

& en a 18. on les tient tous deux en prison, selon l'ancienne politique de la maison Ottomane.

CHAPITRE III.

Des divers Officiers de la Cour Ottomane.

Comme toute la Cour de l'Empereur étoit avec lui à Andrinople, & que j'avois occasion à tous momens de me servir de certains termes Turcs, je crois qu'il n'est pas hors de propos d'en donner l'explication telle que je l'ai aprise des Turcs mêmes, & des Européens qui ont demeuré plusieurs années dans le pays.

Pour commencer par les Eunuques, qui sont ceux que l'on estime le plus en cette Cour; il faut sçavoir qu'il y en a de deux sortes, les noirs & les blancs : les noirs ont soin des plaisirs de l'Empereur, c'est-à-dire, de l'apartement des femmes; pour cet effet on choisit les plus difformes, dont la vûe fait horreur. Ils sont coupés tout-à-fait, à cause de la grande jalousie des Orientaux, & chacun d'eux demeure dans de bonnes chambres : ils vivent en très-bon ordre, quoiqu'il y en ait un nombre prodigieux. Leur chef s'apelle en Turc,

Turc, Kiſlar-Agaſi, ou Kutzlir-Agaſi, c'eſt-à-dire, le Gardien des Vierges, ou le Sur-Intendant des chambres des femmes, dont il a les clefs. Son autorité eſt ſi grande, qu'il parle au Sultan quand il lui plaît; par ce moyen, & la part qu'il a aux préſens que les Bachas font aux Sultannes pour avoir leur protection, il amaſſe de grands tréſors.

Le ſecond en autorité après celui-ci, s'apelle Validé-Agaſi; c'eſt l'Eunuque de la Reine Mere. Enſuite eſt l'Arbatradeler-Agaſi, qui a la garde des enfans du Sultan: puis le Fazna-Agaſi, garde du tréſor de la Reine Mere, & qui commande aux femmes qui la ſervent: le Kiſlar-Agaſi a ſoin du ſorbet & des confitures pour ſon uſage: le Boujouch-Oda-Agaſi eſt celui qui commande dans la premiére chambre: le Kiatebuck-Oda-Agaſi eſt celui qui gouverne la ſeconde: le Bachi-Kapa-Oglani eſt le portier de l'apartement des femmes: & deux Meſgidgi-Barchi ou Emaumi, qui ſont les Miniſtres de la Moſquée de la Reine Mere, où les femmes vont à la priére.

Les Eunuques blancs ſont coupés à la maniére ordinaire; ils ont ſoin des apartemens du G. Seigneur: mais avant que d'aller plus loin, il eſt bon de ſçavoir que dans

tout l'Orient il y a une quantité ſurprenante de ces deux ſortes d'Eunuques; tous les Mahométans, qui ont quelque bien, voulant en avoir pour la garde de leurs femmes. On en fait un trafic fort conſidérable, parce que les péres & méres qui ſont pauvres vendent leurs enfans à des Marchands, qui les font couper, pour les revendre enſuite à un fort grand prix, ſur tout ceux qui ſont coupés tout-à-fait, à cauſe de la petite quantité de ceux qui ſurvivent à l'opération, ſe vendent juſqu'à 600. écus, quand les autres ſe donnent pour quelque choſe de plus que 100. ainſi ce qui cauſe le grand profit du Marchand, fait la plus grande misére de ces malheureux, qui ne peuvent uriner que par le moyen d'une canule d'argent, ou de quelqu'autre métal. Les Eunuques blancs viennent pour la plûpart des Royaumes d'Aſſan, de Butan, de Pegu, d'Arracan, & de Golconda : les noirs, dont les plus laids ſont les plus eſtimés & les plus chers, viennent de l'Afrique ; ſur tout ceux qui ont le nez écrasé ou de travers, un regard affreux, une grande bouche, de groſſes lévres, & les dents placées autrement que la nature ne les place. Les uns & les autres ſont fiers & ſevéres : les blancs cependant le ſont moins, traitent avec plus d'huma-

nité ceux qui ſont ſous leur diſcipline, & ne ſont pas ſi ſoupçonneux, ni ſi méfians que les noirs.

Le Chef des Eunuques blancs s'apelle Capi-Agaſi : outre qu'il eſt le premier en autorité parmi ces Eunuques, il eſt toûjours proche du G. Seigneur; c'eſt lui qui conduit les Ambaſſadeurs à l'Audience, & toutes les autres perſonnes de conſéquence : perſonne ne peut entrer, ni ſortir des apartemens du G. Seigneur ſans ſa permiſſion; de ſorte que tout le monde ayant beſoin de lui, il lui eſt facile d'amaſſer de grands biens. Le Vizir même ne peut entrer chez ſa Hauteſſe, à moins qu'il ne l'y conduiſe; ſi l'affaire ne permettoit point de délai, & qu'on la donnât par écrit, il faut toûjours que la réponſe paſſe par ſes mains. Il a un privilége que les autres n'ont point, qui eſt de porter le Turban, & d'aller à cheval dans le Sérail : il accompagne le G. Seigneur juſqu'à la porte du quartier de la Sultanne, où il reſte, ſon autorité ne s'étendant pas plus loin : il a dix ſequins par jour pour ſa table, & commande à tous les Pages & à tous les Eunuques blancs.

Après lui il y en a quatre autres grands : ſçavoir le Haz-Oda-Bachi, qui eſt le Gouverneur des 40. Pages de la Chambre : le

Sera-Kiah-Agaſi, qui a ſoin que l'on tienne propres & en bon ordre les apartemens du G. Seigneur; il a auſſi ſous ſa conduite les Pages qui gardent le linge, & accompagnent le G. Seigneur dans ſes voyages: il a un eſpéce de Lieutenant, que l'on apelle Serai-Ket-Odaſi, qui doit faire changer tous les ſix mois les tapis des ſales & des chambres du Sérail. Le troiſiéme eſt le Chaznadar-Bachi, qui tient la caſſette du Sultan & des Pages de ſa chambre: le Tréſor public pour la paie des ſoldats étant en la garde du Vizir, & de trois Teſterdars ou Tréſoriers Généraux. Il eſt bien vrai que depuis quelque tems le titre eſt reſté ſeulement au Chaznadar, & l'adminiſtration a paſſé au Chaſnaket-Odaſi. Le quatriéme Eunuque eſt le Kilargi-Bachi ou le Gouverneur des Pages du Kilar, qui a en ſa garde la boiſſon du G. Seigneur, & tient toutes les clefs des Aragis, qui ſont les Cuiſiniers & les Confituriers; ſon Lieutenant ou Adjoint s'apelle Kilar-Ket-Odaſi.

On donne auſſi aux Eunuques blancs la charge d'Ikingi-Capa-Oglani, c'eſt-à-dire, le Chef des Ecoliers; & de Mierdigidi ou premier Miniſtre de la Moſquée du G. Seigneur. Outre ceux-là, il y a encore 50. autres Eunuques blancs, qui ſer-

vent à toutes ſortes de choſes, & qui ont 12. aſpres de paie par jour, qui augmente à proportion des legs ou Wactiſis qu'on a coûtume de leur faire.

Les autres Officiers du Sérail ſont le grand Fauconnier, que l'on apelle Dogangi-Bachi. Le Kokedar, qui porte la veſte de l'Empereur; le Kikabdar, qui tient l'étrier lorſque le Sultan monte à cheval; le Selettar, qui porte ſon épée; le Hammangi-Bachi, Intendant des bains; le Chiamachi-Bachi, chef de ceux qui lavent le linge; le Gerit-Bey, chef de ceux qui s'exercent à tirer de l'arc tous les Vendredis dans la place du Sérail. Toutes ces Charges principales ſont éxercées par ceux qui ont paſsé par les chambres des Ichioglans: ils s'habillent à leur fantaiſie, prennent la couleur qu'il leur plaît, & portent le Turban hors du Sérail.

Quant aux autres qui ſont dans des emplois plus bas, on les diſtingue par ce qu'ils ont ſur la tête, car chacun porte l'habit comme il veut, & ils ſont de trois ſortes: on apelle Boſtangis ceux qui portent un long bonnet rouge, qui tombe en arriére; il eſt auſſi large au bout qu'à l'entrée. Il y a pluſieurs centaines de ces gens-là, qui ſervent aux jardins du Sérail, à ſeller & mener les chevaux, à accompagner à pied

les perſonnes de diſtinction qui ſe trouvent avec le G. Seigneur dans des ſolemnités publiques : d'autres ſervent encore de rameurs dans les Brigantins, lorſque le Grand Seigneur veut ſe divertir ſur le canal. Leur chef s'apelle Boſtangi-Bachi ; il eſt Sur-Intendant Général, non-ſeulement de tous les jardins qui ſont dans Conſtantinople, mais encore de tous ceux qui ſont dans les lieux circonvoiſins. Et quoiqu'on le tire du bas ordre des Aza-Moglans, qui ne ſont que des eſclaves Chrétiens, qu'on a pris jeunes en guerre, ou qu'on a eûs par tribut, ſon emploi cependant le rend ſi conſidérable, qu'il eſt reſpecté des Bachas mêmes, qui tâchent d'avoir ſes bonnes graces à force de preſens, parce qu'ils ſçavent qu'il eſt toûjours auprès du G. Seigneur, & qu'il eſt aſſis près de lui, lorſqu'il gouverne le brigantin.

Les Baltagis portent un bonnet long de couleur de canelle, qui finit en pointe conique, ou en figure de pain de ſucre ; ils ſervent les uns à couper du bois, les autres à monter à cheval lorſque le G. Seigneur ſort du Sérail, & d'autres qui doivent être Eunuques, ont la garde de la premiére & ſeconde cour du Sérail : ceux-ci ſont diſtingués par le nom de Capigi, & leur Commandant s'apelle Capigi-Bachi, qui eſt

celui dont le Sultan se sert pour faire mettre ses ordres en éxecution.

Ceux qui portent le bonnet blanc qui n'est pas fort long, & finit comme le bonnet du Doge de Venise, s'apellent Halvagis : ceux qui sont employés aux cuisines ont le nom de Aragis ou Haccis, sur lesquels comme sur tout le reste des Halvagis, le Kilargi-Bachi commande. Chaque cuisine outre cela, a son Intendant, qu'on apelle Aragi-Bachi ; il y a encore le Muchek-Emin qui pourvoit de tout ce qui est necessaire pour la cuisine & les tables, même celles des Ambassadeurs, suivant l'ordre qu'il en reçoit du Vizir.

Le Hastaler-Agasi est le Chef de l'Infirmerie ; il prend garde à tout ce qui entre & sort du Sérail ; mais sur tout qu'on n'y fasse point entrer de vin. Tout ce grand nombre de gens, qui peut monter jusqu'à 10000. selon la fantaisie du Sultan, ne va pas aujourd'hui à plus de 3000. la plûpart viennent de parens Chrétiens, & ont été pris en tems de guerre, ou enlevés de force par les Bachas dans les Provinces conquises pour en faire présent au G. Seigneur ; il choisit les mieux faits qu'il met dans le Sérail, & les fait instruire au Mahométisme, faisant les uns Azamoglans, qui sont les plus robustes pour

le ſervice, comme les Baltagis, les Halvagis & les Boſtangis ; & les autres Ichioglans, qu'on deſtine pour les plus grandes Charges de l'Empire, chez qui outre la beauté du corps, on cherche un eſprit qui promette : on les éleve fort ſevérement ; il faut qu'ils paſſent par quatre chambres qu'ils apellent Odes, où ils aprennent tous les nobles éxercices que doivent ſçavoir ceux qui ſervent un ſi grand Monarque : ils ont le titre de ſes Pages & de ſes Gentilshommes : ils ont pour maîtres les Eunuques blancs qui les traitent fort rigoureuſement, & les bâtonnent pour les moindres fautes ; de ſorte qu'il faut avoir beaucoup de patience pour arriver juſqu'à la quatriéme chambre, où les plus capables d'entr'eux ont eſpérance certaine de parvenir aux plus grands emplois de l'Empire. Quoiqu'ils ſoient tous enfans de parens Chrétiens, le Capi-Aga ou le Grand Maître du Sérail ne manque pas d'y mettre toûjours quelques enfans de Turcs en qui il aperçoit d'heureuſes diſpoſitions.

Outre les Ichioglans, il y a encore 40. Muets par nature, & par conſéquent ſourds, que l'on apelle Bizehami, qui ſervent à la Cour du G. Seigneur ; ils ſont la nuit dans les deux chambres des Pages, & le jour devant leurs Moſquées, pour

leur enſeigner à parler par ſignes de tout ce que l'on voudra : ce qui eſt abſolument néceſſaire de ſçavoir à ceux qui veulent ſe faire entendre, ſans perdre le reſpect qui eſt dû aux lieux où ils ſont accoûtumés d'être.

Il y a auſſi des Nains, que l'on apelle Ginge, qui logent de même dans les chambres des Pages. On regarde parmi eux comme le plus heureux celui qui a les plus grandes imperfections, comme d'être muet & ſourd, & encore davantage ſi dans le même tems il ſe trouvoit Eunuque.

Les filles du Sérail ſont au nombre de cinq à ſix cens, dont les unes ont été priſes en guerre, les autres ſont venues des Provinces pour tribut, ou ont été envoyées en préſent par des Bachas pour ſervir d'unique plaiſir au Sultan, qui ſe délaſſant quelquefois des ſoins du gouvernement, va ſe divertir dans leurs apartemens.

Avant que de quitter le Sérail, il ne ſera pas mal à propos de dire quelque choſe des Bachas, non-ſeulement parce qu'ils ſont tirés des Ichioglans, mais auſſi parce qu'ils font la plus grande partie de la Cour du G. Seigneur.

Le nom de Bacha eſt un titre d'honneur que l'on donne à tous les Grands de

la Porte, qui sont distingués par quelques emplois ; voici les quatre principaux, le Vizir-Asem ou G. Vizir ; le Caïmacan Gouverneur de Constantinople ; le Bacha de la Mer, & l'Aga des Jannissaires. Ils ont une autorité si grande, que quelquefois ils déposent & élevent des Sultans sur le Trône, comme il est arrivé à Mustapha & à Osman ; le dernier ayant été étranglé en prison par la main du Boureau. Néanmoins pour la moindre faute, ils sont sujets à perdre la tête, & leurs enfans les biens, quoique souvent nés des sœurs du Sultan. Les Bachas Vizirs portent trois étendarts, à chacun desquels il y a une queue de cheval attachée, & qui est de la couleur qui leur plaît, excepté de la verte, qui est réservée pour le bâton. On dit que cette coûtume vient de ce qu'ayant un jour perdu leur étendart dans une bataille contre les Chrétiens, les soldats perdant courage par là, le Général Turc coupa la queue d'un cheval, l'attacha à une perche, & l'élevant en l'air dit : *Voici l'Etendart, qui m'aime me suive* ; sur quoi les Turcs reprenant courage, donnérent sur les Chrétiens, & remportérent la victoire. Les Officiers inférieurs ne peuvent point avoir de ces queues pour enseignes : les Bachas qui ne sont point Vizirs n'en por-

tent que deux, de même que les Beys; & les Gouverneurs des petites Provinces en ont une. Lorſque le G. Seigneur va en campagne, il en a ſept, pour ſignifier ſon Empire dans ſept parties du monde, ou ſept climats; ce qui fait que les Turcs lui donnent le titre de Seigneur de tous les Rois.

Le G. Vizir eſt Lieutenant Général de l'Empire & des Armées; il eſt Chef du Conſeil, & commande d'une puiſſance abſolue ſous les ordres du G. Seigneur, dont il garde le Sceau. Dans le Divan il a ſix Vizirs pour Conſeillers; mais ils n'ont point de voix délibérative, & ne doivent ſe mêler d'aucune affaire d'Etat, à moins qu'on ne les apelle pour cela. Le crédit de ce Miniſtre eſt ſi grand, que le Sultan lui-même dans les affaires de la plus grande conſéquence, s'en raporte à ſon opinion; & dans le Conſeil, tout ce qu'il propoſe eſt un decret: malgré cela, il faut qu'il ſoit bien ſur ſes gardes, car s'il fait quelque choſe contre l'inclination de ſon Maître, il eſt bien-tôt étranglé. Sa Cour conſiſte en 2000. domeſtiques: quand quelqu'un lui rend viſite, de quelque qualité qu'il puiſſe être, il ne ſe léve pas pour le recevoir, à moins que ce ne fut le Muphti à qui le G. Seigneur fait le même honneur.

Le Caïmacan, ou Gouverneur de Constantinople eſt Lieutenant du G. Vizir, & en ſon abſence fait toutes les fonctions de ſa Charge, juſqu'à donner Audience aux Ambaſſadeurs, ſans être ſujet au déplaiſir du Prince, s'il manque en quelque choſe, parce qu'on met toutes les fautes ſur le compte du Vizir.

Le Bacha de la Mer eſt Capitaine Général & Amiral de la Flotte; les Beys ſont Gouverneurs des Provinces Maritimes, & Capitaines des Galéres du G. Seigneur, qu'ils doivent tenir prêtes au premier commandement.

L'Aga ou le Colonel Général des Janniſſaires, que les Turcs apellent Vingeri-Agaſi, eſt ſi conſidéré, qu'il n'y a que lui ſeul qui puiſſe aprocher du Prince les mains libres, le grand Vizir lui-même étant obligé de les tenir toûjours croisées ſur ſon eſtomac avec grande ſoumiſſion. Il commande environ 100000. Janniſſaires, non pas qu'en effet il y en ait tant, mais parce que quantité de gens s'y font enrôler ſeulement pour jouir de l'éxemption des taxes.

Les Beglierbeys viennent enſuite pour le rang; ils ſont comme des Souverains dans leurs Gouvernemens généraux, ayant ſous eux les Sangiacs-Beys ou Gouver-

neurs de Sangiacs, & de Provinces particuliéres, qu'on estime les plus braves de toute la Milice Ottomane.

Les Spahis sont un corps considérable de Cavalerie : ils vivent comme autant de Seigneurs dans leurs Timars ou Fiefs, que leur donne le G. Seigneur à proportion de leurs services; & on ne peut leur ôter cette concession, à moins que de vouloir se priver des meilleurs Soldats en tems de nécessité. Les Zains sont aussi Cavalerie, & jouissent de pareils fiefs.

Les Chiaoux sont comme les éxecuteurs des ordres du Sultan, quand il a envie d'avoir la tête de quelque Bacha & de le faire prisonnier : ils accompagnent le G. Seigneur à cheval quand il sort; le Chiaoux-Bachi est leur Capitaine.

L'Emirachur-Bachi, quoiqu'il demeure hors du Sérail, y sert cependant de grand Ecuyer; quand le G. Seigneur se fait voir en public, il marche devant lui.

L'Etmekgi-Bachi, quoiqu'il demeure dehors, tient la clef de tout le pain que l'on distribue dans le Sérail.

Le Chef de ceux qui reçoivent les taxes s'apelle Caragi-Bachi; il est obligé avec le Douannier & le chef des Marchands, de fournir tout l'argent nécessaire pour les dépenses publiques, sans que le G. Seigneur

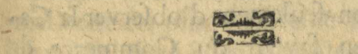
ſoit obligé de toucher au Tréſor ſecret. Chaque Chrétien (excepté les Francs) ou Juif qui demeure dans le Levant, doit payer cinq ducats par tête; les Arméniens pourtant paient un peu moins.

Le G. Muphti eſt le Chef de la Religion Mahométane & l'Interpréte de l'Alcoran ; mais comme les Turcs confondent les Loix civiles avec la Religion, & qu'ils obéiſſent aux premiéres comme à autant d'articles de foi, le Muphti & le Cadi paſſent indifféremment pour gens de Juſtice, comme s'il n'y avoit point de différence entre un Juriſconſulte & un Théologien. C'eſt ce qui fait qu'il n'y a point de ſupériorité Eccleſiaſtique parmi eux, qu'il n'y a point d'apel des autres Muphtis au Grand, & qu'il n'eſt point le Chef de tous les Imans ou Prêtres, chacun reconnoiſſant ſon propre ſupérieur. Cependant le G. Muphti de Conſtantinople eſt reſpecté de tout le monde, comme ſuivant toûjours la Cour du G. Seigneur, ce qui le diſtingue fort des autres, dont il y en a un fort grand nombre dans tout l'Empire. Les ſoldats ne peuvent être jugés que par leurs Juges particuliers, qui ſont les Cadileskers de Natolie & de Romanie ; ce qui rend leur Charge fort conſidérable, & leur donne place dans le Divan auprès du

G. Vizir, après le Muphti. Dans les grandes Villes les Moullahs sont Juges, ils sont subordonnés aux Cadileskers dans le Civil, mais dans le Criminel ils ne connoissent point de Supérieur; les Cadis qui administrent la Justice dans les Bourgs; & les Naipis dans les Villages, sont sous la Jurisdiction des Moullahs.

On apelle Imans les Prêtres qui font la fonction de Curés dans les Mosquées; Hogias, ceux qui lisent la Loi à la jeunesse; Scheiskis les Prédicateurs, & Muezzins ceux qui apellent le peuple à la priére du haut des Tours.

Les Dervis ou Religieux Turcs, quoiqu'ils fassent voir un extérieur fort hypocrite, ne vivent point en commun, ni dans leurs Monastéres, mais dans leurs propres maisons avec leurs femmes & leurs enfans, avec 30. 40. ou 50. aspres que le G. Seigneur leur donne par jour; ils sont obligés de se trouver au Monastére à certaines heures.



CHAPITRE IV.

Voyage de l'Auteur à Conſtantinople.

ETant réſolu d'aller à Conſtantinople, je pris congé de M. de Caſtagnére de Chambéri, Baron de Châteauneuf, Ambaſſadeur du Roi de France à la Porte, qui me témoigna beaucoup de bonté, & me fit pluſieurs offres de ſervice. C'étoit certainement un Miniſtre d'une grande capacité, & fort habile Négociateur, comme il en a donné des marques en pluſieurs occaſions; ſoit pour avoir empêché le G. Seigneur d'écouter aucune propoſition de Paix, & fait continuer la guerre contre la Ligue; ſoit pour avoir procuré aux Catholiques, la reſtitution des Saints Lieux de Jéruſalem, qui avoient été poſſedés pendant 400. ans par les PP. Grecs, protégés du Czar de Moſcovie; ſoit enfin (ce qui eſt d'une extrême conſidération), pour avoir obtenu un ordre du Divan, qui enjoignoit au Bacha & au Douannier du Caire, non-ſeulement d'obſerver la Capitulation en faveur du Commerce de Marſeille, qui conſiſte à ne prendre que trois pour cent des Marchandiſes de Fran-

ce, au lieu que les autres Nations en paient vingt, mais encore de rendre tout ce qu'ils avoient éxigé au-delà : j'étois à Andrinople, lorsqu'il partit un Chiaoux, qu'on envoyoit pour faire éxécuter le tout.

Ayant loué deux chevaux cinq ducats chacun, pour moi & mon valet, je partis le Lundi quatriéme Janvier, pour me rendre à Constantinople avec une petite Caravanne de 40. personnes. Après avoir fait 20. milles par des plaines couvertes de neige, nous nous arrétâmes au Village de Hapsa dans un Karvansera, où les hommes étoient logés avec les bêtes.

Le lendemain je souffris plus que je n'avois fait depuis six mois que je voyageois, parce qu'étant partis quatre heures avant le jour, nous marchâmes toûjours dans les neiges & dans la glace par un pays moitié plaines, moitié collines, de maniére que j'étois tout transi de froid à cheval : 20. milles nous conduisirent au gros Village de Bala, que nous traversâmes sur un beau pont de pierre, & au bout de 15. autres milles, nous nous arrétâmes dans le Bourg de Bergasi, où l'on passe la riviére sur un pareil pont de pierre de taille à plusieurs arches. Pendant la nuit quelques Jannissaires eurent de longs discours sur la guerre d'Hongrie, disant que les Allemans fai-

ſoient une grande boucherie des Muſulmans, & que leurs propres troupes perdoient courage à la vûe de tant de morts. Je me ſouviens d'avoir apris en cet endroit que les Turcs nomment en leur Langue Counac, ce que les François apellent Gîte dans la leur.

La quantité de neige qui tomba le Mécredi, & qui s'attachoit aux pieds des chevaux, ne nous permit pas de faire plus de 15. milles, ni de paſſer le Village de Caleſtran.

Nous montâmes à cheval le Jeudi de fort bonne heure, ſans pouvoir faire plus de 20. milles pour arriver au Village de Ciorlou à cauſe des mêmes neiges, dont les chevaux avoient toutes les peines du monde à ſe tirer.

Le Vendredi nous entrâmes dans un pays plus habité, mais qui n'étoit pas meilleur. Lorſqu'après avoir fait 10. milles, nous eûmes paſsé pluſieurs Villages, nous nous trouvâmes proche du canal que nous ſuivîmes pendant 20. milles juſqu'à Sivirly, grand Village, avec un petit port, & un beau pont de 32. arches pour paſſer la riviére & le marais. Nous nous y repoſâmes un peu, voyant que le chemin n'étoit plus ſi mauvais, qu'il n'y avoit plus de neige, nous continuâmes notre chemin,

& au bout de ſix milles nous nous rendîmes au Village de Bourgadous, ſitué ſur le bord du même canal.

Le Samedi ayant fait 15. milles, nous paſsâmes par Chech-Mangia, petit Village, où il y a une bonne pêche, à cauſe que le Canal forme en cet endroit un petit Golfe qui a 8. milles de tour; il reſſemble à la petite mer de Tarente : on le paſſe ſur quatre ponts, & ſon entrée qui peut être d'un mille, eſt fermée de pieux. Il reſte une ouverture dans le milieu, où il y a une maiſon de bois; c'eſt par où l'on va prendre le poiſſon : on trouve ſur ce Golfe trois autres petits Villages. Après 8. milles nous paſsâmes ſur un autre pont un bras de Mer fort poiſſonneux, qui s'étendant beaucoup dans les terres, rend les environs fort habités à cauſe de la commodité de la pêche.

Le Dimanche après avoir fait 10. milles par des collines & des plaines, nous arrivâmes enfin à Conſtantinople. Ayant payé le Catergi ou Voiturier, j'allai à Galata pour chercher à me loger : mais je trouvai l'Hôtellerie, que tenoit un François toute pleine; il me fallut paſſer la nuit ſur des planches dans la maiſon d'un Grec.

Je ne m'apperçus point dans ce petit

voyage de ces maniéres prévenantes dont parle Tavernier dans sa Description des Karvanseras de Turquie & de Perse : si on l'en croit, depuis Belgrade jusqu'à Constantinople on donne honnêtement à manger aux passans dans les Karvanseras, qui d'ordinaire sont bâtis de legs pieux ; & quand ils partent, ils n'ont qu'à remercier le Concierge sans rien débourser : cependant j'ai si peu éprouvé ce bon traitement, que je donnois tous les jours 10. sols pour des fascines que je mettois à terre, afin de n'être pas dans la fange : à l'égard des vivres, je payois comme les autres ce que je voulois manger.

Le Lundi 11. je pris une chambre dans l'Hôtellerie Françoise, payant un demi ducat pour moi, & un quart pour mon valet. On mangeoit ensemble, & l'on étoit assez bien traité. Comme j'avois fait fort mauvaise chére en chemin, parce qu'on ne trouve personne qui sçache la cuisine, j'étois fort affamé, & j'avois grand apetit : ce qui fit dire au Capitaine d'un Vaisseau François, qui ne croyoit pas que j'entendisse la Langue, *cet homme-là mange comme un Diable.*

CHAPITRE V.

Description de Constantinople & du Sérail du Grand Seigneur.

Constantinople qui est aujourd'hui la Capitale de l'Empire Ottoman, a été connue par les Anciens sous le nom de Bisance : mais l'Empereur Constantin l'ayant embellie en 331. & réparé tous les maux qu'y avoit fait Alexandre Sévére, en fit le siége de l'Empire après avoir abandonné Rome ; & afin que la mémoire en fût éternelle, il voulut qu'elle s'appellât la Nouvelle Rome, & le pays où elle est située Romelie. Après la mort de cet Empereur, cette nouvelle Ville prit le nom de *Constantinopolis*, & par abréviation celui de *Polis*, qui veut dire, Ville, à l'exemple de l'Ancienne Rome que l'on appelloit *Urbs*, par excellence : de sorte que les Paysans de Romélie voulant dire qu'ils alloient à la nouvelle Ville de Constantin, disoient εἰς τὴν πόλιν, d'où l'on croit que s'est formé le nom de Stampol ou Stambol, que les Turcs lui donnent aujourd'hui.

Elle est située avantageusement sur le

Canal de la Mer Noire, qu'on apelloit autrefois le Bosphore de Thrace, au 40e. degré 58. min. de latitude : sa figure est triangulaire, la Mer qui la baigne de deux côtés y fait sans contredit le plus beau Port de l'Europe : on apelle les angles de ce triangle Yedicula, ou les sept Tours, Serai-Ovasi, ou le Sérail, la Porte Ayevassaro-Capsi qui est vers la pointe de la baie ou du petit Canal de Kitana. A la vérité les côtés de ce triangle ne sont pas égaux, celui d'entre le Sérail & les sept Tours étant bien plus long que les autres, celui du Sérail à la pointe de la baie de Kitana étant courbe : de l'autre côté du Canal étoit autrefois Calcedoine, ancienne Ville de la Bithinie. On dit que ce fut Pausanias Roi de Sparte qui bâtit Constantinople l'an du Monde 3469. & 96. ans après la destruction de Troye, dans le même tems que l'on fonda Tarente dans la Province d'Otrante & Gerace dans la Calabre Ultérieure. Elle renferme sept montagnes comme l'ancienne Rome, ce qui ne lui ôte rien du tout de sa beauté, ni des avantages que son climat & son terroir lui procurent : elle peut avoir 12. milles de tour, & 15. si on y comprend le Sérail, à cause de la quantité des jardins qui sont dans cet endroit. On y compte un million d'ames,

& après Paris c'eſt la Ville la plus peuplée de l'Europe : ſes maiſons ſont baſſes pour la plûpart, les unes ſont de bois, les autres de bois & de terre, ce qui fait qu'elle eſt fort ſujette aux incendies.

Les Moſquées Royales ſont de ſuperbes édifices, auſſi-bien que les Bâtimens publics ; & les Palais des Grands ſont magnifiques. On voit des Bazars qui répondent à la grandeur de la Ville, par leur richeſſe & leur beauté. Il y a pluſieurs fontaines de bonne eau, qu'on y conduit de fort loin par des aqueducs, pour en fournir tous les quartiers. Les rues ſont étroites & courbes ; quoiqu'elles ſoient pavées de cailloux, elles ne ſont pas comparables aux nôtres d'Italie. On y trouve en abondance du fruit pendant toute l'année, auſſi-bien que de la chair, du poiſſon, du pain excellent, & de tout ce qu'on peut ſouhaiter ; le tout à grand marché. Cette Ville a ſervi de Théâtre aux diſputes de Religion entre les Catholiques & les Hérétiques, ſelon le bon plaiſir des Empereurs & des Impératrices : ce qui fait qu'on y a célébré quatre Conciles généraux ; le premier ſous Damaſe en 381. le ſecond ſous Vigile en 553. le troiſiéme ſous Agathon en 680. & le quatriéme ſous Adrien II. en 869.

Le G. Seigneur a deux Sérails dans cette Capitale : l'un dans le milieu de la Ville, où Mahomet II. logea après la prise par assaut de la Ville le troisiéme jour de la Pentecôte en 1453. dans lequel chaque nouveau Sultan renferme les femmes de son prédécesseur : l'autre qu'on apelle le grand Sérail, où les Sultans font leur demeure quand ils sont à Constantinople, qui est sur la partie Orientale de la Ville : il est baigné d'un côté par le grand Canal qui va de la Mer Blanche dans la Mer Noire, & de l'autre par le petit Canal qui est formé des eaux du grand, qui entrent 6. milles dans les terres, vers l'eau douce de Kitana. Il n'est environné que d'une simple muraille, avec quelques vieilles Tours : celles qui sont du côté de la Mer sont quarrées ; & celles qui sont du côté de la Ville sont rondes. C'est dans ces Tours que les Azamoglans sont en sentinelle, pour en défendre l'aproche à tout le monde. Le Sultan a fait bâtir un Belveder sur une de ces Tours qui regarde l'Asie ; c'est où il va souvent se récréer. Il n'y a aucun ordre d'Architecture dans tous ces bâtimens : ce sont seulement des apartemens confus, & des jardins qu'on a faits sur l'inégalité du terrein, qui sont tous remplis de Cyprès, & de quelques autres arbres ;

bres; mais toutes ces couvertures de plomb, & les extrémités dorées des Minarets ou Tours, auſſi-bien que des Moſquées qui y ſont renfermées, font une vûe fort agréable, quand le Soleil les éclaire.

Il y a quelques galleries du côté de la Mer, qui ſont revétues de marbre par dehors, peintes & dorées par dedans, où le G. Seigneur prend l'air, lorſqu'il veut avoir le plaiſir de la pêche. Sur cette pointe qui regarde Scutari, on voit pluſieurs piéces de canon rangées, pour la sûreté du lieu; & du côté du petit Canal, grand nombre de brigantins fort bien dorés, pour le ſervice du Sultan. Outre toutes les portes qui ſont à l'entour, il y en a trois principales, devant Sainte Sophie, qui conduiſent dans trois grandes Cours: dans la premiére ſont d'un côté les logemens des Azamoglans, de l'autre l'infirmerie pour les Eſclaves du Sérail: la ſeconde Cour eſt plantée de Cyprès dans le milieu; les côtés ſervent pour les cuiſines du Sérail, pour les écuries, pour le Divan, qui eſt une grande ſale où le Vizir & les autres Conſeillers s'aſſemblent pour les affaires d'Etat, & pour le Haſna ou Chambre du Tréſor où l'on établit les taxes du peuple & les revenus de l'Empire: il y a un côté ſeul qui ſert pour les Odes ou chambres

des Ichioglans : dans la troisiéme, il y a une grande sale, où le G. Seigneur donne Audience aux Ambassadeurs des Princes qui viennent à la Porte. Plus avant sont les Odalikes ou les apartemens des filles esclaves, que l'on tient là pour les plaisirs de l'Empereur, & où il n'y a que les Eunuques qui les servent, qui puissent entrer.

Après avoir décrit du mieux qu'il m'a été possible, un lieu aussi considérable que le grand Sérail, dont on ne peut pas donner plus de circonstances, à moins que de les aprendre de la bouche de quelque Eunuque, je ne veux pas oublier de parler de la belle vûe de Constantinople : quoique nous n'ayons encore donné qu'en gros une idée de ses édifices, & que ses rues étroites empêchent de pouvoir considérer le dedans de la Ville ; cependant dans le dehors, soit sur le grand Canal, sur la Mer, ou du côté de la terre, c'est un enchantement de voir ensemble ces maisons qui sont sur des élevations différentes, dont les toits sont superbes, & les façades peintes de différentes couleurs ; on peut dire aussi que l'art ni l'esprit humain ne peut pas choisir de plus belle situation au Monde ; cet endroit fournissant tout à la fois les agrémens de l'Europe, & les déli-

ces de l'Aſie. Quand les yeux ſont las de ſe promener ſur ces belles campagnes de la Romélie, ils n'ont qu'à ſe tourner de l'autre côté vers l'Aſie, ils verront à la vérité les ruines de Calcedoine, mais ils en ſeront bien-tôt conſolés par la vûe du terroir fertile de Scutari, qui eſt couvert d'un beau bois de Cyprès, rempli d'une quantité d'arbres, dont les fruits ſont délicieux en toutes les ſaiſons, & qui eſt bordé de pluſieurs Villages le long du Canal. Cette vûe s'étend pendant vingt milles juſqu'à la Mer Noire, où étoit autrefois la Colomne apellée mal à propos de Pompée, puiſqu'on y lit cette Inſcription : DIVO CÆSARI AUGUSTO. L. CL. ANNIDIUS L. F. CLA. FRONTO. Elle ne ſubſiſte plus aujourd'hui, & ſur le bord de la Mer il y a des arbres d'une groſſeur prodigieuſe. Retournant enſuite vers l'Europe, qui, par la ſinuoſité du canal, ſemble être jointe à l'Aſie, on voit quantité de Bourgs & Villages bien habités, tant ſur les collines que dans les plaines & les vallées. Le premier qui ſe preſente eſt Bikitaſi, puis les Villages & Villes de Sondach, Topana, Galata, Pera, Aſacapſi, Carakioy, Caſſoun-Bacha, Tarſena, Divanana & Aſcouy, outre la magnificence de pluſieurs Palais & jardins de Bachas, &

autres grands Seigneurs du Pays, qui sont bâtis sur les collines & sur le bord de ce petit canal. C'est ce qui fait qu'en revenant de la Mer l'on est comme ravi, & si ébloui de tant de varieté, que les yeux ne sçavent plus où se fixer, parce que plus le bâteau avance, plus on découvre de nouveaux spectacles.

On considére Galata comme un Fauxbourg de Constantinople, n'en étant éloigné que d'un demi mille, qui est la largeur du petit Canal. La République de Génes a gardé cette Ville pendant long-tems; elle a d'assez beaux bâtimens dans l'enceinte de ses murailles, qui peut être de deux milles. Elle est située, partie dans la plaine, & partie sur la montagne, qui presente à son sommet une tour très-forte, & par le moyen de laquelle les Génois gardérent la Ville 8. ans; on y voit encore leurs armes sur les murailles. La plus grande partie des Francs demeurent dans cette Ville, & le reste à Pera; le service Divin s'y fait par les RR. PP. Jésuites, les Dominiquains, les Capucins & les Conventuels de S. François, chez qui demeure le Patriarche Catholique, dont l'Eglise est Paroissiale, aussi-bien que celle des Dominiquains.

Pera est située le long de la petite mon-

tagne qui tient à Galata, ſur un terrein fort étroit & inégal. C'eſt ici ou réſident les Ambaſſadeurs des Princes Chrétiens, celui de l'Empereur, de France, d'Angleterre, de la République de Veniſe, & de celle de Hollande : il y a un Couvent de Capucins dans le Palais de France ; & un autre des Obſervantins de la Terre-Sainte, qui adminiſtrent les Sacremens indifféremment comme les autres, ſans ſéparation de quartier ni de Juriſdiction, au choix de celui qui les apelle. Quoique ce lieu ſoit ouvert, il y a de fort belles maiſons, qui par leur ſituation élevée, jouiſſent de la plus belle vûe du monde, en regardant Conſtantinople & les lieux dont nous avons fait mention.

Le Mardi 12. je fûs voir tourner les Dervis, j'y trouvai deux PP. Jéſuites François qui avoient la même curioſité que moi. La danſe ſe fit comme à Andrinople.

Le Mécredi je paſſai le canal en bateau pour voir l'autre Couvent de Dervis qui eſt à Bikitaſi, où je vis une pareille danſe, dans une fameuſe chambre peinte par tout & qui étoit ſur le bord du canal. Un Turc s'apercevant que je riois de cette folie, me dit : ceci eſt comme la diſcipline que vos Religieux ſe donnent.

En retournant j'aperçus au bout du Village, un magnifique Palais sur le bord de l'eau, dont le toit étoit couvert de plomb, & qui avoit de très-belles galleries sur la mer. Il y a tout proche de cet endroit un Sérail que le Sultan Mahomet fit bâtir, & où il venoit passer quelque tems; mais personne de la Cour n'y demeure presentement, il tombe en ruine. J'y entrai, je trouvai le long du canal une confusion de quantité d'apartemens, dont la plus grande partie sont de bois, sans ordre & sans aucun goût d'architecture : quelques pas plus loin, vous trouvez un grand Jardin sans murailles, & par de-là un bois de cyprès avec un cabinet dans le milieu.

Après avoir vû ce Village, je passai à l'autre qu'on apelle Fondocli, qui n'a rien de magnifique; quoique les maisons qui sont le long du canal, jouissent de la vûe & de la commodité de la pêche qui est très-abondante dans tous ces endroits; ce qui fait que le poisson est à si bon marché à Constantinople, qu'on y achette le thon, qui s'y pêche pendant toute l'année, à un liard la livre : on y aura pour quinze sols une anguille de huit livres, & pour cinq sols cent grosses huitres, les Turcs ne faisant pas grand cas du poisson.

Je fûs de ce Village-ci par terre à celui

de Topana où l'on fond les canons. Il y avoit devant l'Arsenal une couleuvrine qui avoit trente palmes de longueur, & quantité de canons, parmi lesquels il y en avoit un qui tiroit tout à la fois trois boulets par trois bouches différentes. J'arrivai au soleil couchant à Galata, après avoir fait 3. milles à pied.

CHAPITRE VI.

Description de Sainte Sophie, des autres Mosquées Royales, & de ce qu'il y a de plus remarquable dans Constantinople.

LE Jeudi je m'embarquai avec un Juif qui me servoit d'Interpréte pour passer à Constantinople, afin de voir Sainte Sophie. Ce superbe bâtiment n'est qu'une partie d'un plus grand qui fut commencé par Justin, & fini par Justinien, tous deux Empereurs d'Orient, qui la consacrérent sous le titre de ἁγία σοφία. Les Turcs en ont détruit la plus grande partie, & ont seulement conservé le dôme qui est le Chœur de l'ancienne Eglise. Le diamétre de ce dôme est d'environ cent treize pieds.

La Mosquée a deux rangs de galleries,

soûtenues par quantité de colomnes. Le dôme est porté par quatre gros piliers incrustés de marbre, & par autant de ceintres merveilleux, entre les espaces desquels sur les deux côtés il y a quatre magnifiques colomnes de marbre, & deux autres plus en arriére. Vers le haut & à l'entrée de la Mosquée sont quatre autres piliers qui soûtiennent des voûtes fort élevées, qui forment comme trois aîles; ces voûtes & une partie du grand corps de la Mosquée sont de Mosaïque, dont on ne voit qu'autant que le tems & la Nation Turque en ont conservé. Il reste cependant encore beaucoup de figures faites du tems des Grecs. Le pavé est de marbre aussibien que la Chaire qui est à la gauche d'une demie Tribune formée par la niche, autrement le grand Autel (pour mieux m'expliquer en termes d'Européen;) outre ces colomnes dont nous avons parlé, il y en a encore six fort grandes de chaque côté, qui soûtiennent la premiére gallerie. A la droite de la niche, il y a une petite Tribune où entre le G. Seigneur par un escalier dérobé. Les Turcs ont une vénération particuliére pour cette Mosquée, à cause d'une pierre que l'on y conserve, sur laquelle on dit que la Sainte Vierge lavoit le linge de l'Enfant Jesus. Ils font

voir auſſi un tombeau qu'ils aſſurent être de Conſtantin. On y voit de tous côtés quantité de lampes allumées.

Après avoir donné dix Paras à l'Imam ou Prêtre, il me permit de monter dans la premiére gallerie; l'eſcalier eſt grand, voûté & incruſté de marbre; j'y trouvai ſept grands endroits tout autour qui ſont comme ſept Chapelles, parce que de chaque côté il y a trois voûtes qui laiſſent un grand eſpace entre le mur & la gallerie. L'intérieur de la gallerie eſt orné de cinq colomnes de marbre verd ſerpentin, & de quatre de marbre blanc qui ſont plus groſſes; elles ſont du côté de la muraille : à chaque voûte ou Chapelle, & à l'entrée de la Moſquée ſur la grande porte, qui fait la ſeptiéme voûte ou Chapelle, il y en a quatre autres de marbre ſerpentin; de ſorte que cela fait en tout trente-quatre colomnes de marbre ſerpentin, & vingt-quatre de blanc, qui ſont ſur le plan des voûtes des colomnes d'en bas. Les voûtes de la gallerie ſont auſſi à la Moſaïque, mais les Turcs les ont fort gâtées : ils ont défiguré les viſages des Saints & des Anges, ils ont fait remplir ces endroits de couleur, ſur quoi ils ont écrit le nom de Dieu en caractére Arabe. Le pavé eſt de marbre, les murs & les pilaſtres en ſont

tous incruſtés. Mon Turc me fit voir dans le même endroit à gauche, un lieu très-profond, où il me dit qu'on enterroit les Turcs.

On entre dans ce fameux Temple par deux longues voûtes. La premiére a deux portes à un bout, & quatre dans le milieu. La ſeconde qui eſt faite de Moſaïque en a cinq de front, & deux ſur les côtés. En entrant par cette ſeconde, on voit neuf portes, dont celle du milieu eſt de bronze; les deux à côté ſont ouvertes, les ſix autres ſont fermées, de ſorte qu'elles occupent preſque tout un côté du quarré de la Moſquée. Sur celle de bronze, le Turc qui étoit avec moi, me fit remarquer une Colombe, qui eſt le Symbole du S. Eſprit, & une figure de Saint, faites toutes deux de Moſaïques, à moitié eſtropiées par la barbarie des Mahométans; outre ces neuf portes, il y en a encore quatre autres dans les côtés, & deux derriére la niche ou grand Autel, qui donnent vis-à-vis la grande porte du Sérail.

On voit auſſi aux angles de cet édifice, quatre Minarets, ou tours avec leurs balcons tout autour, où les Muezzins vont cinq fois le jour à certaines heures, apeller les Turcs, au Nahama, autrement à la Priére. Devant la façade il y a un porti-

que où les femmes Mahométanes se mettent quelquesfois pour faire leurs priéres. Enfin l'édifice est si prodigieux, & les murs si épais, qu'il paroît avoir été fait plûtôt pour une Forteresse que pour une Eglise.

Outre les logemens des Imans, qui sont autour de cette Mosquée, il y a les Tombeaux de plusieurs Sultans, qui sont séparés du corps de la Mosquée à gauche, & la place est fermée tout autour. Le premier est de Mahomet, le second de Selim, le troisiéme d'Amurath, le quatriéme de ses enfans, qui étoient au nombre de 120. le cinquiéme, qui est le plus proche de la Mosquée, est des Sultans Mustapha & Ibrahim. Ces Tombeaux sont faits en forme de coupoles, ils sont couverts de plomb en dehors, peints en dedans à la maniére du pays; les murailles en sont incrustées de marbre en dehors, & en dedans d'un marbre plus fin, mêlé de porcelaine. Il y a de beaux tapis sur le pavé, à chaque Tombeau deux grandes torches de cire qui peuvent peser chacune 300. livres, & un grand turban sur le tombeau. Dans le même endroit sont enterrés aussi les femmes, les enfans & les freres; mais les Tombeaux des Sultans & des Sultannes sont plus grands que ceux des enfans, sur

lesquels il n'y a point de turban. Dans tous ces Tombeaux il y a des Imans qui les gardent.

J'ai remarqué une chose particuliére dans Sainte Sophie, qui est que dans toutes les autres Mosquées l'entrée est interdite aux femmes; & dans celle-ci, quand elles ne veulent point faire leurs priéres dans le portique, on les laisse entrer.

Le Vendredi je fûs voir la Mosquée de Sultan Achmet, qui est dans l'Atmeydan, ou la Place aux chevaux. Elle surpasse Sainte Sophie en beauté, quoiqu'elle ne soit pas si grande, & l'on voit bien qu'on n'y a rien épargné. Le grand dôme de cette Mosquée, est soûtenu par quatre gros piliers ronds incrustés d'un marbre fin de plusieurs couleurs, il y en a quatre plus petits dans les angles. A côté de ces piliers, sont plusieurs grosses colomnes de marbre, outre les petites, qui soûtiennent une belle gallerie qui régne tout autour. Le pavé est d'un très-beau marbre, couvert de riches tapis; de tous côtés pendent des lampes qui sont ornées de quantité de cristaux taillés. On trouve au bout une grande tribune de marbre fin, & à gauche une chaire du même marbre. On y entre de trois côtés, par trois portes de bronze assez bien travaillées. La premiére cour

n'eſt ornée que de marbres ordinaires : on y entre par pluſieurs portes, où les marches ſont de fer. Sur les deux côtés extérieurs de la Moſquée, il y a deux galleries qui ſont embellies de pluſieurs centaines de colomnes qui méritent l'attention des curieux, & tout autour pluſieurs fontaines pour l'uſage des Turcs, qui croient en s'y levant ſe purifier l'ame & le corps.

De la premiére place ou cour on entre dans la ſeconde, par trois portes. Chaque côté eſt orné de vingt colomnes de marbre qui ſoûtiennent les voûtes de vingt coupoles couvertes de plomb. Le pavé eſt tout de marbre, avec une grande fontaine dans le milieu ; l'on voit au bout de cela trois autres coupoles bien faites & dorées par le haut. Dans toutes ces Moſquées de Conſtantinople & d'Andrinople, outre les apartemens des Officiers, il y a auſſi des logemens pour les pauvres, que l'on éleve, & que l'on nourrit avec les revenus deſdites Moſquées.

Le Samedi je vis proche de Sainte Sophie, un endroit où l'on gardoit pluſieurs lions, tigres, ours & renards, que l'on faiſoit voir pour quelques Paras.

J'allai enſuite à l'Atmeydan, autrement la Place aux chevaux, où les ſoldats font l'exercice ; on l'appelle ainſi, parce que

c'étoit l'ancien Hippodrome du tems des Empereurs d'Orient. Il y a dans le milieu trois Serpens de bronze entortillés, ayant la gueule ouverte dans les extrémités, ouvrage fort bien fait ; il eſt du tems des Chrétiens, & on conte là-deſſus beaucoup de fables. Un peu au-deſſous il y a un Obéliſque fort haut, preſque tout rongé par le tems ; & de l'autre côté, une Pyramide poſée ſur quatre pilaſtres de bronze, ronds & hauts d'un palme, qui ſont ſur un grand piédeſtal quarré, d'un ſeul morceau de marbre, autour duquel ſont gravées pluſieurs inſcriptions Latines & Grecques ; mais à peine peut-on lire ces trois vers Latins, à cauſe qu'elle eſt fort enterrée :

Difficilis quondam Dominis parere ſerenis
Juſſus, & extincti palmam portare tyrannis,
Omnia Theodoſio cedunt, ſobolique perenni.

D'où l'on peut connoître que cette Pyramide a été élevée à l'honneur de Théodoſe, que l'on voit ſur le haut : & cela à cauſe de l'union des Egliſes Grecque & Latine qui ſe fit de ſon tems. Elle n'eſt ni auſſi grande, ni auſſi haute que les Pyramides de Cleopâtre qu'on voit dans Alexandrie ; parce que le pied n'a pas plus de ſix palmes en quarré, & l'Obéliſque cin-

quante de hauteur. Elle a cependant des hiéroglyphes & des caractéres : elle eſt d'une matiére ſemblable à celle du Jardin du Baume, proche du Caire.

On voit proche de cette Place-là, le tombeau d'Achmet & de ſes enfans, qui eſt bâti de la même maniére que ceux que nous avons décrit auparavant.

Ma curioſité me porta à aller voir enſuite le Jaſſir-Bazar, autrement dit le Marché aux eſclaves. C'eſt un endroit fermé, garni dans le milieu de quantité d'arbres, & de pluſieurs galleries tout autour, ſous leſquelles ſont les Marchands & les eſclaves. La maniére de les vendre eſt extravagante ; car après avoir fait une priére pour le Sultan, les vendeurs tiennent par les extrémités d'une petite couverture l'eſclave mâle ou femelle qu'ils ont à vendre ; & de l'autre côté eſt le crieur qui publie le prix qu'on en veut avoir ; alors celui qui veut acheter l'eſclave lui découvre le viſage, & lui tâte toutes les parties de ſon corps pour voir s'il n'a point quelque défaut : enfin cela ſe fait de la même maniére qu'on achéte les chevaux & les ânes.

Je paſſai enſuite dans le Bikiſten qui eſt un lieu couvert, rempli de quantité de riches boutiques, où l'on vend les choſes les plus précieuſes pour l'armement d'un

Cavalier, comme tout ce qu'il faut pour l'ornement d'un cheval ; toutes les armes étant dorées, & les harnois brodés & enrichis de pierreries. La voûte eſt ſoûtenue par huit piliers, qui forment de longues rues en croix ; on y entre par quatre portes qui ſont ſur les côtés : près de là eſt le Sarki, dont les rues ſont couvertes de planches, avec quantité de bonnes boutiques, où l'on trouve tout ce qu'on peut ſouhaiter.

En m'en retournant je paſſai par le Valida-Xan, qui eſt une grande Place fermée, autour de laquelle il y a pluſieurs boutiques, tant en bas qu'en haut. La mere de Mahomet IV. fit conſtruire ce lieu-ci, qui coûta de fort groſſes ſommes, & elle en attacha la revenu à la Moſquée qu'elle a fait bâtir.

Avant que de retourner à Galata, je vis ſur le bord du Canal le Janiſarki, qui eſt un bâtiment formé par deux grandes voûtes, dans une deſquelles ſont toutes les boutiques de Droguiſtes, & dans l'autre celles des Marchands de toiles. C'eſt ici le premier endroit où s'attaque la peſte, à cauſe de l'humidité, & du mauvais air que cauſent les drogues ; obſervation qu'on a faite dans les peſtes paſsées.

Le Dimanche 17. après avoir entendu

la Messe, je retournai à Constantinople, pour voir la Mosquée de la Sultanne Validée, mere de l'Empereur régnant, & de Mahomet IV. On voit dans la premiére cour le tombeau de la Fondatrice & de ses enfans, qu'on y a aportés d'Andrinople. Le dôme pose sur quatre gros piliers, entre lesquels il y a des colomnes de marbre fort bien disposées; les murs sont tous incrustés de porcelaine mêlée avec le marbre. On peut faire le tour de la Mosquée sous des voûtes qui sont bâties à l'entour; sur ses quatre angles il y a quatre demi-dômes assez bien pris. En un mot, on ne peut rien voir de plus beau, tant pour la simétrie & la richesse, que pour les marbres qui forment le pavé, & pour les beaux tapis qui le couvrent. Il y a au bout une belle Tribune pour le G. Seigneur, qui passe ordinairement par un bel escalier & une gallerie couverte, qui est dans la premiére cour derriére la Mosquée. A la gauche de la niche on voit une chaire de marbre, une très-belle gallerie qui régne tout autour, & qui est ornée de magnifiques colomnes.

La premiére cour fermée contient beaucoup de logemens pour les Imans qui déservent la Mosquée, avec des fontaines & des arbres dans le milieu: on entre par

trois portes de celle-ci dans la ſeconde, autour de laquelle il y a vingt colomnes de marbre, & environ vingt-huit coupoles dans tous les quatre côtés. La Moſquée a dans trois de ſes côtés trois portes de bronze bien travaillées, avec deux belles tours fort hautes au devant.

Le Lundi matin je fûs voir l'ancien quartier, & le Corps-de-Garde des Janniſſaires, que l'on apelle Eſquiodalar, c'eſt-à-dire, la Vieille Maiſon : ce bâtiment eſt renfermé de hautes murailles, au dedans ſont les apartemens des Janniſſaires & de leurs Officiers, qui peuvent contenir pluſieurs milliers de perſonnes. Ils ont une grande place dans le milieu, avec des fontaines pour leur uſage ; ils ont encore un autre quartier qu'on apelle Gnegni-Odar, ou la Nouvelle Maiſon, qu'ils occupent auſſi.

Je m'acheminai enſuite vers la Solimanie, Moſquée que Solyman a fait bâtir, & la plus belle de toutes celles que j'ai vûes : elle a quatre fort belles Tours aux quatre angles extérieurs : on y entre premiérement par une cour fermée, de là on paſſe par trois portes dans la ſeconde, qui eſt ornée de vingt-quatre groſſes colomnes de marbre jaſpé, qui ſoûtiennent les galleries, & 28. coupoles couvertes de plomb:

elle eſt pavée de marbre, a une fontaine dans le milieu, qui a ſix colomnes du même marbre que les autres. On entre enſuite dans la Moſquée par une porte qui eſt vis-à-vis la ſeconde cour, & par quatre autres qui ſont ſur les côtés : le grand dôme, comme dans les autres Moſquées, eſt ſur quatre piliers ; & depuis le haut juſqu'au bas de la niche, il ſe joint à deux autres demi dômes : aux deux côtés du dôme il y en a cinq autres de chaque côté, avec quatre fort groſſes colomnes de marbre qui ont 50. palmes de haut.

On aperçoit ſur la droite une petite tribune de marbre pour le G. Seigneur, qui eſt ſoûtenue par ſix colomnes ; & à gauche eſt la chaire, & une tribune découverte pour les cérémonies de la Moſquée : le pavé eſt tout couvert de magnifiques tapis ; les lampes y ſont en abondance. Une belle gallerie régne le long des deux côtés de ce Temple : derriére ſa niche on voit une eſpéce de Chapelle ronde, toute incruſtée de beaux marbres, & dont le pavé eſt couvert de beaux tapis ; c'eſt le tombeau de Solyman & de ſa famille : dans le fond de la Chapelle on trouve une colomnade de marbres rares, & au dehors une baluſtrade ſemblable : les tombeaux ſont, comme je l'ai dit auparavant, couverts

d'étoffes de ſoie, avec des turbans deſſus, & deux grandes torches aux côtés.

Je paſſai en m'en retournant par la Moſquée de Sultan Bajazet : la premiére cour eſt grande & a trois portes : la ſeconde, où il y a huit cyprès, a tout autour vingt colomnes de marbre jaſpé qui portent 24. coupoles couvertes de plomb, & huit dans le milieu qui ſoutiennent le comble de la fontaine. On entre de là dans la Moſquée par trois portes d'un côté, & par deux d'un autre : le grand dôme eſt ſoûtenu par quatre gros piliers, deux autres demi dômes s'y joignent : on voit quatre autres dômes dans les extrémités, qui ſont tous remplis de caractéres Arabes. A gauche de la niche, près de la chaire, eſt une petite tribune pour le G. Seigneur, qui eſt ſoûtenue par ſix colomnes, & une autre plus au deſſous pour les ſolemnités de la Moſquée, qui en cet endroit forme deux eſpéces d'aîles. Enfin, pour ne plus ennuyer le Lecteur, elle eſt comme toutes les autres Moſquées ; elle a des tapis ſur le pavé, quantité de lampes, & des Tours dans les angles, pour apeller le peuple. On voit le tombeau de Bajazet dans une Chapelle ronde incruſtée de marbre dedans & dehors, avec tous les ornemens dont nous avons parlé dans la deſcrip-

tion des tombeaux des Empereurs.

J'allois tous les jours de Constantinople à Galata : je m'exposois beaucoup, parce que le Caïmacan étoit fort ennemi des Catholiques. Il avoit fait donner la bastonnade à une femme Françoise, parce qu'elle portoit des babouches, ou souliers jaunes, ayant défendu aux Francs de s'habiller à la Turque : un pauvre Grec, qui portoit une bouteille de vin, fut traité de même. Il faisoit sa Charge avec tant de sévérité & de désintéressement, aspirant à la dignité de G. Vizir, qu'il n'avoit de considération pour personne, pas même pour les Ambassadeurs des Couronnes, ausquels il avoit témoigné qu'il puniroit la moindre faute que leurs gens commettroient. Il en vouloit particuliérement à l'Ambassadeur de Hollande, qui se plaisoit fort à chasser à Belgrade, lieu abondant en faisans, qui n'est éloigné de Constantinople que de 6. milles. On l'avertit que s'il y alloit davantage, le Caïmacan le feroit pendre devant la Porte. Enfin ce Gouverneur étoit regardé comme un homme terrible : c'est pourquoi j'aurois été bien aise de me faire accompagner d'un Jannissaire : je priai le Consul de France de m'en donner un ; mais il s'en excusa, sur ce que le Caïmacan pourroit me faire quelque

mauvais traitement, dont la honte retomberoit ſur la Nation; à quoi il ajoûta qu'il me conſeilloit de m'abſtenir le plus que je pourrois d'aller à Conſtantinople, afin de ne pas m'expoſer à être infailliblement arrêté & mis en priſon : mais moi qui voyageois par curioſité, je ne croyois pas que je dûſſe manquer de voir une des premiéres Villes de l'Europe. Ainſi me mettant peu en peine des avertiſſemens du Conſul, je ne paſſois aucun jour ſans aller à Conſtantinople, malgré le péril qui me menaçoit.

L'Ambaſſadeur de France s'employoit fort pour faire dépoſer ce Caïmacan; mais il y trouvoit beaucoup de difficulté, parce qu'il étoit ſoûtenu de la Sultanne, & du Chef des Eunuques noirs, quoique d'ailleurs il fût oposé au grand Vizir, & éxecutât mal ſes ordres : on l'apelloit Calolicos, qui veut dire, Noix étamée, ſurnom que lui avoit donné Mahomet IV. lorſqu'il ſervoit en qualité de Baltagi, parce qu'il montoit bien à cheval.

Le Mardi ayant loué une barque, je fûs le long du canal qui va de la Mer Noire aux Dardanelles; il eſt large de deux milles : j'arrivai à Scutari, où je mis pied à terre. C'eſt un grand Village ouvert, qui eſt ſitué partie dans la plaine, partie

ſur la colline ; il eſt aſſez agréable, ſur tout en Eté à cauſe de la verdure, & de la grande quantité d'arbres fruitiers dont il eſt rempli. Il y a de bons Bazars le long de la plaine.

J'allai voir enſuite la Tour de Léandre, que les Turcs apellent *Kiſcoulaſi*, qui eſt dans le milieu du Canal ſur un rocher qui n'a que 100. palmes en quarré, & qui, quoiqu'au milieu de la Mer, fournit de l'eau douce. Je n'y trouvai rien digne de remarque, ſinon quelques pierriers & huit piéces de canon à fleur d'eau. Les Turcs diſent mal à propos que c'étoit la priſon de Héro, que Léandre ſon amant alloit trouver tous les jours à la nage, en partant de l'endroit où eſt le Sérail aujourd'hui, puiſque ſelon l'autorité de nos Poëtes, & ſur tout d'Ovide, ceci arriva entre les Châteaux de Seſtos & d'Abydos. En nous en retournant, la force du courant nous emporta proche de la pointe du Sérail, ce qui nous obligea d'aller le long de la rive de ce canal.

Le Mécredi je fûs dans la Place d'Auret-Bazar, pour y voir la Colomne hiſtorique qui y fut élevée en l'honneur des Empereurs Arcadius & Honorius. Le piédeſtal eſt composé de huit piéces de marbre, ſans la baſe qui eſt bien plus grande & quarrée:

la Colomne eſt de pluſieurs piéces, ſur laquelle il y a quantité de petites figures en bas-relief, qui me paroiſſent repréſenter un triomphe, tel que celui qu'on voit ſur la Colomne Trajane à Rome. Elle eſt preſque toute ruinée : on y a mis trois cercles de fer, pour empêcher qu'elle ne tombe tout-à-fait : elle eſt creuſe en dedans : on montoit autrefois par un eſcalier juſqu'au haut ; on en voit la porte au pied, & celle qui eſt ſur le chapiteau, autour duquel on pouvoit ſe promener. Il y a encore un autre chapiteau à 12. palmes plus haut, qui termine la Colomne : je voulus y entrer, mais je trouvai l'eſcalier bouché de quantité de pierres ; je ne pûs pas non plus en meſurer la hauteur à cauſe de la jalouſie des Turcs & de la ſévérité du Caïmacan; je crois pourtant qu'elle peut bien avoir 147. pieds, comme Petrus Gilius l'a remarqué. Je fûs voir l'Aqueduc qu'on apelle Chemer ; il eſt long d'environ un demi mille : il a quantité d'arcades de briques, quelquefois à double étage, pour conſerver le niveau de l'eau. On me dit qu'à trois milles de la Ville dans l'endroit qu'on apelle Autechemer, il y avoit un plus grand nombre d'arcades mieux faites & plus grandes.

Jeudi 21. j'allai voir la Moſquée de Mahomet,

Mahomet, qui différe fort peu des autres, c'est pourquoi je n'en parlerai pas. On voit dans une Chapelle ronde derriére la Mosquée le tombeau du Sultan Mahomet son Fondateur.

Tout le chemin que je fis cette matinée-là, fut dans des rues dont les maisons avoient été détruites par un grand incendie, ce qui avoit obligé les Turcs à demeurer dans des baraques de bois depuis Aretet-Bazar jusqu'à Chemer, ou la Mosquée de Mahomet. On ne voit rien autre chose tout le long du Canal pendant plusieurs milles que les tristes vestiges du feu, aussi-bien que dans l'endroit qu'on apelle Zughoure-Youchki, où l'on commençoit à rebâtir.

Je fûs l'après-dînée au Vizir-Xan; c'est un grand bâtiment quarré, plein de boutiques en haut & en bas, où l'on fait de la toile peinte. Près de cet endroit on voit une Colomne de marbre rouge de plusieurs piéces, qui a 60. palmes de haut, sur laquelle Constantin fit mettre sa Statue, mais que les tems ont détruite : les Chrétiens apellent cette Colomne la Colomne brûlée, les Grecs Declitouch : son piédestal est enfermé de murailles, & les lettres Grecques qui sont sur son chapiteau font voir qu'elle a été élevée en 440. On

l'a environnée de 12. cercles de fer pour empêcher sa chute : ce qu'elle a de particulier d'avec les autres Colomnes, c'est qu'elle a huit cordons de la pierre même qui la tortillent depuis le bas jusqu'en haut.

Je me rendis ensuite à l'Hippodrome, pour voir le Palais qu'avoit fait bâtir le Bacha Ibrahim gendre & favori de l'Empereur Solyman II. où l'on me dit qu'il y avoit 600. chambres, ce que je ne pûs voir, l'entrée en étant défenduë. Il est situé sur un des côtés de cette place, où l'on faits les Combats & les Jeux publics dans le tems de la Circoncision des Princes Ottomans ; ce qui fait que le G. Seigneur vient dans ce Palais-là pour y assister.

Le Vendredi je passai encore à Constantinople pour faire le circuit de ses murailles : je commençai donc auprès du Canal, & sortant par la porte d'Egri-Capsi, ou Porte Noire, je fûs à celle d'Ayevassaro-Capsi sur le bord du Canal; delà tournant du côté des terres, je marchai le long de la muraille par un chemin pavé de caillou, qui en fait le tour. Après avoir passé cinq Portes de ce côté-là, j'arrivai à Edriné-Capsi, ou Porte d'Andrinople, qui est l'endroit où les Turcs firent la bréche, par où ils entrérent & prirent la Ville. Me

trouvant auprès du grand Canal qui ſait un petit bras depuis la pointe du Sérail, j'entrai par la ſeptiéme Porte nommée Yedicula, ou des ſept Tours, n'y en ayant plus du côté de la terre.

Cet endroit qu'on apelle les ſept Tours, n'eſt pas loin de là ; c'eſt la priſon d'Etat de la Porte, deſtinée pour les Grands que l'on ne veut pas faire mourir, & pour ceux qui ſont en ôtage. J'eûs la curioſité d'entrer dans la premiére cour : tout ce que je pûs obſerver, fut une eſpéce de Château quarré, avec ſept Tours en dedans, couvertes de plomb, où il y a des apartemens pour les priſonniers. L'air y eſt fort ſain & fort bon. Dans la ſédition de 1648. les Soldats irrités contre le Sultan Ibrahim, l'enlevérent du Sérail aux ſept Tours, & l'y étranglérent. Le Sultan Oſman y mourut de la même maniére, dans un pareil tumulte en 1622.

On y garde les revenus des Moſquées conſidérables, y en ayant qui ont juſqu'à 100000. écus de rente. Ce Tréſor eſt deſtiné pour faire la Guerre contre les Chrétiens pour la défenſe de la Loi ; les Turcs n'oſeroient l'employer à d'autres uſages. Dans le dehors je vis entre deux Tours une porte qui étoit fermée, auprès de laquelle il y avoit des figures d'Anges & de

Saints en bas-relief, ce qui donne à connoître que cela a été fait dans le tems que les Chrétiens en étoient maîtres.

Les murailles de Constantinople le long du canal sont tombées en plusieurs endroits ; celles qui subsistent encore ont leurs tours à distance égale : mais les tours qui sont du côté de la terre sont petites, à l'antique & foibles, avec un fossé peu profond, & une espéce de courtine au devant à hauteur d'épaule, pour la mosquéterie.

En continuant ma ronde, en dedans de Yedicula, (étant impossible d'aller par dehors sinon en bâteau,) je vins au Sérail, poursuivant le long du Canal, j'achevai mon tour marchant modérément en quatre heures ; de sorte que je compte que Constantinople a 12. milles de tour, outre le 3. milles du Sérail, ce qui feroit 15. milles en tout. Je vis en chemin la Mosquée & le sépulcre de Sultan Selim.

On voit auprès de la Porte d'Agri-Capsi les vestiges du Palais de l'Empereur Constantin, dont la partie la moins ruinée est du côté de la Ville. Les fondemens font voir qu'il étoit fort grand ; mais la situation du côté de la Ville me feroit plûtôt croire que c'étoit une maison de plaisance, parce qu'il a vûe sur le Canal & des eaux

douces ; sa résidence étant certainement auprès de Sainte Sophie, comme on le voit encore par beaucoup de restes de colomnes & de marbres qui sont dans le Jardin du Sérail. On me conta qu'on avoit trouvé dans ce Palais, il y avoit sept ans, un diamant enfoui sous les ruines, qui avoit été vendu d'abord trois sols & demi, puis après vingt-cinq sols, qu'enfin le Sultan Mohammed alors régnant en ayant entendu parler, l'acheta, le fit tailler, & que la pierre se trouva si grande & si belle, qu'on l'estima cent mille écus.

L'après-dînée je retournai à Constantinople pour voir l'Esqui-Seraï, c'est-à-dire, la Vieille Habitation. C'est le Sérail Royal où l'on garde toutes les femmes qui ont servi aux prédecesseurs des Sultans, d'où elles ne sortênt jamais, à moins qu'elles n'épousent quelques Bachas. Cet endroit est environné d'une muraille de vingt-quatre palmes de hauteur pendant l'espace de deux milles ; il y a des logemens & des jardins pour le divertissement de ces Dames. Il n'est pas permis d'y entrer, la porte en est gardée par les Janissaires & les Capigis.

Proche de l'Esqui-Odolar, ou la rue Chesede-Bachi, je me rendis à la Mosquée de Chesade-Giamisi, qui a été bâtie par

l'ordre du fils d'un Sultan. D'abord on trouve une belle place avec des maisons autour, où logent les Imans. De-là on passe par trois portes dans une seconde cour ornée de seize Colomnes de marbre, qui soûtiennent vingt-deux coupoles couvertes de plomb. Dans le milieu on apperçoit une fontaine magnifique, dont la couverture est portée par de petites colomnes de marbre. On entre ensuite par trois portes dans la Mosquée, dont le dôme est soûtenu par quatre gros pilastres, c'est tout ce qu'elle a de singulier, avec un tombeau qu'on me dit être celui d'Ibrahim Bacha. J'en avois remarqué d'autres en passant; la curiosité me porta à rentrer dans la premiére cour, où je vis dans une petite Chapelle deux Tombeaux de Sultans, assis à la maniére Turque, sur des espéces de lits de satin à dossier, avec des turbans garnis d'aigrettes. Comme j'en sortois pour aller visiter les autres, je rencontrai un Janissaire qui m'apella; mais craignant que ce ne fût pour me voler, car j'étois seul dans ce lieu, & j'avois quarante sequins sur moi, je retournai promptement sur mes pas, & je sortis hors de la place, parce qu'il me poursuivoit de près. Le Janissaire apercevant un de ses camarades, lui cria de m'arrêter, ce qui lui fut facile, parceque je ne

ſçavois où me ſauver. Ils commencérent par me fouiller ; ne m'ayant rien trouvé ils me menérent proche de-là chez un homme qui me parut être un Officier de Juſtice : ils m'accuſérent devant lui d'être un eſpion. Il m'interrogea en bon Italien, je lui dis que la ſeule curioſité m'avoit engagé de voir ces Tombeaux : à quoi il répondit que cela ne ſe permettoit pas chez les Turcs, parce qu'ils étoient fort ſoupçonneux, que cependant il m'excuſoit à cauſe que j'étois un étranger, qui ne ſçavoit pas la coûtume du païs, mais que je priſſe garde de ne pas revenir davantage à Conſtantinople, que je repaſſaſſe ſans perdre de tems à Galata : ajoûtant que je ſçuſſe gré au Turc qui me remettoit en liberté. Il me ſembla dans ce moment entendre la voix d'un Ange tutelaire qui me tiroit des fers : certainement ce Turc étoit un renegat Italien, car il parloit mieux ma langue que moi. Je m'en retournai vîte à Galata, que j'avois bien crû ne pas revoir ſi-tôt, tant la curioſité eſt dangereuſe chez ces Barbares.

Le Samedi 23. la journée étant favorable, je louai une petite Barque pour viſiter le canal. La promenade y eſt plus belle qu'au Poſilipe de Naples, tant parce qu'on peut la faire en quelque tems de l'année

que ce ſoit, que parce qu'on y jouit par tout de la vûe enchantée de Conſtantinople, dont nous avons parlé. Je me fis donc mener le long d'Aſacapſi, de Carakioi, de Caſſoun-Bacha, à Tarſena, autrement dit l'Arſenal où ſont les Galéres, où je mis pied à terre, pour voir travailler aux Galiotes, aux Brigantins & autres Vaiſſeaux que l'on bâtit dans un lieu couvert par quatorze arcades. Il y avoit cinq Galéres achevées, & trois quilles pour trois autres; outre ſix grandes Galiotes qu'on devoit lancer dans peu de tems à la mer, pour les envoyer ſur le Danube en Hongrie. Tout proche de cet endroit eſt la maiſon du Capitan Bacha, qui eſt baignée de trois côtés par les eaux du canal; elle eſt aſſez joliment bâtie. A une petite diſtance de Tarſena on aperçoit ſur le haut d'une colline qui eſt ſur le bord du canal le village de Divanana, proche duquel il y avoit vingt Vaiſſeaux de guerre qu'on avoit conſtruits dans la Mer Noire, dont le plus gros pouvoit être de 70. piéces de canon; tous les Vendredis ils mettent leurs pavillons & leurs flammes dehors. Il y a le long du rivage quarante arcades couvertes & autant de découvertes, pour l'uſage de ces Vaiſſeaux & des Galéres, & pour leur fournir ce qui leur eſt néceſſaire. Le

Canal eſt ſi profond en cet endroit, qu'on va facilement du Vaiſſeau à terre, par le moyen d'une planche.

Je fus encore plus loin, pour voir le fameux Palais & le Jardin de Seraï-Badicha, qui eſt orné de quantité de cyprès, & de galleries avec leurs jalouſies, & embelli par une ſi grande diverſité de couleurs, qu'il force pour ainſi dire, les yeux à le regarder. Tout le rivage enſuite eſt bordé de maiſons juſqu'à Aſcoui, où le Canal tourne à droite en devenant plus étroit vers la riviére. On compte de Galata à cet endroit trois milles : la promenade eſt très-agréable, non-ſeulement à cauſe de la vue de Conſtantinople, & la varieté des objets que préſente le rivage, mais auſſi à cauſe d'un grand nombre de ces maiſons flottantes qui ſont proche de la porte de Jevaſſere-Capſi & de ſon Fauxbourg, qu'on apelle Jouph. A quatre milles de Galata l'eau eſt douce, à cauſe de la riviére qui vient de Belgrade, ſe perdre dans ce Canal. Voyant que l'eau n'étoit pas fort rapide, je fis avancer la Barque, laiſſant à droite une maiſon de bois toute dorée & peinte, que l'on avoit bâtie ſur l'eau pour prendre l'air pendant l'été : nous paſſâmes ſous un pont de pierre, à trois milles au-delà nous arrivâmes à Kitana. Il y a peu de

maiſons dans cet endroit, mais cependant il faut le voir, quand ce ne ſeroit que pour la machine qui eſt ſur la riviére, qui par le moyen d'une roue, fait agir cinq ſoufflets qui correſpondent à autant de fourneaux, où l'on fond du fer, qui coule par des canaux dans des moules de bombes que l'on fabrique ici. Ne pouvant aller plus loin à cauſe d'une caſcade que fait la riviere, je fûs contraint de m'en revenir.

M. Whitton riche Marchand Anglois vint nous trouver le ſoir à notre Hôtellerie & ſouper avec nous, quoiqu'il y eût ſix François, car la jalouſie & la guerre entre les nations, ne doit jamais altérer l'amitié particuliére, ſur tout en païs étranger & barbare. L'Anglois & un Génois ſon camarade ne mangérent, ni ne burent pas moins que les ſix François, de maniére qu'ils s'enivrérent tous. Pour moi qui ne me ſentois par la tête aſſez forte, pour en faire autant, j'allai me coucher, je fermai bien ma porte en dedans, ils eurent beau venir après, & donner des coups à l'enfoncer, je ne leur répondis point; c'eſt où ſe terminérent leurs exploits Bacchiques.

Le Dimanche on me dit que le jour précédent le Caïmacan étoit venu à Galata, qu'il avoit envoyé aux Galéres douze

Grecs & un Juif. Je fûs me promener au Village de Karakioi où je trouvai le fils de Dom Joseph, Marquis Messinois, qui par un privilége particulier du G. Seigneur, faisoit le métier de Marchand de vin, pour gagner sa vie, comme faisoit son pére, avant qu'il se retirât en France.

On aprit le Lundi que le Caïmacan avoit été privé de sa Charge après l'avoir exercée trois mois & demi : que le Bacha des Châteaux lui devoit succeder pendant qu'on l'emploieroit au gouvernement de Derbeker, Capitale de la Mésopotamie : cela également parce qu'en si peu de tems il s'étoit attiré la haine des Turcs & des Chrétiens, par un procedé si peu convenable à sa naissance, vû qu'il étoit fils d'un Prêtre Grec.

Après avoir dîné, je passai en Asie pour voir les restes de l'ancienne Calcedoine; mais ayant mis pied à terre, je ne trouvai autre chose que le lieu où elle avoit été. Cet endroit est à deux milles à l'Occident de Scutari, vis-à-vis le Sérail. Tout proche de-là le G. Seigneur a une jolie maison de plaisance, avec un beau Jardin tout rempli de cyprès, dont il y a abondance dans ce pays.

Comme je voyois quelquefois M. Col-

ver Ambaſſadeur de Hollande à la Porte, à cauſe qu'il étoit un galant homme, & qu'il aimoit les Voyageurs, il me fit obſerver en voyant le livre de M. Spon, que j'avois oublié de voir la Colomne de l'Empereur Marcian, à quoi bien d'autres Voyageurs n'avoient pas ſongé non plus que moi; ce qui me donna une envie de retourner à Conſtantinople pour ſatisfaire cette nouvelle curioſité, quoique j'euſſe promis au Renégat de n'y plus retourner. Malgré le riſque qu'il y avoit j'y fus le lendemain; je la vis dans la Cour de la maiſon d'un particulier Turc, qui demeure proche du quartier de Janiſſaires. Elle peut avoir quinze palmes de haut; elle eſt toute d'un morceau de marbre granite, avec ſon chapiteau d'ordre Corinthien, ſur lequel il y a une pierre quarrée, avec un aigle à chaque coin. Je ne pûs pas lire les vers Latins que l'Ambaſſadeur me dit être au pied de la Colomne, parce que peut-être ils étoient cachés dans la terre avec le piédeſtal. Mais j'avois tant d'envie d'être hors du danger, que je courois comme ſi j'euſſe eu le renégat Italien à mes trouſſes, & je ne me ſouciai point de la faire découvrir.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur à Smyrne.

COMME j'avois dessein d'aller par terre en Perse avec la Caravanne, je résolus de retourner à Smyrne par mer. Ce qu'ayant sçû Jean & David Mener Marchands François de Marseille, dont le dernier étoit Consul de France à Constantinople, ils eurent l'un & l'autre l'honnêteté de me proposer l'embarquement sur le Vaisseau le Jupiter, du Capitaine Durand aussi Marseillois : le Capitaine Sereni de la même Ville qui montoit l'Hirondelle me fit aussi les mêmes offres, parce que les François s'emploient volontiers en faveur des personnes qui voyagent seulement pour voir & pour remarquer. Ils disoient entr'eux, parlant de moi : *Voilà un galant homme qui travaille pour le public, il faut lui rendre service.*

Je les remerciai tous, & j'acceptai l'offre du premier qui partoit ; mais comme je vis le Mécredi 27. que l'embarquement tiroit en longueur, que le jour n'en étoit point fixé, la crainte de manquer l'occasion de la Caravanne me fit prendre la ré-

ſolution de me mettre ſur un Chiamber Turc qui paſſoit par Smyrne. J'y fis porter la proviſion, le lendemain Jeudi il mit à la voile avec un vent favorable ; mais à peine eûmes-nous fait 30. milles que le Raïs ne manqua pas, ſelon la coûtume de cette Nation, de donner fond dans une plage de la Natolie.

Le Vendredi nous levâmes l'ancre 3. heures avant le jour, le ſoir nous nous trouvâmes proche des Iſles de Marmora : mais le vent devint ſi contraire la nuit, que nous n'avançâmes plus qu'à force de louvoyer.

Le Samedi nous étions encore à midi devant ces mêmes Iſles, qui ſont au nombre de cinq, & s'apellent Marmora, Bakialiman, Echnik, Baglia & Imaral. La premiére qui eſt la plus grande, contient quatre petites Bourgades, la deuxiéme cinq Villages ; la troiſiéme un, la quatriéme deux, & la derniére auſſi deux. Le terroir en eſt ſi bon, qu'il fournit preſque tout Conſtantinople de vin à ſi bon marché, que l'Oque qui tient environ trois chopines ne revient pas à deux ſols.

La nuit le vent força, comme nous étions dans la plus grande largeur du canal, nous fûmes obligés de retourner 30. milles en arriére pour nous mettre à l'abri ſous

l'Isle, & au Village d'Echnik, où la continuation du mauvais tems non retint tout le Lundi premier jour de Février. Le lendemain étant partis de très-grand matin, nous arrivâmes après trois heures de navigation à Gallipoli à 160. milles de Constantinople.

Nous n'en partîmes pas le *Mécredi* à cause que la Mer étoit agitée. Le même soir arriva Oussoun-Bacha Vizir avec une suite de 200. personnes à cheval. Il alloit à Constantinople pour remplir la place du Caïmacan Calolicos. Il l'avoit déja occupée l'année précedente, & étoit fort estimé des Francs à cause de ses bonnes qualités. Le Xatan Vice-Consul de France me reçut chez lui avec beaucoup d'honnêteté, mais il n'obmit pas pour cela au souper la moindre de ces superstitions Pharisaïques, dont j'ai parlé.

Le Jeudi 4. je vis la Londre dans laquelle je m'étois embarqué à Bichier, & que j'avois laissée à Rhodes : elle n'avoit pas encore au bout de 4. mois achevé sa navigation à cause de l'ivrognerie du Raïs, qui pensoit à toute autre chose qu'à sa manœuvre. De maniére que si je n'avois pas pris le parti de quitter un homme de cette sorte, j'aurois été encore alors errant dans ces Mers ; & l'entreprise du voyage que

j'avois projetté, n'auroit jamais été poussée plus loin.

Le gros tems nous empêcha de remettre à la voile avant le Vendredi : nous ne laissâmes pas d'arriver le même jour de bonne heure au Château de Natolie, où nous relâchâmes, parce que le vent étoit trop fort. Il me fallut coucher dans le Vaisseau, & le matin je me trouvai si incommodé de la Mer, que je voulus aller à terre, quoiqu'il y eût plus de trois pieds de neige : Je me rendis chez le Vice-Consul François qui y faisoit sa résidence, mais je trouvai un homme tout-à-fait désagréable & grossier. Après m'avoir fait cent questions ridicules, il me mena chez l'Aga du Château à qui il parla fort mal de moi, me traitant de faux François, qui ne pouvoit être autre qu'un Moine ; & cela, parce qu'il me voyoit couvert d'une espéce de froc, que j'avois pris à cause du grand froid : de maniére que je craignois fort d'être arrêté : cependant l'Aga qui étoit prudent, répondit qu'il suffisoit que je lui montrasse mon Passeport : à quoi ce méchant Vice-Consul repliqua qu'il ne m'en avoit point vû, que je m'étois excusé sur ce que je l'avois laissé dans le Vaisseau. Alors, pour ne pas donner davantage de soupçon à l'Aga, je le quittai, sous prétexte d'aller cher-

cher mon Passeport ; mais je me donnai bien garde de revenir, connoissant le mauvais caractére du Vice-Consul.

Le Dimanche le Douannier avec un Janissaire vinrent faire la visite accoûtumée. Lorsqu'ils eurent enregistré tout ce qui étoit dans la Chiamber, ils me demandérent où j'allois, si j'avois un Passeport : je répondis que j'allois à Smyrne, que le Consul avoit vû mon Passeport.

Il ne fit pas le Lundi un tems propre à se mettre en Mer : mais ayant calmé le Mardi matin, nous levâmes l'ancre & arrivâmes le soir à Tenedos, d'où le Raïs ne voulut point partir le Mécredi, quoique le même bon vent de Nord continuât. Il changea, & nous fûmes après obligés de rester dans ce port malgré nous tant qu'il dura.

Le Jeudi nous descendîmes à terre, & j'allai loger chez un Grec, où je trouvai aussi deux François, & deux Venitiens ; l'un s'apelloit Paul, & l'autre qui étoit sa femme habillée en homme se nommoit Claire. Nous allâmes tous ensemble le Vendredi nous promener à 2. milles, pour dissiper l'ennui d'être dans un pays si barbare, & pour voir la campagne qui étoit belle & remplie de vignobles bien entretenus. Le vin Muscat n'y vaut que deux

aſpres ou un ſol l'Oque, l'ordinaire eſt encore à meilleur marché. Ils ſont legers l'un & l'autre, & peuvent ſe boire aux repas.

Le Samedi nous mangeâmes chez un Prêtre Grec qui nous donna un fort bon dîner pour nôtre argent. Le Dimanche nous entendîmes la Meſſe dans l'Egliſe des Grecs, où il y eut un concours de tous les Chrétiens du païs. Enfin le Lundi nous partîmes quatre Chiambers de conſerve, avec une Saïque & une Londre : mais comme notre bâtiment étoit meilleur voilier, il devança tous les autres, & arriva avant eux au Détroit de Baba, où ils ne purent entrer, parce que le vent étoit changé. Nous naviguâmes toute la nuit, à la pointe du jour nous fûmes à la vûe de Foggia, où nous entrâmes en louvoyant à cauſe du vent contraire, ce qui me fit penſer que nous pourrions être long-tems à arriver : je pris mon parti de ſortir du Chiamber, j'allai à terre, je louai deux chevaux, une piaſtre chacun, pour me rendre par terre à Smyrne, d'où nous n'étions éloignés que de 40. milles ; mais je fus averti à tems, qu'après une bouraſque ſurvenue la nuit, la Mer étoit devenue tellement calme qu'on ſe diſpoſoit à partir.

En effet le Mécredi nous mîmes de bonne heure à la voile : je remarquai en sortant du Port un petit Fort, avec neuf piéces de canon à fleur d'eau. Un Capitaine Bacha en vouloit faire élever un autre dans une petite Isle distante d'un mille ; mais la mort empêcha l'éxecution de son dessein. Quoique Foggia soit une petite Ville, fermée de simples murailles avec deux portes, son Port est néanmoins fort bon, & peut tenir de gros bâtimens.

Le bon vent nous porta en 10. heures à Smyrne après une désagréable navigation de 21. jours, parce qu'un Chrétien a beaucoup à souffrir avec les Turcs : il a besoin d'une grande patience pour retenir les prémiers mouvemens qu'excitent les injures continuelles qu'ils ont accoutumé de leur dire ; arrogance, qui ne vient que de ce qu'étant chez eux, ils se sentent les maîtres, ailleurs ils n'auroient pas seulement la hardiesse d'ouvrir la bouche. Aussi un Chrétien doit éviter autant qu'il lui est possible de s'embarquer sur des bâtimens de cette Nation : car quoiqu'on y trouve plus de Grecs que de Turcs, ceux-là sont aussi méchans que les derniers, les passent même en fourberie & en trahison, & ne paroissent pas moins ennemis des Catholiques : il n'y a que les seuls Arméniens,

qui, tout Schismatiques qu'ils soient, ne témoignent pas pour eux une semblable haine, cherchant au contraire toutes les occasions de les obliger, comme je l'ai éprouvé plusieurs fois. Ce fut la raison qui me fit préferer le Xan des Arméniens, où loge aussi la Caravanne de Perse: les chambres y sont à un prix raisonnable, mais sans aucun meuble.

Je fus visité le lendemain par mes amis, qui me témoignérent une grande joie de ma bonne arrivée. Le Samedi 20. je dînai chez M. Kipera. Le Dimanche qui étoit le dernier du Carnaval, le Consul de Hollande donna un repas magnifique où étoient invités les Hollandois & les Anglois; il y eut bal toute la nuit: le Consul d'Angleterre en fit autant le Lundi, il y alla plusieurs François, les uns déguisés, les autres non: car la guerre entre les Nations n'empêche par leur bonne intelligence en pays éloigné. Ce qui leur faisoit dire que sur Mer ils se seroient bien battus & auroient fait leur devoir; mais qu'en terre étrangére ils devoient être bons amis. En effet pendant ces jours de réjouissance il se faisoit des parties de François, d'Anglois, & de Hollandois jusqu'au nombre de 40. à la fois, qui alloient ensemble se divertir dans les Villages des environs; ils menoient

avec eux les enfans des Consuls de France & d'Angleterre. J'ai vû à Constantinople l'Ambassadeur de Hollande, & M. Mener Consul de France en user de même. Les autres Nations auroient peut-être de la peine à dissimuler ainsi leur haine & à garder entre elles une conduite aussi noble & aussi généreuse. Au reste les Ministres d'Angleterre & de Hollande sont si peu considérés chez les Turcs, qu'ils ne protégent personne que ceux de leur Nation, comme j'en ai fait l'expérience plusieurs fois, parce qu'ils connoissoient le peu d'effet de leur recommandation : au lieu que ceux de France protégent tout le monde, jusqu'aux Venitiens qui se trouvent au Levant, lors même que la République est actuellement en guerre avec la Porte.

Le Mardi il y eut un tremblement de terre vers les 3. heures de nuit : ce qui arrive fort souvent à Smyrne. Il recommença le Mécredi sur les deux heures après midi.

Le Jeudi je pris le plaisir de la chasse dans les vignes, où l'on trouve quantité de grives & de becasses. La nuit du Vendredi le tremblement se fit encore sentir deux fois, mais avec moins de violence. Le Samedi je rendis les visites que j'avois reçûes ; le Dimanche j'allai me promener

à la campagne avec les autres Européens.

Je me trouvai le Lundi premier jour de Mars dans le plus étrange embarras où puisse se rencontrer un voyageur. Je fus apellé devant le Consul de France par un certain Brancaleone d'Ancone, marié avec une femme Françoise, prétendant absolument que je ne fusse pas Jean-François Gemelli, mais Jean Massacueva de Messine. Cet homme avoit eu des marchandises sous le nom du Messinois, dont il y avoit un écrit ; parce qu'il suposoit que la Douanne de Smyrne se les étoit apropriées & les avoit vendues, il vouloit, tant il y avoit de ressemblance entre son créancier & moi, que je le déchargeasse de l'acte & le déclarasse nul. Pour le détromper, je lui dis sincérement ma Patrie & mon nom : voyant qu'il n'ajoûtoit point foi à mes paroles, je lui laissai de mon écriture que je fis devant lui, afin qu'il comparât mon caractére avec celui du Messinois, & s'ôtât de la tête une pareille imagination.

Le Mardi il arriva de Perse une Caravanne de 120. chameux, chargés de toutes sortes de soies : mais les Marchands ne trouvérent pas assez de monde pour se mettre en chemin à cause des voleurs ; ce qui rompit le dessein que j'avois d'aller

par la Natolie, & m'obligea de prendre d'autres meſures. Cependant l'erreur du Brancaleone ſervoit d'entretien & de comédie à tout Smyrne. Le matin du Mécredi, un de mes amis vint m'avertir que cet homme perſiſtoit à vouloir que je caſſaſſe l'acte, qu'il n'y avoit pas moyen de lui perſuader que je n'étois pas le Meſſinois, qu'il m'obligeroit encore de venir devant le Conſul, qui ne lui refuſeroit pas une choſe ſi juſte; d'autant plus que des gens aſſûroient qu'il n'y avoit de différence entre moi & le Meſſinois, que l'accent. Cela me donna quelque inquiétude: je ne ſçavois que faire, n'ayant point d'autre protection que celle du même Conſul. J'allai voir le Jeudi M. Ripera pour le conſulter ſur le moyen de faire entendre raiſon à cet obſtiné, car je ne penſois pas que je dûſſe pour me tirer d'embaras, commettre une fauſſeté, en prenant le nom & le ſurnom d'un autre, & en caſſant un acte où je n'avois aucun intérêt: mais il me répondit qu'étant des amis du Brancaleone, comme des miens, il ne vouloit pas ſe mêler de cette affaire, outre qu'il paroiſſoit que le Conſul la prenoit à cœur.

En effet la vûe de mon caractére n'avoit point fait revenir d'erreur le Brancaleone: il m'aſſigna une ſeconde fois devant le

Consul le Vendredi, & continua à demander que je lui donnasse une décharge : sur quoi le Consul me dit, puisqu'il ne vous demande point d'argent, mais seulement une quittance, vous ne sçauriez lui refuser une chose si raisonnable. Ce discours me mettoit au desespoir, considérant que ce bon-homme soûtenoit si fort la méprise d'une personne, avec qui il étoit en commerce d'affaire & d'intérêt, (ce qui est plus que la simple amitié) pendant que ni mon écriture, ni d'autres piéces, les seuls moyens qui parlassent pour moi, ne pouvoient le ramener. Cependant le Consul rougissoit de voir mon agitation, & de m'entendre répéter que je n'étois point le Messinois prétendu : mais que s'il avoit résolu dans sa conscience de m'obliger à faire une fausseté, je la ferois & m'en confesserois sur le champ : ne trouvant point d'autre expédient pour me tirer d'une semblable supercherie, après lui avoir dit que j'étois Docteur en Droit, & qu'il n'avoit qu'à faire venir quelque Jésuite pour m'examiner : à quoi le Brancaleone avoit repliqué que je pouvois avoir étudié dépuis. Enfin le Consul qui voyoit que nous ne nous en allions point, que nous nous échauffions beaucoup, ne sçachant plus comment juger, sortit & nous dit, *ac-*

com-

commodez-vous à l'amiable. Nous demeurâmes jusqu'au soir à disputer, le Brancaleone s'obstinant toûjours à soûtenir que j'étois le Messinois, quoique mon langage fût bien différent. Comme je ne sçavois plus que lui oposer, & qu'il me demandoit à voir des lettres, je lui dis : *Je ne sçaurois vous en montrer, parce que je n'en ai reçû aucune depuis mon départ d'Europe ; mais venez chez moi, vous examinerez mes hardes & mes papiers, peut-être cela vous satisfera-t-il.* Nous allâmes donc chez moi avec M. Ripera notre ami commun, & j'ouvris mes valises devant eux. Le Brancaleone commença à regarder tout ce qui y étoit : cependant j'étois dans une vraie fureur ; je me tournois de tems en tems de son côté, en lui disant : *Vous me fournissez un trait bien bizarre à mettre dans mes Memoires ; depuis que je cours le monde, je n'ai pas eu une avanture semblable, & je ne crois pas qu'elle puisse se retrouver. Voilà,* répondoit-il, *un beau sujet pour s'y tant arrêter.* Comme il se faisoit déja tard durant cette longue & ennuyeuse visite, le Brancaleone après avoir consideré plusieurs piéces autentiques bien munies de leurs cachets, qu'il m'étoit impossible d'avoir falsifiées, se rendit à la fin, & s'en retourna chez lui, me laissant si

plein de ce qui venoit de m'arriver, que je passai la nuit entiére à penser aux étranges accidens ausquels est exposé un voyageur.

CHAPITRE VIII.

Voyage à Burse Capitale de la Bithynie; description de cette Ville.

COmme je craignois que la frenésie du Brancaleone ne lui reprît, j'allai trouver de nuit le Catergi ou Muletier de Burse, afin de partir à la premiére occasion. Je louai deux chevaux pour moi & mon valet, moyennant 15. piastres; je donnai de plus la moitié de cette somme pour le port de mes hardes. Le Dimanche 7. après avoir entendu la Messe, j'allai sans perdre de tems, prendre congé de mes amis, mais non pas du Consul à cause du Brancaleone. Le Lundi tout se trouva prêt, mes valises que j'avois laissées chez M. Ripera étoient déja portées: cependant nous ne partîmes point, parce que le chef de la Caravanne fut arrêté pour une affaire.

Le Mardi nous nous mîmes de bonne heure en chemin avec le reste de la Cara-

vanne, composée de cent dix, tant mulets que chevaux. Tous les 15. jours il en part une semblable pour Burse. Nous fîmes 10. milles dans la plaine & 20. dans les montagnes: nous arrivâmes le soir à Manasia, où nous joignimes ceux de la Caravanne qui étoient partis le jour précedent; ils avoient couché à Bungarbachi, pour donner le tems à tous les voyageurs de se rassembler.

Manasia autrefois Magnesia est une Ville aussi grande que Smyrne, située au pied d'une haute montagne. Les maisons sont de terre & fort basses, excepté quelques-unes où demeurent des personnes de distinction : il y a un grand nombre de Mosquées : sur le haut de la montagne on voit un vieux Château ruiné, qui ne laissoit pas d'être encore commandé par un rocher. Le G. Seigneur tient à Manasia un Cadi qui a 500. aspres par jour, ce que les Turcs estiment quelque chose de considérable.

L'insolence de cette nation m'avoit rebuté de la mer: je croyois être mieux traité par terre, mais ce fut tout le contraire : je ne trouvai point d'autre auberge le soir que la pleine campagne : il me fallut faire mettre mon petit lit à terre, couché tout habillé avec mes bottes, me couvrir de-

puis la tête jusqu'aux pieds, à cause de l'extréme rigueur du froid. Si j'avois sçû la Langue, j'aurois pû aller loger dans la Ville; mais il étoit dangereux de se séparer de la Caravanne. Pour les Turcs qui étoient descendus à pied la montagne couverte de néige, ils sont aussi durs que les bêtes : ils comptent pour rien de coucher à l'air, & dorment aussi tranquillement & aussi profondément que s'ils étoient dans les meilleurs lits du monde.

Je me réveillai tout transi de froid, je tâchai de me réchauffer le dedans avec du Chocolat, & le dehors avec un grand feu. Nous nous mîmes en chemin de bonne heure, marchant dans un pays plat, excepté pendant trois milles, sans nous arrêter que pour le tems de manger un morceau : nous nous rendîmes le soir au Counac (comme parlent les Turcs) de Balamouk, petit Village situé dans la plaine, où nous couchâmes dans le Karvansera pêle-mêle avec les animaux.

Nous traversâmes à trois milles de Manasia des marais sur une chaussée qui a dû coûter beaucoup, parce qu'elle est toute de pierre, & qu'il n'y en a point aux environs. Cependant quoiqu'elle ait été construite aux dépens du G. Seigneur, & des Villes circonvoisines, on ne paie au-

cun droit, comme on fait ailleurs. Cette chauſſée finit à une groſſe riviére que l'on paſſe ſur un pont de bois.

Le Jeudi nous partîmes avant le jour ; mais comme nous avions beaucoup de bêtes de charge, nous ne pûmes faire plus de 32. milles, ou dix heures de chemin, (comme parlent les Turcs,) qui eſt ce que l'on compte juſqu'au Counac de Jalembi. Mais rien n'eſt plus deſagréable que de voyager en cette ſaiſon avec les Turcs, car ils ne donnent ni aux chevaux le tems de ſe repoſer, ni aux hommes celui de manger : de ſorte que j'étois obligé dans le chemin de prendre la bardelle même de mon cheval, (ces Muletiers n'ont point d'autre ſelle) pour me faire une table. La petiteſſe du Karvanſera nous obligea de coucher avec les bêtes. Tout ce que je pûs faire, fut d'étendre mon petit lit ſur une mangeoire, après l'avoir ſéché de mon mieux ; car mon valet, qui étoit Arménien, s'étant mal adroitement laiſſé tomber de cheval, l'avoit entraîné avec lui dans la riviére. A la verité le Catergi avoit un petit garçon fort entendu, qui pour quelques aſpres, que je lui donnois de tems en tems, me ſervoit, comme s'il m'eût apartenu. Je fûs encore aſſez ſatisfait des autres Mahométans, ſur tout d'un

More de Tunis qui me donnoit du caffé & des melons.

Le Vendredi nous trouvâmes des montagnes fort rudes, nous fûmes fort incommodés de la neige, dont la terre étoit couverte, & de celle qui tomboit en même-tems. Nous mîmes huit heures à faire 24. milles, nous arrivâmes vers le midi à Courioungiouch petit Village dans les montagnes, où j'eûs le tems de me reposer. Les vivres ne sont pas chers sur cette route : on a sept œufs pour un Para, une poule pour dix, un bon melon d'Hyver pour deux, & autant de pain qu'on en peut manger dans un jour pour le même prix. Je me souviens que ces Barbares se servent pour faire aller leurs chevaux, des injures qu'ils disent aux Chrétiens, comme *nasi nasié*, qui signifie abuser de son pére & de sa mére, & *Giaour*, infidéle.

Le Samedi nous montâmes à cheval de grand matin ; après avoir fait 33. milles en onze heures, dans des montagnes couvertes de neiges & de glaces, nous arrivâmes à Mindoyra, suivans un chemin de cailloux pendant trois milles avant que d'être au Xan, qui est situé de même que huit autres aussi petits dans une plaine environnée de montagnes, fort semblables à celles de la Pouille au Royaume de Na-

ples, même pour la bonté du terroir.

Le Dimanche étant parti à la pointe du jour, nous continuâmes de marcher à travers les montagnes, par de très-méchans chemins; après avoir fait 33. milles dans le même espace de tems que la veille, nous nous trouvâmes à Sousigreli, lieu où il n'y a que quelques maisons couvertes de paille, peu éloigné d'une grosse riviére, & de deux Xans magnifiques. La journée ne me fut pas heureuse, car ayant voulu rester derriére pour chasser, poussant ensuite mon cheval, afin de rejoindre la troupe, je tombai quatre fois dans l'eau, & je fus fort mouillé.

Le pays que nous traversâmes le Lundi étoit plat, mais si fangeux, qu'il ne nous fut pas possible de faire la journée tout de suite à l'ordinaire sans nous arrêter. Plusieurs chevaux restérent derriére, & nous laissérent à moitié chemin; ce qui fut cause que nous ne pûmes faire que 15. milles en cinq heures pour arriver au Village de Hiermourgia, où ne trouvant point de Xan, nous fûmes obligés de loger dans des maisons particuliéres de Turcs; en passant la riviére, le cheval qui portoit mes valises, tomba dedans, & mes hardes furent toutes mouillées.

Le Mardi ayant fait 15. milles en six

heures, nous arrivâmes à Loubat, où nous aurions dû coucher la veille, sans le mauvais chemin, qui continuant toûjours, nous contraignit de décharger les chevaux, & d'envoyer les hardes par eau, quoique ce fût en remontant; on paya un sequin pour la barque.

Loubat autant qu'on en peut juger par ses murailles & ses tours, est une ancienne Ville. Les Turcs ont laissé ruiner un beau pont de pierre qu'il y avoit là : ils passent l'eau dans un bac. Il y avoit cinq Juifs qui venoient avec la Caravanne à Burse; mais le Caragier en arrêta un, parce qu'il ne montra pas l'aquit du Caragi ou tribut, fixé pour les riches à quatre sequins, pour les moins aisés à deux, & pour les pauvres à un.

Le Mécredi nous nous mîmes sur la riviére, dont il a été parlé. Elle est large de 300. pas, & sort d'un marais ou lac, que nous passâmes ensuite vis-à-vis des Villages de Caragaci & de Boulougnat: ce dernier étoit anciennement fermé de murailles, comme il paroît par ce qui en reste. Nous fimes 24. milles en six heures & demie; lorsque nous fûmes près du Village de Nacilar où les Muletiers nous attendoient, nous remontâmes à cheval, & arrivâmes en deux heures au Counac

d'Haſſan-Aga-Kioi, à ſix milles de là ; nous trouvâmes pour tout Xan une écurie en plein champ, trop petite encore pour ce que nous étions d'hommes & de chevaux, quoique nous ne fuſſions pas plus de 20. perſonnes, la plus grande partie de la troupe nous ayant quitté à *Suſegreli*, pour aller à Sardac, de-là paſſer à Gallipoli, enſuite ſe rendre à Andrinople. Le bon Xan étoit à Taatale éloigné de deux heures de chemin.

Le Jeudi 18. nous partîmes avant le jour, après avoir fait 18. milles en ſix heures, nous arrivâmes à Burſe ou Pruſa, dont la latitude eſt de 40. degrés 15. min. & la ſituation au pied du Mont Olympe apellé par les Turcs Geskisdag ou Reskisdag, & Ana-Tolai-Dag.

Quelques-uns veulent que cette Ville ait été bâtie par Annibal, après la victoire que les Romains remportérent ſur Antiochus ; d'autres diſent que ce fut par le Roi Pruſias l'an du monde 3279., & qu'elle a été le ſéjour des anciens Rois de Bithynie, avant ſa priſe par Orcan II. Empereur Ottoman en 1300. Elle eut d'abord un Siége Epiſcopal, & enſuite la dignité de Métropolitaine ; mais elle perdit ces prérogatives ſous le joug des Barbares, lorſqu'elle devint le Siége des Em-

pereurs Ottomans, avant qu'ils se fussent rendus maîtres de Constantinople ; & si on veut la bien considérer, elle ne le céde point en dignité à Constantinople ; les Sultans y ayant fait souvent leur séjour,& elle conserve les Tombeaux des Princes de la Famille Ottomane, excepté ceux des Empereurs qui restent à Constantinople. Elle abonde en marchandises & la surpasse en soies, à cause de cette grande quantité qu'on y en aporte de la Syrie & de tout l'Orient, que l'on travaille ensuite dans la Ville avec de l'or & de l'argent, pour les négocier en Europe. Elle est sur la pente du Mont Olympe d'où sort le Rhindaque, qui sépare la Bithynie de l'Asie mineure, & est la plus grande riviére de celles qui se rendent dans la Propontide. Le Mont est très-haut ; son sommet est stérile & toûjours couvert de neiges ; son milieu est occupé par grand nombre de grenadiers ; & l'on trouve après ces agréables jardins, la plus grande partie de cette fameuse Ville : Le Mont d'un autre côté est fort desagréable par la quantité prodigieuse de serpens monstrueux qui y naissent. Les Grecs l'apellent Caloyeron-Oron, à cause des Monastéres qui y sont.

Cette Ville a donné le jour à Asclepiade,

ce fameux Medecin qui se cassa le cou en descendant une échelle, & à Dion qu'on a apellé Chrysostome à cause de son éloquence ; ce dernier a laissé dix Livres des Vertus d'Alexandre le Grand, & 80. Oraisons en Grec.

On peut l'apeller le Pouzzolo de Bithynie, à cause de ses bains ; mais ce n'est qu'une confusion de bâtimens, & sa figure est fort irréguliere, parce qu'étant située au pied de deux montagnes qui font un coude, la plus grande partie est sur la hauteur, dans les vallées, ou sur des endroits escarpés. On voit sur un endroit fort élevé le Sérail du G. Seigneur, fermé de bonnes doubles murailles, avec des Tours d'espace en espace : mais il commence à tomber en ruines, faute des réparations nécessaires. L'autre côté de la Ville est sur un bras de la grande montagne, d'où l'on découvre à perte de vûe une belle campagne, plantée de vignes, avec de beaux jardins & quantité de Villages. On s'y va promener en Eté le long d'une agréable prairie apellée Bougarbachi, où coule une source abondante, qui vient de la montagne, & qui fournit de l'eau en plusieurs quartiers de Burse.

J'y vis un bon Bikisten, ou lieu fer-

mé, où se vendent les marchandises précieuses, & encore de meilleurs Bazars, avec plusieurs rues remplies d'ouvriers de toutes les sortes, & bien peuplées. Les rues & les maisons sont passables pour la Turquie, mieux bâties que celles de Smyrne, qui céde à cette Ville, pour la grandeur du circuit, mais non pas pour le nombre des Habitans.

Lorsque j'eûs mis mes hardes dans le Xan d'Eschienghi, je pris un Juif pour aller voir la Ville : mais comme nous aprochions du Château, le Caragier le fit prisonnier pour le tribut : ce qui m'obligea d'en chercher un autre qui me mena aux Bains si renommés, éloignés de Burse d'une demie heure de chemin. Il me conduisit dans le plus grand, apellé en Langue Turque Capligia, qui signifie Lieu chaud. Il y a dans la premiére sale, qui a deux coupoles, une agréable fontaine d'eau fraîche, & des sofas pour s'asseoir, & pour mettre les hardes; c'est où l'on se deshabille. De-là on entre par deux portes dans le bain : l'on rencontte à gauche une chambre à coucher pour ceux qui veulent y passer la nuit, d'autres commodités avec des fontaines chaudes & une froide. Plus avant on voit une autre chambre faite comme les autres, avec une

coupole & des soûpiraux, pour laisser exhaler la chaleur, ayant aussi une fontaine dans le milieu, & trois petites aux côtés qui sont tiédes. On trouve encore plus loin à droit dans une petite chambre trois autres sources & deux à gauche. De là l'on passe dans le bain qui est de forme circulaire, & se termine en haut par une coupole percée en plusieurs endroits : il a sept palmes de profondeur ; on y descend par deux escaliers, il y a sept sources d'eaux chaude à l'entour. Lorsque j'y entrai, j'y trouvai plusieurs Turcs qui se baignoient, se lavoient & se rasoient. Après y avoir été quelque tems,& m'être fait frotter avec un drap de laine, ne pouvant suporter l'excessive chaleur du lieu, j'en sortis, & passai dans la seconde chambre, où je me fis raser par un Turc. Cette eau vient de la montagne : elle est si chaude que des œufs y cuisent dans un moment ; en sorte que si elle n'étoit pas temperée avec de la froide, elle enleveroit la peau.

Le bain des femmes est séparé : elles viennent seulement le Lundi à celui des hommes, qui n'en est pas éloigné, & les hommes peuvent aller au leur.

A une portée du fusil est un autre bain qu'on apelle Kioukiourtli, ou étuve. Les

eaux en font bien différentes, en ce qu'elles font bonnes pour les maux invétérés. J'entrai dans la premiére fale que je trouvai comme l'autre avec une fontaine d'eau fraîche & des fofas. De là je paffai dans une chambre où il y avoit fix fontaines d'une chaleur tolérable ; autant dans une autre chambre plus obfcure, d'où je paffai dans l'étuve dont la fontaine eft d'une chaleur infuportable : il y avoit là un malade qui fuoit fur le pavé. Ce bâtiment-ci n'eft pas fi beau que celui du grand bain, dont les murs font incruftés de marbres de différentes couleurs.

Je montai enfuite fur une hauteur pour confidérer le Sérail que Tavernier place pour la beauté après ceux de Conftantinople & d'Andrinople : cependant je vis un Palais fort fimple, mal conftruit & tout ruiné, parce qu'il étoit abandonné, & qu'aucun Sultan, à ce qu'on me dit, n'y étoit venu depuis 35. ans ; que Mahomet IV. y avoit demeuré quelque tems au commencement de fon régne : au lieu qu'autrefois les Sultans ne faifoient point leur réfidence ailleurs, & même on voit à Burfe cinq de leur Tombeaux dans la Mofquée d'Amurath Bey, & trois autres de Sultanes & de leurs enfans, faits comme ceux d'Andrinople & de Conf-

tantinople, excepté qu'on y a plus épargné le marbre.

Le Vendredi le Juif me conduisit à trois milles de la Ville vers Montagna, au bain d'Eski-Capiglia, ou le Vieux Bain, qui donne une troisiéme eau minérale différente des deux autres; elle est bonne pour plusieurs maux. On voit en entrant une grande sale avec deux coupoles, & une fontaine au milieu comme dans les autres bains; on passe ensuite dans une chambre au milieu de laquelle il y a une fontaine d'eau froide, aux côtés deux d'eau chaude. En allant plus avant, on trouve l'endroit où l'on se baigne, qui est pavé de marbre, a six palmes de profondeur, & cinq gros conduits d'eau chaude à l'entour. On tire fort peu de profit de ce bain-ci, parce que bien des gens y entrent gratis. Mais quant au grand de Capligia, le G. Seigneur l'afferme 800. piastres par an; celui de Kioukiourtli a été donné par le G. Seigneur à un Bacha qui en tire un bon revenu. Les eaux minérales d'Eski-Capligia passent en un autre petit bain qui est dans le Village de Ciheric, pour l'usage de ses Habitans.

Après avoir dîné je fûs au Bugarbachi, pour voir tourner les Dervis, y étant conduit par ce Juif qui avoit été pris par

le Caragier ; cette folle dévotion se fit dans un assez bel endroit, de la même maniére que j'ai décrit celle de Constantinople & d'Andrinople ; avec cette différence seulement qu'on omet le quatriéme tour, où le Supérieur doit tourner.

En retournant au Xan je vis la Mosquée d'Uli-Giami, qui veut dire la Grande. Ce qu'elle a de particulier, c'est une fontaine qui est au milieu du Temple avec une balustrade autour. Ils disent qu'elle est très-ancienne, & qu'elle a été bâtie par le premier Sultan qui est venu à Burse.

Pour revenir à la Ville, elle est gouvernée par un Moli ou Cadi, que l'on change tous les ans : mais un Bacha qui ne peut y faire sa demeure, commande à la campagne. L'air n'est pas fort sain à Burse, à cause de sa situation au bas de plusieurs hautes montagnes couvertes de neiges, du voisinage de quantité de marais, & d'autres lieux aquatiques, d'où il s'éleve des brouillards qui rendent le tems sombre le matin, & une bonne partie de la journée. Les vivres n'y sont pas chers, tout y est bon ; le pain, la viande, le poisson & les fruits y sont excellens. J'en mangeai beaucoup de rares pour la saison, comme du raisin, des melons, des

pommes, des marons, des avelines & d'autres.

CHAPITRE IX.

Retour de l'Auteur à Conſtantinople.

LE Samedi 20. Mars je partis pour Montagna, où j'arrivai après avoir fait 18. milles en trois heures par un chemin fangeux. Ce lieu eſt ſitué à mi-côte ſur le bord d'un Golfe de 30. milles de circuit que forme le canal : les maiſons y ſont preſque toutes baſſes. Je logeai dans un beau Xan, où il y a quantité de chambres très-commodes, une fontaine au milieu, au-deſſus une loge couverte de planches, où les Turcs vont faire leurs priéres cinq fois le jour.

Le Dimanche comme il partoit deux Caïcs, (ce ſont de petites barques à trois rames,) je m'embarquai ſur une pour Conſtantinople, ſans que mes hardes fuſſent viſitées, ſelon l'uſage, parce que je montrai le Theskeré ou acquit de la Douanne d'Alexandrie. Il vint avec moi un de ces Santons Turcs ou Dervis, non pas de ceux qui vivent retirés en commun, mais plutôt un vrai vagabond, qui affec-

toit beaucoup d'austerité afin de mieux tromper. Il étoit couvert depuis la ceinture jusqu'en haut de deux peaux de chévre, le reste l'étoit d'une espéce de jupon fait aussi de peaux : il avoit un bonnet blanc, une façon de mouchoir fort long & découpé lui entortilloit le cou, sa ceinture étoit garnie de petits morceaux d'agathe, il en avoit un brasselet au bras droit fort serré. Il tenoit une baguette, dont le bout étoit d'yvoire fait en forme de scie, pour se gratter les épaules aux endroits où la main ne pouvoit aller. Enfin il portoit une massue, & avoit à son côté un cornet qui lui servoit de trompette : habillement vraiment ridicule, digne d'être décrit pour sa bizarrerie & son extravagance. Après avoir fait 30. milles nous arrivâmes au Village de Bosborva, qui est situé à la pointe du Golfe, que forme le canal, où le vent contraire nous obligea de rester.

Nous n'eûmes pont d'autre lit que le sable : mais quatre heures avant le jour il s'éleva un petit vent, qui nous fit rentrer dans la barque, en sorte qu'à l'aide de trois rames qui agissoient lentement, nous eûmes fait 30. milles à midi, nous trouvant à Caterli petit Bourg au bord du canal.

Je n'ai point vû ailleurs de plus beaux

cheveux que ceux des femmes Grecques de cet endroit ; ſans exagération, ils leur deſcendent juſqu'aux talons ; quand ils ſont en treſſe, ils leur vont encore juſqu'au gras de la jambe : c'eſt dommage que les traits de leur viſage ne répondent pas à cet ornement.

Après avoir fort mal paſſé la nuit, parce qu'il n'y avoit point de Xan, il nous fallut encore reſter le Mardi à cauſe du gros tems. Le lendemain au ſoir nous retournâmes dans le Caïc : le vent fraîchit pendant la nuit, au point que nous fûmes tout mouillés avec nos hardes, tant la marée étoit forte.

Mais lorſque je croyois le matin être arrivé à Conſtantinople, je fûs fort ſurpris, après avoir fait 40. milles, de me trouver ſur la rive opoſée du Canal, en Romélie, ayant encore quatre heures de chemin à faire. En ſorte que comme le vent étoit contraire, nous ne pûmes paſſer outre, & nous prîmes terre proche d'un moulin. Quelques Turcs s'en allérent à pied : mais je reſtai à cauſe de mes hardes, je couchai dans le moulin au bruit & à la fraîcheur de l'eau. Le Vendredi les Turcs réſolurent d'aller à Conſtantinople, les uns par terre, les autres par Mer ; comme le Raïs ne me parut pas

disposé à faire la même folie, je pris mon parti de même que les autres; laissant mon valet à la garde de mes valises, je me mis dans une petite barque qui fut sept heures à me porter à Galata, parce que le vent étoit contraire. Je remarquai en navigant que ses murailles étoient à moitié ruinées, sans qu'il paroisse que les Turcs pensent à les rétablir. Je voulûs retourner le Samedi au Caïc pour prendre mes hardes, afin qu'elles n'allassent point à la Douanne; mais mon dessein ne réussit pas, parce qu'ayant trouvé le Caïc arrivé à la pointe du Sérail, je ne pûs obtenir du Raïs qu'il me donnât mes valises, à cause qu'il étoit devant la Douanne.

Je m'y rendis le Dimanche avec M. Mener: le Receveur eût bien de la peine à se contenter du simple droit, voulant me le faire payer double, sans avoir égard au Teskeré d'Alexandrie. Sa raison étoit, que c'est un Royaume separé, où la Douanne, (ainsi que celles d'Alep & de Seyde) est assignée par le G. Seigneur aux Bachas qui en sont Gouverneurs.

Je retournai le Lundi à Constantinople malgré la défense que m'en avoit fait l'Officier Turc. Dabord je m'arrétai à considérer une Galére préparée pour passer en

Asie un Bacha qui alloit à la Mecque visiter le tombeau de Mahomet, avec quantité de gens à sa suite, dont les uns portoient des bâtons entourés de myrte, & une espéce de turban de toile de toute sorte de couleurs : les autres tenoient des lances dont le fer étoit garni de plumes différentes, ce qu'on me dit servir comme de préparatif à ce voyage. J'allai ensuite proche de Sainte Sophie chez deux Turcs pour y voir deux Colomnes antiques de marbre blanc. Il y en avoit une dont le chapiteau étoit beau & de bon goût, celui de l'autre avoit été ôté exprès pour la faire tenir dans le mur. On m'assûra qu'elles étoient égales, elles me parurent avoir environ 40. palmes de hauteur, & seize de grosseur. C'est tout ce que je pûs sçavoir à cause de l'ignorance de ceux qui me les montrérent ; l'espace vuide qui les sépare est aprochant de 20. palmes. Aussi-tôt que j'eûs satisfait ma curiosité, je m'en retournai fort vîte, crainte de malheur.

J'étois revenu de Smyrne dans le dessein de m'embarquer sur la Mer Noire avec les PP. Jésuites François qui alloient à leurs Missions, & ce n'étoit point ce me semble trop mal faire que de me mettre en leur compagnie : car ils prennent

le chemin le plus court, le moins sujet à la dépense, & celui qui conduit le plus sûrement en Perse. C'est pourquoi ayant sçû à mon arrivée, que quatre d'entr'eux avec un Dominiquain étoient convenus du passage sur une Saïque Grecque, je ne voulûs pas manquer cette occasion. Je pris une barque & j'allai jusqu'à dix milles aux Châteaux, où étoit la Saïque pour y arrêter une place. Les quatre Jésuites & le Dominiquain avoient pris une chambre pour 25. piastres. Je leur offris d'en payer ma part, mais ils refusérent de m'y recevoir, parce que ces bons Peres craignoient de n'être pas assez à leur aise. Je retournai au Raïs pour voir si la place qu'il m'avoit destinée me conviendroit. Il me mena dans la même chambre qui me parut fort commode. Je m'informai seulement s'il n'y viendroit point de Turcs, mais il me dit que non, qu'il n'y auroit que les cinq Papas & moi, parce que les Turcs ne se soucient pas d'être exposés à la pluie, pourvû qu'ils ne paient que l'ordinaire, qui est une piastre. De sorte que sans avoir obligation à ces Peres, je fus assûré d'une place dans leur chambre, avec le passage par mon valet, moyennant six piastres.

Les Châteaux où étoient la Saïque sont

ſitués dans l'endroit où le Canal n'a qu'un mille ; l'un eſt en Europe, ayant quatre petites tours aux quatre angles, des demi tours le long de la courtine avec de petits canons ; l'autre eſt en Aſie, fortifié de la même maniére, excepté qu'il y a cinq tours ; dans tous les deux les Soldats ont leurs logemens. Tout proche de là on rencontre un courant qui ſe perd dans la Mer de Marmora ; il eſt ſi rapide que les petites barques ne ſçauroient le traverſer, à moins qu'on ne les tire du rivage avec des cordes : on en trouve un autre à un mille plus loin vers Conſtantinople : l'on voit aux environs de petites habitations & un fanal ruiné.

Le Mardi, je pris une barque pour porter mes valiſes à la Saïque, ayant payé auparavant les droits au Douannier, qui donne au G. Seigneur 1500. bourſes de 500. ducats chacune, pour toutes les Douannes, excepté celles du Caire, d'Alep & de Seyde. Je jouis encore en allant & en revenant du plaiſir de conſidérer la belle perſpective que forme le Canal, promenant ma vûe du côté de l'Europe ſur Galata, Topana, Bikitaki, Ortakioi, Krey-Jaſmy & Arnaut ; du côté de l'Aſie ſur Cadikioi, le délicieux Scutari, Eouſcoungiou, Eſtauros, Cinghil-Kioi & Eliſſar.

Comme je n'avois plus rien à faire le Mécredi, & qu'on risquoit moins d'aller dans Constantinople depuis la déposition du Caïmacan, je voulûs revoir la Colomne de l'Empereur Marcian, pour y chercher les deux vers Latins que M. Spon raporte : mais je ne vis que quatre oiseaux en sculpture, semblables à des aigles, aux quatre angles du chapiteau ; au bas du piédestal, deux victoires de même soûtenant un bouclier sans aucune figure, sur lequel il paroissoit trois lignes tellement effacées par le tems, qu'outre qu'elles n'étoient pas lisibles, on n'en connoissoit pas même le caractére : de sorte que M. Spon lui même auroit eu de la peine à les expliquer cent ans auparavant. Néanmoins les lettres semblent aprocher plus de la forme des Grecques que des Latines. Les trois autres faces représentent trois autres boucliers tout unis. Je passai au retour par la Zecca, où je vis battre Monnoie.

Le Jeudi premier jour d'Avril, comme il faisoit beau, je pris une barque, voguant par la pointe du grand Sérail, je passai en Asie pour en voir un autre, apellé le Sérail de Cavach, bâti vis-à-vis de celui d'Europe. Toutes les portes étoient fermées ; mais je remarquai de dehors

dehors quatre apartemens ſéparés à la maniere du Levant, où l'on entroit par une porte de fer, des pavillons aux angles, avec un grand jardin clos de bonnes murailles, partagé en allées de ciprès, de ſapins, de hêtres, & d'arbres fruitiers en quantité.

En revenant je vis vis-à-vis la Tour de Leandre, un autre Sérail, occupé par la fille du Sultan Mahomet, plus grand que celui de Cavach, mais moins agréable.

Le Vendredi Fête de mon Patron, je fis mes dévotions ; & l'après-dînée étant allé par ſimple curioſité voir un armement de 24. Brigantins, à 28. rames & de 6. Galiotes à 42. & 44. pour opoſer en Hongrie à celui de l'Empereur, je tombai dans le funeſte malheur que je vais raconter.

Lorſque j'eûs mis pied à terre dans l'Arſenal, je conſiderai cette petite armée navale, qui étoit pourvûe d'une bonne Chiourme, & de 8000. Soldats. Elle devoit ſe rendre par le Canal dans la Mer Noire, & entrer dans les bouches du Danube, pour aller combattre celle de l'Empereur.

J'avois été quelque tems à regarder ces petits bâtimens nouvellement conſtruits, quand mon mauvais deſtin m'inſpira la

curiosité de voir deux quilles de Galeasses, qui étoient commencées depuis plusieurs années, & étoient restées imparfaites, sans qu'on pensât à les achever : m'avançant dans le dessein de suivre du monde qui marchoit devant moi, je m'entendis apeller par un Turc qui faisoit la garde. Je passai outre sans répondre ; mais m'ayant atteint, il me conduisit dans la baraque d'un Capitaine François renégat, qui me fit quantité de questions, particuliérement sur le lieu où j'allois ; à quoi je répondis que je cherchois un de mes amis. Mais bien loin de me relâcher, ils me menérent devant le Capitaine Mezzo-Morto, & d'un commun accord commencérent à m'interroger en plusieurs maniéres sur la qualité & sur le nom de mon ami : bien que je les satisfisse, ils me conduisirent devant le Capitan Bacha, où j'attendis une demie heure sans pouvoir lui parler. A la fin ils avertirent le Provéditeur général de l'armement, qui alla trouver le Capitan Bacha ; au retour il me commanda de suivre un Officier, qui me mena à la prison des esclaves, où il me mit entre les mains du Géolier, de la part du même Capitan Bacha.

J'eûs alors une extrême peur, me voyant arrêté, comme un espion, chez les Turcs,

qui n'ont ni pieté ni juſtice, ne ſe fondant en ce qu'ils font de mieux, que ſur de vaines imaginations : en allant je voulûs parler à un Juif, afin qu'il avertît M. Mener de ma détention : mais l'Officier Turc s'y opoſa, il courut même après lui; ce qui le *fit fuir de toute ſa force.* La premiére action du Géolier, auſſi Barbare par ſes mœurs que par ſa Religion, fut de regarder ſi j'étois circoncis ; & voyant que je ne l'étois pas, il me fit de grandes menaces avant que de m'interroger : quoique je lui diſſe, que je n'étois point Venitien, que la ſeule curioſité m'avoit fait ſuivre quantité de gens qui alloient voir les Galiotes & les deux quilles de galeaſſes, *cela ne le contenta pas. Il me* fouilla, dans la penſée que j'aurois quelque papier écrit, qui me découvriroit; mais ne m'en ayant trouvé aucun, parce que j'avois toûjours la précaution de ne porter rien ſur moi, quand j'allois dans des endroits ſuſpects, il ſe mit en devoir d'executer le reſte de ce qui lui avoit été ordonné par le Capitan Bacha. Il me fit donc déchauſſer, & lever les jambes, comme pour recevoir la baſtonade : deux eſclaves avoient des bâtons, & deux autres me tenoient les pieds en haut. Cependant comme je perſiſtois dans ce que j'a-

vois avancé, racontant éxactement la suite de mon voyage ; & que l'ordre du Capitan Bacha portoit ſeulement de me faire peur, le Géolier en demeura là : mais il chercha une ſeconde fois dans mes habits s'il n'y avoit point quelque écrit, parce qu'ils s'étoient imaginé m'avoir vû deſſiner ſur mes tablettes la poupe d'un vaiſſeau. Il ne me trouva qu'un billet que m'avoit donné un François pour Iſpahan: car j'avois caché ma montre & vingt Sequins qui ne m'auroient jamais été rendus, ſi le Turc eut mis la main deſſus.

Après toutes ces recherches, il me fit mettre au pied gauche une chaîne de 14. anneaux fort peſante ; enſuite il me conduiſit dans la maiſon du Caffé, de là dans celle d'un Boulanger Arménien, qui me voyant coucher la nuit ſur une planche, ſans avoir rien pour me couvrir, eût la charité de me donner un ſac. Cependant je ſouffrois moins de la dureté de ce lit, que de l'inquiétude où j'étois, me ſentant agité de mille penſées de crainte & d'eſpérance, qui n'étoient pas pour moi un moindre tourment, que d'entendre le bruit continuel que faiſoient les Boulangers, auſſi bien que leur chant deſagréable, & d'être expoſé aux morſures des animaux nocturnes, dont la chambre étoit

remplie. Je n'y paſſai que deux nuits, parce que le Turc qui avoit l'inſpection de ce lieu, ſe plaignit que je marchois avec mes ſouliers ſur les planches où l'on mettoit le pain : ce qui fut cauſe qu'on me mit dans celle où on le diſtribuoit. Un Polonois m'accommoda une eſpéce de matelas, me donnant ſon manteau pour me tenir lieu d'oreiller ; mais il étoit ſi plein de vermine, que je fûs obligé de le faire laver, afin de pouvoir m'en ſervir la nuit ſuivante, ſans cela j'aurois mieux aimé un caillou.

Quoiqu'il me fût défendu de parler ni d'écrire à perſonne, je fis tant le Samedi, que j'informai M. Mener de ma priſon : il alla auſſi-tôt chez le Capitan Bacha pour demander ma liberté ; mais l'ayant trouvé occupé à faire partir l'armement, il ne pût rien obtenir. Il vint ſeulement à la priſon chercher un ordre pour le Raïs de la Saïque, de remettre mes hardes aux PP. Jéſuites qui me les feroient tenir, comme je le ſouhaitois, à Trebizonde ; car le valet qu'il avoit envoyé après mon empriſonnement, pour retirer mes valiſes, & les faire porter chez lui, étoit arrivé trop tard aux Châteaux, & avoit trouvé les Raïs parti.

Le Dimanche il vint deux Jéſuites

François dire la Meſſe dans la priſon : le Pere Supérieur parut fort touché de mon infortune.

Je paſſai le Lundi avec des Capitaines Corſaires, qui avoient été pris, & à qui le Sultan refuſoit la permiſſion de ſe racheter. Ils accompagnoient de ſoûpirs le récit de leurs malheurs, & de la cruauté des Miniſtres de la Porte, qui ne vouloient écouter aucune propoſition.

Le Mardi je fûs mis en liberté à la ſollicitation de Meſſieurs Grimau & Fabri, Députés de la Nation Françoiſe, qui repreſentérent par le Trucheman Brunetti que je n'étois ni Venitien, ni perſonne ſuſpecte, mais que j'étois de leur Nation, & fort connu. Enſuite le même Brunetti me mena chez le Capitan Bacha & chez le Provéditeur Général, auſquels il parla en mon nom.

Après être ſorti de cette affreuſe Priſon qui me paroiſſoit un enfer, quand j'entendois le bruit épouventable des chaînes que traînoient mille eſclaves, qu'on envoyoit dès la pointe du jour travailler aux Vaiſſeaux & aux Galéres, j'allai le matin dîner avec Meſſieurs Jean & David Mener, & Madame Mener femme du dernier : enſuite, ſans perdre un moment, je cherchai le Raïs d'une Saïque, qui

partoit pour Trebizonde, & je convins de lui donner 4. piastres pour une chambre séparée.

Les PP. Jésuites qui avoient été fâchés que je fûsse dans leur chambre, se trouvérent dans le même embarras que moi; parce que n'ayant pas voulu coucher deux nuits dans la Saïque, où étoient leurs hardes & les miennes, ils étoient restés dans leur Couvent jusqu'à ce qu'on vint les avertir, & m'avoient persuadé d'en faire autant; ce qui fut cause de mon malheur. Après que le vent fut tombé, l'Ecrivain ne manqua pas de venir les chercher, ainsi qu'il l'avoit promis: mais comme il falloit faire six milles, ce qui consuma du tems, & que ces Péres s'étoient encore amusés, la Saïque se trouva partie avec leurs valises & les miennes, lorsqu'ils arrivérent aux Châteaux: de sorte que je courus risque pour la seconde fois de perdre mes hardes. Cependant je profitai, comme je l'ai dit, de l'occasion d'une Saïque, pour aller après: les Jésuites faisant la même chose, se mîrent dans une autre avec l'Ecrivain. Tous ces malheurs m'arrivérent dans la Semaine de la Passion; je puis assûrer que je n'en ai de ma vie passé une plus douloureuse, & où j'aie été plus à plaindre.

VOYAGE DU TOUR DU MONDE.

LIVRE TROISIE'ME.

CHAPITRE PREMIER.

De la Religion des Turcs.

IL n'y a preſque point de différence entre la Religion & les Loix Civiles des Turcs, le tout ayant été dicté par leur faux Prophete Mahomet, à l'aide de l'Apoſtat Sergius. Pour attirer un plus grand nombre de peuples ignorants à ſon parti, il compoſa une Religion propre à flater le plaiſir des ſens & les voluptés du corps : outre cela il promit de tolérer dans ſes Etats toutes ſortes de Religions, ſur tout celle des Chrétiens ; ce que ſes

ſucceſſeurs ont pourtant mal executé.

Il y a trois livres autentiques chez les Mahométans. Le premier eſt l'Alcoran; le ſecond l'Azorath ou la tradition des Prophetes ; & le troiſiéme eſt un volume qui renferme les conſéquences qui ſont tirées du premier & du ſecond. Le premier fut écrit par Mahomet avec le ſecours de Sergius, comme on l'a dit ; le reſte fut composé par Abubeker, Omar, Oſman & Haly ſes ſucceſſeurs. Les Commentaires que les Califes d'Egypte avoient fait ſur ces livres étoient d'une grande autorité ; mais lorſqu'ils eurent perdu leurs Etats, l'opinion de leur infaillibilité ſe diſſipa, & tout leur crédit fut tranſporté en la perſonne du Muphty.

Quelque grande diverſité d'opinions qu'il ſe trouve entre les Docteurs, c'eſt toûjours un fidéle Sectateur de Mahomet que celui qui obſerve ſeulement les choſes ſuivantes. I. La netteté de l'extérieur du corps. II. Prier cinq fois par jour. III. Obſerver le Ramazan ou le jeûne d'un mois. IV. Satisfaire au Zeket, c'eſt-à-dire faire l'aumône, comme cela eſt écrit dans le livre intitulé Aſan-Enbela. V. Faire le Pélerinage de la Mecque ſi on le peut. Mais l'unique article de foi chez eux eſt de croire, qu'il n'y a point d'au-

tre Dieu que Dieu, & que Mahomet eſt ſon Prophete. Le Circonciſion, l'Obſervation du Vendredi, l'Abſtinence du porc, du ſang & du vin, ſont regardées comme importantes, mais non pas eſſentielles; parce qu'ils diſent que ces choſes-là ſervent ſeulement à diſpoſer l'eſprit des fidéles à l'obſervation de points eſſentiels.

Ils croient en un ſeul Dieu & en une ſeule Perſonne, qui a créé le Ciel & la Terre : qui châtiera les méchans & récompenſera les bons, ayant fait l'Enfer pour ceux-là & le Paradis pour ceux-ci. Que la félicité de ce Paradis conſiſte à jouir de belles femmes, ſans cependant aller plus loin que les embraſſemens & les baiſers; & à ſe remplir des mêts les plus exquis qui ne produiront point d'excrémens.

Ils croient à la prédeſtination, ſans s'embaraſſer de ſauver le franc arbitre des hommes, ou la juſtice infinie du Créateur, ſe ſervant des paſſages les plus connus de l'Ecriture Sainte, où il eſt dit : *Le pot dira-t-il au Potier, pourquoi m'as-tu fait ainſi ? J'endurcirai le cœur de Pharaon. J'ai aimé Jacob & haï Eſaü*, & autres ſemblables tirés du Vieux Teſtament, pour lequel ils ont une grande vénération; diſant qu'il a été inſpiré de

Dieu, qui dans la ſuite envoya l'Alcoran pour faire ſçavoir plus diſtinctement ſa volonté.

Ils affirment par là que Dieu eſt l'auteur de tout mal, ainſi que font les Manichéens; & que pareillement Dieu eſt l'auteur immédiat de tout le bonheur qui arrive; & c'eſt par le fréquent bonheur de leurs armes dans le tems paſſé, qu'ils ont conclu que leur Religion eſt la meilleure, comme étant protegée de Dieu.

Il diſent que chacun porte ſon deſtin écrit ſur le front, qu'ils apellent Narſip ou Tactir; & qu'il y a dans le Ciel un livre, où eſt écrite la bonne ou mauvaiſe deſtinée d'un chacun, qu'il ne peut pas éviter quelque prudence qu'il ait, ou quelque effort qu'il faſſe; c'eſt ce qui donne cette fermeté brutale à leurs Soldats à la guerre, & leur ôte le ſoin de s'éloigner de la peſte, qui par cet endroit fait de grands ravages dans l'Empire Ottoman.

Ils regardent Mahomet comme le plus grand des Prophetes, & celui que Dieu a envoyé pour enſeigner aux hommes le chemin du ſalut : c'eſt ce qui fait que les Mahométans ſe donnent le titre de Muſulmans, c'eſt-à-dire, les Elus de Dieu, ou les Sauvés. Ils ſont obligés par l'Alco-

ran d'observer le Décalogue de Moïse. Ils disent que ce livre fut aporté à diverses fois par l'Ange Gabriël dans la Ville de la Mecque & dans celle de Médine, parce que les Juifs & les Chrétiens avoient corrompu le Texte de l'Ecriture.

Le Vendredi est leur jour de Fête, comme le Dimanche est celui des Chrétiens ; mais ils ne l'observent pas si religieusement ; chacun pouvant travailler à son métier, excepté à midi, auquel tems on se rend aux Mosquées ce jour-là plus particuliérement qu'aux autres jours. Ils sont obligés de faire la priére cinq fois par jour, savoir au lever du Soleil, à midi, entre midi & le coucher du Soleil, ce qu'ils apellent Lazaro, au coucher du Soleil, & à une heure de nuit.

Ils observent un jeûne d'un mois, qui est depuis la nouvelle Lune d'Avril, jusqu'à l'autre nouvelle Lune ; ils apellent ce tems-là Ramazan, prétendant que ce fut alors que l'Alcoran descendit du Ciel. Pendant tout ce tems ils ne mangent, ni ne boivent pendant le jour ; mais à peine est-il nuit, qu'ils la passent à manger de la chair & du poisson comme des loups, excepté du porc, aussi bien que le vin, qui leur est interdit par la Loi.

Ils se font un grand point de Religion de fonder des Temples & des Hôpitaux : ils pensent qu'après s'être bien lavé le corps, avoir marmotté quelque priére ordinaire, ils ont l'ame nette de toutes sortes de péchés ; c'est ce qui fait qu'ils se baignent souvent avant que d'aller à la priére.

Ils ont une sorte de Religieux vagabonds qu'on apelle aussi Dervis, qui sont habillés comme des foux, & vont nuds la plûpart du tems. Ils se tailladent la chair en diverses parties de leur corps : ils sont reputés Saints : ils ne vivent que d'aumônes, personne ne leur en refusant. Ils peuvent quitter & changer de vie quand il leur plaît, & se marier.

Ils ne croient pas que J. C. *soit Dieu*, ou fils de Dieu ; mais bien qu'il étoit un grand Prophete : qu'il est né de Marie Vierge devant & après l'enfantement ; qu'elle l'a conçu par inspiration, en flairant une rose, ou par un souffle divin ; sans pére, de même qu'Adam a été créé sans mére ; qu'il n'a point été crucifié, mais que Dieu l'a enlevé dans le Ciel, pour le renvoyer à la fin du Monde, confirmer la Loi de Mahomet ; que les Juifs qui pensoient crucifier J. C. n'ont crucifié qu'une autre personne qui lui ressembloit.

Ils invoquent leurs Saints, pour leſquels ils ont une grande vénération ; ils prient pour les morts, quoiqu'ils n'admettent point de Purgatoire ; la plus grande partie d'entr'eux ſont d'opinion que l'ame & le corps reſtent enſemble juſqu'au jour du Jugement Univerſel.

Les Turcs ont beaucoup de vénération pour Jéruſalem, comme étant la patrie de pluſieurs Prophetes ; mais celle qu'ils ont pour la Mecque ou pour Médine eſt exceſſive, Mahomet étant né dans la premiére & enterré dans la derniére ; ils apellent ce païs-là Terre Sainte ; il y va un nombre infini de Pélerins.

Ils ne ſe ſervent point de cloches dans leurs Moſquées, comme on a dit ailleurs; mais aux heures de la priére, des Prêtres montent au haut des Tours, qui ſont aux coins des Moſquées, & apellent le peuple à haute voix. Il leur eſt défendu de parler de matiéres de Religion : ſi quelqu'un les oblige à répondre, leur réponſe doit être avec les armes, & non pas avec les paroles.

Le Mariage chez les Turcs eſt plûtôt une affaire civile, & une eſpéce de contrat, qu'un fait de Religion ; c'eſt pourquoi on le célébre devant le Cadi ou le Juge. L'Epoux déclare devant lui qu'il veut

prendre pour femme une telle personne, à qui il promet, en cas de divorce ou de mort, une dot sûre, dont elle puisse disposer à sa fantaisie. On fait cette déclaration & cette promesse, non pas à l'Epouse, mais au Pére, au Frére, ou à quelque proche parent. Lorsque le Contrat est fait, on conduit l'Epouse à cheval sous une espéce de dais, le visage couvert d'un voile (comme chez les Anciens) accompagnée de plusieurs femmes jusqu'à la maison de l'Epoux, qui l'attend au devant de la porte pour la recevoir entre ses bras. On fait les repas & les réjouissances le jour d'auparavant; mais le jour qu'on la méne au mari, on ne fait rien; Si c'est une personne de condition, un Eunuque la conduit à la chambre; Si c'est quelque personne du peuple, une parente en fait l'office, l'Epoux la deshabille lui-même, & la met au rang des femmes.

Quoique Mahomet ait eu 9. femmes & Haly 14. les Turcs n'en peuvent avoir cependant que 4. legitimes; non point par précepte de Religion, mais par une Loi que la Politique a établie : il est vrai, qu'il semble que la Polygamie soit propre à peupler les pays; mais l'expérience a fait connoître, qu'un seul laboureur ne suffit

pas pour labourer si bien 4. champs en même tems, qu'ils puissent tous produire une moisson également abondante : & outre cela il est bien aisé de voir combien les dépenses des femmes diminuent les biens des maisons, d'autant plus que parmi les Turcs, le maris donnent & établissent des dots à leurs femmes. La discorde se met parmi tant de femmes, rivales & jalouses d'un unique mari qu'elles ont entr'elles ; ce mari est obligé par la Loi de les contenter toutes, ou au moins de se livrer à elle une fois la semaine. Elles en demandent quelquefois raison par voie de justice ; & celles qui paroissent les plus modestes & ne demandent rien, sont les plus coquettes & les plus adroites à trouver le moyen de se satisfaire par une autre voie, n'ayant aucune crainte de punition, ni espérance de récompense en l'autre vie. D'un autre côté chez les Turcs la Polygamie n'augmente nullement le nombre des enfans, à cause qu'ils sont fort enclins à ce vice abominable qui fit descendre le feu du Ciel, comme aussi par l'aplication, qu'ont les femmes jalouses, à faire périr le fruit de leurs compagnes, soit par le poison ou par maléfice. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est qu'elles n'ont aucune jalousie des femmes esclaves, que les Turcs

peuvent avoir & en jouir, autant que la bourſe & les forces le peuvent ſuporter; parce qu'ils diſent que Dieu a accordé aux hommes toute liberté de ſe ſervir des femmes.

Les enfans provenus des femmes eſclaves jouiſſent du même honneur que ceux des femmes legitimes; avec cette différence pourtant, que ſi le pére en mourant ne les laiſſe pas libres, avec du bien pour ſe maintenir, ils reſtent eſclaves de l'aîné de la femme.

Ils contractent encore une autre eſpéce d'engagement, qui n'eſt qu'un demi mariage, que les Loix permettent & que l'on apelle Kabin; c'eſt quand un homme prend une femme, pour un certain tems limité, moyennant un prix dont on convient en preſence du Cadi. Les Eunuques, même ceux à qui il ne reſte aucune marque de leur ſexe, prennent une telle femme, pour exciter une eſpéce de ſenſualité qui eſt la plus brutale & la plus à fuir.

Un Mahometan peut ſe marier auſſi avec une femme d'une Religion différente de la ſienne, pourvû qu'il y ait des livres qui ſoutiennent cette Religion: & c'eſt pour cela qu'ils n'épouſent point de ces coureuſes, que nous apellons Bohémiennes, & qu'ils ont en grande horreur.

Les Turcs se séparent de leurs femmes quand il leur plaît, en payant seulement ce qu'ils ont promis en les prenant : & elles peuvent ensuite se remarier, au moins 4. mois après, pour voir si elles ne sont pas grosses du mari qu'elles ont quitté. Les Veuves doivent attendre 10. jours davantage : mais les maris sont obligés de garder & nourrir les enfans. Celui qui a répudié trois fois une femme, ne peut point la reprendre, à moins qu'un autre ne l'ait prise auparavant & répudiée ensuite. Il y en a d'autres qui disent que, si un mari a répudié sa femme avec cette espéce de répudiation, qu'on apelle Dous-Talac, & que s'en repentant dans la suite, il veuille la reprendre, cela ne se peut faire, à moins qu'il ne consente qu'un autre en jouisse en sa présence ; ce que l'on a inventé pour punir l'inconstance des hommes.

La femme ne peut point se séparer de son mari, tant qu'il lui donne du pain, du ris, de beurre, du bois, & de quoi filer, pour faire ses habits, que l'on supose qu'elle sçait faire. Elle n'a droit de demander la séparation qu'en cas d'impuissance, mais cela arrive rarement.

La Circoncision, comme on l'a dit auparavant, n'est point des 5. préceptes es-

ſentiels du Mahométiſme, l'Alcoran n'en faiſant point du tout mention ; mais on ne laiſſe pas de l'obſerver, comme étant la marque d'un fidéle. Long-tems avant Mahomet elle étoit en uſage chez les Arabes, qui ſe diſent deſcendus d'Iſmaël, qu'ils croient eſtre venu au Monde circoncis. Les Turcs diſent qu'ils le font à l'imitation d'Abraham, dont Mahomet leur a recommandé la Loi. Ils circonciſent leurs enfans à l'âge de 7. à 8. ans, par les mains d'un Chirurgien, & non pas par celles de l'Imam ou Prêtre. Les cérémonies ſont différentes ſelon les pays: l'on met ordinairement l'enfant ſur un cheval, & on le conduit à la Moſquée, accompagné d'autres enfans ſes camarades, qui répétent tous à haute voix en langue Turque. *Il n'a qu'un ſeul Dieu: Mahomet eſt ſon Prophete.* Ils font enſuite un feſtin à ceux qui l'ont accompagné, & s'attachent à le faire guérir. Ceux qui ſe font Mahometans dans un âge adulte, ſe proménent à cheval dans la Ville, avec un Dard à la main, ayant la pointe tournée vers le cœur, pour faire voir, qu'ils veulent maintenir au péril de la vie la Religion qu'ils ont embraſſée.

Quant aux Luſtrations, c'eſt le premier des 5. préceptes eſſentiels de la Loi, qui,

ſelon eux , eſt néceſſaire pour purifier l'ame de la ſouillure des péchés, & cela ſe fait de trois maniéres.

On apelle la 1re Abdeſt, qui ſe fait avant que de prier, d'entrer dans la Moſquée & de lire l'Alcoran. Il ſe lavent premiérement les mains & les bras, enſuite le front, le ſommet de la tête, les oreilles, les dents, la partie du viſage ſous le nés & les pieds. Lorſqu'il fait grand froid, on éxecute cela par quelque ſigne extérieur.

La 2e s'apelle Gouſoul. Ils la font dans le bain au ſortir du lit d'avec leurs femmes, ou après quelque impureté nocturne; avant ce bain-là l'homme, diſent-ils, eſt ſi Ginnab & impur, que ſes oraiſons ſont abominables devant Dieu.

La 3e s'apelle Taharet, & on la fait au ſortir des lieux, où l'on ne ſe ſert que des trois derniers doigts de la main gauche.

Le ſecond précepte eſt la Priére, que l'Alcoran apelle la Colomne de la Religion & la Clé du Paradis. On la doit faire 5. fois en 24. heures, c'eſt-à-dire au point du jour, que l'on apelle Sabanamaſi; à midi Oulenamaſi; avant le coucher du Soleil Kindinamaſi; après le coucher du Soleil Achanamaſi, & à une heure & demie de nuit. Ils croient qu'on les doit

faire avec tant d'attention & de méditation, que rien ne doit les détourner, pas même les Ordres du Sultan ; & ce qui est encore plus, le danger le plus proche des Ennemis, un incendie même. Quelle honte affreuse pour les Chrétiens ! L'Alcoran n'a point dicté la forme de leurs Priéres, elles ont été compilées par les Docteurs Abubeker, Omar, Osman & Haly, dont les noms sont écrits en lettres d'or sur la plûpart des Mosquées. Lorsqu'ils font la Priére, ils sont à genoux avec les mains croisées sur l'estomac & le corps incliné, ils tournent la tête de côté & d'autre, battent la terre de leur front, & font plusieurs autres contorsions très-pénibles. Au reste il n'y a point de pays au Monde où l'hypocrisie régne plus, parce qu'aussi-tôt qu'un Turc voit beaucoup de gens assemblés, & sur tout des Chrétiens, il tire aussi-tôt son mouchoir, l'étend par terre, se met à genoux dessus & fait sa priére, dans l'idée de s'attirer des louanges.

On demanda une fois au Muphty, ce que devoit faire un Turc, qui se trouveroit dans un pays Septentrional où en hyver le jour ne fût que d'une heure, pour accomplir le précepte de la Priére 5. fois toutes les 24. heures, de la maniére dont

nous venons de le raporter : Il répondit que Dieu ne commande pas l'impossible, mais que l'on doit entendre les commandemens de l'Alcoran, selon la condition des lieux & des tems. On lui demanda encore ce que l'on devoit faire, lorsque l'on se trouvoit en pleine mer, où l'on ne sçait pas de quel côté est la Mecque, pour y tourner la face dans le tems de la Priére, comme la Loi l'ordonne ; il répondit qu'il la falloit faire en tournant, parce qu'infailliblement on tourneroit la vûe du côté de ce qu'ils apellent la Ville Sainte.

Pour le troisiéme précepte, qui est l'observation du Ramazan, ou Ramadan, on ajoûtera à ce qui en a déja été dit, que ce jeûne est observé si rigoureusement qu'il en coûteroit la vie à celui qui ne le feroit pas. Ceux même qui aiment le plus le vin n'oseroient en goûter dans ce tems-là, parce qu'ils disent que ce seroit un péché irrémissible. Les plus superstitieux le commencent quelque tems avant qu'il soit fixé. Je dis fixé, pour ce que doivent faire tous les autres, parce qu'il ne se fait pas toûjours dans un tel mois ; mais en se réglant sur le cours de la Lune, & anticipant tous les ans de dix jours, il tombe par degrés dans tous les mois de l'année.

Le Zacat ou quatriéme précepte, consiste à faire des aumônes, & tire son nom de l'Accroissement, parce que le Ciel benit ceux qui font l'aumône. Comme ce précepte consiste à donner tous les ans un pour cent de ses biens, les gens riches ne l'observent point, trouvant qu'il seroit trop dangereux pour eux de découvrir les leurs, & de s'exposer par là à la cruauté & à l'avarice du Sultan : ils ajoûtent que ce précepte n'est pas nécessaire, parce que Dieu ne veut point que l'homme s'expose à perdre la vie & les biens.

Quant au Pélerinage de la Mecque, il n'y a que les personnes le plus à leur aise, & qui n'en sont point empêchées par leur charge, qui le fassent. Les Pélerins se trouvent tous les ans au nombre de plus de 50. mille. Ils partent de Constantinople vers la fin du mois de Mai, & trouvent à Damas ceux de la Natolie & de la Caramanie. Les Persans s'assemblent à Babylone ; ceux d'Egypte au Grand Caire, & tous ensemble au mont Ara-fat, où, avant que d'en partir, ils font un Corban ou Sacrifice, & mille superstitions. Tout ce peuple est conduit par un Sur-Emir, que le G. Seigneur nomme, & qui y envoie tous les ans 500. sequins, un Alcoran garni d'or sur un chameau, qui au

retour du voyage est dispensé de travailler pendant le reste de sa vie, & autant de drap noir qu'il en faut pour orner les Mosquées de la Mecque. On coupe en très-petits morceaux le drap de l'année précédente, & on le donne aux Pélerins comme une relique & une marque qu'ils ont fait le pélerinage : ils le gardent comme un don du Ciel, & il leur sert de Caab vers lequel il font leurs priéres.

Après le jeûne du Ramazan vient une Fête qui dure trois jours, qu'on apelle le Grand Bairam, pour le distinguer du Petit que l'on ne célébre que 70. jours après. On fait des réjouissances par tout, on éteint les lanternes qui sont autour de Minarets des Mosquées, on entend les tambours & les trompettes dans toutes les places publiques & dans les maisons des personnes de condition, enfin on ne songe qu'aux divertissements. Dans le Sérail tous les Officiers du G. Seigneur vont lui faire compliment, chacun selon sa qualité, & les Sultanes qui ont été renfermées pendant toute l'année, se récréent pendant ces trois jours.

Le vin & le porc sont Haram chez les Turcs, c'est-à-dire, chose abominable : mais quant au premier ils ne peuvent pas s'en abstenir tout-à-fait, malgré le défense

expresse

expresse qui est dans l'Alcoran, & la malédiction de Mahomet. Les Ministres d'Etat en boivent avec plus de précaution que les autres, pour ne pas scandaliser les autres, & n'être pas exposés à la censure.

On compte chez les Mahométans 72. sectes, dont il seroit trop long & trop difficile d'en expliquer les différentes opinions. Les deux principales sont celle des Turcs, c'est-à-dire de Mahomet; & celle des Persans, c'est-à-dire de Hali, qu'ils disent avoir été plus parfait que Mahomet, quoique son Disciple; c'est pourquoi on leur donne le nom de Schiites. Il y a quatre sectes chez les Turcs, qui passent pour orthodoxes, & qui ne se distinguent que par quelques cérémonies extérieures. La premiére s'apelle *Haniffa*, dont on fait profession en Turquie, en Tartarie & dans d'autres Provinces voisines. La seconde se nomme Scaffia, que suivent les Arabes. La troisiéme Malechia, que l'on professe à Tripoli, Tunis, Alger, & autres lieux d'Afrique. La quatriéme Hambella, qui est suivie seulement en quelques endroits de l'Arabie.

Le Sectateurs de ces quatre sectes se souffrent les uns les autres, & ont même une amitié réciproque entr'eux; Mais ceux qui sont attachés aux opinions de

quelque Prédicateur ſchiſmatique, ſe haïſſent mortellement, & ſe donnent les noms de leurs anciennes héréſies. Par éxemple les Moatazali ſont contraires aux Seffazi, les Cadari aux Giabari, les Morgis aux Waidi, le Schiites aux Chavarrigi.

Il s'eſt introduit depuis quelques années une ſecte dans le Sérail, de laquelle ſont les perſonnes bien élevées & polies, qui pourroit ouvrir un grand chemin aux Miſſionnaires Evangeliques; on l'apelle la ſecte des Chapineſſahy, qui ſoutiennent conſtamment que *Jeſus-Chriſt eſt le vrai Rédempteur du Monde* : & elle détruit ſans doute par là les premiers principes de Mahomet : mais cette ſecte eſt perſecutée juſqu'à attirer la mort.

Parmi une ſi grande quantité de Religions, on ne manque pas de trouver un nombre innombrable de ceux qui ſont profeſſion de l'Athéiſme, ſur tout à Conſtantinople; ils s'apellent Mouſcrini, c'eſt-à-dire *nous avons le vrai ſecret.* Ceux qui ſont profeſſion de cette abominable ſecte, prétendent en ſçavoir plus que les autres.

Les Religieux Mahométans ne ſont pas tous d'un même nom, ni d'une même inſtitution, mais différens les uns des au-

tres, ſelon leurs Fondateurs, comme les Moines, chez nous.

Les plus anciens Fondateurs & Chefs d'Ordres chez les Turcs ſont Chalvetti & Naksbendi. Du premier ſont venus, ſelon le différent nom de leurs Maîtres & de leurs Réformateurs, les Nimetulahi, Kadri, Kalenderi, Edhemi, Hizrevi, Bektaſſea. Du ſecond, les Earubuaris & Mevelevi. Ces derniers ſont en grande réputation, & ont la Maiſon principale, qui commande à toutes les autres de l'Ordre, à Cogni, où l'on nourrit plus de 400. Dervis; ce mot ſignifie Pauvres en leur langue.

CHAPITRE II.

Du Gouvernement politique des Turcs.

LE Gouvernement politique des Turcs paroît d'abord n'être point fondé ſur des régles certaines, & plein ſeulement de barbarie & d'ignorance : il faut convenir cependant qu'il l'eſt ſur quelque principe ſtable, qui contrepéſe tous les autres défauts : parce qu'autrement il ne ſeroit pas parvenu, par hazard à un ſi haut degré de puiſſance; & y étant parvenu, il ne

s'y seroit pas conservé.

Il doit toute sa grandeur à la force de ses armes, qui ont contraint enfin & les sujets & les puissances voisines de ceder; comme aussi à la fierté de ses Soldats qui ont été les instrumens d'un si grand ouvrage, accoûtumés soit par reconnoissance, soit par l'obligation de la discipline à raporter tout à la grandeur & à l'utilité de leur Maître.

Or l'Empereur Ottoman est l'unique Maître de tout ce qui se trouve dans la vaste étendue de ses Etats. Toutes les Villes, Villages, & Châteaux, les biens, les héritages, les armes, les vivres, enfin les hommes mêmes lui apartiennent. Personne ne possede rien, que de sa libéralité, & il est en pouvoir de la révoquer; excepté les biens, que l'on a donné aux Mosquées par des legs pieux, pour l'utilité des pauvres, des malades & des voyageurs. Cela est cause que tous ses sujets s'attachent à lui obéir aveuglément, pour en mériter la faveur, d'autant plus que cette parfaite obéissance leur a été commandée par leur faux Prophete, le Fondateur de cette grande Monarchie; & ils croient fermement aller en Paradis, s'ils meurent par ordre du Prince, ou en executant ses Commandemens,

Cette haute idée que les Turcs ont du G. Seigneur, fait que par une flatterie impudente ils l'apellent Dieu en terre, l'Ombre de Dieu, le Frére du Soleil & de la Lune, le Diſtributeur de toutes les Couronnes du Monde &c. Les Cadis ou les Docteurs de la Loi ſoûtiennent qu'il eſt infaillible & au deſſus des Loix; & qu'il les explique, c'eſt-à-dire, qu'il les corrige ou les annulle, quand il lui plaît : enſorte que quoiqu'il ait coûtume de conſulter le Muphti, celui-ci fait toûjours ſes efforts pour s'accommoder à l'inclination de ſon Souverain, ſçachant par expérience que s'il faiſoit autrement, le moindre riſque qu'il courroit, ſeroit de perdre ſon Emploi. Par conſéquent il ne ſe peut pas que le G. Seigneur ne ſoit puiſſant dans un ſouverain degré, en réuniſſant dans ſa perſonne la puiſſance ſur les choſes profanes, & ſur les Miniſtres des choſes ſacrées; de même que l'ont eu les Empereurs de Rome juſqu'au tems de Gratien.

Toute la grande puiſſance & l'autorité du G. Seigneur n'empêche pourtant pas qu'il ne ſoit obligé de gouverner ſelon les Loix, s'il veut accomplir ce qu'il jure de faire en prenant le Gouvernement de l'Empire, ce qui ſe fait de la maniére qui ſuit.

On porte le nouvel Empereur dans un lieu proche de Conſtantinople, que l'on apelle Job, où ils croient qu'eſt le Sépulchre de ce modéle de patience, dont l'Ecriture parle, mais que les Turcs, très-mauvais Chronologiſtes, diſent avoir été un des Juges de la Cour de Salomon, comme auſſi qu'Alexandre le Grand a été le Général de ſes armées. Quand l'Empereur eſt arrivé, on prie Dieu qu'il envoie ſa bénédiction ſur celui qui doit exercer une Charge de ſi grande importance. Le Muphti enſuite, en l'embraſſant, le bénit; & l'Empereur jure de défendre la Religion & les Loix de Mahomet : alors les Vizirs du Banc, & les autres Bachas lui font une révérence très-profonde. Après avoir baisé la terre & le bord de ſa robbe, ils le reconnoiſſent pour Empereur légitime, & le conduiſent comme tel au Sérail.

C'eſt de cette maniére que le G. Seigneur eſt obligé d'obſerver les Loix : mais d'un autre côté il peut ſe mocquer d'un tel ſerment, parce que l'Alcoran même dit, que l'Empereur eſt l'Oracle & l'Interpréte infaillible des Loix, comme on l'a dit auparavant, & lui donne l'autorité de les changer & de les annuller, quand il arrive qu'elles ſont contraires au

bien de l'Etat. C'eſt pour cela que les Turcs les plus ſçavans diſent qu'on ne peut jamais dépoſer le G. Seigneur pour ſes fautes, & que perſonne n'a le droit de lui en faire porter la peine, ni de lui faire rendre compte, quand même il ruineroit la moitié de ſes Etats en une demie heure.

Tous ceux qui reçoivent des apointemens du Tréſor public, prennent la qualité de Kouli, c'eſt-à-dire Eſclaves du G. Seigneur, juſqu'au Vizir même & les autres grands Officiers; & le mot Kouli ou Eſclave emporte chez eux l'idée d'un homme entiérement diſpoſé à executer les ordres de ſon Maître, & par là, il eſt plus eſtimé que tous les autres ſujets.

Le Sérail, qui devroit avoir plûtôt le nom de Priſon, eſt véritablement rempli de ces ſortes d'Eſclaves; parce que ſi on ôte la propreté du lieu & la richeſſe des habillemens, quelle difference y a-t-il des Priſonniers aux Eunuques, aux Pages & aux Dames qui y ſont renfermés? Il eſt bien vrai qu'ils ſont tous eſclaves ou de race d'eſclaves, même le G. Seigneur, ſi on regarde ſa mére; & peut-être n'y a-t-il point de Turc qui puiſſe ſe vanter d'avoir joui d'un état libre pendant trois générations. On ne doit pas s'étonner, qu'au lieu que la milice des anciens Ro-

mains étoit ſi noble & ſi opoſée à l'état ſervile, on trouve que celle des Turcs, & même ſes principales Troupes, qui ſont les Spahis pour la Cavallerie, & les Janniſſaires pour l'Infanterie, ſoient compoſées de gens qui ne ſçavent qui ſont leurs Péres, de quel pays ils ſont, ni quelle Religion ils profeſſent.

Cette condition au reſte de Spahis, des Janniſſaires, & de la plus grande partie des Grands Officiers de la Porte, eſt miſérable pour eux-mêmes, & ne laiſſe pas d'être très-utile à l'Etat : parce que cette obéiſſance, cet amour & cette obligation que l'on a pour les péres, ceux-ci la portent au G. Seigneur, à qui ils ſont obligés de l'éducation, des biens & des dignités : Outre cela il n'y a point de ſuite de famille qui engage quelqu'un à mal agir dans l'adminiſtration des Offices, & de la Juſtice ; & ſi ce n'étoit l'avarice qui s'eſt emparée du cœur des Mahométans au delà de ce qu'on peut croire, il n'y auroit pas d'endroit dans le Monde où la Juſtice fût adminiſtrée avec plus de régle. Cependant, cela eſt ſans raiſon : pourquoi accumuler tant de richeſſes, qui ſont ſouvent l'unique motif pour lequel le G. Seigneur les fait étrangler ?

Mais pour donner une idée de ceux

qu'on éléve dans le Sérail, on doit ſçavoir que ceux qui ſont deſtinés aux premiéres Charges de l'Empire, s'apellent Ichioglans, & ſont la plûpart enfans de Péres Chrétiens, que l'on a faits priſonniers en tems de guerre, ou que l'on a emmenés en tribut de pays fort éloignés.

Avant que d'être reçus (ce qui n'arrive pas s'ils n'ont bonne mine) on les préſente au G. Seigneur, qui les envoie dans quelqu'un de ſes trois Sérails, ſçavoir de Pera, d'Andrinople ou de Conſtantinople : retenant toûjours les meilleurs pour le Grand Sérail, d'où l'on tire le plus ſouvent les Grands Officiers.

Ils ſont là diviſés en deux Chambres, qu'on apelle Odà : on écrit leur nom, leur ſurnom, leur âge, leur patrie, & les gages que le G. Seigneur leur donne par jour, qui eſt ordinairement de 5. Aſpres ; on en envoie une copie au Teſterdar, ou Tréſorier général, qui a ſoin de payer tous les quartiers les gages ordonnés. La premiére Chambre s'apelle Bojuch-Odà, où il y a ordinairement 400. Ichioglans. La ſeconde Chuc-Kuk-Odà, où il n'y en a que 250. Ils dorment dans le longues galleries où il y a des lampes pendant toute la nuit, & entre chaques 5. ou 6. lits, il y a un Eu-

nuque qui y couche, pour empêcher qu'il ne se fasse rien de deshonnête ; & le même les accompagne lors qu'ils vont aux nécessités.

Ils sont aussi sous la discipline du Capà-Agà, c'est-à-dire le Chef des Eunuques blancs, qui les traite avec beaucoup de sévérité, en les châtiant rudement, pour la moindre faute, ce qui se fait ordinairement en les frapant sous la plante des pieds. De sorte que par force ils deviennent tous patiens, humbles & prêts à executer tout ce qu'on leur commande ; ce qui, selon l'opinion des Turcs, les rend plus propres à commander. Ils aprennent ordinairement de leur Hogias ou maître, tout ce qui concerne la Religion, & les langues Turque, Arabe & Persanne.

Ils sont habillés d'un bon drap d'Angleterre : ils sont nourris principalement de ris, sans aucune superfluité ; on ne les laisse point parler à leurs amis ni à leurs parens, sans une permission expresse du Capà-Agà.

Lorsqu'ils ont apris les Lettres, si l'on trouve qu'ils aient acquis des forces de corps, on leur enseigne quelque métier, & on leur aprend à manier la pique, la lance, la massue de fer, à tirer de l'Arc,

à lancer un Geris ou Dard, & à monter parfaitement bien à cheval, & plusieurs exercices différens. Comme cela se fait dans le Sérail, le G. Seigneur passe ordinairement son tems à les voir s'exercer, sur tout à cheval; il y a des jours marqués, pour faire combattre les Eunuques noirs contre les Pages blancs, où chacun fait ses efforts pour la gloire de sa couleur, comme faisoient autrefois les quatre couleurs quadrilles dans le Cirque Romain.

Lorsqu'ils sont instruits, on leur donne le soin de laver le linge du G. Seigneur, ils sont alors habillés de Soie, & leurs gages sont augmentés de 4. Aspres de plus. De-là lorsqu'il y a des places vacantes, ils passent dans le Hoinà-Odà, qui est la Chambre du Trésor, ou bien dans le Kilar, où l'on garde les Confitures & les Sorbets du G. Seigneur: & enfin ils passent dans le Haz-Odà qui est la Chambre des 40. Pages, qui sont toûjours proche de l'Empereur, dont 12. possedent les Emplois suivants.

1. Le Selectar-Aga porte l'épée.
2. Le Cieodar-Aga porte la mante.
3. Le Rechinbtar-Aga tient l'étrier.
4. L'Ebrictar-Aga porte l'eau à boire & à laver.
5. Le Zulbentar-Aga accommode le Turban.

6. Le Kem-Hafar-Aga a ſoin du linge.

7. Le Cheſnigir-Bachi le Premier Maître d'hôtel.

8. Le Zangergi-Bachi a ſoin des chiens.

9. Le Turnackgi-Bachi coupe les ongles.

10. Le Berber-Bachi le Premier Barbier.

11. Le Mahoſa-begi-Bachi le Collateral Général.

12. Le Teskeregi Bachi le Premier Secretaire.

Il y a encore d'autres Emplois fort honorables.

Le Dogan-Bachi le Grand Veneur.

Le Humaungi-Bachi l'Intendant des Bains.

L'Ars Agalar, celui qui préſente les mémoires.

Le Hazna-Kiabaſi le Second Tréſorier.

Le Kiler-Kiabaſi, le Deputé pour le Sorbet, le Sucre &c.

Le Capà-Agaſi le Premier Maître des Pages.

Le Haz-Oda Bachi, le Premier Commandant de la Chambre de l'Empereur.

Les quarante qui remplacent ces Em-

plois & qui sont souvent proche de la personne du Prince, reçoivent souvent des presens de ceux qui en veulent obtenir quelque grace : aussi-bien que des premiers Officiers de l'Empire, lors que le G. Seigneur les envoie pour quelque affaire : ils deviennent de cette maniére-là fort riches, & peuvent faire les dépenses nécessaires lorsqu'ils sortent du Sérail avec quelque dignité, ce qui n'arrive point avant l'âge de 40. ans.

Toute l'étude que l'on fait dans le Sérail consiste dans les beautés de la langue Arabe & Persanne, avec quelque peu d'Astrologie; les autres Sciences que l'on professe chez nous, leur sont tout-à-fait inconnues, de maniére que c'est une honte, de voir combien peu ils sçavent de Geographie & de Navigation. L'Imprimerie est défendue chez eux, pour éviter le progrès dans les Sciences, qui seroit nuisible à un Gouvernement qui n'est réglé que par la dureté de celui qui commande, & l'ignorance de celui qui obéit.

La Charge de Premier Vizir, autrement Vizir-Azem est la plus grande, & en même tems la plus dangereuse de l'Empire Ottoman; le G. Seigneur la donnant à quelqu'un, il lui donne en même tems son Sceau, & avec le Sceau toute son au-

torité. D'un coté il a toûjours une Cour d'environ deux mille perſonnes; ſon Turban eſt garni de deux aigrettes garnies de diamans; on porte devant lui un bâton d'où pendent trois queues de cheval, & qui eſt ſommé d'une balle dorée; on peut décider en ſa préſence quelque cauſe que ce ſoit, ſans ſuivre le cours ordinaire des Tribunaux. Le Vendredi il tient le Divan dans ſa maiſon; pour le Dimanche, le Lundi & le Mardi, c'eſt dans le Sérail. Lors qu'il deſcend de cheval pour entrer dans le Divan (où il eſt accompagné ordinairement de pluſieurs Chiaoux, & d'autres Officiers, apellés Mutafaracà, qui ſont deſtinés pour cela) il reçoit les acclamations d'une infinité de peuple. Enfin ſon autorité reſſemble à celle de ſon Maître; ſinon qu'il ne peut point faire couper la tête à aucun Bacha, ni punir aucun Soldat, ſans la participation de ſon Capitaine. Celui qui veut ſe plaindre au G. Seigneur de quelque injuſtice, que lui aura fait le Vizir-Azem, n'a qu'à mettre du feu ſur la tête & courir à l'endroit où ſe trouve le Sultan, ſans que perſonne puiſſe l'en empêcher.

Cette dignité eſt bien ſcabreuſe; il n'y a guéres eu de Vizir qui ait joui long-tems d'une telle autorité, & il y en a encore

bien peu qui la perdent, sans perdre la vie en même tems; parceque le G. Seigneur le rend souvent garant de tout le mal qui arrive.

Un Premier Vizir ayant proposé un jour cette difficulté à résoudre à quelques Bachas, quel étoit le moyen de rester long-tems dans une si grande Charge; le Kiupurli répondit, que s'il l'occupoit, il croyoit qu'il n'en pourroit prendre de plus sur, que de tenir le G. Seigneur occupé dans une guerre étrangére.

Il y a encore 6. autres Vizirs, que l'on apelle du Banc, comme on l'a dit ailleurs, qui n'ont point voix délibérative, mais qui donnent leurs avis : ils vivent ordinairement assez tranquillement avec des apointemens d'environ deux mille écus par an.

Après le Vizir-Azem suivent en dignité les Beglierbeys, qui sont comme les Archiducs d'Europe, & qui ont plusieurs Sangiacs qui sont comme des Comtes ou des Barons, plusieurs Beyr-Agà & autres Officiers de moindre rang. Le G. Seigneur donne à chaque Beglierbey, pour marque d'honneur, trois bâtons, que les Turcs apellent Tug, à chacun desquels il y a une queue de cheval, avec une boule dorée au dessus. Les Bachas en

ont deux, & les Sangiacs-Beys un.

Ces Beglierbeys sont de deux sortes. On apelle les premiers Hasile Beglierbey, qui ont des rentes fixes assignées sur les lieux de leur Jurisdiction. On apelle les autres Saliane Beglierbey, qui sont payés par les Officiers du G. Seigneur des revenus que l'on tire des Provinces de leur Gouvernement. Ces dignités dépendent ordinairement du bon plaisir du G. Seigneur, cependant en certains endroits, elles passent par voie d'héritage des péres aux enfans. Outre ces revenus certains, ils ont plusieurs maniéres scelerates de s'enrichir, comme en feignant des crimes & confisquant les biens, ou envoyant leurs esclaves en campagne commettre des vols & *dépouiller les voyageurs.*

Il y a dans chaque Gouvernement trois autres Officiers Généraux, sçavoir le Muphti, le Reis-Effendi qui est le Secretaire d'Etat, que l'on apelle aussi Reis-Kitah, & le Tefterdar-Bachi ou grand Trésorier.



CHAPITRE III.

De la Milice des Turcs.

CHez les Turcs, la même discipline n'est pas restée avec les anciens noms des Charges militaires. Les Soldats sont plûtôt des voleurs, & les principaux Officiers commettent de trop grandes fraudes, touchant le nombre de Soldats qu'ils devroient avoir, & qu'ils n'ont point, ce qui fait un grand tort au Trésor de leur Maître; & pour la moindre petite occasion, ils accordent une patente d'Ostorachi, qui reçoit la paie, & n'est pas obligé d'aller à la guerre, au lieu qu'autrefois on ne la donnoit qu'aux Invalides. Les Jannissaires aussi, à cause de leur petite paie, se sont si fort accoutumés à la vie tranquille des arts méchaniques, qu'ils évitent autant qu'ils peuvent d'aller à la guerre; & s'ils y vont, ils sont poltrons & paresseux plus qu'on ne le peut croire.

Les Soldats de l'Empire Ottoman sont de deux sortes. Les uns se maintiennent avec les terres que le G. Seigneur leur donne en fief, & les autres sont payés tous les jours du Trésor public. De la pre-

miére ſorte ſont les Zaims, qui ſont comme des Barons, & les Timariots, qui ont autant de terrein qu'en avoient les Vétérans des anciennes légions Romaines, & ceux-là croiſſent en nombre à meſure que les Etats du G. Seigneur s'agrandiſſent. De la ſeconde ſont les Spahis à cheval, & les Janniſſaires à pied, les Armuriers, les Bombardiers & les Soldats de Marine, que l'on ne paie que quand il s'embarquent.

Les Zaims ont depuis 20. mille juſqu'à 90. mille Aſpres de revenu, & pas plus, parce que 100. mille ſont la ſolde d'un Sangiac; de même celui-ci ne peut pas avoir plus de 190. mille & 999. Aſpres, parce qu'en y ajoûtant un, ce ſeroit la paie d'un Beglierbey. On apelle chaque Zaim, Koulis, c'eſt-à-dire, Epée; & lorſque les Turcs veulent calculer combien de monde doit lever un Beglierbey, ils diſent tant d'Epées, ſans faire mention des hommes. Les Zaims ſont obligés de ſervir avec leurs tentes, où ils ſont des écuries & des cuiſines; ſelon leur qualité, ils ſont obligés de donner un homme à cheval, que l'on apelle Gebelou, pour chaque 5. mille Aſpres, qu'il a de revenu.

Les Timariots ſont de deux eſpéces, on

apelle les uns Tezkerebir & les autres Tezkeretis. Les premiers reçoivent leur ſolde de la Cour, qui a coutume d'être depuis 5. mille Aſpres, juſqu'à dix 19. mille 999. auſquels en ajoûtant un, cela feroit la paie d'un Zaim. Les ſeconds ont leur patentes de Beglierbeys du pays, & leur ſolde eſt de 3. mille Aſpres juſqu'à 6. mille. Les Timariots ſont obligés de ſervir avec des tentes plus petites, & chaque homme qui l'accompagne doit porter 3. ou 4. paniers, parce qu'ils ſont obligés auſſi-bien que les Spahis, de porter la terre & les pierres pour faire les tranchées. Ils doivent mettre un homme à cheval, pour chaque 3. mille Aſpres, qu'il a de revenu.

Les Zaims & les Timariots ſont diſpoſés en maniére de Regimens ſous un Colonel, que l'on apelle Alai-Begler. Au deſſus des Colonels ſont les Bachas & les Sangiacs; & au deſſus de ceux-ci ſont les Beglierbeys, qui ſont commandés par un Capitaine Général apellé Seraiker.

Les Zaims peuvent ſe diſpenſer de ſervir ſur mer, en payant une certaine ſomme d'argent, avec laquelle on prend dans l'Arſenal d'autres Soldats qu'on apelle Deria-Caleminde. Les Zaims & les Timariots ſont obligés de ſervir en perſonne

ſur terre ; & s'ils ſont malades, ils ſe font porter en litiére ; ſi ce ſont des enfans, on les porte dans des paniers attachés ſur les chevaux ; & ainſi dès l'enfance, on les accoutume aux fatigues & aux dangers de la guerre. Toute cette Milice, en prenant le nombre le plus bas, peut faire cent mille Combattans, auſquels ſe mettent en tems de guerre quantité de Gionollous ou Aventuriers qui ſe maintiennent à leurs dépens, dans l'eſpérance qu'en ſe comportant bien, il pourront avoir les terres de quelque Zaims ou Timariot, qui meurt dans la bataille.

Le Milice d'Egypte conſiſte en 12. Beys qui deſcendent pour la plûpart de l'ancienne famille de Mammelucs. Chaque *Bey* a 500. *hommes* d'armes, qui lui ſervent continuellement de garde. Tous les 12. commandent un corps de 20. mille chevaux, entretenus par le pays, dont le devoir eſt d'accompagner d'un lieu à un autre les Pélerins, qui vont à la Mecque, & de conduire en ſûreté à la Porte le tribut de 600. mille ſequins que l'Egypte paie tous les ans.

Il y a outre cela dans la Milice Turque des Milices auxiliaires. Quand le G. Seigneur marche en perſonne, les Tartares de la Crimée doivent s'y trouver au

nombre de 100. mille. Si c'eſt le Premier Vizir qui marche, le Kam doit y envoyer ſon Fils avec 40. mille Combattans. Tout ce dont nous avons parlé juſqu'à preſent eſt Cavalerie.

Quant à la Milice qui eſt payée du Tréſor du Sultan, elle eſt de deux ſortes, les Spahis & les Janniſſaires. Les premiers ſont encore de deux ſortes, les Silhatars qui ont l'Etendart jaune & les Spahogiars qui ont le rouge. Ces derniers ſont comme les ſerviteurs des autres, mais peut-être plus eſtimés, parce qu'on compte que du tems de Mahomet III. ils gagnérent une bataille, que la lâcheté des Silhatars leurs maîtres, avoit preſque fait perdre.

Ces Soldats ont pour armes un cimiterre, une lance apellée Miſrak, au lieu de laquelle ils portent quelquefois un javelot, qui eſt une eſpéce de dard long de deux pieds. Il y en a auſſi qui ont une épée large & droite, des piſtolets, des carabines, des arcs & de fléches : Ils ne font pas pourtant grand cas des armes à feu, diſant que dans la mêlée, ils font plus de bruit que d'effet. Dans le combat ils crient de toute leur force Allah, Allah, & tâchent de rompre l'ordre & les rangs de l'Ennemi ; mais ſi cela ne réuſſit

pas à la troisiéme fois, ils se retirent. Le pire est qu'ils ne se battent point par troupes, mais tous pêle-mêle; c'est ce qui est cause que quand l'armée Turque est une fois mise en déroute, il est impossible de la faire retourner au combat.

La Solde des Spahis est depuis 12. jusqu'à 100. Aspres par jour. S'ils commettent quelque faute, le châtiment est d'être battus sous la plante des pieds, comme les Jannissaires sur les fesses; l'on en agit ainsi, afin que ceux-ci n'aient point les pieds offensés, puisqu'ils sont contraints de marcher, & que ces premiers n'aient point les fesses offensées, puisqu'ils sont obligés d'être à cheval.

Lorsque le G. Seigneur va en personne à la guerre, il leur fait un present de 500. Aspres, comme aussi aux Jannissaires; on apelle ce don-là Sadac-Ackekiaf, c'est-à-dire pour acheter des arcs & des fléches.

Il y a en tems de guerre 4. autres sortes de Spahis, que l'on enrôle selon le besoin, sçavoir les Sag-Ulefigis qui marchent à la droite de Spahaoglanis & portent l'Etendart blanc & rouge; les Ulefigis avec l'Etendart blanc & jaune; les Sagout-ebas, c'est-à-dire les Soldats de fortune, avec l'Etendart verd; & les Solgourebas avec le blanc.

Ces Spahis, que l'on apelle Mutafaracas, ne sont pas plus de 500. on les tire ordinairement du Sérail, & ils ont 40. Aspres par jour de paie. Leur devoir est d'accompagner le G. Seigneur en voyage, & c'est pour cela qu'ils sont en grande réputation.

Les Jannissaires, qui sont un corps nouveau, est le nerf principal de l'Infanterie Turque. Avant que d'être reçus dans cette Milice, on les accoutume à la fatigue parmi les Azamoglans. Leur Chef s'apelle Stambol-Agasi. Il porte le menton razé pour marque de servitude. Dans le tems passé, ils devoient être enfans de Chrétiens d'Europe; mais on n'observe plus cela.

Le Général de Jannissaires s'apelle Jannisar-Agasi, & lorsqu'il meurt, ses biens ne sont pas confisqués, mais mis dans le Trésor de Jannissaires.

Le Lieutenant Général, Kiabia-Beg.

Le Sur-Intendant du Bagage, Sephan-Bachi.

Le Garde des Grues du G. Seigneur, Turnagi-Bachi.

Les Gardes des Chiens, Samsongi-Bachi.

Le Capitaine des Archers, Solak-Bachi.

Le Capitaine des Primats, Soubachi & Assas-Bachi.

Le Commandant des Pages, apellés Peighis & qui sont au nombre de 60. avec des bonnets d'or battu, Peig-Bachi.

Le Grand Prevôt, Mezaraga.

Les armes ordinaires des Jannissaires sont l'arquebuse, le cimeterre & les crics; ils combattent en confusion comme les Spahis, excepté que quelquefois ils forment un Bataillon triangulaire.

CHAPITRE IV.

De quelques coûtumes & Loix des Turcs, des Revenus du G. Seigneur, & d'autres choses remarquables.

QUnat aux coûtumes, les Turcs sont tout-à-fait barbares, incivils, plus orgueilleux que quelque Nation que ce soit, menteurs, adonnés à l'oisiveté, avides d'argent, ignorans, & ennemis du nom Chrétien. Les procès y sont fort courts, mais on est exposé à la fausseté des témoins, & l'on juge très-souvent en faveur de celui qui donne le plus, sans avoir égard à celui qui a raison : Cela

Cela vient de la vénalité des Charges dans l'Empire Ottoman. Chaque Miniſtre emploie toute ſon adreſſe à voler & oprimer les peuples, pour payer les ſommes que les Juifs leur ont prétées à une uſure exorbitante, & ſe rembourſer des exceſſives dépenſes qu'ils ont faites pour avoir de l'Emploi. Car autrement ſi leurs Loix étoient obſervées, elles ſeroient conformes à ce que la Nature dicte; puiſque dans les Affaires criminelles, ils condamnent le voleur à la potence; l'homicide à avoir la tête tranchée; le coupable en fait de Religion à être brûlé; le criminel de léze-Majeſté, à être trainé à la queue d'un cheval & puis empalé; & celui qui auroit eſtropié quelqu'un d'un membre, ou le lui auroit coupé, à la peine du Talion, comme dans les Loix Impériales. Les faux-témoins ſont condamnés à être promenés par toute la Ville en chemiſe, montés à rebours ſur des ânes, tenant la queue en guiſe de bride, & ayant les épaules chargées de trippes & autres inteſtins puants, enſuite d'être marqués avec un fer rouge au front & aux joues, afin d'être rendus par là inhabiles à témoigner.

L'éxécution ſe fait promtement, parce que dans le Criminel chaque Cadi, (fût-ce même du plus petit Village) ne

reconnoit aucun Supérieur à qui on puisse en apeller ; mais s'il ne fait pas profession de l'étude des Loix, il a besoin de la signature de l'Assesseur, pour faire éxécuter la Sentence, quand même il seroit des premiers Bachas de l'Empire.

Dans le Civil, après que l'on a entendu les Parties, qu'on a éxaminé les témoins, qu'on a produit les piéces, ils sont obligés de juger les affaires sur le champ. Les Contrats de mariage se font devant le Cadi, qui fort souvent juge de la validité ou de l'invalidité des mariages; car, comme on l'a déja dit ailleurs, les Mahométans ne font point de distinction entre les Causes Ecclesiastiques & les Séculiéres : ils passent indifféremment des unes aux autres ; mais l'avarice cependant & la soif de l'argent étouffent la raison & l'équité dans le cœur de ces Juges Musulmans, ce qui fait que les Loix sont rarement observées. S'il arrivoit que plusieurs Chrétiens tuassent un Turc, il faudroit outre la mort d'un Chrétien, que les autres rachetassent encore à force d'argent leur pardon du Juge & des parens du mort, à qui apartient l'éxécution de la Sentence.

Il est difficile de donner une état certain des revenus annuels du G. Seigneur;

parce que provenans de divers Royaumes d'Aſie, d'Europe & d'Afrique, & des dépouilles des malheureux Bachas & autres Miniſtres de l'Empire, ils varient à tous momens. Tel qui obtient quelque Emploi, eſt obligé de faire un grand preſent à l'Empereur; par éxemple le Bacha du Caire ne peut pas moins donner que 500. mille écus pour ce poſte-là, & autant aux principales Sultanes, au Muphti, au G. Vizir, au Caïmacan & autres favoris qui doivent le protéger. S'il n'a pas cette ſomme d'argent, il faut qu'il l'emprunte de ſes amis ou des Juifs à cent pour cent d'interêt. Le Sultan n'eſt pas encore content de ce qu'il a reçu d'abord du Bacha; car quand il ſçait qu'il a payé ſes dettes & qu'il devient riche, il lui envoie par un Exprès un preſent d'une veſte, d'une épée & d'un poignard, ſur quoi il doit faire un autre preſent qui vaille dix fois plus que celui qu'il a reçu, ſinon on lui en renvoie un autre fatal, qui conſiſte en une hache d'armes, ou une épée, ſigne qu'il n'eſt pas bien dans l'eſprit de l'Empereur; que s'il ne fait pas ſon poſſible pour l'apaiſer au plûtôt, il perdra la tête en peu de tems; politique barbare dont ſe ſervent les Princes Ottomans pour ſe faire reſpecter, en ſuçant le ſang des

peuples leurs ſujets, par le moyen des Bachas qui ſont pour eux comme d'autant d'éponges.

Ce ne ſont pas ſeulement ces preſens, qui ne ſont volontaires qu'en aparence, qui ſervent à remplir les coffres du G. Seigneur ; mais lorſque les Bachas ou d'autres Miniſtres avouent à la mort que tout ce qu'ils poſſédent ne vient que de la bonté de leur Maître, le Sultan s'empare de tous leurs biens & s'en fait héritier au préjudice des enfans, qui ſont ſouvent ceux de ſa propre Sœur. Cela ne ſeroit rien encore, s'il attendoit qu'ils mouruſſent d'une mort naturelle ; mais le pire eſt qu'il ne ſe paſſe preſque point d'années, qu'on ne faſſe couper la tête à quelques-uns de ceux que l'on croit être le plus dans ſa faveur. Outre cela, tous les ſujets de cette vaſte Monarchie paient trois pour cent de tout ce qu'ils ont, ſans parler des impoſitions & des taxes qu'on leur fait payer pour entrer en poſſeſſion des héritages qui leur arrivent. Une grande preuve que nous avons des richeſſes immenſes de ce Prince, ce ſont ces ſommes prodigieuſes qu'il lui faut pour maintenir tant de garniſons en Europe, en Aſie, en Afrique, & pluſieurs armées en même tems contre les Princes Chrétiens, ſans comp-

ter les millions que lui volent les Miniſtres de ſon Tréſor.

L'Habillement des Turcs eſt long ; celui de deſſous vient juſqu'à la cheville du pied ; celui de deſſus eſt un peu plus court ; les manches en ſont étroites, la couleur en eſt rouge, bleue, ou verte. Leurs Turbans ſont de la même étoffe, ils ſont entourés d'une toile blanche fine. Les caleçons ſont longs, ils tiennent avec les bas & les chauſſons. Ils mettent après cela leur babouches, qui ſont des eſpéces de mules qu'ils ôtent en entrant dans les Moſquées, & dans les maiſons de leurs amis, pour ne pas ſalir le Sofa ou le Tapis. Les femmes portent preſque le même habillement ; mais au lieu de Turban, elles ſe couvrent le viſage de deux mouchoirs, l'un de la bouche en bas & l'autre du nez en haut, ne laiſſant qu'autant d'eſpace qu'il en faut pour voir.

Les Turcs ont de la monnoie d'or & d'argent. De celle d'or il y a les Tourals qui valent 300. Aſpres, autant qu'un Sequin de Veniſe, & les Scherifs qui en valent 270. De celle d'argent il y a des Iſolottes qui valent 80. Aſpres, les demies Iſolottes de 40. Les Paras de 3. Aſpres, & l'Aſpre. En Egypte on ſe ſert du Medin au lieu de l'Aſpre. On ſe ſert

aussi en Turquie de monnoies des autres Princes ; comme des piéces de huit pour 140. Aspres, du Ducat & du demi-Ducat de Hollande à proportion, & des Ducats de Hongrie.

Quant aux fruits, dans les pays que j'ai parcourus, les plus excellens se trouvent en Egypte, & de presque toutes les sortes que nous avons en Europe, outre les dates, qui lui sont particuliéres, & qui y sont admirables. On trouve en Asie & dans la Romélie de tous ceux que l'on a en Italie, mais meilleurs, comme des melons d'hyver, des grenades, du raisin, des poires, des marons, des avelines, & d'autres que l'on conserve frais pendant toute l'année.

Le Climat différe selon la situation de tant de Royaumes. En Egypte l'air est fort mauvais pour les Etrangers. Dans la Romélie & la Thrace, le climat est temperé par tout, & le terroir fertile ; mais les Turcs sont si paresseux, qu'ils ne profitent pas de cet avantage : & les Chrétiens qui y sont oprimés, laissent plûtôt la terre sans être cultivée, que de la cultiver pour les autres. L'Asie Mineure fournit de tout ce qui est nécessaire pour mener une vie heureuse, le climat étant fort tempéré, & le terroir fertile. Ciceron le

dit bien. *Cæterarum Provinciarum veſtigalia, Quirites, tanta ſunt, ut iis ad ipſas Provincias tutandas vix contenti eſſe poſſint. Aſia verò tam opima eſt & fertilis, ut & ubertate agrorum, & varietate fructuum, & magnitudine paſtionis, & multitudine earum rerum, quæ aſportantur, facilè omnibus terris antecellat.*

Les Frontiéres de cette grande Monarchie, ſont l'Allemagne, la Pologne, la Moſcovie, la Perſe & l'Inde : en Afrique, l'Abyſſinie & la Lybie. En Europe, elle eſt baignée par la Mer Méditerranée, le Golfe de Veniſe & la Mer Ionienne ; en Aſie, par le Pont-Euxin & la Mer Egée ; proche de l'Ocean, par les Golfes de Perſe & d'Arabie. Les principales Riviéres qui la ſéparent des autres pays ſont le Boryſthéne, & le Tanaïs. Enfin elle eſt d'une ſi vaſte étendue, qu'en ôtant l'Italie, la France, l'Eſpagne, l'Allemagne, la Pologne, une partie de la Hongrie & de la Gréce, elle contient tout ce que les Romains ſe soûmirent autrefois, & même des Provinces qui ont bien connu à la vérité leurs armes, mais non pas leur domination.

CHAPITRE V.

Chronologie & succession de la Monarchie Ottomane.

L'OPINION de ceux qui veulent que cette puissante Nation soit sortie des grandes Forêts qui sont aux environs des Palus-Mæotides, me paroît assez probable, à cause de l'abondance de toute sorte de gibier qu'on y trouve, & dont elle fait sa nourriture ordinaire.

Le premier qui fonda cette grande Monarchie, fut Osman, qu'on apelloit Ottoman, homme brave & entreprenant, Tartare de nation, & soldat du grand Kan. Après quelques injustices qu'on lui avoit faites, il se retira en Cappadoce avec 60. de ses camarades, & ravagea tout le pays. Le butin que l'on y faisoit en attira plusieurs autres ; quantité de scélérats qui ne pouvoient pas espérer le pardon de leurs crimes, s'y joignirent ; de sorte que par dégrés il devint si puissant & si formidable, qu'après avoir pris plusieurs Villes, il se rendit maître de la Cappadoce, du Pont, de la Bithynie, de la Pamphilie & de la Cilicie : cela arriva en 1300, il régna 18. ans.

Son fils Orcan lui succéda, il marcha sur les traces de son pére, en conservant non-seulement ce qu'il lui avoit laissé, mais profitant des querelles particuliéres des Empereurs de Constantinople, il subjugua la Mysie, la Lycaonie, la Phrygie, la Carie & Nicée. Il régna 36. ans.

Amurat grand maître dans l'art de dissimuler & de régner, succeda à Orcan son pére. Il prit en 1363. Gallipoli en Thrace, ensuite Andrinople, la Mysie, la Servie & la Bulgarie; mais il fut enfin vaincu & tué par Lazare Despote de Servie: il finit ainsi sa misérable vie après 31. années de régne, laissant deux fils, Solyman & Bajazeth.

Bajazeth après avoir fait mourir son frére, conquit toute la Thrace, la Thessalie, la Macedoine, la Phocide, l'Afrique & la Bosnie; il tint ensuite Constantinople assiégée pendant 8. ans; mais y trouvant une forte résistance, il leva le siége pour donner bataille aux Princes Chrétiens qu'il défit. Il fut l'assiéger de nouveau, & après 3. ans de siége, la Ville étant à la veille de se rendre, Tamerlan grand Kan de Tartarie rompit son dessein. Cet Empereur étoit sorti de son pays, & mettant toute l'Asie à feu & à sang,

Bajazet crût qu'il étoit à propos de lever le siége, pour s'oposer à ce torrent, & alla l'attendre sur les confins de la Galatie & de la Bithynie. La bataille se donna, le malheureux Bajazet fut vaincu, avec la perte d'une armée de 200000. hommes, & mis enchaîné dans une cage, où se voyant sans espérance de liberté, il se heurta tant la tête contre les barreaux qu'il en mourut. Ce fut en 1397. que cette catastrophe arriva : il régna 12. ans & 6. mois, laissa trois fils, sçavoir Calapin, Mahomet & Mustapha.

Mahomet étant monté sur le Trône par la mort de Calapin ou Alpin qu'il fit mourir, conquit la Valaquie & la Macédoine, il fixa sa Cour à Andrinople. Il mourut en 1422. après avoir régné 17. ans.

Amurat II. son fils passa en Thrace, & avec le secours des Génois, il défit son oncle Mustapha : ensuite Uladislas Roi de Pologne & de Hongrie, qui avoit rompu la Paix à la persuasion du Pape Eugéne IV. il passa à l'impourvû en Europe avec toute son armée, ayant payé aux Génois 100000. écus pour le passage.

La bataille dura trois jours; enfin Uladislas ayant été tué, Amurat demeura vic-

torieux, reprochant aux Chrétiens leur manque de foi. Après avoir régné 30. ans, il mourut à Burse qui étoit le siége de l'Empire.

Mahomet II. lui succéda; après être monté sur le Trône d'une maniére tyrannique par le meurtre de son frére, il emporta Constantinople en 1435. le 3e. de Mai, & conquit ensuite la Bulgarie, la Dalmatie, la Croatie, Trébizonde & Théodosie, Ville qui apartenoit aux Génois, & qu'on apelle aujourd'hui Caffa. Il mourut en 1481. après 31. ans de régne, âge de 58. ans, laissant deux fils, Bajazet & Zizisme.

Bajazet ayant chassé son frére, conquit plusieurs pays, pendant un régne de 32. ans.

Selim I. son fils subjugua une grande partie de l'Egypte; de retour à Constantinople il y mourut en 1520. âgé de 46. ans, après en avoir régné 8.

Soliman prit Belgrade, Rhode, Gran & Bude. Il mourut la 47e. année de son Empire.

Selim II. enleva Chypre aux Vénitiens; les Chrétiens gagnérent sur lui la fameuse bataille de Lepante.

Amurat III. vint ensuite, après lui Mahomet III. qui ne parvint à l'Empire

qu'après le meurtre de plusieurs de ses fréres. Achmet monta sur le Trône, & après lui son frére Mustapha qui fut déposé; l'on mit Osman à sa place, qui étant malheureux dans la guerre qu'il avoit contre les Polonois, & voulant réprimer l'insolence des Jannissaires, fut assassiné par eux, à l'instigation du Muphti.

On retira Mustapha de prison, on le remit sur le Trône; mais on l'en fit descendre au bout d'un an, à cause de son incapacité.

Amurat IV. succéda, il mourut à Constantinople en 1640. à l'âge de 33. ans.

Ibrahim le I. de ce nom succéda à son frére Amurat: *il déclara* en 1645. la guerre aux Venitiens & aux Chevaliers de Malte. Ses armes eurent un sort fort variable dans l'Isle de Candie. Il fut enfin assassiné en 1648. par ses Sujets rebelles, qui avoient tué le G. Vizir quelque tems auparavant.

Mahomet IV. monta ensuite sur le Trône à l'âge de 16. ans. Tout jeune qu'il étoit, il voulut continuer la guerre contre les Venitiens sans écouter aucune proposition qu'en 1672. Alors après s'être rendu maître de la Ville de Candie, il fit

là Paix avec eux. Il ne leur eſt reſté que deux ou trois petites Places dans l'Iſle : ennuyé de la longue Paix qu'il avoit eu avec l'Empire, & excité à la rompre par ſon premier Miniſtre, il mit le ſiége devant Vienne en 1683. avec une Armée de 300000. hommes ; après pluſieurs vigoureuſes attaques, l'ayant réduite à la derniere extrémité, elle auroit été obligée de ſe rendre, ſi elle n'eût pas été ſecourue par les Polonois & les Allemans, qui défirent l'Armée Ottomanne. Ce grand échec fut très-fatal aux Turcs, parce que la campagne ſuivante ils perdirent Bude & toute la Hongrie enſuite. Les Soldats & le Muphti attribuant ces grandes pertes au malheureux Mahomet IV. ils le dépoſérent & l'empriſonnérent avec ſes deux fils Muſtapha & Achmet, le premier âgé de 24. ans, le ſecond de 11. Mahomet régna 39. ans.

Ils élevérent enſuite ſur le Trône en 1687. Achmet II. après 40. ans de priſon ; mais ſon peu d'expérience dans les affaires Militaires ne lui a pas fait recouvrer ce qu'il a perdu ; & redoutant le ſort malheureux de ſon frére, il ſe tient à Andrinople, n'y craignant pas tant les Janniſſaires qu'à Conſtantioople.

CHAPITRE VI.

Voyage de Constantinople à Trébizonde.

AYANT recouvré ma premiére liberté qui me coûta 46. piastres ausquelles me revenoit une veste de brocard, dont je fis present au Capitan Bacha, je m'embarquai le Mécredi 7. d'Avril, pour Trébizonde, sur la Saïque d'un Raïs, apellé Agi Mustapha. Les momens me paroissoient des années jusqu'à ce que je fusse sorti d'une Ville qui m'avoit été si malheureuse. Je couchai sur la Saïque, parce que mon hôte, à qui ma prison m'avoit rendu suspect, ne voulut plus me loger.

Nous ne partîmes point le Jeudi Saint à cause que le Raïs avoit une affaire, je mis pié à terre pour visiter les Autels, & faire mes stations. Le Vendredi Saint j'allai dîner avec M. Mener pour lui dire tout-à-fait adieu, & le remercier de ce qu'il avoit fait pour moi. Le Samedi je fis mes dévotions, pris congé de mes autres amis; le jour de Pâques la Saïque partit avec une telle précipitation, que je n'eus pas le tems d'entendre la Messe. Le

Raïs s'arrêta au bout de 9. milles pour faire de l'eau dans le Village de Gnegni-Kioi, où il resta tout le jour à cause du vent contraire qui s'éleva.

Le Lundi nous reprîmes notre route après midi, & entrâmes dans le Bosphore, qui commence en cet endroit & finit à la Mer Noire, avec un petit vent, qui tomba en suite tout-à-fait : ensorte qu'il fallut remorquer la Saïque avec le Caïc, enfin la tirer avec des cordes le long du rivage jusqu'à Oumouriar distant de 5. milles. Je montai en cet endroit sur le haut d'une montagne pour voir la bouche de la Mer Noire : en descendant un berger Turc me demande pourquoi j'étois allé là ; comme je compris à ses signes qu'il m'accusoit d'observer le pays, devenu sage par ma propre expérience, je me retirai promtement dans la Saïque.

Le Mardi nous partîmes de grand matin par un bon vent qui s'étoit levé, au bout de deux heures nous entrâmes dans la Mer Noire. Depuis les premiers Châteaux jusqu'aux seconds, les rives ne sont ni moins agréables ni moins peuplées que depuis Constantinople ; car du côté de la Natolie on a les Villages de Calignia, Cibucli, Erigerli, Beicos, & Cavach : du côté de la Romélie, Stegni, Gnegni-

Kioi, Tarabia, Buyuch-dare & San-jar, avec de belles maiſons & de beaux jardins en aſſez grande quantité.

Les ſeconds Châteaux ſont plus mauvais que les premiers ; car celui du côté d'Europe n'a que deux Tours avec de fort mauvaiſes courtines ; l'autre en Aſie proche de Cavach n'eſt qu'une Tour quarrée, & tous les deux ſont ſans canon. Sur le haut de la montagne à un demi mille de là, il y avoit autrefois un Château dont les ouvrages de dehors joignoient celui-ci, mais ſes murailles ſont à préſent toutes ruinées.

Sur les deux pointes opoſées du Canal ſont deux fanaux avec quelques petites maiſons. On voit les reſtes du piédeſtal de la Colomne prétendue de Pompée, ſur un rocher qui eſt du côté de la Romélie.

Le vent contraire nous empêcha le Mécredi d'avancer beaucoup, mais il devint fort bon le Jeudi. Nous côtoyâmes la Natolie, le ſoir nous nous trouvâmes devant Ergelé, où il y a un bon Port, ce qui eſt rare dans cette Mer. Le même vent continua juſqu'à deux heures de nuit ; alors les lâches Matelots qui vouloient dormir, ſerrérent les voiles, & ayant attaché le timon, laiſſérent aller la Saïque au gré des ondes.

Le Vendredi, le même vent recommença, & nous fimes 12. milles par heure. A midi nous joignîmes l'autre Saïque qui venoit de conserve avec nous, elle portoit plus de 150. personnes, tant Soldats que valets du Bacha de Trébizonde, qui étoit parti devant avec 7. petites Felouques & 25. domestiques, menant aussi 12. chevaux, dont il y en avoit 6. dans la Saïque. Le pays que l'on voit proche de la Mer est presque tout montueux, & fort abondant en chataignes, en noix & en pommes, dont il fournit Constantinople aussi bien que plusieurs Provinces voisines.

Le vent devint tout-à-fait contraire le Samedi; ce qui nous obligea de prendre terre au Cap de Sinope, pour faire aiguade. Le Dimanche ayant levé l'ancre de bonne heure, nous passâmes devant Sinope, Ville située dans une Langue de terre au côté le plus Oriental, proche d'une haute montagne. Un brouillard épais qui dura toute la journée, nous empêcha de bien voir la beauté du rivage; la tempête qui s'éleva, fut cause que nous avançâmes peu pendant le jour; mais le soir le tems s'étant remis au beau, nous voguâmes fort heureusement jusqu'à minuit.

Le Lundi il fit une grande pluie à laquelle ſuccéda un ſi bon vent que nous fimes cent milles la nuit ſuivante. Le même tems continuant le Mardi nous avançâmes beaucoup. Les gens du Bacha ſe baignérent tout le corps ; j'admirai la patience des Turcs, qui plûtôt que de dépenſer un Sequin pour une chambre, aiment mieux demeurer expoſés à toutes les rigueurs de l'air comme des bêtes : du reſte ils étoient tous aſſez honnêtes, ils eurent de bonnes maniéres pour moi, ſoit pendant le chemin, ſoit pendant le ſéjour que je fis à Trébizonde; à quoi je répondis avec d'autant plus d'empreſſement que je pouvois avoir beſoin de leur crédit, particuliérement pour retirer mes hardes du Raïs Leſter.

La même pluie & le même tems durérent tout la nuit du Mécredi, juſques à midi du même jour : en ſorte que nous nous trouvâmes à 3. milles de Trébizonde: mais il calma après, le vent devint ſi contraire, qu'il fallut remorquer la Saïque avec le Caïc. Je ne regrettai point les deux écus & demi que j'avois donnés pour ma petite chambre, car je n'aurois jamais pû réſiſter à l'incommodité du tems : il eſt vrai que celui qui me l'avoit louée, me fit enſuite un mauvais procès, prétendant

davantage que je n'étois convenu en présence de l'Interpréte & de M. Mener. Je lui donnai quelque chose de plus dont il se contenta, quoiqu'il eût trouvé deux faux-témoins Tartares, qui déposoient m'avoir entendu faire prix à ce qu'il me demandoit. Toute la suite du Bacha coucha dans la Saïque. Pour moi qui ne pensois qu'à sortir de la Turquie, je descendis à terre dans le même moment, je me rendis à l'Hospice que les PP. Jésuites François avoient depuis 3. ans, pour la commodité de leurs Missions.

J'y trouvai le Pere Villot Supérieur de la Mission d'Arménie, & trois autres avec le Dominiquain, tous habillés à l'Arménienne : ils marquérent une grande joie de me voir hors de prison, arrivé heureusement après trois jours de mauvais tems, & une navigation de 900. milles. Aussi aurions-nous été fort en danger, sans que le Pont-Euxin, étant renfermé dans une circonférence de médiocre étendue, il n'est pas sujet aux grandes agitations comme les Mers spacieuses ; je recouvrai mes hardes que ces Peres avoient retirées, & fait porter à leur Couvent ; ce qui rendit ma joie parfaite.

Ils me racontérent aussi ce qu'ils avoient aussi souffert dans leur voyage, s'étant

mbarqués sur la seconde Saïque, comme je l'ai dit, ils vinrent jusqu'à Ounia, à 500. milles de Trébizonde, d'où ils étoient partis dans de petits Caïcs, & avoient couru de grands risques. Ensuite ils avoient été arrêtés pour les droits, & relâchés sous la caution du Raïs du Caïc, pour en rendre compte au Caragier de Trébizonde, qui jugeroit si les François devoient payer ou non, parce qu'on faisoit courir un faux bruit, que leur Roi avoit rompu la Paix avec le G. Seigneur; néanmoins le Cadi jugea qu'ils étoient éxemts. Le soir nous nous divertîmes assez bien, en nous congratulant les uns les autres de notre arrivée, & oubliant les dangers passés.

Trébizonde que les Turcs apellent *Taraboffan est située* au 41e. degré de latitude sur le bord de la Mer Noire, au pied d'une montagne qui regarde le Septentrion. Son circuit n'est que d'un mille; mais avec ses grands fauxbourgs, elle ne laisse pas d'avoir 20000. Habitans. C'est un Archevêché, elle est la Capitale de la Cappadoce, Province qui se trouve entre l'Asie Mineure, & la Grande Arménie. Après la prise de Constantinople, les Empereurs Grecs y établirent le Siége de leur Empire; mais cela dura peu: la maison de Lascaris qui avoit régné depuis 1261. y

finit en 1460. ſous l'Empereur David, lorſque Mahomet II. conquit cette Ville & la détruiſit. Les Turcs l'apellent aujourd'hui la Capitale de la Province Genich ou Jenich. Elle eſt célébre par le Martyre des 40. Soldats que l'Empereur Licinius fit mourir dans un lac gelé, & par la naiſſance qu'elle a donné à George de Trébizonde, homme d'une profonde érudition, qui mourut en 1486. âgé de 90. ans, & à Beſſarion que ſon mérite éleva au Cardinalat, & au Patriarchat de Conſtantinople.

Cette Ville a été ſaccagée pluſieurs fois, particuliérement dans le dernier ſiécle, où les Moſcovites la prirent en 1617. il la raſérent de même que Sinope & Caffa auſſi ſur la Mer Noire ; ce qui fait qu'elle reſſemble moins à une Ville Impériale qu'à un Village, ou plutôt à une forêt habitée, car toutes les maiſons ont des jardins fort ſpacieux, remplis d'Oliviers & d'autres arbres fruitiers, outre les champs qu'elle renferme dans leur enclos. Il y a deux petits Forts, l'un ſur la montagne, où commande un Chiaoux, l'autre dans la plaine, qui ſert ſouvent au Bacha ou Beglierbey, qui eſt Gouverneur de la Ville, ſans avoir de Sangiac ſous lui. Ils n'ont pas une fort garniſon, & ſont ſi mal pourvûs

d'artillerie, que si les Habitans ne prenoient pas les armes dans la nécessité, cette Ville seroit peu capable d'une longue résistance. Les Faubourgs ne sont presque remplis que d'Arméniens & de Grecs, qui ont leurs Evêques pour l'éxercice de leur Religion.

J'y vis aussi des femmes de Mingrelie dont la beauté est surprenante, mais malheureusement elle est accompagnée d'une débauche outrée, la plûpart servant de concubines aux Turcs. Outre cela l'impunité de l'adultére les rend encore plus mauvaises, puisque le galant n'est obligé, pour toute satisfaction, que d'acheter un porc & le manger avec le mari & la femme.

Les vivres y sont chers par raport aux autres endroits de la Turquie, & mauvais, particuliérement le pain. On n'y mange de la viande que quelques mois de l'année; l'on n'y trouve jamais de poisson, parce que la Ville est sans Port; elle n'a qu'une plage sujette à l'inconstance continuelle de la Mer, ce qui rend la pêche fort difficile : l'huile est ce que le terroir produit de meilleur; le vin est médiocrement bon, ce sont les Villages circonvoisins qui fournissent les meilleurs fruits. L'huile & le vin se conservent

dans des urnes de terre, on les fait passer d'un vaisseau dans un autre, en y apliquant deux cannes jointes ensemble, dans l'une desquelles on aspire pour le boire ou le tirer.

La Douanne est peu rigoureuse à Trébizonde : mes hardes ne furent point visitées, ni celle des PP. Jésuites. Ainsi l'on peut faire entrer tout ce qu'on veut ; cependant comme je craignois que les Gardes ne me fissent de la peine en chemin, j'allai le Samedi trouver moi-même le Douannier, pour avoir le Theskeré, s'en raportant à ce que je lui disois, il me demanda combien j'avois payé à Constantinople, sur ce que je lui répondis que j'avois donné quatre piastres, pour quelques bagatelles que je portois, il m'en prit autant, outre une lunette d'aproche dont je lui fis present.

La maison du Bacha fut entretenue pendant plusieurs jours aux dépens des Arméniens & des Grecs, qui doivent outre cela lui faire de considérables presens à son arrivée, quoique cela ne les éxempte pas du Caragi ou taxe par tête : cela fait compassion d'entendre leurs plaintes, étant obligés de lever tout cet argent à force de travail & d'industrie. Et malreusement pour eux les vivres étoient fort

à force de travail & d'induſtrie. Et malheureuſement pour eux les vivres étoient fort chers, à cauſe du Ramadan, pendant lequel les Turcs, comme nous l'avons dit, réparent le jeûne du jour, par les grands repas de la nuit, où ils mangent ce qu'il y a de meilleur.

Le Dimanche après la Meſſe, je fûs voir le Fort d'en bas, qui eſt ſitué ſur un rocher, avec une double muraille, & un foſſé profond : il me paroît par ſa ſtructure être plus ancien que l'autre.

Comme le Raïs apellé Leſter refuſoit de me rendre le Theskeré de Conſtantinople, & que de mon côté je refuſois de lui payer le Nolis, nous allâmes le Lundi devant le Cadi, qui décida en faveur du Raïs, parce qu'il étoit venu dans ſa Saïque.

Cependant les PP. Jéſuites & moi nous nous diſpoſions à partir avec la Caravanne pour nous rendre à Arzerum; nous louâmes des chevaux, donnant un ſequin de chaque cheval pour onze jours de chemin, (ce qui auroit peut-être coûté dix écus dans un pays Chrétien.) On met une démie charge avec le Cavalier, ſelon la maniére du Levant; nous allâmes de cette ſorte les Peres & moi. Il faut convenir qu'on dépenſe peu en voyage dans la

Turquie,

tant les vivres y ſont à bon marché; mais cet avantage eſt diminué par l'incommodité de loger dans les Karvanſeras, où l'on ne trouve rien : de maniére qu'il faut aller acheter ailleurs ce qu'on veut manger, & l'aprêter ſoi-même. Il eſt vrai que les Turcs portent toute ſorte d'uſtanciles de cuiſine, qui ſont d'un beau cuivre bien clair & bien poli.

Notre compagnie étoit composée du Pére Villot Lorrain, Supérieur d'Arzerum, qui avoit été rétabli dans ſa Miſſion par un Firman ou ordre exprès du G. Seigneur, en ayant été chaſſé par le Bacha, lui & ſes compagnons deux ans auparavant, auſſi bien que ceux de Trébizonde, à l'inſtigation des Arméniens & des Grecs *Schiſmatiques* : du P. Dalmaz d'Auvergne, qui alloit en Miſſion dans la Province de Chiamaki en Perſe; du P. Martin de Guienne, qui alloit pour la même choſe à Iſpahan; & du P. Dominique de Bologne Dominiquain, deſtiné au même miniſtére dans le Couvent de Naxivan; le P. Lau des environs de Lyon, étant reſté à Trébizonde pour la même fonction.

CHAPITRE VII.

Voyage de l'Auteur jusqu'à Arzerum.

LE Mardi 27. d'Avril, nous partîmes tous ensemble après le dîner avec une bonne Caravanne. Ayant marché 4. heures par un chemin montueux & fangeux, nous allâmes loger dans le Karvansera d'Oreglan, qui étoit ruiné, nous y passâmes la nuit à découvert au bruit d'un torrent, mêlé à celui que font des chiens sauvages qui courent par troupes dans les montagnes.

Le Mécredi à la pointe du jour nous continuâmes notre marche; après avoir été 9. heures à faire 24. milles par des montagnes très-rudes, nous nous arrêtâmes au Karvansera de Cuscan, qui est si spacieux, qu'il n'a point d'autre toit que le Ciel. Cette route à la verité n'est pas la plus fréquentée, mais on la prend dans l'Hyver, parce que celle d'Agagi-Bachi, plus courte de deux journées, n'est point praticable, à cause des neiges: ce qui fit qu'au sortir de Trébizonde, nous suivîmes la gauche, passant sur le pont où les Gardes de la Douanne ont coûtume d'être.

Le Jeudi nous ne fimes que monter avec beaucoup de fatigue, parce que ces montagnes ſont fort roides, & étoient couvertes des neiges. Elles abondent en pins, & ſont ſi hautes, qu'à la fin du jour étant arrivés ſur le ſommet du Mont Zigana, nous nous trouvâmes preſque dans la ſeconde région de l'air. Le vent eſt pour l'ordinaire ſi impétueux en cet endroit, que deux années auparavant, il y périt au mois de Février 8. ou 10. perſonnes du nouveau Gouverneur de Trébizonde, Calolicos, qui furent ſuffoquées par la violence de l'air, & par la quantité des neiges. Pour me confirmer ce fait, le Pére Villot me raconta qu'il y avoit paſſé dans le mois de Janvier, il y avoit cinq ans, avec le Pére Vanderman Flamand; que le froid ôta à ce dernier l'uſage de la langue, & l'obligea de reſter dans les neiges, ne pouvant ſuivre la Caravanne; il revint en mâchant du girofle: depuis ce tems-là les Miſſionnaires ont donné à cette montagne le nom de la Montagne du Girofle.

Alors le Pére Dalmaz accablé de fatigue perdit patience, & éclata en ces termes: *Meſſieurs de la Propagande, venez voir ce qui ſe paſſe ici, venez-y, vous dis-je, vous qui ne nous donnez pas un ſol, car nous ne*

vivons que des charités de France. Si vous étiez ici, vous donneriez tout votre bien pour être ramenés chez vous. Ces mêmes paroles lui échapoient de tems en tems; pour le piquer encore davantage, je lui dis en soûriant : *Mon bon Pére, vous pensiez donc en venant aux Missions du Levant, aller à la promenade aux Tuilleries ou au Palais Royal?*

Je ne descendis point cependant de cheval comme les autres, pour éviter la fatigue, & je me mis en danger de n'en jamais revenir, si j'étois tombé de quelques-uns de ces affreux rochers. Nous descendîmes après pendant quatre milles, pour arriver au Karvansera, qui reçoit son nom de la même montagne, n'ayant pû faire que 24. milles en onze heures. Nous continuâmes de descendre le Vendredi, par un chemin plus facile, mais qui étoit aussi plus long qu'il n'auroit dû être, à cause de la quantité de sapins, de hêtres, & de noisetiers, dont la montagne est couverte. Nous passâmes ensuite le troisiéme pont de pierre près d'une montagne, au pied de laquelle nous entrâmes dans un chemin sous-terrain, qui conduit de l'autre côté à un petit Karvansera. Après avoir marché dix autres heures, & fait 22. milles, nous allâmes loger dans le Karvansera du Village

Guimis-Xán, c'eſt-à-dire, Maiſon d'argent, à cauſe des mines de ce métal, qu'on trouve aux environs, où le terrein produit des pommes & des noiſettes en quantité, mais de mauvais vin. Nous y fûmes fort mal la nuit.

Le Samedi premier jour de Mai, après avoir fait ſix milles, nous paſsâmes par une mine d'or (où l'on ne travailloit pas, parce que la riviére y entroit) un peu plus loin par une mine d'argent. Les gens du pays me dirent qu'il y en avoit pluſieurs autres de plomb & de cuivre. Auſſi ce dernier eſt à fort bas prix chez les Turcs, qui en font toutes ſortes d'uſtenciles étamées dedans & dehors. Nous trouvâmes enſuite Couvans; lorſque nous eûmes fait 20. milles, nous nous arrêtâmes à l'entrée de la nuit chez un de nos Catergis, dans le Village de Balaxor, ſitué dans une plaine très-fertile. On ne ſçauroit dire ſi les maiſons ſont des grottes ou des écuries, étant creusées dans la terre, qui ſert de murailles avec des groſſes poutres miſes deſſus en travers, pour ſoûtenir la couverture, qui eſt auſſi de terre, ſur laquelle on marche, parce qu'elle eſt au niveau du chemin. Il y a au milieu une grande ouverture, pour recevoir le jour; car ceux qui les habitent, ſe ſoucient peu qu'on les

les regarde par là, & qu'on faſſe pis encore, ſi l'on veut. Les hommes & les bêtes ſont pêle-même; ainſi je ne fûs pas fort content de paſſer la nuit en telle compagnie.

Ils ont en ce pays-là une fournaiſe ou ſorte de four, qui ſert à cuire le pain & à d'autres uſages. C'eſt une foſſe profonde d'environ deux pieds, enduite de terre détrempée, délayée en façon de mortier, avec un petit trou par où s'évapore la fumée : on l'emplit de bois; après qu'il eſt allumé, l'on traverſe la bouche de cette foſſe d'une barre de fer qui eſt mobile, elle eſt faite de maniére qu'elle peut porter cinq marmites, & tourner pour la commodité de celui qui ſoigne à la cuiſine. Quand les marmites ont bouilli, qu'on a ôté le feu, qu'on a bien nettoyé le four, on y met la pâte qui n'eſt point levée, à la maniére du Levant : c'eſt de cette façon que ſe cuit en peu de tems le pain ou plûtôt cette galette, qui eſt ſi fort au goût des Mahométans; enſuite le four ſert à mettre la table & à échauffer les convives, ſans qu'ils aient beſoin d'autre feu. Après on le ferme, ſon dernier uſage eſt de tenir chaudement les viandes qu'on garde pour les ſurvenans.

Comme ce Village n'eſt preſque habité

que d'Arméniens, ils venoient en foule à notre écurie, pour se faire instruire par le P. Villot, dans les mystéres Divins : il sçavoit fort bien la Langue Arménienne : il avoit inventé un Jeu semblable à celui de l'Oie, afin de les leur rendre plus compréhensibles, lui donnant le nom de Jeu de dévotion, parce que les Saints mystéres y étoient marqués.

Je ne fûs pas peu édifié de voir la ferveur avec laquelle ces bonnes gens s'empressoient d'entrer dans notre écurie; s'apellant les uns les autres pour venir entendre la parole de Dieu, ce qui dura jusqu'au soir: La moisson est grande en Asie, mais il y a peu d'Ouvriers. Si un Missionnaire passoit ici quelques semaines, il tireroit tous ces gens-là des ténébres de l'hérésie, tant ils sont faciles à être ramenés de leurs erreurs. Les PP. Jésuites travaillent à cet ouvrage avec beaucoup d'ardeur, dans la Perse & dans la Turquie, y souffrant même avec une constance héroïque les peines & les avanies que les Mahométans leur font tous les jours, tantôt en les chassant de leurs Missions, tantôt en les persécutant. Ils sont entretenus des revenus établis pour cet effet en France.

Il arriva le soir un Chiaoux qui alloit presser la marche des troupes Asiatiques,

qui ne faiſoient que de petites journées, afin de ne ſe trouver à Belgrade qu'à la fin de la campagne : ce qui fut très-fâcheux pour nous, car on vint à minuit enlever deux de nos chevaux, en ſorte que nous fûmes fort embarraſsés le matin, quand il fallut partir avec la Caravanne, parce qu'il n'y avoit point de monture dans le Village; cependant afin de ne pas demeurer exposés aux voleurs & aux Janiſſaires, des demies charges nous fimes des charges entiéres, de cette ſorte il nous reſtoit un cheval, pour nous porter tour à tour.

Le Lundi nous payâmes par cette diſgrace le plaiſir de l'agréable repas que nous avions fait le ſoir du Dimanche, & de la bonne nuit que nous avions paſsée en mémoire de la perſécution que les Jéſuites avoient ſoufferte à pareil jour à Arzerum & à Trébizonde deux années auparavant.

Nous nous encourageâmes les uns les autres en partant : nous ſuivîmes comme des Pélerins la Caravanne dans un beau pays de plaine bien cultivé. Les Jéſuites ne voulurent point ſe ſervir du cheval, ils firent en Apôtres, toute cette journée à pied; pour le Dominiquain & moi, nous allâmes tour à tour ſur le cheval. Comme le pays eſt abondant en pigeons & en cer-

tains oiseaux de riviére, qui ressemblent fort aux canards sauvages, j'en tuai plusieurs en volant, aussi bien à cheval qu'à pied; ce que les Turcs, qui ne pouvoient en tirer un seul, admiroient beaucoup, d'où le Pére Villot prit occasion de dire que j'étois chasseur du Roi de France, qui m'envoyoit au Roi de Perse pour servir auprès de lui en cette qualité. Après avoir fait 12. milles en six heures, nous passâmes par le Fauxbourg de la Ville de Beibourt, où l'on paie un quart de ducat pour chaque cheval.

Cette Ville est bâtie sur un rocher, elle est entourée de murailles, avec quelques piéces d'artillerie. On y fait des tapis de laine, qui ne sont pas chers. Le Fauxbourg est situé en partie dans la vallée, & en partie sur le penchant de la montagne. Nous passâmes outre, & nous fimes encore six milles le long d'une riviére, proche de laquelle nous campâmes dans un endroit apellé Maaciour, où nous retrouvâmes nos chevaux que le Chiaoux y avoit laissé. Il survint une grosse pluie, qui nous mouilla fort.

Le Mardi nous mîmes quatre heures à faire dix milles, nous nous arrétâmes aprè dans le Village d'Avirac sur une montagne, pour nous reposer, parce que la jour-

née devoit être longue. Nous logeâmes dans la maison, ou plutôt dans l'écurie d'un Arménien, de la même structure que les précédentes. On semoit alors dans ce pays-là du froment, parce que la terre y est si bonne, qu'il ne faut que fort peu de tems pour le faire croître, & produire une abondante récolte; généralement les vivres y sont à si bon marché, qu'on a six œufs pour trois deniers, & une poule pour quatre sols.

Le Mécredi nous montâmes d'affreuses & rudes montagnes toutes couvertes de neiges; nous vîmes sur la derniére une belle carriére de marbre blanc. Dans l'apréhension que les Turcs de la Caravanne avoient d'être attaqués par les voleurs, ils venoient l'un après l'autre m'avertir d'être sur mes gardes; contant fort sur moi, parce qu'ils me voyoient armé d'un bon mousqueton, de deux pistolets, & que je passois pour un habile tireur. Ils avoient cependant quelques armes à feu, mais les uns manquoient de poudre, les autres de plomb, il s'en trouvoit même qui n'avoient point de pierres. Les fusils de quelques-uns étant en desordre, ils s'adresférent à moi, afin que je les accommodasse, & que je leur donnasse des charges, tant ils craignoient d'être surpris. Nous des-

cendîmes de l'exceſſive hauteur de la troiſiéme montagne dans une vallée très-profonde, tandis que les chevaux gliſſoient ſur la neige avec leurs charges, nous vînmes nous repoſer dans l'écurie du Village de Carvor, ayant marché onze heures pour faire 24. milles.

Le Jeudi, comme on devoit paſſer l'Euphrate à gué, qu'il y avoit du danger, à cauſe que les eaux étoient fort groſſes, nous aimâmes mieux faire un tour de trois lieues que de nous y expoſer. C'eſt pourquoi nous étant ſéparés de la Caravanne, ſuivis d'un petit nombre d'autres, nous allâmes paſſer ce Fleuve ſur un pont de pierre proche de l'endroit où il reçoit le Gerzime qui ne lui eſt guéres inférieur; il n'eſt pas ſi grand que le Volturne de Capoue. Nous continuâmes notre chemin à la gauche de l'Euphrate le long de la plaine d'Arzerum, pendant huit milles, pour nous rendre au Village de Teuriſkiouch après une marche de deux heures de ſuite. On trouve dans tous ces endroits une perſonne préposée par le Caragier à la recette du tribut qu'on éxige des paſſans, mais nous nous en éxemptâmes en qualité de Francs, munis du Firman du G. Seigneur.

Comme le Catergi nous aprit le ſoir que

nous aprochions d'Arzerum, je lui promis un présent pour me laisser cacher certaines choses sujettes à la Douanne, dans un sac de paille, qu'on a coûtume en ce pays-là de mettre au lieu de bardelle, sous la charge du cheval.

CHAPITRE VIII.

Arrivée à Arzerum. Description de cette Ville.

LE matin du Vendredi, nous traversâmes une belle plaine, bien cultivée, remplie de bourgades, & terminée par des montagnes couvertes de neiges; nous arrivâmes à Arzerum après avoir fait 12. milles. En entrant dans le Fauxbourg nous payâmes sept sols pour chaque cheval, nous allâmes ensuite à la Douanne; mais le Douannier étoit à la priére de midi. Comme il en revint tard, nous le priâmes de mettre un cachet à nos valises, afin qu'il pût les visiter à sa commodité: il se contenta d'envoyer quelque tems après, une personne qui ne trouva aucune chose sujette aux droits. Ainsi j'eûs l'avantage de ne point éprouver cette rigueur, dont parle Tavernier, qui raporte que le Douan-

nier envoie des gens à une journée d'Arzerum, pour cacheter les valises & les balots, de peur qu'on en ôte quelque chose, & qu'on ne fraude les droits.

Je louai une fort belle chambre dans un Karvansera proche de la Douanne, afin d'avoir la compagnie de M. Prescot Marchand Anglois, qui faisoit aussi la fonction de Consul ; il logeoit devant ma porte. Il me fit beaucoup d'honnêtetés, & me régala très-bien ce jour-là à dîner & à souper, m'excitant à boire autant que lui, ce qui m'étoit impossible. Il m'aprit qu'il étoit parti la veille une grande Caravanne pour Tauris ; j'en fus très-fâché, car ç'auroit été une bonne occasion pour moi.

Arzerum, ou Erzerom, est situé selon quelques-uns dans l'Arménie Mineure, mais la plus grande partie le fait Capitale de la Grande, où l'on croit probablement que le premier homme fut créé, & placé dans les jardins délicieux. Ce pays est certainement très-célébre, ayant été le premier cultivé par Adam, après qu'il eût été chassé du Paradis terrestre ; c'est aussi où Noé descendit de l'Arche, & offrit un sacrifice à Dieu. Pays qui a conservé pendant long-tems sur la cime de sa plus haute montagne, les restes de l'Arche, selon

les anciennes traditions, & qui a été le séjour des premiers Patriarches. Les Auteurs profanes veulent que l'Arménie tire son nom d'*Armenus*, Héros originaire de Thessalie.

Arzerum est situé dans un terrein égal assez proche de l'Euphrate, sous de hautes montagnes, au bout d'une plaine longue de 30. milles, & large de 10. Ses murailles, qui sont doubles, sans être terrassées, ont 2. milles de circuit. Elle est défendue d'un fossé ordinaire, de différentes tours bâties d'espace en espace, & munies de petites piéces d'artillerie, qu'on apelle Fauconneaux, ce qui fait qu'en dehors, elle ressemble à Constantinople. Au bout du côté de l'Orient, il y a un Château avec un Fort pour l'Aga des Janissaires, l'un & l'autre commandés d'une colline, avec une tour, d'où l'on peut découvrir l'ennemi de fort loin. On voit proche de ce Château l'Eglise Archiepiscopale des Arméniens, qui est presque ruinée, à l'exception de deux tours de brique. Il y a trois Portes à la Ville, qui sont toutes de fer; on voit 20. belles piéces de canon à celle qu'on apelle de Tauris. On a rompu toutes les autres piéces pour les porter à Constantinople. Les maisons de la Ville, de même que celles des Fauxbourgs, où il

ne demeure presque que des Arméniens, sont basses & mal construites, n'étant que de bois & de terre ; les rues sont étroites, sans pavé, & les Bazars à l'ordinaire. On compte dans les Fauxbourgs jusqu'à 22. Karvanseras pour les Caravannes de Perse, tant ils sont peuplés aussi bien que la Ville.

Les neiges perpétuelles dont les montagnes voisines sont couvertes, rendent l'air fort froid ; cela est cause que le fruit ne meurit pas si promptement, & qu'on en aporte de Georgie, & des Villages circonvoisins. Au reste on n'y a pas tant de mal aux yeux, que le soûtient Tavernier.

Les vivres y sont à fort bon marché. Avec un sol on a du pain suffisamment pour un jour ; pour six sols & demi, on a près de 30. livres de biscuit, 5. œufs pour un sol, une poule pour 5. & le reste à proportion ; néanmoins avec toute la fertilité de ce terroir qui produit une si grande abondance, il n'est pas vrai que le froment y meurisse en 60. jours, ni l'orge en 40. comme le Voyageur, dont je viens de parler, l'assure ; car pendant que j'y fûs, on semoit actuellement pour faire la récolte en Septembre.

L'Euphrate vient d'une montagne d'Arménie qu'on apelle Afrat ou Mingol, qui

eſt à ſix lieues d'Arzerum, dont ſelon l'Ecriture-Sainte & les Interprétes, je pouvois aller en ſix heures de tems au Paradis terreſtre, puiſque ce Fleuve y avoit ſa ſource; mais d'autres croient que ſa véritable ſource étoit en Georgie, & que les fréquens tremblemens de terre l'ont couverte.

Le Gouvernement d'Arzerum raporte beaucoup. Il eſt fort conſidérable chez les Turcs. Les femmes de la Ville ſont vêtues de drap, portent des bottines, & ont un bandeau noir pour ſe cacher le viſage, avec un long voile de toile qui deſcend juſqu'aux genoux.

Le Samedi 8. M. Laironiére, François originaire du Blaiſois, arriva avec la Caravanne de *Perſe* : le lendemain il ſe fit Mahométan, deſeſpérant d'avoir jamais pardon de deux duels qu'il avoit faits, dans leſquels il avoit à chaque fois tué ſon homme. Il publioit ici qu'il avoit été envoyé par le Roi, comme eſpion parmi eux; que tous les Francs qui venoient dans le Levant, étoient tous des eſpions que le Roi envoyoit pour exciter les Perſans à tâcher de recouvrer Bagdat & Arzerum; qu'il en envoyoit auſſi en Moſcovie, pour engager le Czar à s'emparer de toutes les Places qui ſont ſur la Mer Noire, & qu'ils por-

toient tous leurs lettres de créance cousues dans la semelle de leurs souliers. Quoique cet homme-là passe pour fou parmi les François, ces Barbares cependant ne laissent pas d'ajoûter foi à ce qu'il dit, ou du moins d'en faire le semblant, pour avoir occasion de chagriner les Francs; cela me donna quelque apréhension.

Je fus entendre la Messe le Dimanche chez les PP. Jésuites. Comme j'avois laissé mon mousqueton à la porte d'Arzerum, ainsi qu'il se pratique, j'envoyai le Lundi ce qu'il falloit pour le ravoir, au Turc de garde, qui ne voulut rien prendre, parce que le valet de M. Prescot le demanda de la part de son maître. Mais le Mardi sortant de ma chambre, pour aller dans celle de M. Prescot j'aperçus ce même Turc, qui venoit par la porte du Karvansera, il me faisoit signe de l'attendre. Comme je ne pensois à rien, je passai outre, parce que je n'entendois pas son langage, & que nous n'aurions pû faire grande conversation: le fier Turc piqué du mépris que je paroissois marquer, courut après moi le Cangiar ou couteau à la main, il m'auroit blessé, si M. Prescot ne l'avoit retenu, le prenant au milieu du corps. En tout autre pays son insolence ne m'auroit point fait peur; mais il est trop dangereux en

Turquie pour un Franc, de mettre la main ſur un Turc ; c'eſt pourquoi je fus obligé, pour m'en défaire, de lui donner ce qu'il demandoit.

Le Mécredi je dînai avec le P. Villot qui m'avoit invité : nous nous réjouîmes bien à l'occaſion de notre heureuſe arrivée ; mais cette joie fut fort rabatue le lendemain, car il vint trois perſonnes de la part du Muſſelin, ou Lieutenant du Bacha, qui me commandérent de ſortir de la Ville le jour même : ordre qu'ils avoient pareillement donné aux PP. Jéſuites & au Dominiquain, parce qu'ils nous croyoit tous les cinq Papas ou Religieux. Nous jugeâmes que c'étoit là l'ouvrage, non-ſeulement du François renégat, mais encore des Arméniens Schiſmatiques, pour empêcher l'établiſſement des Péres dans Arzerum, & la Prédication de la parole de Dieu. Ils avoient fait préſent deux ans auparavant de 2000. piaſtres au Bacha, pour faire chaſſer tous les Miſſionnaires, parmi leſquels étoit le P. Grimaldi qui paſſa à la Chine : ce qui ne ſe fit pas ſans tumulte, car plus de 2500. Arméniens coururent à la porte du Bacha, & plus de 400. à celle du Couvent. Les Péres auroient été en danger de perdre la vie, s'ils n'euſſent pas eu le ſoin de ſe barricader.

Pour obvier à un ſi grand mal, on envoya le Frere Manfredi, qui faiſoit la profeſſion de Medecin, pour tâcher de regagner l'affection du peuple, & preſenter le Firman du G. Seigneur au Muſſelin pour le rétabliſſement des Péres dans Arzerum; mais le Muſſelin ſans le vouloir voir, ni lire, ordonna que nous euſſions à reprendre la route de Trébizonde le jour même. Il ne faiſoit pas grand cas du Firman, à cauſe du grand éloignement de la Cour; il diſoit que les Papas avoient repreſenté au Sultan, ce qu'ils avoient voulu; qu'il vouloit lui marquer lui-même, la répugnance que la Ville avoit pour un tel établiſſement. Le Frére fut enſuite au Cadi, pour avoir au moins quelque peu de tems: on lui répondit civilement que les Péres pourroient s'en aller avec la premiére Caravanne, afin de n'être pas exposés à être aſſaſſinés par des voleurs. Le Muſſelin ayant entendu parler de cela, envoya chercher le Frére Manfredi, il le gronda premiérement d'avoir été l'occaſion du retour des Péres, & de la ſuſpenſion de leur départ; enſuite il le fit mettre en priſon: mais ayant ſçu que c'étoit par la permiſſion du Cadi, il l'en fit ſortir deux heures après, le menaçant de le faire reſter dans la Ville; & qu'après que ſon procès auroit été bien

instruit, il lui feroit donner la bastonade jusqu'à ce que les ongles des pieds fussent tous sautés.

Le même jour le Musselin voulut sçavoir de M. Prescot, qui j'étois ; il lui parla de mes voyages, & lui dit que je n'étois pas un Religieux de la Compagnie, mais un séculier qui voyageoit par simple curiosité. En sortant le Dominiquain se trouva là, & le pria de vouloir faire sçavoir aussi au Musselin, qu'il n'étoit point de la Compagnie de Jésus, mais un Dominiquain qui alloit en Perse par le commandement de son Général ; que son ordre n'étoit pas compris dans la requête des Arméniens, & qu'ainsi il pût obtenir la permission de continuer son voyage. Mais les paroles du Consul n'eurent aucune force sur le cœur de ce Barbare, il n'y avoit que de l'argent qui pût l'attendrir.

Le P. Villot trouva fort mauvais que le Dominiquain se fût ainsi servi de M. Prescot, de sorte qu'il vint le soir tout en colére, me dire, que chacun n'avoit qu'à faire comme il pourroit, que pour lui & ses compagnons, ils avoient le Firman pour aller en Perse. Je lui répondis qu'il pouvoit faire ses affaires comme il voudroit, que jusqu'à present Dieu m'avoit toûjours aidé, & que j'espérois qu'il m'aideroit

encore ; qu'ayant mon départ d'Italie j'avois prévû tous ces inconveniens, que je m'étois préparé à tout ce qui pourroit arriver ; qu'ainſi, je retournerois ſans peine à Trébizonde pour paſſer en Perſe par la Georgie.

Je fûs le Vendredi à la Meſſe chez les PP. Jéſuites, je vis le Frere Manfredi qui alloit chez le Muſſelin, & qui peu de tems après revint avec une réſolution favorable: ſur quoi le P. Villot me dit : *M. Gemelli, l'affaire eſt accommodée pour* 25. *ducats ; il vous en coûtera deux ſequins pour paſſer en Perſe.* J'aurois pû lui marquer qu'il ne me faiſoit cette honnêteté qu'afin d'épargner, puiſque le Muſſelin ne demandoit pas plus pour cinq que pour trois ; mais ne voulant pas paroître ſenſible à l'intérêt, je répondis, que je paierois volontiers ma part ; pour le Dominiquain, il conſentit avec bien de la peine à donner la ſienne.

Après dîner le Nazar ou Protecteur des étrangers, qui avoit apris toute cette affaire de ſon frére le Muſſelin, envoya chercher le Frére Manfredi : il fit beaucoup de bruit, ſur ce que nous n'étions pas partis. L'autre répondit que nous avions permiſſion d'aller en Perſe : non, repliqua le Nazar, vous retournerez à Trébizonde avec la Caravanne qui eſt prê-

te à partir. Le Frére voyant que celui-ci vouloit avoir auſſi de notre argent, lui dit que le lendemain il lui donneroit réponſe. Mais le Ciel voulut que le lendemain les deux Fréres reçurent nouvelle que le Bacha avoit envoyé deux autres perſonnes à leur place; de ſorte que tout occupés de ce qu'ils devoient faire, pour empêcher les autres d'y entrer, ils ne ſongérent plus à nous.

Sur le ſoir le Muſſelin envoya demander quelques-uns des Péres qui ſçût le Turc, pour lui expliquer quelques Cartes de Géographie que Laironiére lui avoit données, ce qu'il ne pouvoit pas faire lui-même. Le P. Villot y fut, qui le ſatisfit pleinement ſur une partie de l'Aſie, quoique le Turc n'y comprît pas beaucoup: on lui demanda enſuite où il avoit apris la Langue Turque; il répondit que c'étoit à Conſtantinople, où il avoit paſsé une année; le Muſſelin dit qu'il étoit impoſſible de parler ſi bien en ſi peu de tems. La converſation vint enſuite ſur notre affaire, ce qui fit que le Pére dit: *J'ai été quelque tems auſſi dans Arzerum, j'y étois lorſque l'on chaſſa tous les Religieux: & il me paroît, parce que j'entens dire, que vous voulez faire la même choſe, malgré l'ordre du G. Seigneur.* Le Muſſelin lui

répondit : *Que n'allez-vous faire vos Missions en Allemagne? Nous ne le pouvons pas,* dit le Pére, *parce que les Allemans ſont les ennemis de notre Roi, & qu'ils nous tueroient ; c'eſt pourquoi nous venons dans ces pays-ci, qui ſont des pays amis.* Ils furent enſuite chez le Cadi (homme que ſa prudence avoit fait paſſer par les premiéres Charges de l'Empire du tems du Sultan Mahomet ;) après lui avoir expliqué quantité de pays de l'Aſie, il voulut ſçavoir s'il pourroit entreprendre de faire une telle Carte en Langue Turque, combien il lui faudroit de tems : il leur dit qu'oui, & qu'il ne demandoit qu'une ſemaine, ſur quoi on le renvoya chez lui, & on lui dit de reſter pour la faire.

Le P. Villot devant reſter, on envoya huit ſequins au Muſſelin par le Frére Manfredi : après quoi le Chiaja nous fit avertir de partir au plutôt, que le P. Villot partiroit auſſi-tôt que la Carte ſeroit faite. Le Nazar envoya chercher de nouveau le Frére Manfredi, il lui dit qu'il vouloit avoir quelque préſent, auſſi-bien que ſon frére ; mais l'un & l'autre ſe donnoient de bonnes paroles & de belles eſpérances, qui ne devoient aboutir à rien. Le même jour deux domeſtiques du Nazar vinrent me demander une veſte de la part de leur maî-

tre ; mais m'apercevant bien que c'étoit un tour de leur invention, afin qu'ils ne fussent pas mécontens, & qu'ils ne contribuassent point à me chagriner, je leur promis un écu que M. Prescot leur donneroit aussi-tôt que je serois parti ; cela afin qu'ils n'envoyassent point d'autres camarades.

Me voyant exposé de tous côtés aux voleries & aux fourberies, je pris la résolution de m'en aller sans Caravanne ; les Péres furent de mon avis, aimant mieux les uns & les autres risquer à rencontrer des voleurs contre qui nous avions la liberté de nous défendre, que de demeurer plus long-tems dans cette Ville au pouvoir de ces barbares qui n'écoutoient aucune raison : ainsi ayant loué chacun un cheval pour quatre piastres, nous nous disposâmes, sans qu'on le sçut, à sortir d'Arzerum.

CHAPITRE IX.

Départ d'Arzerum. Route jusqu'à Kars. Rencontre de voleurs.

SEMBLABLES aux Israëlites qui fuyoient la persécution des Egyptiens, nous partîmes précipitamment la nuit

nuit du Mardi 18e. jour de Mai, les deux Jésuites, le Dominiquain & moi. Nous avions fait six milles un peu avant le lever de l'aurore, quand nous vîmes venir à nous les Gardes de la Douanne, qui étoient sortis d'une tente; mais ayant fait voir la permission du Douannier, & leur ayant donné un Roup, qui vaut environ 15. sols, nous nous en délivrâmes, quoique mon Muletier, qui étoit Georgien, eût maltraité un de leurs camarades, qui étoit Arménien. A trois milles de là, mon cheval ayant eu peur, fit un mouvement qui me mit hors de selle; en tombant je rompis l'attache de mon mousqueton, ce qui m'obligea de le mettre d'une maniére peu propre à m'en servir.

Nous traversâmes tout ce jour-là un pays de plaine, où l'on semoit alors sans avoir labouré. Nous passâmes le soir une grosse riviére pour arriver au Village d'Axa, la patrie de notre Catergi, chez qui nous logeâmes. Nous avions fait 20. milles en huit heures hors du chemin de la Caravanne, qui passe toûjours par le petit, mais agréable Château de Hassan-Kale, situé sur une colline, distante de 4. milles d'Axa, où l'on paie un Roup pour chaque cheval. Le Muletier nous traita fort bien à souper, parce que cet endroit est

abondant en vivres; on y a quatre pigeons pour 5. sols.

Le Mécredi nous fûmes arrêtés en chemin par un Janissaire, qui vouloit nous faire retourner sur nos pas, pour aller à un Fort payer un certain droit; ce ne fut qu'avec beaucoup de peine que nous le fimes consentir à le recevoir lui-même, afin de nous éxemter de l'y porter. A 12. milles, il pensa nous arriver pis, à cause que les Muletiers voulurent prendre un chemin différent de celui des Caravannes. Les Gardes de la Douanne de Talichi, & du pont qu'on nomme de Chio-Ban-Hupri, voyant que nous nous détournions, coururent après nous: ils nous commandérent de les suivre jusqu'au Village. Nous leur offrimes de l'argent, pour nous tirer de ce mauvais pas: ils nous demandérent 5. piastres; mais comme nous nous récriâmes fort haut sur cette éxaction, la peur d'être maltraités les fit fuir. Cependant dans la crainte que cela ne tournât plus mal, nous crûmes qu'il étoit plus convenable de les rejoindre, & de nous accommoder avec eux, ce que nous fimes pour deux piastres.

La fertilité du pays est si grande, qu'on y vit presque pour rien, d'autant plus que les Habitans se contentent de lait caillé,

d'une eſpéce de galette, & d'eau pour leur nourriture. Après avoir fait 28. milles en dix heures, nous arrivâmes au Village de Koraſon, patrie d'un autre de nos Catergis, ſitué à la gauche de l'Araxe, qui coulant du pied de la Montagne de Mingol, va ſe jetter dans la Mer Caſpienne. Les maiſons de ce Village ſont ſous-terraines, comme celles de Balaxor.

Le Jeudi, jour de l'Aſcenſion, nous y reſtâmes par complaiſance pour le Catergi. Un Commis de la Douanne vint reconnoître les valiſes & le Theskeré de la Douanne d'Arzerum, mais il n'éxigea rien. Il étoit accompagné du Nazar ou Protecteur des Etrangers, qui nous voyant ſans paſſeport, revint le ſoir, & voulut avoir une piaſtre, ce qui fut deſaprouvé par le Douannier. La verité eſt que les pauvres Francs ſont, en quelque endroit, & en quelque tems que ce ſoit, la victime de l'avarice des Turcs, qui ne ſe contentent pas de peu. Les femmes de ce Village ſe couvrent le viſage, preſque à l'Egyptienne, avec de certaines petites piéces d'argent de la grandeur d'un liard, ce qui eſt aſſez agréable, quand elles le remuent: les côtés de leurs robes ſont garnis de deux rangs de gros boutons avec d'autres pendeloques d'argent.

Le Vendredi 21. ayant fait 8. milles par un chemin montueux, nous nous reposâmes sur le bord d'une riviére, où nos Catergis se baignérent, à cause qu'il y a des eaux minérales. Continuant ensuite notre route, nous rencontrâmes trois Janissaires, qui, feignant d'apartenir au Caragier, vouloient nous faire payer le tribut : sur le refus que nous en fimes à cause de nos Firmans, ils prétendirent nous obliger de retourner sur nos pas; de maniére qu'encore que nous fussions les plus forts, il fallut leur donner une piastre, pour pouvoir passer outre. On voit dans toutes ces campagnes de très-belles tulipes sauvages, qui seroient fort estimées en Europe.

Enfin nous nous arrétâmes le soir dans le Village de Mesinghirt, situé dans une vallée au bas d'un rocher, sur lequel paroissent les restes d'un ancien Château. Quoiqu'il y eût plusieurs Chrétiens, nous ne laisâmes pas de loger dans la campagne. Les gens du pays qui vouloient avoir de notre argent, nous firent entendre que peu de jours auparavant, les voleurs de la montagne avoient tout pris à des voyageurs; ce qui ayant intimidé les Péres, un certain Coggia Abram d'Erivan, les porta à vouloir prendre une escorte de quatre hommes, sur le compte de tous. Pour moi, je

voyois fort bien, que c'étoit des eſpions plus à craindre que les voleurs mêmes, qu'ils étoient trop mal armés pour ſervir de défenſe. Mais afin qu'on ne me ſoupçonnât pas d'avarice, je conſentis de payer ma part de 5. Roups qu'on leur donna.

Nous marchâmes de nuit pour aller plus sûrement dans des bois de pins, & par des montagnes environnées de précipices, & remplies de voleurs. Nous en rencontrâmes deux qui n'eurent pas la hardieſſe de nous attaquer. Je voulus faire une partie du chemin à pied, pour être plus en état d'éviter les accidens fâcheux; mais étant tombé, je perdis la baguette de mon mouſqueton.

Le Samedi à la pointe du jour, nous nous aperçûmes que nos braves étoient tels que je l'avois prévû. L'un avoit un mouſqueton en mauvais état, l'autre manquoit de poudre, le troiſiéme n'avoit ni poudre ni plomb, le quatriéme portoit pour toute arme une pique, qui avoit beſoin d'un bras vigoureux pour fraper: plus voleurs, que les plus grands voleurs, ils nous demandérent leur paiement dès qu'il fit jour, avant même que de nous avoir conduit hors du bois. A quoi le Pére Dalmaz voulut s'opoſer; mais celui, qui étoit armé de la pique, ſe mit auſſi-tôt en poſ-

ture de le percer : ce qui me fit conſeiller à ce Pére de payer pour ſauver ſa vie. Dès qu'ils eurent leur argent, ils nous laiſsérent ſeuls, ayant encore deux milles à faire dans le bois. Nous n'étions pas encore fort avancés, que nous vîmes paroître douze hommes, les uns à pied, les autres à cheval. Dès que mon Catergi les eût aperçûs, il s'aprocha de moi, me dit Crouſi ou Voleurs ; il me demanda une piſtole, que je ne voulus point lui donner. Cet accident étonna fort toute la troupe, perticuliérement Coggia. Car, quoique je lui euſſe accommodé le ſoir d'auparavant ſon mouſqueton, pour être en état de ſe défendre en cas d'attaque ; il aima mieux cependant confier ſon ſalut à la viteſſe de ſon cheval, en paſſant pour un lâche, que d'expoſer ſa vie en faiſant le brave.

Les Péres remplis de crainte, attendirent avec moi les voleurs : ils reſtérent à cheval, ayant pour toutes armes de mauvais piſtolets, ſans aucune proviſion de poudre. Pour moi, je mis pied à terre, muni de mon mouſqueton & de deux bons piſtolets. Je me plaçai en cet état à gauche derriére des pierres, pour voir de ce rempart ce que feroient ces brigans. Mais comme ils étoient mal armés, que quelques-uns d'eux n'avoient que des bâtons,

ils ne voulurent pas en venir aux mains, quoiqu'ils fussent 12. & tournant bride, ils se retirérent sur la montagne, & nous laisſérent le passage libre. Les Turcs louérent fort ma conduite, sur tout les Péres qui ne m'apellérent plus à l'avenir pour plaisanter, que Karvan-Bachi, ou Chef de la Caravanne. Pour moi je fus si indigné de la fuite de Coggia, que pour l'en punir, je voulois qu'on laissât ses mulets au pouvoir des voleurs : mais m'étant rendu aux priéres des Jésuites, je les laissai venir.

Au sortir du bois, nous fimes reposer nos chevaux dans une plaine environnée de bons pâturages, proche d'un Village de Kurdes. Nous marchâmes ensuite pendant trois heures dans un beau chemin, & vînmes coucher au Village de Cotanlo, ayant fait 36. milles cette journée en dix heures. Ce lieu étoit habité d'Arméniens qui nous incommodérent beaucoup avec leurs malades pour avoir des remédes des Jésuites, qui en portent de toutes sortes ; la même chose arrivoit par tout où nous passions. Depuis les montagnes qui partagent le chemin, tout le pays est fort bon, mais inculte faute de laboureurs.

CHAPITRE X.

Courte description de Kars, & suite du voyage jusques sur les frontiéres de Perse.

LE Dimanche, après avoir fait 12. milles en cinq heures, nous arrivâmes à Kars : nous logeâmes au Fauxbourg dans un Karvansera. Cette Ville est située au milieu d'une plaine très-fertile, au 41e.degré 40. min. de latitude. Quoique les vivres y soient à très-bon marché, il y a néanmoins peu d'habitans, ce qui vient de sa situation, qui la rendant frontiére de la Perse & de la Turquie, l'expose à être prise & reprise : cependant depuis plus de 30. ans, elle est sous la domination du G. Seigneur ; il y envoie un Bacha plutôt à cause de l'importance du poste, que de son étendue ; il y entretient une bonne garnison, dont on détache toutes les nuits quarante Cavaliers pour battre la campagne. Cette Ville est dans l'Arménie Mineure ; sa figure est longue, elle a une double enceinte de murailles de terre, avec de petites tours, deux portes & deux ponts, avec un Fort bâti sur le roc, inaccessible du côté de la riviére.

Pour faire plaiſir aux Catergis, nous reſtâmes le Lundi à Kars, où le Georgien vouloit avoir l'entier paiement de la voiture, quoique la coûtume ne l'éxige qu'à la fin du voyage; en ſorte que ſur notre refus, il nous menaça de ne point paſſer outre. Il fallut employer le pouvoir du Douannier qui étoit Arménien, pour le faire partir, ſans quoi nous aurions pris une autre commodité à ſes dépens: mais le fourbe Arménien nous fit bien payer ſa protection; car au lieu d'une demie piaſtre qui lui étoit dûe par cheval pour la charge, il demanda un ſequin; ce ne fut qu'avec bien de la peine qu'il ſe contenta d'une piaſtre.

Nous partîmes le lendemain Mardi, & par un bon préſage, nous entendîmes quatre coups de canon que les Turcs tirérent pour la Fête du Bairam, qui ſuccédant au Ramadan, les remplit de joie de ſe voir délivrés de la dure obligation de jeûner tout le jour en travaillant, & de veiller la nuit pour manger.

Nous rencontrâmes toute la journée diverſes troupes de Kurdes avec leurs maiſons portatives qu'ils chargent ſur des bœufs. Ces peuples vivent avec les bêtes, & leurs reſſemblent, errans toute l'année dans les campagnes pour trouver de bons

pâturages pour eux & leurs bestiaux, sans avoir de nourriture différente.

Nous fimes 30. milles en dix heures, nous nous arrétâmes le soir au Village de Kiala, composé d'un petit nombre de grottes. En cet endroit, l'insolent Georgien recommença à dire qu'il n'iroit pas plus loin qu'il n'eût reçu son paiement entier; en sorte qu'il falloit sans cesse disputer. Je me fis une grande violence pour ne le pas battre comme il le méritoit, ce ne fut que la crainte de quelque chose de pis qui me retint.

Nous partîmes le Mécredi, & je ne fûs pas peu touché à la vûe d'une infinité de lieux que les guerres ont détruits, & dont les ruines conservent encore des marques de leur ancienne magnificence; entr'autres la Ville d'Ani-Kagaë, éloignée de six milles de Kialar. Elle étoit dans une situation agréable, quoique marécageuse; elle avoit été bâtie par un Roi d'Arménie du même nom. On voit encore une partie de ses murailles, au pied desquelles passe à l'Orient la riviére d'Arpasuy qui vient des montagnes de Mingrelie se perdre dans le fleuve de Kars. Il paroît aussi des restes de plusieurs Monastéres, entre lesquels il y en a deux qu'on dit avoir été fondés par des Rois.

Nous découvrîmes plus avant de fort loin la haute montagne d'Ararath, où l'on prétend que l'Arche de Noé s'erréta ; delà nous entrâmes dans une vallée qui offre par tout aux yeux l'agré ıble décoration de quantité de Pyramides que l'eau a taillées dans le roc. Nous paſsâmes enſuite la derniére Fortereſſe qu'aient les Turcs de ce côté-là : on nomme la Fortereſſe d'Arpaſuy, qui eſt bâtie ſur un rocher tellement eſcarpé, qu'elle n'a beſoin de murailles que du côté par où l'on y entre. Elle eſt munie d'une bonne garniſon : il y a un Village au dehors où l'on paie un Roup par chaque cheval. On trouve dans la même Vallée un pont ſur lequel on paſſe la riviére qui ſépare la Turquie de la Perſe ; je ne fûs pas plutôt à l'autre bout, que je deſcendis de cheval pour baiſer cette terre tant ſouhaitée, où j'allois être délivré de toutes les avanies des Turcs. Je parlerai dans le ſecond Volume de ce qui m'eſt arrivé dans la ſuite.

Fin du Tome premier.



REFLEXIONS
DE
M. MOREAU DE MAUTOUR

Sur deux espéces d'Urnes cinéraires venues d'Egypte, envoyées en 1716. à Monsieur le Comte de Toulouse, & par ce Prince à M. le Duc d'Antin, qui en a fait part à l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. Pour justifier ce que le sieur Gemelli a raporté à la page 124. de ce premier Tome.

CES deux espéces d'Urnes qui sont de terre, d'un demi pouce d'épaisseur, ont environ un pied & demi de hauteur. Elles ont une forme extraordinaire, & depuis leur ouverture ou base, qui a près d'un demi pied de diamétre, elles vont toujours en diminuant, & se terminent en cone : leur figure, leur matiére, leur sim-

plicité, ce qu'elles renferment, tout doit exciter notre curiosité.

Je commence par extraire en peu de mots ce que Claude Guichard a raporté dans son troisiéme Livre concernant les Sépulchres, & Funérailles des Egyptiens, pour en tirer les inductions nécessaires.

Après avoir dit qu'il n'est pas étonnant que les Egyptiens, des hommes fissent des Dieux, puisqu'ils déïfioient les bêtes mêmes. Il fait le détail de celles qu'ils adoroient. Tous, continue-t-il, n'adoroient pas les mêmes animaux, mais chaque Province avoit les siens en particulier qu'on entretenoit avec grand soin. Ensuite sur les témoignages d'Hérodote, de Strabon, & de Diodore, dont j'ai vérifié les passages, il cite les noms de chaque Ville & de chaque contrée, & ceux des animaux ausquels on y rendoit un culte séparé. Tels étoient les chiens, les loups, les crocodiles, les boucs, les chévres, les brebis, le lion, l'hippopotame, les aigles & les serpens, le bœuf Apis, & celui apellé Mnevis. Et quant aux chats, ajoûte-t-il, aux Ichneumons, & aux Ibis, Hérodote ne leur assigne aucune contrée particuliére, parce qu'ils étoient adorés dans toute l'Egypte, ainsi que les Esperviers.

Après avoir ouvert ces deux Urnes de

terre par leurs baſes, qui étoient bouchées d'un couvercle de la même matiére, & luttées par les bords, avec une eſpéce d'enduit, ou de maſtic très-dur ; il s'eſt trouvé au dedans de chacune, beaucoup de cendre, ou de pouſſiére noire, & dans une envelope de toile, dont une partie ſe réduiſoit en pouſſiére, de petits oſſemens que l'on a crû devoir être ceux de quelque oiſeau. Mais par la proportion de ces Urnes, qui n'auroient pû contenir les corps des animaux que l'on vient de citer, on peut juger que ces oſſemens, ſupoſé que ce ſoit de quelque oiſeau, ne peuvent être que ceux de l'Eſpervier, ou de l'Ibis.

On ſçait que l'Eſpervier étoit adoré des Egyptiens, comme étant un ſymbole du Soleil, ou un oiſeau qui lui étoit conſacré. Sa tête ou ſon bec étoit un des attributs d'Iſis, & repreſenté ordinairement ſur le haut du front de cette Divinité, telle qu'on les voit dans les cabinets. J'en conſerve dans le mien une figure de bronze antique avec ce même attribut, & encore une tête d'Eſpervier en relief, groſſe comme le naturel, de marbre d'Egypte, blanc & tranſparant, que j'ai acquiſe des curioſités du cabinet de feu M. Thevenot.

L'Eſpervier étoit donc en ſi grande vénération dans l'Egypte, qu'Hérodote ra-

porte que si on en tuoit un, soit à dessein, ou par hazard, on étoit puni de mort. Il observe même une particularité concernant ces sortes d'oiseaux, qui est, qu'après leur mort, leurs corps étoient transportés & inhumés dans la Ville de Bute. Cette Ville étoit recommandable par un oracle de Latone, & par un Temple dédié à Apollon & à Diane, dont ont fait mention, le même Hérodote, *L.* 2. Ptolemée, *L.* 4. & Strabon, *L.* 17.

A l'égard de l'Ibis, c'étoit un autre oiseau particulier, & connu seulement dans l'Egypte. Pline remarque que ces peuples l'invoquoient contre les serpens qui les molestoient. *Invocant & Ægyptii ibes suas contra serpentium adventum.* C'est sur ce ton que Juvenal commence sa quinziéme Satyre, en se moquant du culte superstitieux que l'on observoit dans l'Egypte.

Crocodilon adorat
Pars hæc, illa pavet saturam serpentibus ibin.

Ciceron dans le deuxiéme Livre de la Nature des Dieux, décrit la figure de l'Ibis, à peu près semblable à la Cigogne, ayant les jambes hautes, les cuisses fort épaisses, le bec long, dur & pointu. *Aves excelsæ rigidis cruribus, corneo proceroque rostro.* Ces oiseaux avoient, dit-il, la vertu de détourner la peste en Egypte, parce

qu'ils tuoient & mangeoient les ſerpens volans, qu'un vent d'Afrique pouſſoit de tems en tems des plaines de la Lybie dans l'Egypte.

Il y a aparence, que c'eſt d'Hérodote, *L.* 2. que Ciceron a apris cette particularité ; car cet Hiſtorien, après avoir parlé de ces ſerpens aîlés qui venoient, non de la Lybie, comme dit Ciceron, mais de l'Arabie dans l'Egypte à l'entrée du Printems ; obſerve que les oiſeaux qu'on nomme Ibis, alloient au devant de ces ſerpens pour s'opoſer à leur paſſage dans les plaines de l'Egypte, & les tuoient. C'eſt pour cette raiſon, ajoûte Hérodote, que les Egyptiens révéroient ces ſortes d'oiſeaux, & leurs rendoient de grands honneurs.

Il y en avoit de deux couleurs, ſuivant le témoignage de Pline, *L.* 10. *chap.* 3. aux environs de la Ville de Peluſe, vers les embouchures du Nil, ils avoient le plumage noir, & ils l'avoient blanc dans tout le reſte de la Province.

Hérodote & Ariſtote, *L.* 2. ont obſervé la même diſtinction que Pline a ſuivie, *L.* 9. *Hiſtoire des animaux*. Mais au raport de celui-ci, Marcus Egnatius Calvinus, dans le tems qu'il étoit Gouverneur de la Gaule Ciſalpine, diſoit avoir vû un Ibis dans les Alpes. Au reſte, Plutarque

dans son Traité d'Isis & d'Osiris, observe que dans quelques endroits de l'Egypte on adoroit la Cigogne noire, comme ennemie des serpens ; mais il la confond avec l'Ibis, que l'on croit être le même oiseau : & il remarque encore que les Habitans de la Ville de Lemnon honoroient les alouettes, parce qu'elles cassoient & détruisoient les œufs des sauterelles par tout où elles les trouvoient.

Mais comme l'on ne peut pas assûrer avec certitude que les ossemens trouvés & confondus dans la poussiére que renferment ces monumens, soient d'un oiseau (car enfin on n'y aperçoit ni bec ni pates) pourquoi ne jugera-t-on pas que ce pourroient être les os ou le corps de l'*Ichneumon*, *si révéré chez les* Egyptiens ? C'est une espéce de Rat commun en Egypte. Son nom vient du Grec, ἰχνεύειν qui veut dire chercher, épier. On en voit une figure de bronze antique, dans le cabinet de M. l'Abbé Fauvel. Pline en fait mention, *L.* 8. *ch.* 24. où il décrit la maniére dont il combat contre l'Aspic. Ce qu'il raconte ailleurs de la mort du Crocodile, causée par l'adresse & l'instinct de l'Ichneumon, fait connoître le motif de la vénération superstitieuse que les Egyptiens avoient pour lui.

Quand le Crocodile eſt raſſaſié de poiſſon, il s'endort ſur le bord du Nil. Alors certain oiſeau que les Grecs nomment Trochilos, qui eſt le Roytelet, & le ſeul que le Crocodile ne bleſſe jamais, lui becquete & lui picotte la gueule, en ſorte qu'il la lui fait ouvrir; l'animal ſouffre que l'oiſeau lui cure les dents & ſe nourriſſe de ce qu'il y trouve; & dans le tems que le Crocodile a la gueule ouverte, l'Ichneumon, qui eſt comme à l'affut, entre dans ſon goſier, & de là s'élance comme un trait dans ſon ventre, dont il ronge les boyaux, & il le fait mourir, *Per eaſdem fauces ut telum, aliquod immiſſus erodit alvum.* On croiroit ce récit fabuleux, s'il n'étoit raporté par des Auteurs auſſi graves & plus anciens que Pline, qui ſont Hérodote, *L.* 2. & Strabon, *L.* 17.

De quelque eſpéce enfin que ſoient l'oiſeau ou l'animal qui ont été renfermés dans dans ces Urnes (que je crois néanmoins ne pouvoir être autres que ceux que j'ai cités) c'eſt une ſingularité remarquable, que l'on ait gardé pour embaumer leurs corps, les mêmes cérémonies qui s'obſervoient à l'égard des corps humains, c'eſt-à-dire, avec des Aromates, & des drogues de parfums, pour les conſerver & en empêcher la corruption: car à brûler une par-

tie de ce que le tems n'a pas entiérement détruit par le ſoin que l'on a pris de boucher ces deux vaſes, en ſorte que l'air n'y pût pénétrer, on peut juger par l'odorat, de la verité de ce que j'avance. L'on y remarque encore des morceaux & des reſtes de cette envelope de toile de lin, ou de chanvre, dont on entouroit les corps; car il n'étoit pas permis aux Egyptiens dans ces occaſions d'employer ni la ſoie, ni la laine, ſuivant le témoignage d'Hérodote.

Les figures même de ces Urnes, ont quelque choſe de myſtérieux; car elles ſont piramidales. Elles imitent en petit, quoique d'une maniére ſimple & groſſiére, la coûtume des Egyptiens, pour ces fameux sépulchres qu'ils élevoient à la mémoire de leurs Rois, & qu'ils conſacroient à la poſtérité. Ces peuples n'ignoroient pas, ſuivant la remarque de Pierus, *L.*39. que la figure piramidale étant composée de dix mille, qui étoit le plus parfait de tous les nombres, ſignifioit la fin & la perfection de toutes choſes, par raport au dernier terme, qui couronnoit la fin des grands hommes.

Comme ces vaſes de terre ont été trouvés dans des plaines ſablonneuſes, aux environs du Grand Caire, c'eſt encore une obſervation à faire, puiſque la coûtume

des Egyptiens anciennement étoit de placer les tombeaux ou les Sépulchres dans des lieux ſtériles & déſerts, & même éloignés du Nil. Ils le pratiquoient ainſi, afin de mieux conſerver les corps qui étoient embaumés, & qui n'auroient pû ſe maintenir long-tems dans des lieux fertiles & labourables, où les eaux de ce Fleuve ſe débordent tous les ans.

Enfin nous devons conſidérer ces deux monumens comme de véritables petits tombeaux de terre, ou de petites piramides Sépulchrales deſtinées pour renfermer les corps embaumés de quelque oiſeau, ou de quelque animal révéré par les Egyptiens; & ſi on les voit ſans hiéroglyphes, & ſans ornemens, on doit juger par leur ſimplicité, que c'étoit l'ouvrage, ou le ſoin de quelque perſonne du commun.

Mais la matiére dont elles ſont faites, qui eſt de terre cuite & ſolide, fournit le ſujet de ma derniére réfléxion. Peut-être à l'imitation des Egyptiens pluſieurs perſonnes conſidérables chez les Romains ne voulurent pas que leurs corps fuſſent brûlés après leur mort; & ils ordonnérent qu'à la façon de Pythagore, *Pythagorico modo*, ils ſeroient mis dans des Sépulchres ou cercueils de terre, *fictilibus doliis*, c'eſt ainſi qu'en uſa M. Varro, qui voulut être en-

ſeveli dans une biere, ou un grand vaiſſeau de terre, avec des feuilles de Myrthe, d'Olivier & de Peuplier. Ce fait eſt rapporté dans Pline.

Mais il falloit que cet art de Poterie, & d'employer l'argile pour former des vaſes de terre, fût bien ancien dans l'Egypte, d'où apparemment il avoit paſſé chez les Grecs.

Suivant le témoignage de Pline, *L.* 25. *ch.* 12. deux Ouvriers de l'Iſle de Samos nommés Rœchus & Theodorus, furent ceux qui exercerent les premiers dans la Grece, l'art appellé Plaſticen; & ce fut long-tems avant que les Bachiades eurent été chaſſés de Corynthe.

De-là on juge que cet art ne fût connu chez les Romains que dans le commencement de la Monarchie; car l'Hiſtorien ajoute, que quand Demaratus quitta la Ville de Corynthe pour ſe retirer dans l'Etrurie où il fut pere de Tarquin l'ancien, il fut accompagné de deux Ouvriers Potiers de terre, qui porterent & enſeignerent leur art dans l'Italie. Et ſuivant les autorités de Denis d'Halicarnaſſe, *L.* 3. & de Pauſanias, *L.* 2. Demaratus étoit de la race des Bachiades, qui tiroit ſon origine de Cacchis Roi de Corynthe, dont les deſcendans regnerent pendant pluſieurs

généra ions avant les Prytanes, qui furent dépoſſédés par Cypſelus. Ce fut Numa, qui ayant inſtitué dans Rome pluſieurs Colléges ou Confrairies, établit celle des Potiers, qui fut la Septieme. *Septimum Collegium Figulorum inſtituit.* Et cet art de faire toutes ſortes de vaſes & d'ouvrages de terre, ſe perfectionna dans la ſuite.

Fin du Tome premier.



TABLE DES MATIERES

Du Tome Premier.

K

L

M

N

O

Fin de la Table du Premier Volume.

